This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

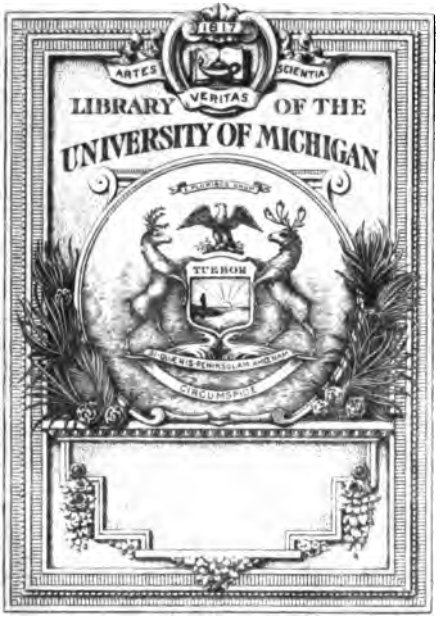
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

La



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
v. 13

Année 1804.

Nivose.

29 — La Réunion de la Famille des Jours de l'an — Radet

29. La Lapisserie de la Reine Mathilde — B.R. et D.

Pluviose, rien d'Imprimé

Ventose.

Le 30. Scapin tout Seul — Moreau et Dupuy

Germinal.

Le 24. Duguai-trouin — B.R. D. et St Felix.

Floréal.

Le 11. Les Pépinières de Vitry — Radet et Gouffé

18. Edouard et Adèle — Duboisé

29 Floréal voir 1808

Prairial.

Le 15. Les deux Pères — Dupaty.

Messidor.

Le 1er. Théophile — Pain et D.

18. Les Muets — Vallée.

Thermidor.

Le 11. Ossian Cadet, Dupaty, Chatet, Moreau

Fructidor — rien d'imprimé

Vendemiaire an 13.

Le 28. Folie et Daison — Sewrin et Chatet ~~Dupaty~~.

Brumaire rien d'imprimé

Frimaire.

Le 6. Dugedeau St Radet et Dafontaine

26. la Nouvelle Nouveauté — Moreau et Lafosselle

LA

RÉUNION DE FAMILLE,

COMÉDIE.

Théâtre du Vaudeville

LA

RÉUNION DE FAMILLE,

1804.

, E L'AN,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. RADET. Jean Baptiste

Représentée, pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 31 janvier 1803, et reprise le 31 janvier 1804.

Prix : 1 franc 20 centimes.

A PARIS,

Chez Léopold COLLIN, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 18.

AN XIII. — 1805.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DELMAS, gendre de Mme de Lisbé.	M. Verprez.
CHARLES DE LISMORE, mari d'Isménie.	M. Henry.
M. DE MERVILLE, jeune homme, cousin des dames.	M. Julien.
MAD. DE LISBÉ.	Mme Duchaume.
MAD. DELMAS, sa fille.	Mlle Dorsan.
ISMÉNIE, fille de Mme Delmas.	Mme Desmares.
VICTORINE, jeune sœur d'Isménie.	Mlle Minette.
HENRIETTE, femme de chambre de Mme Delmas.	Mme Blosseville.
LAPIERRE, domestique de M. de Lismore.	M. Lenoble.
UN DOMESTIQUE.	

La scène est à Paris, dans le salon de madame de Lisbé.

Pd. by
Sauv. Dram. Fd. Com. Dept.
12-23-33

LA RÉUNION DE FAMILLE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau Victorine est occupée à dessiner le portrait d'Isménie; madame de Lisbé la regarde faire; madame Delmas écrit; M. Delmas lit le journal.)

MAD. DE LISBÉ, M. ET MAD. DELMAS, ISMÉNIE, VICTORINE.

VICTORINE, *à Isménie.*

Mais, ma sœur, quittez donc cette mine sérieuse; votre portrait sera d'une tristesse mortelle. (*A madame de Lisbé.*) Ma bonne maman, ordonnez-lui de sourire, je vous en prie.

M. DELMAS, *examinant le portrait.*

J'ai peur, ma chère Victorine, que ton dessein ne soit guère ressemblant.

MAD. DE LISBÉ.

Ne lui dites pas cela, vous l'affligeriez.

M. DELMAS, *gaîment.*

C'est qu'il serait piquant qu'à son retour mon gendre ne reconnût pas sa femme.

VICTORINE.

Ah! vous craignez qu'il ne reconnaisse pas ce portrait?

M. DALMAS.

Ce malheur arrive à de plus grands artistes que toi.

VICTORINE.

AIR : *J'arrive à pied de province.*

Pour qu'aux yeux de mon beau-frère
Il soit ressemblant,
Je n'ai qu'une chose à faire....
Voyez maintenant.

(Elle montre le dessin où elle a écrit en gros caractères ISMÉNIE.)

M. DELMAS.

Fort bien ; le nom du modèle !
Moyen excellent
De faire ce qu'on appelle
Un portrait parlant.

ISMÉNIE, *à madame de Lisbé.*

Je vous prie, ma bonne maman, de faire servir votre déjeûner ; M. de Lismore ne viendra sûrement pas.

M. DELMAS.

Comment voulez-vous, ma fille, qu'il se dispense d'arriver le premier jour de l'an ? Charles sait bien que ce jour solennel est une époque trop importante pour notre bonne mère.

VICTORINE.

Il faut bien qu'il vienne recevoir ses étrennes : il y en a pour tout le monde de la maison, n'est-ce pas, ma bonne maman ? *(Madame de Lisbé sourit à Victorine avec un signe d'approbation.)*

MAD. DELMAS, *pliant sa lettre.*

Sous l'apparence d'une attention d'usage ma mère se plaît à dissimuler ses bienfaits.

MAD. DE LISBÉ, *en vieille maman.*

Et je crois que j'ai raison.

Air nouveau.

J'aime ces coutumes anciennes
Que ramène le jour de l'an,
Où, près d'une bonne maman,
On vient recevoir ses étrennes.
Je ne vois que des cœurs contens
Dans cette première journée;
J'oublie ainsi qu'à mes vieux ans
Je viens d'ajouter une année.

ISMÉNIE.

Pourquoi mon mari n'est-il pas là pour entendre ces paroles touchantes!

M. DELMAS.

Il est de bonne heure, et je suis sûr qu'il viendra ce matin.

MAD. DE LISBÉ.

Je veux que nous déjeûnions tous ensemble aujourd'hui.

MAD. DELMAS.

Passer trois semaines à la campagne dans cette saison, et sans donner de ses nouvelles!

M. DELMAS.

A quatre lieues de Paris, avec des gens qui sont ou nos parens ou nos amis, il me semble que ce n'est pas une chose fort étonnante.

MAD. DELMAS, *vivement.*

Madame de Verneuil n'a jamais été et ne sera jamais mon amie. Je ne trouve point de délicatesse dans ses procédés; elle devrait sentir qu'il est peu convenable de retenir aussi long-tems un jeune homme loin de sa femme et de ses parens.

M. DELMAS.

Charles n'aurait pu revenir plutôt sans impolitesse: madame de Verneuil célébrait la fête de son vieux beau-père.

MAD. DELMAS.

Cela est fort touchant, surtout quand on sait qu'on ne doit ses belles attentions qu'à la vanité.

VICTORINE, *toujours dessinant.*

Je parie que mon cher beau-frère se divertit très-joliment.

ISMÉNIE.

Il s'amuse, et je m'afflige.

M. DELMAS.

Et pourquoi t'affliger?

ISMÉNIE.

Air d'un Quart-d'Heure de Silence.

Hélas! votre tendresse
A des charmes puissans;
J'en éprouve sans cesse
Les soins les plus touchans.
Tout ce qui m'environne
Sait parler à mon cœur:
Mais Charles m'abandonne;
Pour moi plus de bonheur.

M. DELMAS.

Il ne vous abandonne pas, ma fille, et vous exagérez beaucoup....

MAD. DELMAS.

Vous conviendrez que la conduite de votre gendre est tout à fait ridicule, pour ne rien dire de plus.

M. DELMAS.

Vous mettez trop d'importance a de petites choses.

AIR : *Tout sera bientôt débité.*

Charle a de l'esprit et du sens,
Un cœur sensible, une belle ame;
Il respecte ses vieux parens,
Il a des égards pour sa femme;
Et, parmi tant de gens cités,
Pour être au-dessus des scrupules,
Heureux ceux dont les qualités
Faut oublier les ridicules.

MAD. DELMAS.

Quel raisonnement! mais je reconnais là mon cher époux;

il est naturel de ne pas desirer pour ses enfans une autre réputation que celle qu'on a soi-même ambitionnée.

M. DELMAS.

Mon indulgence pour Charles ne m'empêchera pas de lui donner une leçon quand il en sera tems. Mais vous, ma femme, je trouve que vous devenez bien sévère : l'autre jour déjà vous fîtes une sortie contre Merville....

MAD. DELMAS, *vivement.*

C'est que je sais de bonne part qu'il joue souvent avec votre gendre, qu'ils sont ensemble dans ce moment chez cette madame de Verneuil, et je crains avec raison que l'exemple et les conseils...

MAD. DE LISBÉ.

Oh ! je crois Merville incapable d'en donner de mauvais.

M. DELMAS.

C'est un ami sûr, un bon parent, qui sait allier la franchise à la discrétion.

VICTORINE, *se levant et jetant son dessin.*

Ma sœur ! ma sœur ! une voiture vient d'entrer sous la voûte ; c'est sûrement mon frère.

ISMÉNIE, *avec joie.*

Mon mari !

VICTORINE, *courant à la porte.*

Le voici ! le voici !... Non c'est...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur de Merville

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. DE MERVILLE.

M. DE MERVILLE.

Mes aimables parentes veulent-elles bien recevoir mes vœux

et mes hommages? (*Il baise la main à mesdames de Lisbé et Delmas, et embrasse Isménie et Victorine.*)

ISMÉNIE.

Charles n'est pas avec vous?

MERVILLE.

Non; mais vous le verrez ce matin.

ISMÉNIE, *à part.*

Ah! je respire!

MERVILLE.

Moi je suis arrivé hier soir : j'avais pour aujourd'hui mille courses à faire, une foule de devoirs...

MAD. DELMAS.

Je ne vous soupçonnais pas d'y tenir beaucoup.

MERVILLE, *gaîment.*

Il faut bien faire comme tout le monde.

AIR : *La valse est chez nous.*

Dans ce jour de l'an,
Prenant leur élan,
Que de gens
Diligens,
Obligeans!
Que de complimens!
Que d'embrassemens!
On les prend,
On les rend
En courant.
A la sourdine,
Chez la voisine,
Le matin
Le voisin
Chemine,
Et lui fait
L'hommage d'un bouquet.
A la ville, aux champs,
Amis et parens
Sont flattés,
Visités
Et fêtés.

Chez tous ceux qu'on voit
On donne, on reçoit
Des bonbons,
Des leçons,
Des chansons;
Chez l'homme en place,
Où l'on grimace,
Lestement
Un moment
On passe,
Et l'on dit
Que l'on est en crédit.

Dans ce jour de l'an, etc.

MAD. DELMAS.

Merville ne voit que la frivolité de cet usage; il n'en devine pas l'utilité.

MERVILLE.

Je devine tout. A propos de cela, ma jeune cousine... (*Il regarde madame Delmas en tirant une boîte de sa poche.*) me sera-t-il permis de vous offrir cette bagatelle?

VICTORINE, *vivement.*

Encore une bonbonnière! Songez donc, mon cousin, que je vais avoir quatorze ans... et je trouve très-mauvais qu'on me prenne toujours...

MERVILLE.

N'achevez pas. Vous êtes dans l'erreur; l'usage de donner des bonbons est de tems immémorial; il nous vient, je crois, des Romains, du tems de Romulus...

MAD. DELMAS.

Ah! bon Dieu, quelle érudition!

VICTORINE.

Votre bonbonnière est fort jolie; mais j'aurais préféré une boîte à couleur.

MAD. DE LISBÉ.

Vous en aurez une, ma fille.

M. DELMAS.

Merville n'oserait jamais offrir une chose utile.

MERVILLE.

On craindrait d'offenser en montrant une certaine générosité, et un homme délicat n'a de prétention que celle de montrer un peu de goût dans le choix du présent.

ISMÉNIE.

Oui, je crois que vous préférerez toujours un compliment à un remercîment.

MERVILLE.

Vous avez dit là un mot très-fin, car madame Delmas vient de rire.

ISMÉNIE, *souriant.*

Cela ne prouve rien; elle rit souvent de ce que vous dites.

MERVILLE.

Une épigramme ! c'est le genre que j'aime, quand je n'en suis par l'objet.

ISMÉNIE.

Vous les craignez? vous avez tort.

Air nouveau.

Quoi que de nous on puisse dire,
N'écoutons rien, et pour raison;
La médisance et la satire
Meurent faute d'attention:
Je les compare à l'étincelle
Qui du feu jaillit en sautant,
Et qui s'éteint en un instant,
Si l'on ne souffle pas sur elle.

MERVILLE, *gaîment.*

Oui, mais il y a de bonnes ames qui n'ont que le souffle, et qui ne veulent pas le perdre.

ISMÉNIE, *à Merville.*

Vous voyez cependant que Charles n'arrive pas.

MAD. DE LISBÉ.

Ce n'est peut-être pas sa faute; il faut si peu de chose pour causer un retard !

MAD. DELMAS, *à Merville.*

Vous pourriez sûrement nous dire la véritable cause...

MERVILLE.

Moi ! je ne connais point les raisons de M. de Lismore; mais je sais qu'à sa place (*Il regarde Isménie*) je serais revenu infiniment plutôt, et cela par toutes sortes de motifs.

MAD. DE LISBÉ, *souriant.*

Qu'on *dise* encore que Merville est une tête légère qui ne calcule rien !

MERVILLE, *gaîment.*

Comment ! on dit cela ?

M. DELMAS.

Console-toi; on en dit bien d'autres.

MERVILLE.

En honneur, je ne conçois plus rien aux exigeances de la société.

MAD. DELMAS.

En effet, n'est-il pas juste qu'un jeune homme qui n'a aucune expérience du monde décide de tout, se trompe sur tout, parle très-haut et n'écoute jamais?

MERVILLE, *gaîment.*

Sans doute : ensuite vous avez la cruauté de nous juger sur ces misères, et c'est fort mal.

Air de la Dansomanie.

Bien raisonner, bien réfléchir,
C'est ce que chacun peut faire ;
Mais dans le monde bien agir,
Oh ! c'est une toute autre affaire.
Sans savoir comment ni par où
On cède au torrent, à l'usage,
Et tel se conduit comme un fou,
Qui pourtant pense comme un sage.

MAD. DE LISBÉ.

Je crois cela très-possible.

MERVILLE.

Non pas pour moi; car je me pique d'être conséquent : d'ailleurs je n'aurais jamais le tems de tromper tout le monde, et j'aime mieux me montrer tel que je suis. Mais pardon ; il faut que je vous quitte... Delmas, j'ai un mot à te dire.

DELMAS.

Hé bien?

MERVILLE, *à Delmas.*

La grande partie a eu lieu.

DELMAS.

Bon! viens me conter cela. *(Aux dames.)* Nous vous laissons ; je rentrerai bientôt. (*Il sort avec Merville.)*

MAD. DE LISBÉ.

En attendant le déjeûner j'ai encore quelques petites emplettes à faire.

MAD. DELMAS.

Nous irons avec vous.

ISMÉNIE.

Je vous prierai de me dispenser...

MAD. DE LISBÉ.

J'entends ; vous ne voulez pas être absente quand Charles viendra : c'est bien naturel.

ISMÉNIE, *baisant la main de madame de Lisbé.*

Je vais dire qu'on mette les chevaux.

VICTORINE.

Et moi je vais placer mon dessin. (*Elle suit Isménie.)*

SCÈNE III.

MAD. DE LISBÉ, MAD. DELMAS.

MAD. DE LISBÉ.

Il faut, mon ami, pendant que nous sommes seules, que

je vous gronde sérieusement : la conduite un peu légère de Charles vous donne une humeur trop visible.

MAD. DELMAS.

Puis-je voir avec indifférence notre fille ainsi négligée, et la coquetterie de cette madame de Verneuil?...

MAD. DE LISBÉ.

J'en suis blessée comme vous; mais, ma chère....

Air du vaudeville d'Alcibiade.

Ne montrons point avec aigreur
Nos chagrins, notre inquiétude;
De les cacher au fond du cœur
Faisons-nous la pénible étude.
N'ayons jamais raison trop fort,
Prenons le ton doux et modeste :
Prouver aux hommes qu'ils ont tort
Est une victoire funeste. } *Bis.*

MAD. DELMAS

Vous me prouvez que la bonté est le fruit des lumières autant que de l'expérience.

MAD. DE LISBÉ.

Quand Charles viendra nous souhaiter la bonne année recevons-le bien; feignons d'ignorer sa petite intrigue, et l'espoir de nous la cacher le ramènera plus souvent avec nous.

MAD. DELMAS.

Ah! que je vous doive encore le bonheur d'Isménie, et ce bienfait surpassera tous les autres.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HENRIETTE, *apportant un schall et des gants.*

HENRIETTE.

Le cocher fait demander si ces dames vont partir.

MAD. DELMAS.

Dans l'instant. Quand M. de Lismore arrivera vous lui direz qu'Isménie est chez elle, et que nous rentrerons dans une heure. (*Madame de Lisbé et madame Delmas sortent.)*

SCÈNE V.

HENRIETTE, *seule.*

Oh! je lui dirais vraiment bien autre chose si je m'en croyais!... Depuis trois mois si dissipé, si peu attentif pour une femme charmante, et cela au bout de huit mois de mariage!... Mais elle est trop bonne, trop douce... Si je m'étais conduite ainsi avec mon cher époux... *(On entend la voix de Lapierre dans la coulisse.)* Je ne me trompe pas, c'est lui que j'entends... Enfin voici ces messieurs!

SCÈNE VI.

HENRIETTE, M. DE LISMORE, LAPIERRE.

LAPIERRE, *à son maître, sans voir Henriette.*

Le portier vient de me dire que tout le monde était sorti.

LISMORE.

Déjà?... Cela me dérange beaucoup...

LAPIERRE.

M. de Merville est venu; il a demandé monsieur.

LISMORE, *à part, avec humeur.*

Merville! il est bien empressé... J'espère qu'il n'a rien dit de notre dernière partie...

LAPIERRE.

Si vous lui avez recommandé le secret.

LISMORE.

AIR : *Si chacun voulait s'entr'aider.*

Je crains ici plus d'un soupçon
Sur ma conduite un peu légère:
Mais je t'ai bien fait ta leçon;
Tu sais ce qu'il faut dire ou taire.

LAPIERRE.

Assurément ; mais prenez-y garde.

Si matin ne pas être franc,
C'est mal commencer la journée;
Car, lorsqu'on ment le jour de l'an,
On ment, dit-on, toute l'année.

HENRIETTE, *se montrant.*

Et je réponds qu'il ne fera pas mentir le proverbe ; il aimerait mieux ne plus parler.

LAPIERRE.

Ne plus parler!.. On n'en dira pas autant de toi.

LISMORE.

Ah! c'est vous, Henriette... Ces dames sont sorties de bonne heure.

HENRIETTE.

Madame de Lisbé et madame Delmas rentreront pour onze heures; mais madame de Lismore est dans son appartement.

LISMORE.

Elle est chez elle?

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

LISMORE.

Seule?

HENRIETTE.

Seule... absolument seule; elle était très-inquiète...

LISMORE.

Allons, je vais... il faut... Mais que lui dirai-je?... Ah

HENRIETTE.

Quand monsieur ne revient pas, jamais elle ne croit qu'il y ait de sa faute.

AIR : *Avec vous sous le même toit.* (De Fanchon.)

Madame pense avec candeur
Qu'époux toujours tendre et fidelle,
En n'écoutant que votre cœur,
Vous seriez souvent auprès d'elle.

LISMORE.

Elle ne manque pas de présomption.

HENRIETTE.

Oui, monsieur, sans doute elle a tort;
Mais on doit l'excuser peut-être :
Femme se croit aimée encor
Tant qu'elle mérite de l'être.

LISMORE, *avec humeur.*

Henriette!... *(D'un ton doux, en lui donnant sa bourse.)* Tu dois me trouver bien maladroit... j'oubliais que c'est aujourd'hui le premier de janvier... Ma chère Henriette, ne dites pas à Isménie que je suis rentré, et laissez-nous.

HENRIETTE.

Il y a si long-tems qu'elle n'a vu monsieur!

LAPIERRE.

Ma femme, ce ne sont pas là vos affaires.

LISMORE.

Je reviendrai bientôt; mais il faut que je sorte pour un instant.

HENRIETTE.

Encore?

LAPIERRE.

On te dit de t'en aller.

HENRIETTE.

Au moins, monsieur, n'oubliez pas que ces dames veulent déjeûner avec vous. *(A Lapierre.)* Toi, j'espère te retrouver. *(Elle sort.)*

LAPIERRE.

Que trop!

SCÈNE VII.

M. DE LISMORE, LAPIERRE.

LISMORE, *regardant sa montre.*

Oui, j'aurai le tems de faire la commission dont m'a chargé madame de Verneuil.... ensuite il faudra revenir avec ma famille.... L'idée de cette réunion me tourmente au point

que je n'en ai pas dormi, et sans le jour de l'an je t'assure que je ne serais pas revenu.

LAPIERRE.

Et pourtant nous ne comptions guère rester aussi longtems là-bas.

LISMORE.

Il est vrai : conduit à cette campagne, d'abord sans dessein et presque malgré moi, engagé depuis dans différentes parties....

LAPIERRE.

Cette petite madame de Verneuil est si jolie!

LISMORE.

Si gaie! si vive!....

LAPIERRE, *à part.*

Si coquette!

LISMORE.

D'une société charmante. Hé bien! ma belle-mère ne saurait la souffrir.

LAPIERRE.

Je le croirais assez.

LISMORE.

Je suis sûr qu'on va me faire un crime du tems que j'ai passé chez elle.

LAPIERRE.

C'est possible : une grand'-mère, une belle-mère, un beau-père voient avec une autre lunette que vous.

LISMORE.

Je vais être très-embarrassé avec tout ce monde-là.

Air du vaudeville de l'Avare.

Avoir recours à l'artifice
Pour éviter tous les soupçons;
Tous les reproches sans justice,
Toutes les plaintes sans raison. (*Bis.*)

Ah! je saurai fuir cette gêne.
Chacun deviendrait mon censeur!
Un enfant n'a qu'un précepteur;
Moi j'en aurais une douzaine!

LAPIERRE, *à part.*

Et quand on a quelques petits torts cela est embarrassant. *(Haut.)* Tenez, monsieur, je crois que nous nous sommes mariés trop tôt.

LISMORE.

Il y a long-tems que j'en ai fait la réflexion.

AIR : *Indifférent dans un repos frivole.* (De Folie et Raison.)

Dans la saison aux plaisirs destinée,
Faut-il, hélas! s'engager sans retour!
Si l'âge mûr est fait pour l'hyménée,
On doit la jeunesse à l'amour.

LAPIERRE.

Et nous n'avons pas eu le tems de payer notre dette.

LISMORE.

SECOND COUPLET.

Chaîne d'hymen pesante, insupportable,
N'offre à nos yeux que soucis et langueurs;
Chaîne d'amour aussi douce qu'aimable,
N'est qu'un léger tissu de fleurs.

LAPIERRE.

Je crois que toutes ces chaînes-là ne vous peseraient guère sans la sévérité de madame Delmas.

LISMORE.

Peut-être; mais une fois sorti de cette maison...

LAPIERRE.

Quoi! monsieur...

LISMORE.

Oui, Lapierre, nous allons loger à la Chaussée-d'Antin.

LAPIERRE.

Bon! c'est le quartier à la mode.

LISMORE.

Madame de Verneuil me cède une partie de son hôtel, et je lui ai promis d'en passer le bail aujourd'hui même.

LAPIERRE, *surpris.*

Vous avez promis de quitter votre famille?

LISMORE.

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Pour bien vivre avec ses parens
On ne doit pas loger ensemble:
Ils se brouillent à tous momens
Ceux que le même toit rassemble.

LAPIERRE.

Nos pères ont sur tout ceci
Montré des principes contraires:
Mais nous, nous sommes, Dieu merci,
Tout le contraire de nos pères.

LISMORE.

Nos pères ne valaient pas mieux que nous, et nous ne vaudrons pas mieux que nos pères.

LAPIERRE.

Ainsi, monsieur est décidé? (*Henriette paraît, et écoute le reste de la scène.*)

LISMORE, *vivement.*

Très-décidé: aujourd'hui, après les premiers complimens, je déclare ici que dans quinze jours je serai logé chez moi.

HENRIETTE, *à part.*

Est-il possible!

LAPIERRE.

Dans quinze jours! nous n'aurons pas beau tems pour déménager.

LISMORE.

Ta femme pourra quitter le service de ma belle-mère, et je dirai à Isménie de la prendre.

LAPIERRE, *vivement.*

Non pas, monsieur; ne dérangeons rien de ce côté-là.

AIR : *Contre Macé, vieille et coquette.*

Chez sa maîtresse, mon cher maître,
Laissons ma femme, et pour raison.

LISMORE.

Il serait plus commode d'être
Logés dans la même maison.

LAPIERRE.

Vous en parlez bien à votre aise,
Vous dont la femme est un mouton.

LISMORE.

Mais la tienne n'est pas mauvaise.

HENRIETTE, *à part.*

Eh, mais! ce jeune homme a du bon.

LISMORE.

ENSEMBLE.

Voyez pourtant comme il déclame!
Qu'on est injuste pour autrui!
Le maraud se plaint de sa femme,
Et sa femme vaut mieux que lui.

LAPIERRE, *à part.*

Contre son épouse il déclame,
Près d'elle il n'éprouve qu'ennui:
Que n'ai-je une pareille femme!
Je me conduirais mieux que lui.

HENRIETTE, *à part.*

Ah! contre moi comme il déclame!
Qu'on est injuste pour autrui!
Le traître se plaint de sa femme,
Et sa femme vaut mieux que lui.

LISMORE.

Ma femme est là, rêvant et triste,
Où va s'affliger en secret.

LAPIERRE.

La mienne me suit à la piste,
Et m'étourdit de son caquet.

ENSEMBLE.

LISMORE.

Voyez pourtant comme il déclame! etc.

LAPIERRE, *à part.*

Contre son épouse il déclame, etc.

HENRIETTE, *à part.*

Ah! contre moi comme il déclame! etc.

LISMORE.

Je sors : si l'on revient avant moi tu diras que je vais rentrer. (*Lismore s'en va.*)

(Lapierre, voyant sa femme, veut s'échapper; mais elle l'arrête.)

SCÈNE VIII.

LAPIERRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Monsieur Lapierre, un mot, s'il vous plaît.

LAPIERRE, *à part.*

Me voilà pris; il faut subir le tête à tête.

HENRIETTE.

Ai-je bien entendu ! ton maître ne veut plus loger ici?

LAPIERRE.

Nous y sommes trop à l'étroit.

HENRIETTE.

Quelle mauvaise raison ! ah ! je le vois, il est las d'être heureux.

LAPIERRE.

Au contraire.

Air du vaudeville de Florian.

Au lieu d'un bonheur renfermé
Au sein d'un paisible ménage,
Il veut ce bonheur animé
Qui dans le monde fait tapage.
Qu'est-ce qu'être heureux sans témoins?
Beaucoup de jeunes gens, je gage,
Se résoudraient à l'être moins
Pour le paraître davantage.

HENRIETTE, *avec humeur.*

Sans doute tu approuves ton maître?

LAPIERRE.

Ah! tu vas me quereller !

HENRIETTE.

Toi qui es si bien, si aimable, excepté chez ta femme!

LAPIERRE.

Veux-tu savoir pourquoi?

Air du vaudeville de la Fille en Loterie.

Partout on me trouve charmant,
Et tu me trouves insipide.

HENRIETTE.

C'est que partout, mon cher, on ment ;
Moi la candeur seule me guide.

LAPIERRE.

Mon Dieu ! laisse là ta candeur ;
Connais mieux l'humaine faiblesse :
On cherche un mensonge flatteur ;
On fuit la vérité qui blesse.

HENRIETTE, *vivement.*

On a tort, très-grand tort ; mais, je le sais de reste, les hommes veulent être trompés sur tout.

LAPIERRE.

Un moment, tu vas un peu trop loin... Mais je suis sans inquiétude; ma confiance en toi est si bien établie !...

HENRIETTE

Voir arriver le jour de l'an sans souhaiter la bonne année à sa femme ! sans lui donner ses étrennes ! sans lui faire le moindre cadeau... pas même une orange !

LAPIERRE.

En t'épousant ne t'ai-je pas donné la pomme?... Mais non ; c'est toi... Tu ris?...

HENRIETTE.

Ah ! monsieur Lapierre, vous êtes bien changé !

Air du Médecin turc.

Lorsque tu cherchais à me plaire,
Animé d'un tendre desir,
M'aimer était ta seule affaire ;
C'était là ton plus grand plaisir. (*Bis.*)

Sur mes jours tu semais les roses; (*Bis.*)
Jamais d'humeur, jamais d'ennui:
Enfin tu faisais bien des choses,
Que tu ne fais plus aujourd'hui. } *Bis.*

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VICTORINE, ISMÉNIE.

VICTORINE, *vivement.*

Je vous dis, ma sœur, qu'il est venu et sorti: tenez, demandez plutôt.

ISMÉNIE.

Est-il vrai, Lapierre? votre maître....

LAPIERRE.

Madame, il va venir dans un moment.... On l'avait chargé d'une commission.... c'était, je crois....

ISMÉNIE.

Dispensez-vous de chercher à mentir.... Allez.

(Lapierre et Henriette sortent.)

SCÈNE X.

ISMÉNIE, VICTORINE.

ISMÉNIE, *à part.*

Ah, Charles! quel abandon!

VICTORINE, *avec vivacité.*

Hé bien, ma sœur, que dites-vous de cela? partir sans daigner vous voir! sans demander après moi! Je gage qu'il ne reviendra pas. Ah! cet oubli de ce qu'il nous doit ne saurait s'excuser.

ISMÉNIE.

Ma chère Victorine!...

VICTORINE, *sans l'écouter.*

La conduite de mon frère est affreuse, et j'en suis indignée.

ISMÉNIE.

Quand je ne m'en plains pas croyez-vous avoir le droit de l'accuser ?

VICTORINE, *avec dépit.*

Ah ! fort bien ; c'est moi qui ai tort... Voilà qui est fini... je n'accuse personne. Oh ! j'ai plus de réserve et de modération que vous ne croyez ; mais votre mari est un homme cruel.

ISMÉNIE.

Si c'est par intérêt, par amitié pour moi....

VICTORINE, *vivement et très-émue.*

Comment si c'est par amitié ! Mais c'est affreux ce que vous me dites là. Si j'étais seule l'objet de l'indifférence de Charles, je ne m'en plaindrais pas ; non, sûrement, je ne m'en plaindrais pas ; je suis capable aussi de générosité ; mais il vous néglige, il ne vous aime plus, et je ne lui pardonnerai jamais...

ISMÉNIE, *avec douleur.*

Il ne m'aime plus !... ah ! quel mot avez vous dit !

VICTORINE.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Dès long-tems, ma chère Isménie,
Vous n'avez plus de jours sereins,
Et vous fuyez la compagnie
Pour vous livrer à vos chagrins.
En vain, quand votre esprit s'alarme,
Vous me cachez votre douleur ;
Vous ne versez pas une larme
Qui ne s'arrête sur mon cœur. } *Bis.*

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HENRIETTE, MAD. DE LISBÉ, MAD. DELMAS, *ensuite* M. DELMAS.

HENRIETTE.

Voici ces dames.

MAD. DE LISBÉ, *à Isménie.*

Hé bien, mon enfant, Charles ne nous a point oubliées: nous ne le gronderons guère, n'est-ce pas? Nous commencerons par être de son avis, et tu verras qu'il sera bientôt du nôtre.

M. DELMAS.

J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre.

ISMÉNIE.

De Charles?

VICTORINE.

Il ne viendra pas?

M. DELMAS.

Il viendra, et je vous exhorte à le sermoner comme il faut.

MAD. DELMAS.

Sur quoi?

M. DELMAS.

Apprenez qu'il a fait hier chez madame de Verneuil une perte de cinq cents louis au billard.

ISMÉNIE.

Est-il possible!

HENRIETTE.

Cinq cents louis!

ISMÉNIE.

A qui Charles doit-il cet argent?

M. DELMAS, *un peu embarrassé.*

A Merville.

MAD. DELMAS, *avec ironie.*

Ce bon parent, cet ami sûr...

M. DELMAS.

Charles l'a provoqué en se vantant d'être de la seconde force, ce qui n'est pas; il a voulu lui donner trois points, et Merville a gagné toutes les parties en finissant par jouer à but.

ISMÉNIE.

Que Charles doit être tourmenté de cet évènement!

M. DELMAS.

On a profité de sa vanité; c'est une leçon.

ISMÉNIE, *à part.*

Que faire?

MAD. DELMAS, *à madame de Lisbé.*

Je suis obligé de monter un moment chez moi, mais je reviens dans l'instant. *(Elle sort.)*

UN DOMESTIQUE, *à madame de Lisbé.*

Le fermier de madame de Lisbé l'attend depuis une heure dans son cabinet.

MAD. DE LISBÉ.

J'y vais. *(A port.)* S'il m'apporte de l'argent il sera le bien venu.

M. DELMAS.

Ma mère, prenez mon bras. *(Il sort avec madame de Lisbé.)*

ISMÉNIE, *à part.*

Il n'y a pas à balancer. *(A Henriette.)* Attends-moi là un instant; j'aurai une commission à faire, que je ne puis confier qu'à toi.

HENRIETTE.

Vous me trouverez à vos ordres. *(Isménie sort.)*

VICTORINE.

Je suis outrée contre M. de Merville.... Avoir gagné tout l'argent de mon beau-frère ! c'est une horreur... Voilà pourquoi il n'est pas revenu..... Il ne verra pas mon dessin.... Ah ! ce Merville est cause de tout !

HENRIETTE.

A qui en avez-vous donc, mademoiselle ?

VICTORINE, *sans l'écouter.*

Air nouveau. (De Michel.)

Combien je me sais mauvais gré
D'avoir reçu sa bonbonnière !
Mais n'importe, je saurai
Lui prouver que j'ai l'ame fière.
Je veux renvoyer à l'instant
La boîte ce matin offerte.
Oui, c'est bien dit... Heureusement
Je ne l'ai pas encore ouverte.

(Elle sort.)

HENRIETTE, *la regardant aller.*

La singulière petite tête ! je suis bien sûre qu'elle ne sera pas aussi endurante que sa sœur.

SCÈNE XII.

HENRIETTE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Ma chère Henriette, qu'on ignore ce que je vais te confier.

HENRIETTE.

Je vous le promets.

ISMÉNIE, *lui remettant un écrin.*

Il faut là-dessus me trouver douze mille francs.

HENRIETTE.

Quoi ! madame, vous seriez assez bonne....

ISMÉNIE, *vivement.*

Porte cet écrin à mon bijoutier; qu'il prenne, s'il le faut, tout ce qu'il contient; mais qu'il te remette à l'instant l'argent que je demande, et tu le porteras ensuite à M. de Merville.

HENRIETTE.

Vendre vos diamans pour payer une dette de votre mari, et une dette de jeu!

ISMÉNIE.

Air de Gresset.

Je me priverai sans regrets
D'objets si peu dignes d'envie;
Pour Charles seul je m'en parais,
A Charles je les sacrifie.
Qu'il ignore ce que pour lui
Ma tendresse ici me fait faire;
Il rougirait trop aujourd'hui
S'il la connaissait toute entière.

HENRIETTE.

Bon! est-ce que les hommes savent rougir?

ISMÉNIE.

Va où je t'envoie, et reviens bien vîte.

HENRIETTE.

Puisque madame est absolument décidée à un grand sacrifice, j'ai un de mes parens qui tient une maison de prêt à deux pas d'ici, rue du Bac; je vais y déposer vos diamans, et du moins vous pourrez les retirer.

ISMÉNIE.

Fais ce que tu voudras; mais le plus grand secret et la plus grande diligence.

HENRIETTE.

Comptez sur mon zèle et mon activité. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

ISMÉNIE, *seule.*

A présent il me semble que j'attendrai mon mari avec moins d'inquiétude.

Air de la Griselda.

Toi dont l'absence
M'afflige et m'offense,
Ton inconstance
Fait mon malheur :
Par ta présence
Rends-moi le bonheur ;
Compte d'avance
Sur l'indulgence :
Viens ; ta défense
Est dans mon cœur.

SCÈNE XIV.

ISMÉNIE, VICTORINE.

VICTORINE, *avec vivacité.*

Il est midi, et ma bonne maman n'a encore rien pris de la matinée. Je viens de donner des ordres pour qu'on serve le déjeûner. On n'attendra pas M. Charles plus long-tems... Ah ! voilà une année qui commence bien mal !... (*Aux domestiques qui servent.*) Allons, hâtez-vous ; j'entends ma bonne maman et tout le monde.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, M. ET MAD. DELMAS, MAD. DE LISBÉ.

ISMÉNIE, *à madame de Lisbé.*

Il est bien tard, et je crains que vous n'ayez souffert.

MAD. DE LISBÉ.

Ce mal n'est rien, ma fille.

VICTORINE.

Ecoutez. *(Elle va à la porte pendant la ritournelle.)*

AIR : *Quittez tout cela promptement.* (D'une Folie.)

Je crois entendre dans la cour....

ISMÉNIE.

Charles serait-il de retour !

VICTORINE, *accourant, à sa sœur.*

Oh ! oui, c'est la voix de mon frère.

MAD. DELMAS.

Ah ! nous lui parlerons, j'espère.

M. DELMAS.

Il faut lui parler vertement,
Et le gronder sévèrement.

ISMÉNIE, *à part.*

Il revient !... moment plein d'ivresse !

M. DELMAS.

A le tancer il faut songer.

MAD. DE LISBÉ.

Il faut un peu le ménager.

ISMÉNIE.

Il revient ; moment plein d'ivresse !
Sur mon cœur bientôt je le presse.

VICTORINE.

C'est lui, ma sœur ; (*bis.*) plus de tristesse.

ENSEMBLE.

VICTORINE.

Il vient, il monte, il est tout près.
Paix !

ISMÉNIE.

Bannissons les regrets :
O moment plein d'ivresse !
Bannissons les regrets.

MAD. DELMAS, MAD. DE LISBÉ.

Cédons à la tendresse ;
Nous gronderons après.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, M. DE LISMORE, LAPIERRE.

LAPIERRE, *dans le fond du théâtre, à son maître.*

M. de Merville a parlé; ces dames savent que vous avez perdu au jeu.

LISMORE, *vivement.*

Hé bien, c'est le cas de prendre un grand parti. *(Aux dames, en affectant un air aisé.)* Pardon d'arriver aussi tard; mais les choses que j'ai à vous dire....

MAD. DE LISBÉ, *avec la plus grande tendresse.*

Allons, mon fils, venez m'embrasser la première; c'est le privilège de mon âge. *(En l'embrassant.)* Ce cher enfant! que j'ai de plaisir à le voir! *(Après qu'il a été embrassé par madame de Lisbé, Isménie se jette dans ses bras.)*

ISMÉNIE.

AIR: *Dans cette maison à quinze ans.*

O mon ami! je te revois
Après une si longue absence!

LISMORE, *avec embarras.*

Par cet accueil que je reçois
Je juge de ton indulgence.

MAD. DELMAS.

Il n'est que trop sûr du pardon
Et du cœur de son Isménie.

VICTORINE.

Mais, Charles, regarde-moi donc: (*Bis.*)
Tu dois me trouver bien grandie.

MAD. DELMAS, *en s'asseyant à table.*

Je ne suis pas fâchée de cette petite question.

M. DELMAS, *gaîment, en se plaçant à table.*

Avant d'en être aux reproches, comme Victorine, jouissons du plaisir de nous trouver tous réunis.

AIR : *Comme faisaient nos pères.*

Souhaitons ici gaîment
A tous la bonne année ;
Rendons-la fortunée
En nous aimant bien tendrement.
Franchise aimable,
Bonté durable ;
Franchise aimable,
Bonté toujours durable ;
Ne nous montrons pas exigeans,
Et surtout soyons indulgens ;
De tems en tems
Passons à nos enfans
Quelques fautes légères,
Comme faisaient nos pères ;
Comme faisaient (*bis*) nos pères.

MAD. DE LISBÉ, *gaîment.*

Moi aussi je veux vous chanter quelque chose : ma voix est un peu faible, mais vous la soutiendrez.

Air du quatuor de Lucile.

« Où peut-on être mieux (*bis*)
« Qu'au sein de sa famille ?

TOUS.

« Où peut-on, etc.

MAD. DE LISBÉ.

« Tout est content, le cœur, les yeux.
« Vivons,
« Aimons } *Bis.*
« Comme nos bons aïeux. »

MAD. DE LISBÉ, *à Charles.*

Hé bien, mon fils, que dites-vous de ma chanson ?

LISMORE, *avec embarras.*

On ne pouvait pas mieux choisir. *(A part, à Lapierre.)* Comment à présent leur annoncer le projet de les quitter?

M. DELMAS, *à madame de Lisbé.*

Pendant que Charles vous écoute avec intérêt, voilà le moment de lui reprocher sa conduite.

MAD. DE LISBÉ.

Laissez-moi faire. Mon fils, vous trouverez chez vous les étrennes de votre belle-mère, celles de votre femme et les miennes. Vous desiriez un petit salon; ma fille a sacrifié une pièce de son appartement qu'elle a jointe au vôtre, et nous l'avons décorée d'un meuble nouveau.

LISMORE, *avec surprise.*

Qu'entends-je!... Comment vous exprimer.... *(A part.)* Que tant de générosité m'embarrasse!

LAPIERRE, *bas à son maître.*

Je ne crois pas que la bail de madame de Verneuil soit bien long....

LISMORE.

Paix. *(Aux dames.)* Me donner un autre salon ce serait vous gêner....

MAD. DELMAS, *d'un air satisfait.*

Il est fini, et j'espère qu'il vous plaira.

ISMÉNIE.

Air nouveau.

En votre absence vos amies
En ont brodé l'ameublement,
Et nos étrennes réunies
En composent tout l'ornement.
Jugez quel plaisir est le nôtre
Quand nous vous offrons ces tributs!
Tous nos cœurs se sont entendus
Dans l'espoir de parler au vôtre.

M. DELMAS, *avec dignité.*

Mon ami, il est beau, il est honorable d'être aimé ainsi !

LAPIERRE.

Moi j'en suis tout ému.

LISMORE, *ému.*

Eh ! qui ne le serait pas !... Mais que je suis loin de mériter....

VICTORINE, *se levant de table.*

Je vois que dans tout cela personne ne vous parle de moi ; mais vous verrez que je ne vous ai pas oublié.

AIR : *Tout chacun l'aime et l'admire.*

J'ai voulu de mon ouvrage
Vous présenter à mon tour,
En vous retraçant l'image
De l'objet de votre amour.
Je n'ai pas perdu ma peine,
Le portrait est ressemblant ;
Et vous avez pour étrenne
L'étrenne de mon talent.

(Tout le monde se lève.)

LISMORE.

Je suis sûr qu'un jour vous en aurez beaucoup. (*Lapierre sort en desservant la table.*)

MAD. DE LISBÉ, *à l'oreille de Charles.*

Votre dette est acquittée ; mais j'exige que tout le monde ignore que c'est par moi.

MAD. DELMAS, *de même.*

J'ai pris des arrangemens avec Merville ; que ma mère et votre beau-père surtout n'en sachent rien.

ISMÉNIE, *tirant Charles par son habit.*

J'ai payé monsieur de Merville ; n'en parlez pas à nos parens.

LISMORE.

La surprise, l'attendrissement, la confusion...

VICTORINE, *prenant Charles par le bras.*

Venez, mon frère; je veux vous faire voir mon dessin et votre nouvel appartement.

LISMORE.

Oui... allons. Ah ! j'ai grand besoin de respirer ! *(Il sort avec Victorine.)*

SCÈNE XVII.

M. ET MAD. DELMAS, MAD. DE LISBÉ, ISMÉNIE, *ensuite* MERVILLE, HENRIETTE.

M. DELMAS.

Oh çà, mesdames, nous étions convenus que vous reprocheriez à Charles sa dernière équipée, que vous le gronderiez sérieusement...

MAD. DELMAS, *souriant.*

Mauvais moyen, mon ami, et vous devriez vous en souvenir.

LA PIERRE, *annonçant.*

Monsieur de Merville.

LES TROIS DAMES.

Merville !

HENRIETTE, *bas à Isménie.*

J'arrive avec lui; mais la commission de madame est faite.

MAD. DELMAS, *d'un ton très-froid.*

Je croyais que monsieur nous avait rendu sa visite ce matin.

MERVILLE, *d'un ton gai.*

Mesdames, c'est M. de Lismore que je cherche... on m'avait dit qu'il était ici.

DELMAS.

Tu vas le voir; il est allé admirer les étrennes que ces dames lui ont préparées, un meuble charmant.

MERVILLE.

Un meuble ! Ce n'est pas cela... c'est un billard qu'il faillait lui donner.

ISMÉNIE, *avec le ton de reproche.*

C'est vous, monsieur, qui prononcez devant nous...

MERVILLE.

C'est que pour y bien jouer il a besoin de s'exercer encore.

MAD. DELMAS.

Air du vaudeville de Catinat.

A Charle épargnez vos leçons;
La première est un peu trop chère.

MERVILLE.

Mais elle est bonne, j'en réponds,
Et vous en conviendrez, j'espère.

MAD. DELMAS.

De grâce, changeons d'entretien;
Car votre gaîté semble dire
Que pour ne plus rougir de rien
De tout on s'empresse de rire.

MERVILLE.

Hé bien ! tenez, vrai... j'avais deviné que vous seriez fâchées contre moi.

ISMÉNIE.

Monsieur, ce persifflage est aussi cruel que déplacé.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, VICTORINE, M. DE LISMORE.

VICTORINE, *à sa sœur, avec une joie très-vive.*

Ah, ma sœur ! mon frère est si content, si charmé, qu'il en a pleuré de joie. (*A Charles.*) Oui, monsieur... Je n'ai pas fait semblant de m'en apercevoir ; mais deux fois je

vous ai vu essuyer de grosses larmes que vous vouliez retenir.

LISMORE, *entre sa femme et madame de Lisbé.*

Ah ! comment n'être pas profondément ému ! Ma femme, mes amis, il faut vous faire l'aveu...

MERVILLE.

Charles, je vous attendais...

VICTORINE, *interrompant Merville.*

J'espère, monsieur, qu'on vous a remis de ma part...

MERVILLE.

Oui, mademoiselle.

AIR : *Mes chers amis, dans cette vie.* (Du Calife.)

Avec un billet bien sévère,
Peut-être écrit sans réfléchir,
On m'a remis la bonbonnière
Que j'avais cru pouvoir offrir.
Vous obstinant à me la rendre,
Vous me forcez de la reprendre ;
Mais c'est me dire clairement
De vous faire un autre présent.

VICTORINE, *avec vivacité.*

Non, monsieur.

MERVILLE, *vivement.*

Demain vous aurez une boîte à couleur.

VICTORINE.

Je ne veux rien recevoir de vous. Maman, ne permettez pas...

MERVILLE.

Elle est charmante. *(Victorine lui tourne le dos.)* Charles, je suis bien aise de faire en votre présence plusieurs restitutions.

LISMORE, *d'un ton froid.*

Que voulez-vous dire?

MERVILLE.

Mesdames, je dois vous déclarer que j'étais payé par M. de Lismore quand j'ai reçu vos trois messages.

LES TROIS DAMES.

Il suffit. *(Chacune lui fait signe de se taire.)*

HENRIETTE, *bas à Merville.*

Ne dites rien de ce que je vous ai remis.

MERVILLE.

Non, mesdames, cela ne suffit point du tout : j'ai reçu trois fois plus qu'il ne fallait, et je dois rendre. Charles, après avoir perdu douze mille francs, n'a plus voulu jouer, et il m'a offert en paiement sa nouvelle voiture de Bruxelles et ses beaux chevaux; ce que j'ai accepté et reçu. Ainsi, *(A madame Delmas.)* voilà, madame, votre obligation; voici les billets de banque de madame de Lisbé. *(A Isménie.)* Et vous, madame, voulez-vous bien reprendre vos cinq cents louis?

HENRIETTE, *avec vivacité, se présentant pour recevoir les rouleaux.*

Bon! nous retirerons nos diamans.

LISMORE, *à sa femme.*

Qu'ai-je entendu! vos diamans! Ah! que je serais ingrat si je n'étais pas corrigé!

MERVILLE.

J'ai une dernière restitution à faire. *(A Delmas.)* Mon ami, je vous amène la voiture et les chevaux.

MAD. DELMAS.

Comment!

MERVILLE, *gaîment.*

C'est Delmas qui a gagné les cinq cents louis; je jouais son argent.

ISMÉNIE, *avec joie.*

Ah ! mon père, est-il vrai?

M. DELMAS.

Ma foi, oui. Je vous disais ce matin que s'il se présentait une circonstance pour donner une leçon à mon gendre, je ne la manquerais pas. Or, quand j'ai vu qu'il voulait absolument perdre de l'argent, j'ai prié *(Il regarde Merville et sa femme)* ce bon parent, cet ami sûr de le gagner pour moi.

MAD. DE LISBÉ.

Ah ! mon gendre, que je suis fâchée de n'avoir pas deviné ce bon tour !

MAD. DELMAS.

On aurait bien dû nous mettre dans le secret.

MERVILLE.

Il n'est pas possible de vous confier une malice... vous la feriez manquer.

ISMÉNIE.

Pardonnez-nous, mon cher Merville, de vous avoir jugé si légèrement.

VICTORINE.

Mon cousin, j'accepte la boîte à couleur.

MERVILLE.

On n'est pas plus aimable.

M. DELMAS.

A mon tour je dois des étrennes à Charles, et je lui offre l'équipage que j'ai gagné.

LISMORE.

Non, mon père, je n'en ai plus besoin.

Air du vaudeville de l'Opéra-Comique.

Je sortirai bien peu d'ici,
Et toujours avec Isménie,
Gardez les chevaux....

M. DELMAS.

Grand merci.

(A Isménie.)

Je t'en fais présent, mon amie.

ISMÉNIE.

Vous êtes trop bon...

MERVILLE.

C'est très-bien vu, point de refus;
Acceptez promptement, madame:
Il faut que Charles ne soit plus
Mené que par sa femme.

LISMORE.

C'est mon desir le plus vif. Quand je songe à mes torts je ne puis concevoir que je sois aussi heureux. Mais comment ne l'être pas, aimé de tout ce qui m'entoure!

LAPIERRE.

Dis donc, ma femme, je voudrais bien être heureux aussi.

HENRIETTE, *souriant.*

Vouloir beaucoup, c'est quelque chose; mais ce n'est pas assez.

VAUDEVILLE.

Air nouveau.

MAD. DE LISBÉ.

Lorsque nos enfans loin de nous
S'en vont chercher l'indépendance,
Au lieu de nous mettre en courroux,
Rappelons-les par l'indulgence,
Et, dès qu'ils veulent revenir,
Que dans nos yeux la gaîté brille:
Faisons qu'ils trouvent du plaisir
A se réunir en famille.

LISMORE.

Quand, n'écoutant que le desir,
Je me suis jeté dans le monde,
Je n'ai trouvé que ce plaisir
Qui sur la vanité se fonde.

Revenu de ma folle erreur,
Aujourd'hui mon œil se dessille :
Pour connaître le vrai bonheur
Je me réunis en famille.

MERVILLE.

Pour moi sans peine je comprends
Des sentimens tels que les vôtres ;
J'aime beaucoup mes bons parens,
Et puis j'aime aussi ceux des autres,
Enfin de ceux que je chéris,
Paris de toute part fourmille :
Tous mes parens sont mes amis ;
Tous mes amis sont ma famille.

LAPIERRE.

C'est un tableau des plus touchans
Qu'une famille très-nombreuse :
Moi je suis seul de mes parens ;
Ma destinée est malheureuse.
Mais pour avoir sur mon retour
Une parenté bien gentille,
Et pour m'y réunir un jour,
Je vais commencer ma famille.

ISMÉNIE, *au public.*

Si ce tableau de bonnes gens,
Messieurs, a pu vous satisfaire,
Envoyez-nous tous vos parens ;
Pour nous vous ne sauriez mieux faire.
Que le père amène son fils,
Que la mère amène sa fille :
En venant, vous et vos amis,
Réunissez-vous en famille.

FIN.

OUVRAGES NOUVEAUX

qui se trouvent chez le même libraire.

Le Chansonnier du Vaudeville, par MM. Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Després, Dieu-la-Foi, Laujon, Demautort, Philipon-la-Madelaine, Ségur, Armand Gouffé, Maurice Séguier, le Prévost-d'Iray, J. Pain, Chazet, Dupaty, Moreau, Tournay, Thésigny, Longchamp, Jouy, Vieillard, Dubois, Rabotean, Sewrin, Lombard (de Langres), Désaugiers, Ravrio, Bourguignon, Ernest, Fontenille, Georges Duval, etc. Prix, 1 fr. 80 c.; et 4 fr. papier vélin, cartonné à la Bradel.

Folie et Raison, comédie en un acte et en vers, mêlée de vaudevilles, par Sewrin et Chazet : prix, 1 fr. 20 cent.

Théophille, par Joseph Pain et D***, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles : prix, 1 fr. 20 cent.

Bertrand Dugueselin et sa Sœur, comédie en deux actes et en prose, mêlée de vaudevilles : prix, 1 fr. 20 cent.

L'Elève d'Épicure, par Philipon-la-Madelaine, 1 vol. in-12 : prix, 1 fr. 80 cent.

LA TAPISSERIE
DE LA REINE
MATHILDE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Pierre Yves,
PAR MM. BARRÉ, RADET et DESFONTAINES.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le Samedi 23 nivôse an XII (14 *Janvier* 1804.)

Prix, 1 franc 20 centimes.

Chez Mme. MASSON, Libraire-Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, No. 558, au coin de celle-Saint-Honoré.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SIRE ROGER.	*Vertpré.*
PÈRE ANTOINE.	*Chapelle.*
RAYMOND.	*Frédéric.*
SIRE DEMONFORT.	*Hyppolite.*
MATHILDE.	*M. Belmont.*
GERTRUDE,	*Blosseville.*
RAGONDE.	*Bodin.*
CLAIRE.	*Minette.*
Femmes de Mathilde.	*Caroline. Varennes. Legrand.*

CHŒURS.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Daignez m'épargner, etc.*

En mil soixante six, dit-on,
La fameuse tapisserie,
Que l'on voit encor au salon,
Fut et commencée et finie.
Elle a donc plus de sept cents ans.
Puisse la même compagnie,
Pendant même espace de tems,
Voir tous nos acteurs bien portans,
Représenter cette copie.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur. Elle poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

LA TAPISSERIE
DE LA REINE
MATHILDE.

Au lever du rideau, on voit Mathilde entourée de ses femmes, occupées à broder; une partie de la tapisserie est tendue autour du théâtre. Le vieux Roger est assis dans un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, ROGER, GERTRUDE, RAGONDE, CLAIRE, FEMMES.

MATHILDE.

Air : *Ah! tour-à-tour.*

AH ! que d'exploits.
Doivent tracer, à la fois,
Nos doigts !
De Guillaume, à jamais,
A jamais,
Retraçons les hauts faits.

ROGER.

Oui, redoublez et d'ardeur et de zèle,
Occuppez-vous du plus grand des héros.
Quand loin de nous la victoire l'appelle,
De ses combats exquissez les tableaux.
Dans sa célébrité
Je vois l'heureux présage
De l'immortalité
De votre ouvrage.

CHŒUR.

Ah ! que d'exploits, etc.

ROGER.

Sur votre toile, on voit l'Anglais perfide
A notre duc, jurant fidélité.
Puis, de pouvoir et de richesse avide,
Traitreusement manquer de loyauté.
On voit ses partisans,
Lui donner la couronne,
Puis, on les voit tremblans
Près de son trône.

CHŒUR.

Ah ! que d'exploits, etc.

ROGER.

Air : *Sortez.*

Plus loin on voit, par l'ordre de Guillaume,
Tous nos chantiers se remplir de vaisseaux.
Pour attaquer le traître en son royaume,
Tous nos soldats voulant braver les flots.
Guillaume conduira
Leur troupe réunie,
Guillaume punira
La Félonie.

CHŒUR.

Ah ! que d'exploits, etc.

ROGER.

Eh moi, quand je devrais marcher à coté de mon cousin, la vieillesse et mes infirmités m'enchaînent sur ce maudit fauteuil.

MATHILDE.

Aussi, mon oncle, sommes-nous venues nous établir chez vous pour vous tenir compagnie.

ROGER.

Vous avez très-bien fait, ma nièce: d'ailleurs mon château, près de S. Vallery, vous rapproche de la mer et vous met plus à portée d'avoir des nouvelles de votre mari: quant à moi, puisque j'ai le malheur de ne pouvoir plus me battre, je ne sçaurais mieux faire que de m'entourer de jolies femmes.

CLAIRE.

Belle Mathilde, comment trouvez-vous mon cheval?

MATHILDE.

Très-bien.

GERTRUDE.

Moi, je suis fort contente de mon bateau.

ROGER.

Eh bien, nous avons reçu hier la nouvelle de l'embarquement de Guillaume..... Où en êtes vous ?

MATHILDE.

Air : *Du vaudeville de Florian.*

Nous ne sommes pas au courant,
Et nous travaillons sans relâche :
Mais tous les jours le conquérant,
Nous donne une nouvelle tâche.

ROGER.

Si vous croyez suivre ses pas,
Votre attente sera trompée,
Car votre aiguille n'ira pas
Aussi vîte que son épée.

MATHILDE.

Même air.

Ah ! depuis son embarquement,
Combien ici je suis à plaindre :
Sur le redoutable élément,
Que de dangers je vois à craindre !

ROGER.

Pour lui, de la mer en fureur
Ne craignez point la perfidie,
Il a, de plus que sa valeur,
Et son étoile et son génie.

GERTRUDE.

Voilà le petit Raymond.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, RAYMOND.

RAYMOND.

LE père Antoine demande à quelle heure madame veut se rendre à la chapelle.

MATHILDE.

Est-il arrivé ?

RAYMOND.

Pas encore, mais il est en chemin : nous sommes partis ensemble de l'hermitage, et il m'a envoyé devant, pour prendre les ordres de madame.

MATHILDE.

Eh bien, dès qu'il sera ici, que la cloche nous avertisse.

ROGER.

Bon jour, mon petit Raymond, toujours bien éveillé.

RAYMOND.

Je dors le moins que je peux.

MATHILDE, *à Gertrude.*

Je ne vois jamais cet enfant sans éprouver une sorte d'émotion.

CLAIRE, *à Raymond.*

Vous regardez mon ouvrage, Raymond, comment le trouvez-vous ?

RAYMOND.

Je ne m'y connais pas, mademoiselle, mais ce que vous faites est toujours très-bien.

GERTRUDE, *à part.*

Comme il la regarde !

RAGONDE.

Et moi... monsieur... que dites-vous de mon guerrier ?

RAYMOND.

Ah !... ah !...

RAGONDE.

Vous n'en êtes pas content ?

RAYMOND.

Non, dame Ragonde, je n'aime pas votre guerrier.

ROGER.

Et pourquoi cela, mon ami ?

RAYMOND.

Sa figure ne dit rien, ses yeux n'ont pas de feu, il n'a pas cette ardeur...

ROGER.

Que tu aurais à sa place ?

RAYMOND.

Ah ! si j'étais à sa place.

(*Il s'apperçoit que Mathilde le regarde.*)

MATHILDE.

Eh bien !

RAYMOND.

Je vais remplir les ordres de madame. (*Il sort.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* RAYMOND.

ROGER.

Ou je me trompe, ou ce petit gaillard n'a guère de disposition à l'état ecclésiastique.

GERTRUDE.

Il n'en a pas du-tout.

RAGONDE.

Il y a long-tems que je le dis.

MATHILDE.

C'est un enfant vraiment extraordinaire.

RAGONDE.

C'est un petit démon.

GERTRUDE.

Il est bien malin.

RAGONDE.

Il aurait grand besoin d'être morigéné.

CLAIRE.

Vous le grondez toujours, dame Ragonde.

RAGONDE.

Air : *Du vaudeville de Oui et Non.*

Il ne suit que sa volonté
Il blâme, il approuve, il raisonne.

CLAIRE.

Il a de la docilité,
Et j'en ai des preuves, ma bonne.

GERTRUDE.

Vif et gai, toujours il se plaît
A nous faire quelque malice.

CLARE.

Doux et bon, toujours il est prêt
A nous rendre quelque service.

MATHILDE.

Petite cousine, on ne vous demande pas cela.

(*Ici la cloche sonne, toutes se lèvent et se tiennent au fond du théâtre, excepté Gertrude et Ragonde.*)

MATHILDE, *à Roger, sans être entendue des femmes.*

Avant que nous nous rendions à la chapelle, dites-moi, mon oncle; nous venons de parler du petit Raymond.... le père Antoine ne vous a-t-il jamais rien appris du sort de cet enfant?

ROGER.

Non. Je sais seulement que c'est un orphelin qu'il élève à sa manière.

MATHILDE.

De qui le tient-il?

ROGER.

Ma foi! je n'en sais rien, mais si vous avez bien envie de le savoir, l'hermite vous le dira.

MATHILDE.

Je l'ai déjà interrogé.

ROGER.

Eh bien!

MATHILDE.

Voici toute sa réponse..... Le petit Raymond m'a été remis à l'âge de cinq ans, et comme sa destinée doit être inconnue, je ne dois pas la connaître.

GERTRUDE.

Voilà précisément ce qu'il m'a répondu.

RAGONDE.

Ce qu'il répond à tout le monde.

MATHILDE.

C'est singulier!

ROGER.

Oui, mais, que nous importe?

MATHILDE.

Cet enfant m'intéresse, je trouve dans ses traits, dans son regard, dans le son de sa voix, dans toutes ses manières..... des rapports singuliers.....

ROGER.

Avec qui?

MATHILDE.

Il faut absolument que je sache quels sont ses parens.

ROGER.

Si l'on interrogeait le petit?... peut-être, trouverait-on, dans ses réponses...

MATHILDE.

C'est possible.

ROGER.

Faites-le remplacer à la chapelle par un de vos pages, et envoyez-le moi... Je le ferai jazer.

MATHILDE.

Soit. (*à ses femmes.*) Allons, mes jeunes amies.

Air : *Charmante Gabrielle.*

Même esprit nous rassemble,
Dans ce jour solemnel,
Allons offrir ensemble,
Nos vœux à l'éternel,
Fiers souverains du monde,
Songez-y bien;
Si Dieu ne vous seconde
Vous n'êtes rien.

ROGER.

Je ne saurais vous suivre; mais, ma nièce, je vous en prie, que trois coups de cloche m'annoncent le moment de l'oraison, pour le succès de nos armes.

Même air.

De m'avertir, ma chère,
Qu'on ait l'attention,
Je veux à la prière
M'unir d'intention.

CHŒUR.

Fiers souverains, etc.

(*Mathilde sort avec ses femmes.*)

SCENE IV.

ROGER, *seul.*

Les remarques de Mathilde sur l'élève de l'hermite, me font naître des idées... et me voilà presque aussi curieux qu'une femme... mais c'est que vraiment...

Air : *De la Ronde d'Anacréon.*

Il est avancé pour son âge,
Ce petit drôle de Raymond,
Par son esprit, par son courage,
A chaque instant, il me confond.
J'ai regret que ce père Antoine
Lui fasse embrasser son état,
Il n'en fera qu'un mauvais moine,
J'en aurais fait un bon soldat.

Le voici.

SCÈNE V.

ROGER, RAYMOND.

RAYMOND.

MONSEIGNEUR, on dit que vous me demandez.

ROGER.

Cela te contrarie, peut-être, de laisser-là le père Antoine.

RAYMOND.

Pas du tout, monseigneur, il se passera bien de moi, avec ça, que je ne puis plus chanter : ils disent que ma voix mue....

ROGER.

Elle reviendra ta voix... Tu mènes une vie bien tranquille à l'hermitage.

RAYMOND.

Que trop tranquille.

ROGER.

Est-ce que cela t'ennuie ?

RAYMOND.

Beaucoup.

ROGER.

Tu n'es pas toujours avec l'hermite : tu t'échapes quelquefois, et tu viens rôder autour du château.

RAYMOND.

Oh ! je vois bien pourquoi vous me dites ça, c'est qu'on vous a conté l'aventure de votre cheval.

ROGER.

L'aventure de mon cheval !

RAYMOND.

Que j'ai trouvé l'autre jour dans la prairie, et que j'ai monté.

ROGER.

Tu as monté mon bucéphal ! Mon vieux cheval de bataille !

RAYMOND.

Oui, monseigneur, et je l'ai fait joliment galoper. Il ne m'a jetté à bas que deux fois.

ROGER.

Et tu ne t'es pas fait de mal ?

RAYMOND.

Ah ! bien oui.

ROGER.

C'est un petit diable !... regarde-moi donc... Là, en

face... (*à part.*) Mathilde à raison, il y a vraiment une certaine ressemblance. (*à Raymond.*) Quel âge as-tu ?

RAYMOND.

Bientôt treize ans, monseigneur.

ROGER.

Le père Antoine est-il ton parent ?

RAYMOND.

Il dit que non.

ROGER.

Et ton père, ta mère, où sont-ils ?

RAYMOND

Je n'en sais rien.

ROGER.

Tu ne les as jamais vus ?

RAYMOND.

Jamais.

ROGER.

Avant d'être à l'hermitage, où étais-tu ?

RAYMOND.

Je ne m'en souviens pas.

ROGER, *à part.*

Il est bien clair que l'enfant ne sait rien sur sa naissance. (*haut à Raymond qui a pris l'epée de Roger, qui pendait à son fauteuil.*) Eh bien, que fais-tu donc là ?

RAYMOND.

Que c'est beau une épée !

ROGER.

C'est plus lourd qu'un cierge.

RAYMOND.

Ah ! si j'étais assez grand, et qu'on voulut me recevoir soldat.

ROGER.

Soldat !

RAYMOND.

Pour aller à la bataille.

ROGER.

A la bataille !.. Il me rappelle le petit orphelin de la forêt.

RAYMOND.

Qu'est-ce que c'est que le petit orphelin de la forêt, monseigneur ?

ROGER.

C'est une vieille histoire qu'il faut que je te conte. Viens t'asseoir là. (*lui montrant un tabouret sur lequel sa jambe est posée.*)

RAYMOND, *s'asseyant.*

M'y voilà, monseigneur.

ROGER, *à part.*

Voyons un peu, comment il m'écoutera.

Air : *Pucelle avec un cœur franc.*

Jadis, un bucheron trouva,
Un petit enfant qu'il sauva,
De la mort il le préserva,
Et comme son fils l'éleva.
Il annonça, cet enfant sans parens,
Bouillant courage, et nobles sentimens,
N'ayant encor que dix ans.

RAYMOND.

Que dix ans!

ROGER.

Que dix ans.

Un jour, par un loup pourchassé,
Le bucheron fut terrassé,
La hache en main, et d'un seul coup,
Le brave enfant tua le loup.
Le roi survient qui chassait à l'entour,
Voit ce beau trait, et dans le même jour,
Conduit l'enfant à sa cour.

RAYMOND.

A sa cour!

ROGER.

A sa cour.

RAYMOND.

A la cour du roi!

ROGER.

A mesure qu'il grandissait,
L'orphelin en valeur croissait,
Aussi, du roi les ennemis
Par son bras furent tous soumis.
Du roi bientôt, il fut le favori,
Puis, de sa fille, uniquement chéri,
Un jour, il fut son mari.

RAYMOND.

Son mari!

ROGER.

Son mari.

RAYMOND.

Vive Dieu! voilà un orphelin bienheureux.

ROGER.

Il méritait de l'être, quand on a bien servi son pays....

RAYMOND.

Ah! monseigneur, si vous pouviez me tirer de mon hermitage, et m'envoyer à l'armée, je suis sûr que je ferais parler de moi, et que sous les yeux de Guillaume...

(*ici, la cloche sonne trois coups.*)

ROGER.

Paix..... c'est l'instant de la prière pour un heureux débarquement : à genoux, petit garçon.

RAYMOND.

Pour un heureux débarquement ! m'y voilà. (*il se met à genoux, et lève ses mains vers le ciel.*)

ROGER.

Air : *Nouveau de Wich.*

Du héros, et de nos soldats,
Daigne, ô mon dieu, guider les armes !
Vois et dissipe nos allarmes ;
Suis nos guerriers dans les combats :
Qu'à leurs projets rien ne s'oppose,
A ta puissance ils ont recours :
Tu dois aujourd'hui ton secours
A la justice de leur cause.

SCENE VI.

LES MÊMES, MATHILDE, GERTRUDE, RAGONDE, L'HERMITE.

MATHILDE.

Air : *Ah! cessez, cessez mon père.*

Ah ! par sa toute-puissance,
Le ciel bannit nos frayeurs,
Il nous rend à l'espérance
Et le calme est dans nos cœurs.

L'HERMITE.

Oui, j'ose vous le prédire,
Il répond à ma ferveur.
L'esprit du seigneur m'inspire,
Le héros sera vainqueur.

(*Les femmes de Mathilde se tiennent à l'écart, ainsi que Raymond qui se retire en voyant entrer Mathilde.*)

CHŒUR.

Ah ! par sa toute puissance, etc.

MATHILDE, *à Roger.*

Eh ! bien, que vous a dit l'enfant?

ROGER.

Rien, et sûrement il ne sait rien, mais je suis de votre avis pour la ressemblance.

MATHILDE.

Père Antoine ?

L'HERMITE, *s'approchant.*

Madame.

MATHILDE.

J'ai les plus fortes raisons pour savoir quel est cet enfant, et j'espère que vous allez me l'apprendre.

L'HERMITE.

Madame, le petit Raymond m'a été remis à l'âge de cinq ans, et comme sa destinée doit être inconnue, je ne dois pas la connaître.

MATHILDE.

C'est-là votre réponse banale, mais il m'en faut une autre, et je me flatte que vous la ferez à mon oncle à qui vous devez obéissance et soumission.

ROGER.

Oui, père Antoine, il faut parler clairement, je vous l'ordonne.

L'HERMITE.

Je sais que je suis l'humble vassal de monseigneur Roger de Beaumont dont la naissance, les haut-faits...

ROGER.

Laisse-là mon panégirique, et répons clairement.

L'HERMITE.

Oui, monseigneur... Le petit Raymond m'a été remis à l'âge de cinq ans...

ROGER.

Encore !...

L'HERMITE.

Et comme sa destinée doit être inconnue...

ROGER.

Tu ne veux donc pas répondre autrement ?..

L'HERMITE, *montrant le ciel.*

Celui à qui j'ai promis silence et discrétion a plus d'autorité sur moi, que monseigneur et ma souveraine.

ROGER.

Ma nièce, puisque l'hermite a juré de ne rien dire, nous ne saurons rien, et dans le fond, je ne puis le blâmer.

MATHILDE.

Comment faire !

GERTRUDE

Si Raymond était dans le secret, et qu'à l'exemple de l'hermite, il eût promis....

RAGONDE.

Cela se pourrait bien.

ROGER.

Oh ! non, il m'a paru tout-à-fait ignorer son sort.

GERTRUDE.

En tout cas, s'il en était instruit, il y aurait un moyen de le savoir.

MATHILDE.

Lequel ?

GERTRUDE.

En le faisant questioner par Claire.

RAGONDE.

Par Claire ?

GERTRUDE.

Oui, dame Ragonde, elle a beaucoup de pouvoir sur lui et ne soupçonne même qu'elle ne le voit pas avec indifférence.

RAGONDE.

Dame Gertrude, prenez garde.

MATHILDE.

Laissons cela, et reprenons notre ouvrage.

GERTRUDE.

Quelqu'un vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN PAGE.

LE PAGE.

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Le cœur plein d'allégresse ;
Des députés de Rouen,
Viennent à leur duchesse
Faire leur compliment.

ROGER.

Il nous faut recevoir
Leur visite opportune.
A tous, on est bien sûr de voir
Même désir et même espoir,
Quand la cause est commune.

Qu'on me porte à la salle d'audience.

(*On emporte Roger sur son siège.*)

CHŒUR, *en s'en allant.*

A tous, on est bien sûr de voir, etc.

SCÈNE VIII.

L'HERMITE, RAYMOND.

RAYMOND.

Père Antoine, on va nous apporter à déjeûner.

L'HERMITE.

Oui, mon garçon... tant mieux. Ah ça ! tu ès resté à cau-

ser avec monseigneur ; qu'est-ce qu'il te voulait, monseigneur ?

RAYMOND.

Il voulait savoir qui je suis.

L'HERMITE.

Tu ne lui as pas dit ?

RAYMOND.

Qu'est-ce que j'aurais pu lui dire ? vous n'avez jamais voulu m'apprendre qui sont mes parens.

L'HERMITE.

Mon enfant, tu m'as été remis à l'âge....

RAYMOND.

Ah ! vous m'impatientez.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉD. RAGONDE, UN PAGE, *portant le déjeûner.*

RAGONDE.

Air : *Vaudeville de la fille en loterie.*

Ce déjeûner plaira, je croi,
Au bon hermite que l'on aime.

L'HERMITE.

Votre complaisance pour moi,
Ne cesse pas d'être la même.

RAGONDE.

C'est avec plaisir, qu'en ces lieux,
A ces petits soins je me livre.
On doit bien faire vivre ceux
Qui nous apprennent à bien vivre.

L'HERMITE.

Dame Ragonde n'a pas besoin de mes conseils, son expérience, sa vertu, la régularité de sa conduite...

RAYMOND.

Voilà un joli déjeûner, c'est dommage que mademoiselle Claire ne soit pas ici.

L'HERMITE.

La jolie petite cousine ?

RAYMOND.

Nous causerions nous deux.

RAGONDE.

Voilà précisément ce que je ne souffrirais pas.

RAYMOND.

Est-ce qu'il y a du mal à causer ?

RAGONDE.

Il y a du mal à faire ce qui nous est défendu.

RAYMOND.

Comme vous êtes sévére !

RAGONDE.

Je suis ce que je dois être... Je fais mon devoir ; faites le vôtre, petit garçon, et ne perdez pas de vue, l'état auquel vous avez le bonheur d'être appelé.

RAYMOND.

Oui, le bonheur d'être hermite !

L'HERMITE.

C'en est un, mon enfant, et plus grand qu'on ne pense.

RAGONDE, *à Raymond.*

Voyez la considération dont jouit le père Antoine ; partout recherché, accueilli, caressé...

L'HERMITE.

C'est vrai, tout le monde m'aime.

RAGONDE.

Et vous honore, mon père.

L'HERMITE.

Je n'ai qu'une cabane, je suis pauvre, mais la providence est là, et je n'ai pas la moindre inquiétude. (*Ils se lèvent de table.*) Chaque matin, je suis frais et dispos, je me lève avec le jour, et ma bezace sur l'épaule, mon chapelet à ma ceinture, ma petite sonnette à la main, je commence gaiment ma tournée.

Air : *Hermite, bon Hermite.*

Quand je vais à la quête,
Sur mon chemin, je voi
Les gens, d'un air honnête,
S'incliner devant moi ;
Par fois, dans le bocage,
Je rencontre un chasseur,
Déjeûnant sous l'ombrage,
Qui me dit de bon cœur :
Hermite, bon hermite,
Quoi ! vous passez ainsi ?
Hermite, bon hermite,
Venez bien vîte,
Déjeûnez ici.

RAGONDE et RAYMOND.

Hermite, bon hermite, etc.

L'HERMITE.

Ma quête me tourmente,
Quand viennent les grands froids ;
Il gèle, il neige, il vente ;
Je souffle dans mes doigts,
Je vois un toit qui fume,
J'y suis en un moment,
Et selon la coutume,
On me dit poliment :

Hermite, bon hermite,
Vous paraissez transi,
Hermite, bon hermite,
Approchez vite,
Chauffez-vous ici.

RAGONDE et RAYMOND.

Hermite bon hermite, etc.

L'HERMITE.

Loin de mon hermitage,
Au moment de la nuit,
Survient-il un orage ?
Je découvre un réduit ;
J'en approche, je tousse,
Sans me voir, on m'entend,
Et puis, une voix douce,
Me dit au même instant :
Hermite, bon hermite,
Vous êtes en souci,
Hermite, bon hermite,
Entrez bien vite,
Et couchez ici.

RAGONDE et RAYMOND.

Hermite, bon hermite, etc.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GERTRUDE.

GERTRUDE.

AH ! mes amis....

L'HERMITE.

Qu'est-il donc arrivé, dame Gertrude ?

GERTRUDE.

Je viens vous annoncer quelque chose qui vous fera plaisir.

RAGONDE.

Des nouvelles de l'armée ?

RAYMOND.

Une victoire ?

GERTRUDE.

Il s'agit des députés de la ville de Rouen, qui viennent d'annoncer à Mathilde, qu'on y a remarqué, ces jours-ci, un phénomène des plus extraordinaires, et du plus heureux présage.

L'HERMITE et RAGONDE.

Un phénomène !

RAYMOND.

Qu'est-ce que c'est que ça, dame Ragonde ?

GERTRUDE.

Ecoutez.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Un globe de feu, dans la nuit,
Tout-à-coup, éclairant la terre,
On l'observe, on le voit qui fuit,
Se dirigeant sur l'Angleterre.
Or, voici ce que les savans,
Sur ce fait, viennent de répondre.
De ce globe les feux brillans,
A nos soldats impatiens,
Indiquent la route de Londres.

RAGONDE.

Bon! le météore sera sur la tapisserie.

L'HERMITE.

Le ciel nous sera favorable.

RAGONDE.

Quelle joie pour Mathilde!

GERTRUDE.

Allons la partager avec elle.

RAGONDE.

Air : *L'homme pour vous défendre.*

Pour la belle duchesse,
Ah! quel moment heureux!
L'objet qui l'intéresse,
Est protégé des cieux.

GERTRUDE.

Douceur, grâce, bonté,
Courage et loyauté;
Le nœud qui les rassemble,
En eux, unit ensemble
Et valeur et beauté.
Cet augure prospère,
Nous promet des succès.
Oui, désormais, j'espère
La victoire et la paix.

TOUS.

Cet augure prospère; etc.

(*Les deux femmes sortent.*)

L'HERMITE.

Mon ami, je vais demander les ordres de Mathilde, je viendrai te prendre ici.... attends-moi. (*Il sort.*)

RAYMOND.

Oui, mon père.

SCENE XI.

RAYMOND, *seul.*

JE mangerai bien encore un morceau de gâteau.... Oui... (*Il prend un morceau de gâteau, et regarde la tapisserie.*)

Que d'ouvrage, il y a là dedans!... que de figures! des soldats, des matelots, des ouvriers..... En voilà un qui est drôle, sur son cheval, l'oiseau sur le poing; les chiens qui courent devant..... et l'autre, avec son cor..... Ton, tron, tron..... C'est bien fait, tout ça..... ça pourait être mieux..... C'est égal, j'ai dans l'idée que ça durera longtems.

SCÈNE XII.

RAYMOND, CLAIRE.

CLAIRE, *appercevant Raymond seul, et un peu honteuse.*

AH!... je croyais trouver ici dame Ragonde.

RAYMOND.

Non, mademoiselle, mais elle va revenir, et si vous voulez l'attendre, moi, j'attends le père Antoine, nous attendrons ensemble.

CLAIRE.

Puisque vous m'assurez qu'elle va revenir....

RAYMOND.

Ne faut-il pas qu'elle vienne vous sermoner.... Elle m'a déjà grondé, moi.

CLAIRE.

Pourquoi donc?

RAYMOND.

Parce que je ne veux pas être hermite.

CLAIRE.

Ah! vous ne voulez pas être hermite!

RAYMOND.

Non, surement. (*montrant la tapisserie.*) Quand je vois ça...

CLAIRE.

Comment? quand vous voyez ça...

RAYMOND.

Tous les guerriers qui sont représentés là-dessus...

CLAIRE.

Eh bien?

RAYMOND.

Si j'étais à l'armée, je me distinguerais, je ferais une belle action, et vous la broderiez...

CLAIRE.

Oh! oui, bien volontiers.

RAYMOND.

Avec ma ressemblance?

CLAIRE.

Certainement.

RAYMOND.

Serais-je bien difficile?

CLAIRE.

Je ne sais ; mais...

Air : *Pourriez-vous bien douter encore.*

S'il me fallait, par aventure,
Travailler à votre portrait ;
Je crois que, de votre figure,
Je pourrais saisir chaque trait.
Puis, ajoutant à mon esquisse,
Avec un regard assez doux...
Certain petit air de malice...
Je crois que ce serait bien vous.

RAYMOND.

Si j'ai de la malice, ce n'est surement pas auprès de vous, et si j'étais né votre égal, je sais bien ce que je ferais...

CLAIRE.

Que feriez-vous ?

RAYMOND.

Je vous aimerais bien.

CLAIRE.

Vous ne m'aimez donc pas ?

RAYMOND.

Je vous respecte : vous êtes la cousine de ma souveraine, vous serez un jour une grande dame, vous épouserez un prince... et moi, je ne sais ni qui je suis, ni ce que je deviendrai.

CLAIRE.

Ah ! je desire bien que vous soyez heureux.

RAYMOND.

Mais, on ne sait pas qui peut arriver ; le petit orphelin de la forêt a bien épousé la fille d'un roi.

CLAIRE.

Le petit orphelin...

RAYMOND.

C'est une histoire que monseigneur m'a contée ce matin, et qui m'a bien fait plaisir ; aussi, dès que j'aurai quinze ans, j'irai trouver Guillaume.

CLAIRE.

Le duc ?

RAYMOND.

Je le connais. (*Montrant son sein.*) J'ai là quelque chose....

CLAIRE.

Quoi donc ?

RAYMOND

Un présent qu'il m'a fait.

CLAIRE.

Qu'est-ce que c'est que ce présent ?

RAYMOND.

Je ne peux pas vous le dire.

CLAIRE.

Air : *Du vaudeville du Printems.*

Ainsi vous m'en faites mystère ?

RAYMOND.

Oui.

CLAIRE.

Et vous le cachez avec soin.

RAYMOND.

Je le dois.

CLAIRE.

Bien ! longtems faudra-t-il vous taire ?

RAYMOND.

Jusqu'à quinze ans.

CLAIRE.

Quinze ans !... ah ! vous en êtes loin !

RAYMOND.

Que trop.

CLAIRE.

Moi, je ne suis pas curieuse,
Et j'aime à vous trouver discret,
Mais, je me croirais bienheureuse
D'avoir votre premier secret.

(*A la fin du couplet, Mathilde paraît.*)

RAYMOND.

Mon premier secret !... prenez garde de me le demander une seconde fois. Je n'y résisterais pas.

CLAIRE.

En ce cas, je vais le savoir, car je vous le redemande, et plutôt deux fois qu'une.

RAYMOND.

Eh ! bien. Il s'agit d'un portrait qui ne doit jamais me quitter, et que je porte sur mon cœur.

(*Il apperçoit Mathilde.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, MATHILDE, GERTRUDE, RAGONDE.

(*Les deux dernières restent au fond.*)

MATHILDE.

QUEST-CE que c'est que ce portrait ?

RAYMOND.

Madame....

MATHILDE.

Voyons....

RAYMOND.

Il m'est défendu....

MATHILDE.

Par qui?

RAYMOND.

Par Guillaume, lui-même.

MATHILDE.

Guillaume!... vous l'avez-vu ?....

RAYMOND.

Oui, madame.

MATHILDE.

Dans quel endroit, et dans quel tems?

RAYMOND.

Dernièrement, quand il passa par ce château pour se rendre à Saint-Valery, le duc vint à l'hermitage ; il me prit dans ses bras, me regarda beaucoup, me fit bien des caresses, et me donna un portrait, en me recommandant de ne le faire voir à personne, et de le lui rapporter dès que j'aurais atteint ma quinzième année.

MATHILDE.

Un portrait!... le sien?

RAYMOND.

C'est celui d'une dame.

MATHILDE.

D'une dame!... et mon époux vous a défendu de le montrer?

RAYMOND.

A qui que se soit.

MATHILDE.

Mais, si je vous ordonnais moi?

RAYMOND.

Madame, vous êtes ma souveraine, et sûrement la défense ne saurait vous regarder. Le voilà.

MATHILDE, *à part.*

Ciel... Irène!... la malheureuse Irène, l'objet des amours secrètes de Guillaume! on assure qu'en mourant, elle lui a laissé un fils.... (*examinant le portrait.*) C'est Raymond.

Air : *Adam rêve et soupire.*

Enfin de sa naissance,
Le mystère est éclairci.
Ici,
Par cette ressemblance,
Plus de doutes aujourd'hui,
Sur lui.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ET L'HERMITE, *au fond du théâtre.*

MATHILDE, *à Raymond, en le caressant.*

Ah ! combien ton sort m'intéresse !
Mon cœur va s'occuper de toi,
Je prendrai soin de ta jeunesse,
Aimable enfant, compte sur moi.
(*A part.*) Oh ! oui de sa naissance, etc.

L'HERMITE, CLAIRE, GERTRUDE et RAGONDE, *ensemble.*

Que faut-il que je pense,
Pourquoi l'embrasser ainsi,
Ici ?
De tant de bienveillance,
Que présumer aujourd'hui,
Pour lui ?

MATHILDE, *appercevant l'hermite.*

Père Antoine, vous connaissez ce portrait.

L'HERMITE.

Madame, vous savez tout, vous avez pénétré le mystère qu'il m'était impossible de vous révéler ; mais vous ne devez pas en concevoir de chagrin. Guillaume alors, n'avait pas le bonheur de vous connaître, et la trop sensible Irène n'existe plus.

MATHILDE.

Voilà donc le fils de Guillaume !

CLAIRE, GERTRUDE, RAGONDE.

Est-il possible !

RAYMOND.

Moi, fils d'un héros !... et je ne suis pas à l'armée.

TOUS *reprennent le chœur plus haut, excepté Raymond.*

Enfin de sa naissance, etc.

L'HERMITE.

Cet enfant restera près de vous, me dit le duc, en me le confiant, si votre état lui plaît, mais s'il a des inclinations guerrières, gardez-vous de les contrarier.

RAYMOND.

Bon ! je ne serai pas hermite.

(*On entend un bruit de cor.*)

MATHILDE.

Non, mon ami... Qu'entends-je ?... un bruit de cor !

L'HERMITE.

Que peut-il nous annoncer ?

MATHILDE.

Quelles nouvelles ?

RAYMOND, *à la fenêtre.*

Ah ! madame, des courriers de l'armée.

MATHILDE.

Des courriers !

CLAIRE, *à la fenêtre.*

Le sire Montfort est à leur tête.

MATHILDE.

L'ami de mon époux !

RAGONDE, *à la fenêtre.*

Vos écuyers, vos gens, vos vasseaux, tout le monde accourt.

GERTRUDE.

Air : *Cœurs sensibles, etc.*

On le presse, on veut l'entendre...
Mais il vient de ce côté...
Près de vous, il va se rendre...
Il paraît bien agité.

MATHILDE.

Ah ! que va-t-il nous apprendre ?
Tour à tour, j'éprouve en moi,
De l'espoir et de l'effroi.

TOUS.

Ah ! que va-t-il nous apprendre, etc.

SCENE XV.

LES MÊMES, ROGER, SIRE DE MONTFORT, *et tout le monde.*

ROGER, *soutenu par deux Ecuyers.*

RÉJOUISSEZ-VOUS, Mathilde, et partagez nos transports, nous sommes débarqués.

MATHILDE, *et tous.*

Est-il vrai ?

Sire DEMONTFORT.

Oui, madame.

ROGER.

J'ai retrouvé mes forces, pour être le premier à venir vous annoncer cette grande nouvelle.

MATHILDE.

O ciel ! je te rends graces.

ROGER.

Parlez, sire de Montfort.

MATHILDE.

Oui, donnez-nous les détails de cet heureux événement.

Sire DEMONTFORT.

Ah ! madame, vous l'auriez présagé comme moi, si

comme moi, vous aviez pu voir l'impatience de Guillaume et de ses braves compagnons, tant que les vents contraires les ont retenus à Saint-Valery.

MATHILDE.

Guillaume nous l'avait mandé.

Sire DEMONTFORT.

Enfin, arrive le moment désiré.

Air : *Le magistrat irréprochable.*

Le tems est propice, et l'on donne
Le signal de l'embarquement,
De nos guerriers que rien n'étonne,
Vous connaissez l'empressement :
Pour s'embarquer, ils ont des aîles,
On a peine à les modérer,
Dans les vaisseaux, dans les nacelles,
Tous à la fois, veulent entrer.

ROGER.

Voilà comme ils sont tous.

RAYMOND.

Et je n'étais pas là !

Sire DEMONTFORT.

Air : *Du parlement.*

Les vents ne cessent d'être heureux,
Ils favorisent le voyage.
Et bientôt, au gré de nos vœux,
Nous touchons à l'autre rivage.
Guillaume devance les rangs,
Il s'élance, et tombant par terre,
Vive dieu, nous dit-il, je prends
Possession de l'Angleterre.

ROGER.

Et ce qu'il tient, il le tient bien.

Sire DEMONTFORT.

Même air.

Soudain, et sans plus discourir,
Pressé de voler à la gloire,
Le héros jure de mourir,
Ou de remporter la victoire ;
Puis, sous nos yeux, le même jour,
Il brûle sa flotte et s'écrie :
» Dans vos foyers, plus de retour,
» Soldats, voici votre patrie. «

MATHILDE.

Que de dangers encore Guillaume va courir !

Sire DEMONTFORT.

Il en triomphera, madame, et l'Europe entière doit la désirer.

ROGER.

Oui, mon ami.

Air nouveau de Wichi.

Tous les peuples seront pour nous,
Le même intérêt les anime.
Notre cause est celle de tous,
Tant elle est grande et légitime.
Par son serment qu'il a faussé,
A tous, l'Anglais a fait injure;
C'est venger le ciel offensé,
Que de s'armer contre un parjure.

CHŒUR.

C'est venger le ciel offensé, etc.

MATHILDE.

Je me livre à l'espoir que vous me donnez, et je vais attendre, avec la même impatience, mais avec moins d'inquiétude, le moment de me réunir à mon époux.

Sire DE MONTFORT.

Moi, madame, je n'attends que vos dépêches, pour retourner auprès de Guillaume.

MATHILDE.

Air : *De Fielding.*

Dites lui que lorsqu'avec zèle,
Nos guerriers marchent sur ses pas,
Leurs femmes que l'honneur appelle,
Ici, retracent ses combats.
Dites lui que plein de sa gloire,
Mon cœur l'adore sans retour.
Celui qui fixe la victoire,
Est bien sûr de fixer l'amour.

Toutes les femmes.

Celui qui fixe la victoire, etc.

Sire D'EMONTFORT.

Madame, jamais Guillaume n'a douté des sentimens de Mathilde.

RAYMOND.

Sire de Montfort, je pars avec vous.

ROGER.

Comment!

RAYMOND.

Madame, je suis fils de Guillaume....

ROGER.

Que dit-il?

MATHILDE, *à Roger, lui donnant le portrait.*

Voyez!

RAYMOND.

Je n'ai pas encore atteint ma quinzième année, mais

mon cœur me dit que je suis d'âge à combattre sous les yeux de mon père, et rien ne peut m'arrêter.

CLAIRE.

Rien ne peut vous arrêter....

RAYMOND, *à Claire.*

Vous m'aviez dit que vous auriez du plaisir à me broder sur cette tapisserie, je vais m'en rendre digne.

MATHILDE.

Cette noble ardeur m'en est le sûr garant, et d'avance, Raymond, Claire, je vous engage l'un à l'autre.

CLAIRE, RAYMOND.

Madame!

RAYMOND.

La parente de ma souveraine!

MATHILDE.

Ma cousine... (*à Raymond.*) Si Guillaume craignait encore de vous appeler son fils, il ne pourra s'empêcher de vous nommer son cousin.

ROGER.

Viens m'embrasser, mon petit Raymond, je t'avais bien jugé. J'applaudis à ton jeune courage, et je te fais présent de mon cheval de bataille.

RAYMOND.

Je le mènerai comme vous, toujours en avant: adieu, père Antoine, je n'oublierai jamais vos bontés.

L'HERMITE.

Allez, mon enfant: Dieu, la gloire, et votre dame.

RAYMOND.

Bien obligé, mon père, ce sera ma devise.

VAUDEVILLE.

L'HERMITE, *à Raymond.*

Air: *Comme faisaient nos pères.*

Embarquez-vous, jeune Raymond,
Le devoir vous appelle,
Vous lui serez fidèle,
Votre assurance m'en répond.
Nos jeunes braves,
N'ont point d'entraves,
Nos jeunes braves,
Raymond, n'ont point d'entraves.
Animés d'une noble ardeur,
Pleins de courage et de valeur,
Toujours soumis à la voix de l'honneur,
Ils suivent ses bannières,
Comme faisaient nos pères.

CHŒUR.

Ils suivent ses bannières, etc.

Sire DE MONTFORT.

Chez nos preux, l'amour autrefois
Le cédait à la gloire.
Mais après la victoire,
Soudain, il rentrait dans ses droits,
Près de sa belle,
Tendre ou cruelle;
Près de sa bele,
On revenait fidèle.
Bientôt, au sein d'un doux repos,
En attendant exploits nouveaux,
D'amour, d'hymen, nous suivrons les drapeaux
En joyeux volontaires,
Comme faisaient nos pères.

CHŒUR.

En joyeux volontaires, etc.

ROGER.

Il est des siècles éclatans,
Où l'on voit un grand homme
Que sur tous on renomme,
Tel fut Guillaume dans son tems.
A l'Angleterre
Il fit la guerre;
En Angleterre
Il descendit, prit terre;
C'était en mil soixante et tant.
Nous pourrions bien en voir autant:
Oui, sur les pas de notre conquérant,
Nos braves militaires
Feront comme nos pères.

CHŒUR.

Feront, morbleu, tout ce qu'ont fait nos pères.

MATHILDE, *au Public.*

Il se pourrait qu'incessament,
Dans un plus grand ouvrage,
On retraçât l'image
De ce fameux événement.
Mais dans l'azyle
Du Vaudeville;
Mais dans l'azyle
Du petit Vaudeville,
Nous avons de petits pinceaux
Pour tracer de petits tableaux.
Joyeux et francs, nous fêtons les héros
Dans des chansons legères,
Comme faisaient nos pères.

CHŒUR.

Dans des chansons legères, etc.

FIN.

1804.

Demersan, Théophile Marion

LA BELLE MARIE,

COMÉDIE-ANECDOTE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 28 Ventose an 13 (19 Mars 1805).

Prix, 24 sous.

PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

AN XIII. — (1805.)

PERSONNAGES.

MARIE (1).	Mad. *Belmont.*
CINQ-MARS.	MM. *Henry.*
SAINT-ÉVREMONT.	*Julien.*
GUY-PATIN.	*Hipolyte.*
BOISROBERT.	*Vertpré.*
LE MARQUIS D'EFFIAT.	*Lenoble.*
PICARD, vieux Domestique de Marie.	*Duhan.*

(1) Surnommée par Desbarreaux Marion-de-Lorme, née à Balheram, en Franche-Comté, le 5 Mars 1606; morte à Paris, le 5 Janvier 1641.

La scène est à Paris, dans la maison de Marie.

Le Théâtre représente un Salon riche; à gauche, la porte de la chambre à coucher de Marie.

LA BELLE MARIE.

SCENE PREMIERE.

GUY-PATIN *seul.*

Je ne tarderai pas à la voir; Picard est allé lui annoncer son médecin. Amie de Ninon, tout le monde s'occupe d'elle; chacun la chérit; de grands personnages la courtisent; elle a su préférer aux plus riches amans le jeune Cinq-Mars qu'elle vient enfin d'épouser secrètement... Je suis du secret, ainsi qu'un très-petit nombre d'amis... Cette chère Marie! bonne, douce, spirituelle, elle captive tous les suffrages et chacun s'empresse de rendre hommage à sa beauté.

Air : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

L'amant pour flatter sa maîtresse,
Les petits pour flatter les grands,
Par intérêt et par tendresse,
Prodiguent les surnoms brillans.
Marie, en faisant parler d'elle,
Obtient un nom plus mérité:
Chacun ici la nomme belle,
Par amour pour la vérité.

Ah! la voici.

SCENE II.

MARIE, GUY-PATIN, PICARD.

MARIE, *remettant des papiers à Picard.*

Air : *Il faut de la santé pour deux.*

Picard, sur ce point là j'insiste;
Qu'ici par toi ne soient admis
Que les gens inscrits sur ma liste;
La plûpart ils sont mes amis.
Guy-Patin, tu le sais d'avance,
D'Effiat lorsqu'il reviendra;
Puis St.-Evremont, s'il y pense,
Et mon mari, quand il voudra.

PICARD.

Pour les autres, je ferai ce que je pourrai. (*Il sort.*)

SCENE III.

MARIE, *assise*, GUY-PATIN.

MARIE.

Mon cher Guy-Patin, je suis aujourd'hui beaucoup plus mal qu'hier.

GUY-PATIN

Beaucoup plus mal... soit.

MARIE

Demain je serai plus mal encore.

GUY-PATIN

Je le veux bien.

MARIE

Après-demain à l'agonie.

GUY-PATIN

Il n'y a pas de mal.

MARIE

Quel jour est-ce, aujourd'hui?

GUY-PATIN

Aujourd'hui... Jeudi.

MARIE

Eh bien! je mourrai Dimanche.

GUY-PATIN.

Comme il vous plaira.

MARIE.

Air : *du Vaudeville de Frosine.*

Richelieu se montre constant
Pour le peu d'attraits dont je brille,
Et sa tendresse à chaque instant
Me fait redouter la Bastille.
Vous savez, pour me secourir,
Agir en médecin habile...
J'obéis, et je vais mourir
Pour vivre plus tranquille.

GUY-PATIN.

Oui, jusqu'à ce que Richelieu ne pense plus à se venger.

MARIE.

Il vivra long-tems.

GUY-PATIN.

Vous envelopper dans la conspiration de Mad. de Chevreuse contre lui!

MARIE.

Je vous dis qu'il n'y a pas d'autre moyen de lui échapper. J'ai renvoyé tous mes gens, et n'ai gardé que mon vieux Picard, dont je connais la discrétion.

GUY-PATIN.

Bien pensé.

MARIE.

Avez-vous répandu dans le monde le bruit de ma maladie?

GUY-PATIN.

J'ai eu soin de dire comme nous en étions convenus; d'a-

bord que vous étiez dangereusement malade, ensuite que je ne répondais plus de vous.

Air *du vaudeville de Lasthénie.*

J'ai vu de faux gémissemens ;
J'ai vu des douleurs sans égales ;
J'ai vu les pleurs de vos amans,
Les grimaces de vos rivales.
Lorsqu'une beauté de renom,
Quitte un monde où chacun l'admire,
Les hommes pleurent tout de bon,
Et les femmes pleurent pour rire.

MARIE.

Qu'a dit M. de Saint-Evremont ?

GUY-PATIN.

Il y a huit jours qu'on ne l'a vu... l'on ne sait où il est.

MARIE.

Et Desbarreaux, mon premier ami ?...

GUY-PATIN

Il retouche son fameux sonnet, et ne se mêle plus des choses de ce monde.

MARIE

Et mon mari, docteur, lui avez-vous écrit pour le mettre dans la confidence ?

GUY-PATIN

A monsieur de Cinq-Mars? je n'ai pas osé... et puis son oncle le marquis d'Effiat étant avec lui à la campagne... S'il avait vu la lettre... Votre mariage secret... non, je n'ai pas osé...

MARIE

Si cette fausse nouvelle arrive jusqu'à lui...

GUY-PATIN

Il quittera la campagne et volera près de vous. Mais, je vous laisse, j'ai quelques malades à expédier.

MARIE

Grace pour eux aujourd'hui ?.. et les nouvelles, docteur, les nouvelles, qui m'en apprendra ?

GUY-PATIN

Ah ! j'oubliais... la flotte du duc de Buckingham, est toujours devant l'isle de Rhé.

MARIE, *avec humeur.*

Toujours.

GUY-PATIN

Elle bloque le fort St-Martin, défendu par M. de Thoiras.

MARIE

Elle n'a fait aucun mouvement ?

GUY-PATIN

Elle n'a pas remué d'une toise.

MARIE

Je n'y conçois rien.

GUY-PATIN

Des couriers arrivent à chaque instant : mais rien ne transpire.

MARIE, *avec humeur.*

C'est qu'on ne vous met pas dans le secret.

GUY-PATIN

Médecin de la nièce du Ministre, j'ai les nouvelles de la première main. Mais vous parlez toujours de cette guerre. Quel intérêt si vif...?

MARIE

Je suis française, docteur.

GUY-PATIN

Fort bien ; mais personne ne s'en occupe comme vous.

MARIE

C'est que personne n'a d'aussi fortes raisons que moi.

GUY-PATIN

Sans doute ; toutes les femmes se mêlent maintenant des affaires publiques, c'est la manie du seizième siècle.

Air : *De sommeiller encore ma chère.*

Princes, gouvernez pour la forme,
Aux femmes cédez vos pouvoirs ;
Aujourd'hui la mode transforme
Tous vos cabinets en boudoirs.
Par ses calculs diplomatiques,
Vénus devient un potentat....
On voit les Graces, politiques,
Et l'Amour, Conseiller-d'Etat.

MARIE

Permettez donc quelques distractions aux femmes ; elles seraient bien à plaindre, si l'amour ne venait par fois embellir leur existence.

GUY-PATIN

L'amour... oui... la belle Marie se rappelle combien le duc de Buckingham, pendant son ambassade en France, a fait de folies pour lui plaire.

MARIE, *à part.*

J'entends le bruit d'une voiture. (*Elle va à la fenêtre.*)

GUY-PATIN

Une femme n'oublie jamais cela.

MARIE, *à la fenêtre.*

Un carosse aux armes du Ministre!

GUY-PATIN

La coquetterie est la fièvre de la beauté.

MARIE

Si c'était son Eminence elle-même...

GUY-PATIN

Son Eminence, ah mon dieu ! que dites-vous là !

MARIE

Picard n'osera pas refuser la porte ; mon cher docteur, je ne suis pas maîtresse de ma frayeur... je rentre ; dites, je vous prie, que je ne suis pas visible, que j'ai la fièvre, le transport; enfin tout ce que vous voudrez pour me tirer d'embarras. (*Elle rentre.*)

SCÈNE IV.

GUY-PATIN, *seul.*

Ecoutez donc, belle Marie, ne faudrait il pas... me voilà bien !.. si l'on découvre qu'elle n'est pas malade, je pourrai bien l'accompagner à la bastille; les puissances n'auront point d'égards pour un pauvre médecin... quel est ce bruit ?..

SCENE V.

GUY-PATIN, BOISROBERT, PICARD.

PICARD

Mais je vous dis, monsieur, que ma maîtresse n'est pas visible.

BOISROBERT

Sois tranquille, elle me verra avec plaisir. (*Picard sort.*)

GUY-PATIN, *à part:*

Je respire : c'est monsieur de Boisrobert, le favori de Richelieu.

BOISROBERT

Air : *Lorsqu'après un pénible ouvrage.*

Salut à mon savant confrère

GUY-PATIN.

Momus s'est-il fait médecin !

BOISROBERT.

Vous et moi, nous faisons la guerre,
L'un au mal, et l'autre au chagrin :
Mais nous courons diverses chances,
Quand nous traitons différens maux....
On meurt avec vos ordonnances,
On guérit avec mes bons-mots.

GUY-PATIN

Guérir avec des plaisanteries....

BOISROBERT

Demandez à M. de Citois.

GUY-PATIN

Le médecin du Ministre ?

BOISROBERT

Lui-même... j'étais disgracié. M. de Richelieu ne voulait plus me voir. Voici à-peu-près l'ordonnance que lui prescrivit M. de Citois.

Air : *dans la vigne à Claudine.*

Moins malade, que triste,
Je crois que Monseigneur
Peut mourir, s'il persiste
A garder de l'humeur ;
Mais sa cure est complette,
S'il en croit un expert,
Et s'il prend pour recette
Un peu de Boisrobert.

GUY-PATIN

Et il vous a rendu sa confiance ?

BOISROBERT

Toute-entière. Je suis chargé du département des affaires secrètes... on me confie les missions délicates, et c'est sur mes brouillons qu'un jour on écrira l'histoire.

GUY-PATIN

Je vous en demanderai copie.

BOISROBERT

Tenez... aujourd'hui même, je viens auprès de la belle Marie...

GUY-PATIN

De la part du Ministre ?

BOISROBERT

De la part du Ministre.

GUY-PATIN, *à part.*

Ah grand dieu ! serait-ce pour la conduire à la Bastille. (*Haut.*) Son Eminence sait-elle que Marie est malade ?

BOISROBERT

On nous l'a dit.

GUY-PATIN, *à part.*

Mais très-mal ?

BOISROBERT

Elle n'en mourra pas.

GUY-PATIN

Comment ?

BOISROBERT

Vous êtes son médecin. Sans adieu, j'entre chez elle.

GUY-PATIN

M. de Boisrobert, c'est impossible; elle ne reçoit personne.

BOISROBERT

Pas même un envoyé du Ministre !

GUY-PATIN

Le Ministre lui-même viendrait...

BOISROBERT

Ecoutez, M. Guy-Patin : quand on vit à la Cour, on a le coup d'œil pénétrant.

GUY-PATIN

Que voulez-vous dire ?

BOISROBERT

On sait que pour se soustraire à la vengeance d'un homme puissant, il est des ruses innocentes...

GUY-PATIN

Vous soupçonneriez !..

BOISROBERT

Du tout; je ne soupçonne rien; vous êtes trop prudent pour vous exposer...

GUY-PATIN

Comment, m'exposer !

BOISROBERT

Aux dangers de tromper un homme qui ne souffrit jamais d'obstacles à ses volontés.

GUY-PATIN

Vous m'effrayez.

BOISROBERT

Vous, médecin, supposer une maladie, contrarier un premier Ministre, ne pas songer aux suites funestes que cela pourrait avoir pour vous... Vous avez trop d'expérience... non, M. Guy-Patin... non, je ne le croirai jamais.

GUY-PATIN

Vous avez raison, ce serait me compromettre trop visiblement.

BOISROBERT

Eh bien ! allez donc m'annoncer.

GUY-PATIN

J'y vais, M. de Boisrobert, et je reviens à l'instant.

SCENE VI.

BOISROBERT, *seul.*

La maladie est feinte... je m'en doutais... Ce pauvre Guy-Patin, comme je me suis rendu maître de son secret !

Ce que c'est que l'habitude de la cour et le commerce des courtisans... Oh! je sais les finesses du métier.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Se montrer en certains cas,
Distrait lorsque l'on écoute;
Doux, pour ceux que l'on redoute,
Fier, pour ceux qu'on ne craint pas,
Très-instruit, pour mieux apprendre,
Timide, s'il faut attendre,
Généreux, s'il faut se rendre,
Prudent, si le danger croît;
Le plus heureux, je le gage,
Souvent n'est pas le plus sage:
C'est toujours le plus adroit.

Notre Esculape tarde bien... ah le voici.

SCENE VII.

GUY-PATIN, BOISROBERT.

BOISROBERT

Eh quoi! seul, docteur?

GUY-PATIN

Chût... elle repose.

BOISROBERT

Bien vrai?

GUY-PATIN

Oui: mais le sommeil agité, le poulx fréquent, la respiration embarrassée; en un mot, tendance à la phtysie.

BOISROBERT

Ah! voilà le bulletin:

GUY-PATIN

Oui, en conscience.

BOISROBERT

Cela veut dire que je ne la verrai pas?

GUY-PATIN

Auriez-vous encore des doutes?

BOISROBERT

Aucun! je vous crois sur parole! c'est mon habitude avec les médecins. Mais le Ministre est un incrédule. Soyez tranquille pourtant, je vais lui dire que la belle Marie a le poulx fréquent, la respiration embarrassée... n'est-ce pas cela?

GUY-PATIN

A merveille.

BOISROBERT

Je lui dirai même, si vous voulez, que j'ai vu tout cela.

GUY-PATIN

Je vois que vous vous intéressez à notre malade;

BOISROBERT

Et je venais lui en donner une preuve. Elle a mal fait de ne pas me recevoir; n'importe, elle vous a donné sa confiance; je puis sans doute vous donner la mienne !..

GUY-PATIN

Un médecin est comme un directeur.

BOISROBERT

Allons donc, l'un ne dit jamais ce qu'il sait, et l'autre dit souvent ce qu'il ne sait pas.

GUY-PATIN

Venons au fait.

BOISROBERT

M'y voici: votre malade peut appaiser la haine du Ministre, et rendre en même tems un grand service à la France.

GUY-PATIN

A la France !

BOISROBERT

L'idée est de moi; la guerre s'est ralumée entre les Français et les Anglais.

GUY-PATIN

Oui, malheureusement.

BOISROBERT

Pour ceux-ci, j'espère.

GUY-PATIN

Mais quel rapport...

BOISROBERT

Le voilà; le duc de Buckingham a été l'un des plus grands adorateurs de la belle Marie, pendant son ambassade en France... Amiral maintenant, c'est lui qui arrive avec toutes les forces de la Grande-Bretagne, au secours des Huguenots assiégés dans la Rochelle.

GUY-PATIN

Sa flotte est si redoutable et si fastueuse, qu'on la surnomme la flotte de Cléopâtre.

BOISROBERT

Arrêté devant l'île de Rhé, il bloque le fort Saint-Martin, où M. de Thoiras n'a qu'une faible garnison. On craint qu'il ne puisse tenir long-tems; mais si le duc différait de quelques jours seulement, les troupes qui sont en marche arriveraient à tems pour sauver cette place importante.

GUY-PATIN

Que peut faire à cela notre malade ?

BOISROBERT

Ecrire au duc de différer l'attaque.

GUY PATIN

Plaisantez-vous ?

BOISROBERT

Je parle sérieusement.

GUY-PATIN

Mais il faudrait que la lettre fût des plus adroites...

BOISROBERT

Aussi en ai-je le projet dans la tête ; déterminez-la seulement à l'écrire ; je viendrai savoir sa réponse, et lui faire part de mes idées. Je ne vous ferai pas remarquer que vous pouvez jouer dans toute cette affaire un rôle important.

GUY-PATIN

Air : *vaudeville de Folie et Raison.*

Sur moi, qu'on se repose ;
Je suis heureux vraiment
D'être pour quelque chose
Dans cet événement.

BOISROBERT.

D'une cause légère
Vient un grand résultat ;
Voilà pour l'ordinaire
Le secret de l'Etat.
Ici, je vous l'assure,
Vous pourrez vous vanter
D'avoir fait une cure,
Et sans vous en douter.

SCENE VIII.

GUY-PATIN, PICARD.

GUY-PATIN

Picard. (*Picard entre*) Vous laisserez entrer monsieur de Boisrobert.

PICARD

Cela suffit. (*Il sort.*)

GUY-PATIN

Préparons notre malade à remplir le vœu du premier Ministre, employons toute mon éloquence... Diable... je peux devenir un personnage.

SCENE IX.

MARIE, GUY-PATIN.

MARIE.

Le voilà parti, je puis entrer. Eh ! bien, cher docteur, que voulait M. de Boisrobert ? y a-t-il pour moi quelque nouveau danger ?

GUY-PATIN.

Au contraire, un moyen sûr de vous réconcilier avec Richelieu.

MARIE.

Ce serait une bonne matinée.

GUY-PATIN.

Vous pouvez plus encore.

MARIE.

Quoi donc?

GUY-PATIN.

Vous immortaliser, madame.

MARIE.

Ah! mon Dieu!

GUY-PATIN.

On vous charge de sauver la Rochelle.

MARIE.

Moi! (*A part*). Par quel hazard?

GUY-PATIN.

Le duc de Buckingham...

MARIE.

Ce n'est que cela?

GUY-PATIN

Quoi! vous devineriez...

MARIE.

On veut que je l'engage à différer l'attaque.

GUY-PATIN

Vous le saviez?

MARIE.

J'y avais pensé. (*A part*). C'est singulier.

GUY-PATIN

Et vous allez écrire?

MARIE.

Non.

GUY-PATIN.

Comment?

MARIE.

J'ai mes raisons.

GUY-PATIN.

Songez donc aux dangers.

MARIE.

Ils ne regardent que moi.

GUY-PATIN, *avec humeur.*

Vous ne le voulez pas! Adieu. (*Il fait quelques pas*

MARIE.

L'on vous reverra ?

GUY-PATIN.

Sans doute.

MARIE.

Et vous tâcherez de m'apporter des nouvelles de l'armée ?

GUY-PATIN, *revenant.*

Vous vous y intéressez donc ?

MARIE.

Beaucoup.

GUY-PATIN.

En ce cas, pourquoi ne pas consentir ?

SCENE X.

LES MÊMES, CINQ-MARS.

CINQ-MARS, *en dehors.*

Oui, mon cher Picard, c'est moi.

MARIE.

La voix de Cinq-Mars. (*Elle va au devant de lui.*)

CINQ-MARS, *entrant.*

Ma chère Marie ! que vois-je ?... O surprise charmante ! Vous n'êtes donc pas malade ?

GUY-PATIN.

Si fait, car je n'en réponds plus ! (*Il sort.*)

SCENE XI.

MARIE, CINQ-MARS.

CINQ-MARS.

Que dit-il ?

MARIE

Rassurez-vous, mon ami, je vous instruirai plus tard de mon projet.

CINQ-MARS.

Savez-vous qu'il y a quinze jours que je suis éloigné de vous ?.. ô mon amie ! l'amour en a maudit chaque instant. Le bruit de votre maladie à pénétré jusques dans notre retraite ; jugez de mon inquiétude. Mon oncle et moi nous partons sur-le-champ ; je le devance chez vous... Eh ! quel est mon bonheur d'apprendre de vous-même, que votre maladie n'est qu'une fausse nouvelle.

MARIE

Quoi ! le marquis d'Effiat est à Paris ?

CINQ-MARS

Et vous ne tarderez pas à le voir ; il est plus que jamais amoureux.

Air : *Font la Cinquième Edition.*

Toujours il me parlait de vous,
Me disait combien il vous aime ;
Me conjurait à vos genoux
D'apporter son amour extrême ;
D'assurer qu'on n'en peut trouver
Qui chérisse plus votre empire,
Et je viens ici vous prouver
Ce qu'il m'a chargé de vous dire.

MARIE

Comment ! votre oncle ne renonce pas à sa folle passion ?

CINQ-MARS

Non ! il veut vous plaire, il l'a juré par tous les dieux.

MARIE

Excepté par l'Amour.

CINQ-MARS

Oh ! ménagez-le, ma chère amie ; nous aurons peut-être besoin de lui.

MARIE

Comment !

CINQ-MARS

Si ma mère découvrait notre mariage, je ne doute point qu'elle n'employât tout pour le faire casser ; le marquis alors pourra s'intéresser à nous, calmer la colère de sa sœur..... il a l'esprit original... mais le cœur excellent... Oh ! flattez son amour, pour qu'un jour il protège le nôtre.

MARIE

J'y consens.

DUO.

Musique de Pacini.

Soyons prudens, sachons taire
Nos doux liens en ce jour :
L'amour aime le mystère ;
Traitons l'hymen comme l'amour.
Mon ami, plus j'y songe,
Plus je sens que mon cœur
Peut cacher son ardeur.
L'éclat est fait pour le mensonge,
Et le secret pour le bonheur.

Ensemble.

Soyons prudens, etc.

CINQ-MARS.

Si quelque fâcheuse imprudence
Trahissait notre intelligence,
Chacun condamnerait nos feux ;
Les femmes nous seraient cruelles ;
Les hommes seraient envieux ;
Vous auriez trop d'attraits pour elles,
J'aurais trop de bonheur pour eux.

Ensemble.

Soyons prudens, etc.

PICARD, *annonçant.*

M. de Saint-Evremont. (*Il sort.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, S.-ÉVREMONT.

S.-EVREMONT, *à la cantonnade.*

Comment... comment... elle est malade depuis huit jours... et l'on ne m'a pas averti... Voyons cela. (*Appercevant Marie*) Eh ! bien, que me dit-il donc ? Quoi ! belle Marie, votre vieux Picard me soutient.

MARIE

Il a raison.

S.-EVREMONT

C'est une gageure... Avec cette fraîcheur, ces yeux vifs et brillans...

MARIE

Guy-Patin prétend que je n'ai que peu de jours à vivre.

S.-EVREMONT

Il vous tuera... Bon jour, Cinq-Mars.

MARIE

Mon ami, c'est moi qui veux mourir.

S.-EVREMONT

Je vous avoue que je n'ai jamais su deviner les énigmes.

CINQ-MARS

Elle m'a promis le mot de celle-ci.

MARIE

Vous n'avez donc pas appris dans le monde que j'étais malade ? d'où venez-vous, ce matin ?

S.-EVREMONT

De souper.

CINQ-MARS.

Comment, ce matin ?

S.-EVREMONT.

Le commandeur de Souvré, ce gourmand si délicat, m'invite à souper.. Il y a...c'était samedi... Il y a cinq jours... Eh, bien ! j'en sors.

MARIE

Comment depuis cinq jours ?

S.-EVREMONT.

Ma foi, la meilleure société, des vins des trois côteaux, des femmes charmantes, le plus fin cuisinier d'Europe... je ne sais pas resister à tout cela, et puis on s'est emparé de moi, on voulait absolument me consoler.

CINQ-MARS.

Te consoler, Saint-Evremont ?

S.-EVREMONT.

Tel que vous me voyez, je suis au désespoir.

MARIE

Ah ! mon dieu, que vous est-il donc arrivé ?

S.-EVREMONT.

Vous ne le croiriez jamais ; Ninon, votre meilleure amie... m'est infidèle.

CINQ-MARS.

Il faut lui pardonner, en faveur de l'habitude.

S.-EVREMONT.

Imaginez-vous que j'ai trouvé le marquis de Sévigné à sa toilette, vous devinez ma fureur; oh ! je me suis vengé.

MARIE

Comment?

S.-EVREMONT.

Je me suis mis à rire, et j'ai dit à la belle volage.

Air : *vaudeville d'Arlequin musard.*

Soyez ou trompeuse, ou fidelle,
Ninon, je vous aime toujours,
Et vous êtes encor trop belle,
Pour ne point avoir mes amours.
L'âge ne viendra que trop vîte
Ternir l'éclat de ses beaux yeux ;
Quand le tems vous rendra visite
L'amour vous fera ses adieux.

MARIE

Belle morale ; ainsi messieurs, nous perdons en vieillissant tous nos droits sur votre cœur.

CINQ-MARS.

De quoi vous mêlez-vous ?

Air : *vaudeville de Pellegrin.*

» Femme aimable, ne craignez pas,
» Quand vos beautés seraient passées,

» Que l'on ne trouve plus d'appas
» Parmi leurs traces effacées :
» Notre esprit, toujours enchanté,
» Aurait encor de la constance ;
» On aimerait votre beauté,
» Comme on vous aime en votre absence.

M A R I E.

De la galanterie !

S. - E V R E M O N T.

C'est pour qu'on ne s'apperçoive pas que vous êtes sa femme.

C I N Q - M A R S.

Que ne puis-je l'avouer !

S. - E V R E M O N T.

Imprudent, ne gâte pas ton bonheur.

Air : *vaudeville de Catinat.*

Lorsqu'elle paraît au grand jour,
La tendresse aisément s'altère ;
L'hymen serait comme l'amour,
S'il avait pour lui le mystère.
Ne sois point époux indiscret;
Ta destinée est peu commune,
Car un mariage secret
Est presque une bonne fortune.

Mais à propos, et cette enigme dont vous avez promis le mot.

M A R I E.

Vous ne devinez pas que le Ministre en est la cause ?

C I N Q - M A R S.

Il vous hait donc toujours ?

M A R I E.

Un peu plus encore qu'il ne m'a aimée.

S. - E V R E M O N T.

L'amour de Richelieu ressemble si fort à la haine !

C I N Q - M A R S.

Croit-il donc qu'on puisse commander à l'amour ?

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Il aime ce qu'on lui défend,
Il est mutin par caractère,
Fils du caprice, cet enfant
Ressemble beaucoup à son père.
Au village comme à la Cour
Usons pour lui de tolérance
Peut-on refuser à l'amour,
La liberté de conscience :

Et vous croyez qu'en vous disant malade...

M A R I E.

Je le guérirai de l'envie de me faire mettre en prison.

S.-EVREMONT.

Quelqu'un vient, ce me semble.

CINQ-MARS.

C'est le marquis d'Effiat. Il ne faut pas le mettre dans la confidence.

S.-EVREMONT

Vite un fauteuil.

MARIE

Je comprends, les forces m'abandonnent.

(*Elle se jette dans un fauteuil; Cinq-Mars et St.-Evremont lui tiennent chacun une main.*)

SCENE XIII.

LES MEMES, LE MARQUIS D'EFFIAT.

D'EFFIAT.

Eh bien, eh bien, comment va t-elle?

S.-EVREMONT, *à voix basse.*

Plus bas, Marquis, Je crois qu'elle sommeille.

D'EFFIAT, *à voix basse.*

Il est donc vrai qu'elle est malade?

CINQ-MARS, *à voix basse.*

Mon oncle, vous le voyez.

D'EFFIAT, *à voix basse.*

Ah mon dieu! pauvre Marie! elle est sans connaissance. (*Criant.*) Au secours, au secours.

S.-EVREMONT, *l'arrêtant, et à voix basse.*

Pour dieu, taisez-vous, le bruit l'incommode.

D'EFFIAT, *à voix basse.*

Je vais envoyer chercher mon medecin, tous les médecins de Paris.

S.-EVREMONT

Vous ne voulez donc pas qu'elle en revienne.

D'EFFIAT

Il faut appeller tous ses gens.

CINQ-MARS.

Mon oncle, calmez-vous.

D'EFFIAT

Par grace! messieurs laissez-moi m'approcher d'elle... Ah mon dieu! comme elle est changée.. on n'avait pas besoin de me dire qu'elle était malade.

S.-EVREMONT

Son poulx bat plus vite.

D'EFFIAT, *lui prenant le bras.*

C'est vrai, beaucoup plus vîte.

S.-EVREMONT

C'est la présence de quelqu'un qui l'intéresse.

D'EFFIAT

Vous croyez !

S.-EVREMONT

Comment donc ! celui qu'elle aime est auprès d'elle.

D'EFFIAT

Tout de bon !

CINQ-MARS

Mon oncle, j'en suis sûr.

D'EFFIAT

Mes amis, vous me flattez.

S.-EVREMONT

Ce n'est pas notre intention.

D'EFFIAT

Vrai... je suis le plus heureux des hommes.

CINQ-MARS

Votre neveu partage votre bonheur.

D'EFFIAT

Je m'en doute.. ce cher Cinq Mars; et vous aussi, vous m'aimez bien... adorable Marie.., ah ! quel dommage qu'elle soit évanouie.

S.-EVREMONT

Chut... elle reprend connaissance.

MARIE

Où suis-je ? qui presse ma main ?

D'EFFIAT, *à ses pieds.*

C'est le marquis d'Effiat, celui à qui vous avez inspiré le le plus violent amour.

MARIE, *regardant Cinq-Mars.*

Il est bien doux d'être aimée

D'EFFIAT

Ils disent que vous me payez du plus tendre retour.

MARIE.

Ah ! marquis, je ne pourrai jamais vous aimer plus que je ne vous aime.

TRIO : du Poëte satyrique.

D'EFFIAT, *se relevant.*

Au bonheur ici tout m'invite ;
Me voilà donc en ce moment
Aimé comme je le mérite.

S.-EVREMONT

Oh ! vous l'êtes assurément.

D'EFFIAT

D'honneur, le plaisir me transporte ;

On m'aime, ce n'est point un jeu.
Quel dommage qu'elle fût morte
Avant d'en avoir fait l'aveu !

Ensemble.

D'EFFIAT.

Ah ! combien son cœur est docile !
Elle répond à mon ardeur.
Pour moi tout succès est facile,
Et je mérite mon bonheur.

LES TROIS AUTRES.

Ah ! que l'amour-propre est docile
A se croire toujours vainqueur :
Pour votre / notre amour il est utile
De lui conserver son erreur.

D'EFFIAT.

Content de votre ardeur extrême,
Je ne m'en vanterai jamais.
Mais, aimez moi toujours de même.

MARIE.

De même... je vous le promets.

Ensemble.

D'EFFIAT.

Ah ! combien son cœur est docile,
Etc.

LES TROIS AUTRES.

Ah ! que l'amour-propre est docile,
Etc.

S.-EVREMONT

Ah çà, ne la faites pas parler davantage, trop d'émotion pourrait nuire à son rétablissement... contentez-vous du ment qu'elle vient de vous promettre.

D'EFFIAT

Vous en reviendrez, belle Marie; c'est moi qui vous en réponds (*à Cinq-Mars :*) mon cher ami, je suis très-content de ton zèle; je vois que tu m'a bien servi, et je te récompenserai.

CINQ-MARS

Mon oncle, il n'y a pas de quoi.

D'EFFIAT

Laisse-moi faire, te dis-je, je serai reconnaissant (*à part.*) Allons, allons, puisque cette femme-là m'aime, je ne puis pas me dispenser... on dira tout ce qu'on voudra... je veux une fois dans ma vie mettre un de mes projets à exécution. (*Tirant Cinq-Mars à l'écart.*) Sois donc sans inquiétude pour toi, tu es toujours mon neveu... suffit... adieu belle Marie... Vous serez bien étonnée... adieu mes amis... je suis dans une ivresse... je reviens dans l'instant. (*Il sort.*)

SCENE XIV.

CINQ-MARS, MARIE, S.-EVREMONT.

S.-EVREMONT.

Ah ! ah ! ah ! ah ! le drôle de corps !

CINQ-MARS.

Que lui passe-t-il par la tête ?

S.-EVREMONT.

Il est fou.

MARIE

Non, il est amoureux.

S.-EVREMONT.

C'est la même chose.

CINQ-MARS.

Et cette folie trouve grace à vos yeux.

MARIE

Je l'avoue.

Air : *Il n'est pas de différence.*

La prude garde l'étiquette;
Je ne rougis pas d'un amant,
Et je suis même un peu coquette
Sans outrager le sentiment.
J'aime les maximes heureuses
De ma Ninon, qui l'autre jour,
Nommait si bien les précieuses,
Les Jansénistes de l'amour.

S.-EVREMONT.

Voilà la bonne philosophie.

MARIE

J'apperçois Guy-Patin.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, GUY-PATIN.

GUY-PATIN

Salut, messieurs. Eh! bien, madame, avez-vous fait vos réflexions?

MARIE

Eh! bien, docteur, m'apportez-vous des nouvelles?

GUY-PATIN

Mes nouvelles sont mauvaises.

MARIE.

Mes réflexions sont excellentes.

GUY-PATIN.

M. de Boisrobert va venir savoir si vous voulez écrire.

MARIE.

Il apprendra que je n'écris pas.

GUY-PATIN, *avec humeur.*

Et vous apprendrez, vous, que la flotte a fait un mouvement.

MARIE

Pour lever le siége?

GUY-PATIN

Non, madame, pour attaquer.

MARIE

Vous voyez bien que j'écrirais trop tard.

GUY-PATIN

Pour La Rochelle, peut-être; mais non pour vous. Vous appaiseriez la haine du ministre. Il est furieux.

MARIE

Il se calmera.

CINQ-MARS.

De grace, expliquez-nous ce mystère?

GUY-PATIN

Messieurs, il s'agit d'une lettre fort importante que l'on prie madame d'écrire au duc de Buckingham, pour l'engager à différer l'attaque... Qu'avez-vous à répondre?

MARIE

Que cette gloire-là me semble fort incertaine, et que je ne veux pas m'exposer à la honte d'un refus.

S.-ÉVREMONT.

J'en augure mieux; tenez, pour composer ma comédie de sir Politik, j'ai étudié l'histoire dans les mémoires secrets, et j'ai vu que la beauté avait été souvent la cause mystérieuse des grands événemens qui ont étonné l'univers... Allons, essayez, écrivez, persuadez; donnez une leçon à nos graves politiques.

Air : *Epoux imprudent.*

Jadis aux rives du Scamandre,
Parjure, et célèbre à jamais
Celle qui mit Pergame en cendre
A fait détester ses attraits.
Nous heureux que vous soyez belle,
Nous vous verrons vaincre Albion.
Hélène a détruit Illion,
Et vous sauverez la Rochelle

GUY-PATIN

Vous voyez que tout le monde est de mon avis.

MARIE

Mes amis, je ne suis pas si déraisonnable, dans une pareille entreprise, on ne publie point la tentative, et l'on ne se déclare qu'apres le succès : vous connaissez Richelieu, si je ne réussissais pas ma bonne volonté ne serait pas un titre à son amitié, peut-être même serait-ce un surcroît à sa haine, puis qu'il aurait à rougir de m'avoir inutilement mêlée dans les affaires de l'état; je veux enfin me soustraire à ses caprices. J'ai pris mon parti, j'exige que vous répandiez dès ce moment le bruit de ma mort. Cette nuit je pars pour l'An-

gleterre, Cinq-Mars m'y rejoindra sans doute, mes mesures sont prises, il ne reste plus que quelques détails dont je le prie de s'occuper, comme de me procurer une chaise de poste et de la faire conduire ce soir à la petite porte du jardin, le docteur voudra bien se charger de mes funérailles ; Saint-Evremont ecrira mon oraison funèbre et l'on priera le marquis d'Effiat de la faire imprimer, et de la dédier à M. de Richelieu.

GUY-PATIN

Votre résolution est donc !...

MARIE

Invariable.

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.* (*Gentil-Bernard.*)

On meurt souvent à la Bastille;
Moi je veux vivre chez les morts,
Et du peu d'attraits dont je brille,
Je vais orner les sombres bords.
Puisque dans la haine profonde,
Notre Ministre est endurci,
Je reviendrai de l'autre monde,
Quand il quittera celui-ci.

Je compte sur votre amitié ; nous nous reverrons ; car j'espère qu'après ma mort, nous souperons ensemble.

S. - EVREMONT.

Et nous boirons à votre santé. (*Marie rentre.*)

SCENE XVI.

LES MÊMES, excepté MARIE.

GUY-PATIN.

Je commence à trouver son projet raisonnable.

CINQ-MARS.

Allons, je verrai l'Angleterre.

S. - EVREMONT.

Qui sait si on ne me forcera pas à vous rejoindre.

GUY-PATIN.

Je vous donnerai des lettres de recommandation.

CINQ-MARS.

Ah ! docteur, nous ne partons pas pour l'autre monde.

S. - EVREMONT.

On vient... prenons l'air triste.

CINQ-MARS.

Le pourras-tu Saint-Evremont ?...

S. - EVREMONT.

Je vais essayer...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BOISROBERT, D'EFFIAT, *un papier à la main.*

D'EFFIAT, *à Boisrobert, dans le fond.*

J'ai vu la belle Marie, vous dis-je.

BOISROBERT.

Vous êtes plus heureux que moi.

D'EFFIAT

Vous la verrez aussi ; elle va beaucoup mieux, et je lui apporte... Ah ! ah ! messieurs, encore ici ?

CINQ-MARS

Hélas ! oui.

S.-EVREMONT.

Plût à dieu que nous n'y fussions pas restés !

GUY-PATIN.

Nous ne serions pas les premiers à vous apprendre une nouvelle...

D'EFFIAT.

Ah ! mon dieu, vous me faites trembler !

BOISROBERT.

Monsieur vient de me dire que la belle Marie se portait mieux.

S.-EVREMONT.

Oui : elle n'est plus malade.

CINQ-MARS.

Hélas !..

GUY-PATIN.

Hélas !

D'EFFIAT.

Comment ! aurait-elle encore perdu connnaissance ?

CINQ-MARS.

Ne nous interrogez pas.

D'EFFIAT.

Je vous en conjure, expliquez vous.

S.-EVREMONT.

Vous la perdez pour jamais.

D'EFFIAT.

O ciel !

BOISROBERT, *bas, à Guy-Patin*

Docteur, doi-je croire ce bulletin-là ?

GUY-PATIN.

Ah ! M. de Boisrobert, vous voyez notre douleur.

BOISROBERT, *avec intention.*

Je vais donc instruire son Eminence de... votre douleur.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, excepté BOISROBERT.

D'EFFIAT.

Mais c'est une mort subite... une femme si intéressante, une femme qui m'adorait.

CINQ-MARS.

A qui le dites-vous !

D'EFFIAT.

Messieurs, a-t-elle parlé de moi, de mon amour ?

CINQ-MARS.

Mon oncle, c'est son dernier mot.

D'EFFIAT.

Pauvre Marie !

S.-EVREMONT, *bas, aux autres.*

Allons nous occuper de notre amie.

CINQ-MARS.

Mon oncle, vous ne venez pas avec nous.

D'EFFIAT.

Laissez-moi, je vous prie.

GUY-PATIN.

Il faut vous distraire... suivez nous.

D'EFFIAT.

Je reste ici.

S.-EVREMONT.

Non, marquis, nous avons des raisons pour vous emmener.

D'EFFIAT.

Je veux être seul.

GUY-PATIN.

Mais encore...

D'EFFIAT.

Ah ! quelle importunité !

CINQ-MARS, *bas, aux autres.*

En ce cas, ne tardons pas à revenir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIX.

D'EFFIAT, *seul.*

Ces choses là n'arrivent qu'à moi... Depuis trente ans je cherche ce qui peut me convenir ; j'ai été amoureux de madame de Selmour deux mois, j'ai aimé la guerre quinze

jours... La philosophie six semaines... Le bel esprit tout un hiver... le Jansénisme un an... On dit que je suis original... Eh bien! chacun sa marotte... Je deviens amoureux de Marie; je la rends sensible; je crois que je vais me fixer enfin.... C'est la première qui m'aime... Elle s'avise de mourir subitement. Il y a du fatalisme là dedans, (*On entend le bruit d'une sonnette, dans la chambre de Marie.*) Mais qu'entends-je !.. La sonnette semble être agitée dans la chambre de Marie... On en ouvre la porte... Mettons nous à l'écart (*Il entre dans le cabinet vis-à-vis.*)

SCÈNE XX.

MARIE, D'EFFIAT.

MARIE, *entrouvrant la porte avec précaution.*

Picard ne répond point, il faut pourtant que je lui donne quelques ordres. *Elle fait quelques pas.*

D'EFFIAT, *à part.*

Que vois-je !

MARIE.

Ils n'y sont plus... Je suis bien seule.

D'EFFIAT, *à part.*

Je rêve, sans doute.

MARIE, *s'arrêtant et se croyant seule.*

Oui, je suis résolue à partir.

D'EFFIAT, *à part.*

C'est bien elle !

MARIE.

Cher Cinq-Mars, nous pourrons nous aimer, malgré la sévérité de tes parens et la perfidie de mes ennemis.

D'EFFIAT, *à part.*

Ecoutons.

MARIE.

ROMANCE. Musique de Paccini.

Bientôt je puis de mes tyrans
Défier la malice extrême;
A mille chagrins différens,
J'oppose un heureux stratagême...
Je meurs pour les indifférens,
Mais je vis pour celui que j'aime.

D'EFFIAT, *à part.*

Elle vit pour moi.

MARIE.

Petits maîtres de tous les rangs,
Pour vous je ne suis plus la même,

Sans les regreter je vous rends
Vos sermens, votre amour extrême...
Je meurs pour les indifférens;
Mais je vis pour celui que j'aime.

D'EFFIAT, *à part.*

Je suis au comble de la joie. (*Accourant*) Belle Marie, souffrez qu'à vos genoux...

MARIE.

O ciel!

D'EFFIAT.

Ah! si vous saviez... J'apporte à vos genoux la plus grande preuve d'amour qu'un homme comme moi puisse vous donner. (*Se fouillant*) Mais non, il n'est pas encore tems; vous verrez cela... Je veux vous ménager la plus agréable surprise...

MARIE.

Marquis, vous êtes dans l'erreur.

D'EFFIAT.

Point du tout... J'ai entendu dire dans le monde que le ministre vous poursuit... mais je ne le souffrirai pas... Je ne veux pas employer des moyens ordinaires... Il faut... attendez... Excellente idée... J'y cours de ce pas; charmante Marie, c'est à moi, à moi seul que vous devrez votre tranquillité (*Il sort*).

SCENE XXI.

MARIE, *seule.*

Que va-t-il faire?.. le voilà maître de mon secret. Cette imprudence doit hâter mon départ; cependant s'il venait de bonnes nouvelles de l'armée... Je ne perds pas toute espérance... Non... ne partons que cette nuit.

SCENE XXII.

MARIE, St-EVREMONT, CINQ-MARS, GUY-PATIN.

MARIE.

Ah! venez, mes amis; rassurez-moi... Cinq-Mars, votre oncle sait tout. Il me quitte.

CINQ-MARS.

Voilà ce que nous craignions; cependant, je n'y vois pas beaucoup de danger.

S.-EVREMONT.

J'aurais mieux aimé qu'il ne fût pas dans la confidence.

GUY-PATIN.

Voilà des lettres de recommandation pour Ostende.

S.-EVREMONT.

J'ai pensé au texte de votre oraison funèbre.

CINQ-MARS.

J'ai passé chez votre banquier... Voilà des lettres-de-change.

S.-EVREMONT.

Je viens des bureaux... Voilà un passe-port.

MARIE.

A merveille.

CINQ-MARS.

J'ai le mien aussi.

MARIE.

Déjà ?

CINQ-MARS.

J'ai trouvé que le meilleur moyen de vous rejoindre plutôt, était de partir avec vous.

MARIE.

J'étais sûre que vous auriez cette idée.

GUY-PATIN.

J'ai l'honneur de vous annoncer que vous aurez le plus joli convoi du monde.

S.-EVREMONT.

J'ai commandé vos billets d'invitation ; ils seront charmans : des vignettes allégoriques, symboliques.

Air : *Toujours de trinquer avec nous.* (Fanchon).

Un amour malin qui dit : moi
Je connais le mystère ;
Un autre amour de bonne foi,
Qui regrette sa mère.
Mille cœurs percés,
Carquois dispersés,
Emblème triste et tendre ;
Enfin près du Stix,
On voit un phénix
Qui renaît de sa cendre.

CINQ-MARS.

Moi, j'ai fait la liste des invités.

D'être au convoi, quelques amis
Auront le privilège ;
Vos amans y seront admis,
Pour grossir le cortège ;
Ils désiraient tous
Un doux rendez-vous ;
Celui-ci les désole.
Vous n'y serez pas :
Mais c'est bien le cas
De manquer de parole.

MARIE.

Que ne puis-je me voir passer !

S.-EVREMONT.

La bonne folie !

CINQ-MARS.

Et votre testament ! On dit que cela porte bonheur.

MARIE.

Il ne sera pas long.

Air *du vaudeville des Vélocifères.*

Mes amis, voici dans ce cas
La méthode que je veux suivre :
Attendu qu'après mon trépas,
Il me faut garder de quoi vivre,
Pour ma personne dignement,
Voulant récompenser mon zèle,
Je me fais, par mon testament,
Ma légataire universelle.

GUY-PATIN.

C'est fort bien ; mais vous oubliez une chose essentielle.

CINQ-MARS.

Quoi donc ?

GUY-PATIN.

Son épitaphe.

S.-EVREMONT.

C'est bien là une idée de médecin.

CINQ-MARS.

Allons, St.-Evremont ; nous comptons sur ta muse.

S.-EVREMONT.

On pourrait prendre le vers de Scarron :

Ci-gît femme qui n'est pas morte.

CINQ-MARS.

Et ne pas oublier qu'on lui a prédit qu'elle vivrait trente ans.

MARIE.

C'est cela : et voici ce qu'il faut graver en lettres d'or, sur le marbre noir de mon mausolée.

Air *nouveau de Doche.*

Ne crois plus à mon trépas,
Passant, nul ici n'habite ;
Devrait-on rendre visite,
A des gens qui n'y sont pas ?
Merci de ta politesse ;
Mais, mon ami, rien ne presse.
A certaine prophétesse,
Si l'on doit ajouter foi,
Cent trente ans sera mon âge ;
C'est moi qui pourrai, je gage,
Me faire écrire chez toi.

TOUS.

Cent trentre ans sera $\frac{\text{son}}{\text{mon}}$ age ;
Elle pourra, je le gage,
C'est moi qui pourrai, je gage,
$\frac{\text{Me}}{\text{Se}}$ faire écrire chez toi.

SCENE XXIII.

LES MÊMES, BOISROBERT.

BOISROBERT.

La belle Marie veut-elle accepter mes félicitations ?

MARIE.

M. de Boisrobert.

BOISROBERT.

Sa mort n'a pas été de longue durée.

CINQ-MARS.

Je suis persuadé, monsieur, que madame n'a rien à craindre de vous, et que vous n'instruirez pas M. de Richelieu...

BOISROBERT.

C'est lui qui m'a tout appris.

MARIE.

Je suis trahie...

S.-EVREMONT.

Adieu le voyage en Angleterre.

GUY-PATIN.

Son Eminence vous a-t-elle parlé de moi, M. de Boisrobert ?

BOISROBERT.

Pas encore, docteur.

MARIE.

Je crois, monsieur, que votre visite m'avertit du malheur qui me menace.. C'est sans doute M. de Richelieu qui vous envoie ?

BOISROBERT.

Lui-même ; il n'a voulu confier qu'à moi le soin de tout ce qui vous regarde.

CINQ-MARS.

Je ne vous aurais pas cru capable d'accepter une pareille commission.

BOISROBERT, *à Marie.*

Voici la lettre que j'ai ordre de vous donner.

S.-EVREMONT.

C'est une lettre-de-cachet.

MARIE.

Allons, mes amis, du courage ; imitez le mien.. Vous

voilà tous consternés; il me semble pourtant que ce n'est pas moi qui devrais vous consoler.

CINQ-MARS.

Je cours me jetter aux pieds du roi.

MARIE, *bas à Cinq-Mars.*

Voulez-vous donner des soupçons sur notre mariage?

S.-EVREMONT.

Je vais faire agir tous mes amis.

MARIE., *bas à S.-Evremont.*

Prenez-garde; vous n'êtes pas très-bien en cour.

GUY-PATIN.

Qui diable à pu découvrir!...

BOISROBERT.

J'ai laissé le marquis d'Effiat dans le cabinet du ministre.

CINQ-MARS.

Mon oncle!

S.-EVREMONT.

Je le reconnais là; je suis sûr qu'il voulait vous sauver.... Rien n'est dangereux, comme les bonnes intentions de certaines gens.

MARIE, *à demi-voix.*

Ah! si j'avais réussi.. regrets superflus... Je n'en parlerai jamais. Adieu mes amis, adieu, Cinq-Mars; monsieur, je suis prête à vous suivre.

BOISROBERT.

Quoi! sans lire ce papier!

MARIE.

J'en devine le contenu.

BOISROBERT.

Lisez!

MARIE, *après avoir décacheté la lettre et parcouru quelques lignes.*

Que vois-je!

BOISROBERT, *avec chaleur.*

Jouissez de votre triomphe, madame; nous venons de recevoir la nouvelle du départ de la flotte ennemie, et la copie de votre lettre au duc de Buckingham; vous nous aviez devinés et gagnés de vîtesse, en différant l'attaque; le duc a été forcé de se retirer. Elle est adroite votre lettre, et Richelieu qui s'y connaît, voudrait l'avoir dictée.

Air : *Un homme pour faire un tableau* (Hazards de la Guerre).

Peut-être on vous contestera,
Ce stratagême politique
Dont le récit ne se lira,
Que dans une obscure chronique.

Sur un fait qu'on ne peut ternir ;
Souffrez sans regretter la gloire,
Et les doutes de l'avenir,
Et le silence de l'histoire.

MARIE.

Ce jour est le plus beau de ma vie.

CINQ-MARS.

Mais vous disiez que mon oncle...

BOISROBERT.

Vient d'apprendre votre ruse à M. de Richelieu ; j'ignore ce qui s'est passé entre eux ; mais je soupçonne que le ministre a eu la malice de laisser le marquis dans l'erreur.

S.-EVREMONT.

Le voici, nous allons tout savoir..

SCENE XXIV et dernière.

LES MÊMES, LE MARQUIS D'EFFIAT.

D'EFFIAT.

Vous voilà tous rassemblés ; c'est à merveille. Belle Marie, faite-moi compliment. M. de Boisrobert, je suis très-content du ministre ; mes amis, écoutez-moi. Richelieu sait tout... mais ne vous effrayez pas... C'est moi qui lui ait dit... Hein... Vous ne vous attendiez pas à cela... J'ai plaidé votre cause ; il hésitait ; j'ai redoublé d'instances... Il résistait encore ; je ne lui ai dit qu'un mot... tout s'est arrangé... Richelieu n'a plus de haine, et vous n'irez point à la bastille.

S.-EVREMONT, *ironiquement.*

Voilà un negociateur habile !

D'EFFIAT.

Oh ! quand je me mêle d'une chose !...

MARIE.

Eh ! quel est donc, marquis, ce mot magique ?

D'EFFIAT.

Nous sommes entre amis.... Je lui ai confié que vous étiez mariée secrètement.

MARIE

O ciel !

CINQ-MARS.

Vous le saviez !

D'EFFIAT.

Qui devait le savoir mieux que moi ?

CINQ-MARS.

Comment, mon oncle, vous aviez pensé...

D'EFFIAT.

J'ai pensé que c'était tout naturel.

CINQ-MARS.

Vous verrez sans peine cette alliance?

D'EFFIAT.

Sans doute, et voici le contrat.

MARIE.

Notre contrat!

D'EFFIAT.

Ou du moins le projet. Oui, je sens que cette union va faire mon bonheur.

CINQ-MARS.

Cher oncle!... O mon amie! tombons à ses pieds.

D'EFFIAT.

Qe faites-vous donc?

MARIE.

Laissez-nous vous remercier d'avoir bien voulu nous pardonner notre mariage.

D'EFFIAT.

Comment? Votre mariage avec Cinq-Mars!

CINQ-MARS.

Oui, mon oncle.

DEFFIAT

Vous êtes mariés tous deux?

GUY-PATIN.

Mais, marquis, il paraît que vous saviez.....

D'EFFIAT.

Non, parbleu, je parlais de son mariage avec moi.

TOUS

Avec vous!

D'EFFIAT *à Marie.*

Vous m'avez donc trompée, quand vous m'avez dit que vous m'aimiez?

MARIE

Vous avez pris pour vous des discours que j'adressais....

D'EFFIAT

A mon neveu... Allons: ces choses-là ne sont faites que pour moi.

St.-EVREMONT

Ce qui m'en plaît, marquis, c'est que vous n'avez guère le droit de lui reprocher une démarche que vous alliez faire vous-même.

D'EFFIAT, *à Marie.*

Fort bien, mais c'était au titre de mon epouse que Ri- attachait votre grace

BOISROBERT.

Non, marquis, tout est arrangé.

D'EFFIAT.

Que s'est-il donc passé ?

St.-EVREMONT.

On vous contera cela.

D'EFFIAT.

J'avais fait tant de projets pour mon bonheur.

St.-EVREMONT.

Travaillez à celui des autres, vous serez peut-être plus heureux.

VAUDEVILLE.

AIR : *Nouveau de Doche.*

St.-EVREMONT.

Chacun pleure à sa porte,
La croit défunte ; mais
Ci-gît qui n'est pas morte,
Qui ne mourra jamais.

Ah ! que cette heureuse nouvelle
Arrive à la ville, à la cour,
Et ressuscitons une belle
Qui nous fera mourir d'amour.

TOUS.

Chacun pleure etc.

GUY-PATIN.

Jugez, messieurs, la calomnie :
On traite un docteur d'assassin ;
Vous voyez revivre Marie...
J'étais pourtant son médecin.

TOUS.

Chacun pleure, etc.

CINQ-MARS.

Bien des gens, sans laisser de traces,
Meurent après un siècle entier ;
Mais on se ressouvient des Graces...
L'on ne pourra vous oublier.

TOUS.

Chacun pleure, etc.

MARIE, *au public.*

Le jour même de sa naissance,
Maint ouvrage subit la mort ;
Qu'au nôtre, ici, votre indulgence
Daigne éviter un pareil sort.
Nous dirons à la porte,
Aux amis des sifflets :
La pièce n'est pas morte,
Laissez-la vivre en paix.

TOUS.

Nous dirons, etc.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Comp.e, rue du Faubourg-Mont-

PIÈCES DE THÉATRE *du fond de Mad.* Cavanagh.

Absinthe (l') vaud. Henrion.
Amant rival de sa Maîtresse (l') op. Henrion, mus. Piccini.
Amant soupçonneux (l'), com. en vers, Chazet et Lafortelle.
Amateur tout seul, ou je débute (l'), molonogue en vaud. Rougemont.
Arlequin musard, vaud. Désaugiers et Francis.
Belle Marie (la), com.-vaud. J. Pain et Th. Dumersan.
Bombarde, parod. des Bardes, Léger, Servière et Daudet.
Bouffe et le Tailleur (le), op. Gouffé et Villiers, mus. Gaveaux.
Brisquet et Jolicœur, vaud. Dumaniant et Servière.
Cadet Roussel chez Achmet, folie. Bosquier-Gavaudan.
Cadet Roussel maître d'école à Chaillot, com. Sidony.
Caponnet, vaud. Chazet et Francis.
Cassandre maître d'école, ou le Célèbre Feuilleton, vaud. Mayeur.
Cécilia, drame en trois actes en vers. Sewrin.
C'est ma femme, vaud. Désaugiers et ***
Charbonniers de la Forêt noire (les), c. en 3 a. Sewrin, Serv. et Lafor.
Clémence-Isaure, ou les Jeux Floraux, com-vaud. Gouffé et G. Duval.
Cric-Crac, ou l'Habit du Gascon, vaud. Désaugiers et Jacquelin.
Deux pour Un, vaud. Chazet et Francis.
Ecole des Gourmands (l'), vaud. Chazet, Lafortelle et Francis.
Edouard et Adèle, com-vaud. J. B. Dubois.
Epée et le Billet (l'), com. Sewrin.
Hôtel de Lorraine (l'), prov. mêlé de v. Chazet, Francis et Lafortelle.
Il faut un Mariage, vaud. Henrion et Brazier.
Intrigue sur les Toits (l'), vaud. Dumersan.
Jean-Bart, vaud. Ligier, Servière et G. Duval.
Jeanne d'Aubigné (le), ou la Nuit de la S.-Barthelemy, d. h. Villiers.
Languille de Melun, vaud. G. Duval.
Maître André et Poinsinet, vaud. Dumersan et Brazier.
Malade par amour (le), ou la Rente viagère, vaud. Henrion et Brazier.
Manon la Ravaudeuse, parod.-vaud. Servière, Désaugiers et Henrion.
Médecin de Palerme (le), vaud. Sewrin et Chazet.
Médecin Turc (le), op. A. Gouffé et Villiers mus. Nicolò-Isouard.
Mode ancienne et la Mode nouvelle (la), com. en vers. Nanteuil.
M. Girouette, ou Je suis de votre avis, com. J. B. Dubois.
Mot de l'Enigme (le), vaud. Chazet, Desaugiers et Lafortelle.
Mylord Go, tableau impromptu en vaud. Desaugiers et ***
Naufrage pour rire (le), ou le Coche d'Auxerre, vaud. Desaugiers.
Ninon de l'Enclos, com. vaud. Armand Ragueneau et Henrion.
Oxessian, où Oh! que c'est sciant! par. d'Ossian. Francis et Desaugiers.
Pépinières de Vitry (les), ou le 1er. de Mai, c. v. A. Gouffé et Radet.
Pistache, ou le Jour de l'an, vaud. Desaugiers et Francis.
Revue de l'an onze (la), com. vaud. Chazet.
Scapin tout seul, monolog. en vaud. Dumersan et Moreau.
Seringa, ou la fleur des Apothicaires, vaud. Gouffé, G. Duval et T***.
Toujours le même, vaud. Servière et Coupart.
Un après l'autre, ou les deux Trapes (l'), vaud. Désaugiers et Francis.
Une heure d'Alcibiade, op. Dumolard, mus. Taix.
Un et un font onze, prov.-vaud. Villiers et Chaussier.
Un quart-d'heure d'un Sage, vaud. Léger et Servière.
Vélocifères (les), com. vaud. Dupaty, Chazet et Moreau.
Vestale et l'Amour (la), vaud. anacréont. Henrion.
Vieilleuse du Boulevard (la), mél. en 3 actes. H. Chaussier.
Vincent de Paul, drame en 3 actes en vers. Dumolard.
Voyageur (le), com. Sewrin.

On trouve chez Mad. Cavanagh, toutes sortes de pièces de théâtre.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

LA MANIE DE L'INDÉPENDANCE, OU SCAPIN, TOUT SEUL,

Monologue en Prose, mêlé de Vaudevilles;

PAR MM. MOREAU ET Dumersan

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 30 *Ventôse an* 12, (21 *mars* 1804).

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH-BARBA, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

AN XII. — (1804.)

PERSONNAGE.

SCAPIN. M. *Carpentier.*

La scène est à Paris, dans une maison à Scapin.

Le théâtre représente une chambre. A gauche des spectateurs, une bibliothèque; auprès, une table couverte de livres; plus loin et du même côté, une fenêtre grillée, donnant sur un jardin dépendant de la maison de Scapin : un guéridon près de la fenêtre. De l'autre côté, en face, une croisée donnant sur une rue isolée. Une malle remplie d'habits de comédie.

S'adresser, pour la partition des airs de *Scapin tout seul*, ainsi que des autres pièces, à M. WEICK, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

LA MANIE DE L'INDÉPENDANCE, OU SCAPIN TOUT SEUL.

SCÈNE UNIQUE.

SCAPIN, *avant d'entrer.*

Non, vous dis-je, c'est un parti pris: je veux enfin jouir d'une heureuse indépendance; trinquons ensemble, avant de nous quitter. (*on entend le choc des verres*). A votre santé, embrassons-nous... Adieu.

SCAPIN, *entre et ferme la porte aux verroux.*

Enfin me voilà seul et libre: j'ai fait réunir dans ma maison tout ce qui peut m'être utile; dans cette chambre tout ce qui peut m'être agréable, et je veux passer ici le reste de mes jours: j'y serai du moins à l'abri d'un monde injuste et trompeur. Mettons-là cette cassette, qui contient tout mon bien. (*il la pose sur le guéridon, près de la fenêtre*). Voilà bientôt un an que je suis possesseur d'une fortune honnête, et dieu merci, légitimement acquise: ma bonne tante, en mourant m'a laissé de quoi quitter le service; mais cette fortune aurait été bientôt dissipée, si je n'avais pris enfin le sage parti auquel je m'arrête aujourd'hui.

Air: *C'est le meilleur homme du monde.*

Avec raison je m'applaudis
Quand je suis encor dans l'aisance,
De m'éloigner de faux amis,
Qui me fuiraient dans l'indigence.
Tant qu'un homme est riche aujourd'hui,
Dans sa maison la foule abonde;
Devient-il pauvre et sans appui,
Il est seul au milieu du monde.

C'était à qui me tromperait le mieux, maîtresse, amis, parens: sans la gaieté de mon caractère, le chagrin se serait emparé de moi: mais ma philosophie m'en a préservé..... Scapin philosophe! Eh! pourquoi pas? C'est une si belle chose que la philosophie.

Air: *Tenez moi, je suis un bon homme,* (d'Ida).

Pendant le cours de cette vie,
S'il faut rêver pour être heureux,
Sans doute la philosophie,
De l'homme doit combler les vœux.

Les philosophes que l'on fronde
Doivent être des bienheureux,
Puisqu'on prétend que dans le monde
Personne ne rêve plus qu'eux.

Oui, je le répète, je quitte un monde où l'on ne peut être qu'esclave ; je veux me débarrasser des intrigans, des coquettes, des grands qu'il faut flatter, des valets qui flattent sans cesse, des ingrats qui nous trahissent, des fourbes..... Des fourbes! qui peut les juger mieux que moi?

Air : *Des fleurettes.*

J'ai fait dans ma jeunesse,
Mainte fois des faux pas,
Et la délicatesse
Eut pour moi peu d'appas.
J'ai vu souvent mes folies
Avoir un brillant succès ;
Et l'on n'oublira jamais
Mes *fourberies.*

Depuis ce tems-là, j'ai bien changé de conduite, et quoique riche par la succession de ma tante, j'ai voulu m'instruire, et réparer le tems que j'avais perdu dans mes différentes conditions ; je me suis jetté dans la littérature, et j'ai voulu me faire un nom dans la carrière dramatique... Un nom !.. Cela est si facile aujourd'hui.

Air : *Voilà bien ces lâches mortels*, (de Sterne).

Nous voyons le moindre rimeur
S'estimer l'égal de Voltaire,
Et de nos jours le nom d'auteur
N'offre qu'une gloire éphémère.
C'est un titre que maintenant
A peu de frais chacun se donne,
Et quand tout le monde le prend,
Il ne fait honneur à personne.

Que j'avais de raisons de m'éloigner de tous ces gens-là ! on deviendrait misantrope à moins.

Air *De la contredanse de Hullin.*

Si je compose avec succès,
Mainte satyre
Me déchire ;
Si je répands quelques bienfaits,
Ce sont des ingrats que je fais.
Si dans le sein d'une amie,
Je cherche à leur échapper,
Aussi fausse que jolie,
Elle est prête à me tromper.
Mais loin d'elle
Portant mes pas,
Je fuis une belle

Infidelle ;
Préférant à ses vains appas
L'ami vrai qui me tend les bras.
De caresses il m'accable ;
Me donne les plus doux noms,
Quand Plutus m'est favorable
Et me comble de ses dons.
Mais combien le monde
Est trompeur !
Cet ami vrai, que Dieu confonde,
Va me fermer, dans le malheur,
Sa porte, sa bourse et son cœur.
Plus d'ami, plus de maîtresse ;
Sage et tout seul désormais,
Narguant leur fausse tendresse,
Ici je veux vivre en paix.
Plus de peine,
Libre et joyeux,
Indépendant, sans nulle gêne,
A la fin, j'ai selon mes vœux,
Trouvé le secret d'être heureux.

De peur qu'il ne me prenne fantaisie de sortir, il faut que dise à Marguerite ma vieille gouvernante, la seule que j'aie conservée, de fermer elle-même la porte de son côté... Mais si je lui parle elle ne m'entendra pas, la bonne femme est sourde. Ecrivons-lui... (*Il écrit*). « Attendu que je veux être entièrement libre, enfermez-moi bien à double tour, et quand même je vous ordonnerais de m'ouvrir, ne m'obéissez pas. » SCAPIN ». J'apperçois Marguerite dans le jardin, faisons-lui signe de prendre ce billet... (*Il jette le billet par la fenêtre du jardin*). Mes livres seront désormais ma seule compagnie ; occupons-nous de ranger cette bibliothèque... Premier fruit de mes économies.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Voltaire seul occupera
Ce rang, comme encyclopédiste ;
Mais avec raison il sera
Fort au-dessous du moraliste.
Rousseau, Buffon, couple charmant,
Seront réunis, je l'assure :
Ils ont fait à deux le roman
Et l'histoire de la nature.

Passons aux poëtes.

Air : *Oui ce Colinet*, (des Vendangeurs).

Racine, vraiment,
Va-t-il avant,
Après Corneille ?
N'importe, ils iront,
Selon moi, tous les deux de front.

Pour boucher ce trou,
Garnier, Rotrou,
Feront merveille;
Je mets au hasard
Panard,
Avant: après, Favart.
Je place au
Plus haut, Boileau,
Tout près de Lafontaine:
L'un par sa candeur,
De l'autre adoucira l'aigreur.
Molière! Regnard!
Ah! pour moi quelle bonne aubaine.
Mettons-les à part:
C'est la nature jointe à l'art.

Œuvres de madame Deshoullières. Quel esprit aimable!

Air : *Cacher la Femme sous des roses.*

La pastorale à la critique,
Offre sans doute mille traits;
Et plus d'un auteur satyrique,
Sut l'attaquer avec succès.
Mais la gentille Deshoullière
Sait si bien varier ses tons,
Que le censeur le plus sévère
Revient toujours à ses *moutons.*

Mais quel amas de brochures!... Ah! ce sont des ouvrages nouveaux. Cela ne se *relie* pas, et c'est tout simple.

Air : *Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

On compose si promptement
Un drame, une histoire, un poëme,
Que le relieur va souvent
Moins vite que l'auteur lui-même,
Rien aujourd'hui n'est retouché,
En écrits, ainsi qu'en lecture;
Et ce que l'auteur a broché
Doit rester en brochure.

Une collection de satyres!.. Ah! bon dieu!

Air : *De Molière à Lyon.*

Dans tous ces libelles dictés
Par la fureur et par l'envie,
Les satyriques déhontés
Ont recours à la calomnie;
Mais s'ils osent tout censurer,
Qu'ils tremblent qu'on ne leur réponde:
On a le droit de déchirer
Ceux qui déchirent tout le monde.

(*Il les déchire*).

On voit entrer par la fenêtre du jardin, une flèche à laquelle est attachée une lettre.

Que vois-je ! une flèche ! qu'est-ce que cela veut dire ! une lettre y est jointe. De qui peut-elle être ! (*Il ouvre la lettre*).

Air : *De la cinquième édition*, (René le Sage).

J'aurais du voir que cet écrit
Venait de la main de Lisette :
Car c'est bien là, sans contredit,
Le messager d'une coquette.
Une flèche est bien, en effet,
L'emblème de son caractère ;
De même que Lisette, elle est
Aussi piquante que légère.

Lisons la lettre. « Mon cher Scapin, je viens de recevoir » la lettre par laquelle tu m'apprends que tu veux demeurer » tout seul. Si j'ai quelque pouvoir sur ton esprit ou sur ton » cœur, j'espère que tu renonceras à ce projet insensé. Je » viens d'obtenir une place, pour jouer en chef l'emploi de » soubrette, sur le grand théâtre de cette ville ; il manque un » valet pour compléter la troupe, je t'ai proposé ; on n'at- » tend que ta présence pour te recevoir. Je t'engage à ne pas » tarder. Ta fidelle LISETTE ».

Air : *Du vaudeville de la fille en loterie.*

Cette Lisette là, je crois,
Malgré son emploi de soubrette,
Dans le monde, plus d'une fois,
A joué la grande Coquette.
Abusant de ma bonne foi,
Et profitant de ma faiblesse,
Depuis long-tems, auprès de moi,
Elle est la Servante Maîtresse.

Non, mademoiselle Lisette ; non, je ne renonce pas à mon projet. D'ailleurs, oserais-je paraître sur le théâtre après cet acteur célèbre qu'on a si long-tems applaudi dans le même emploi.

Air : *Vaudeville de l'Asthénie.*

Malgré tous les talens chéris
Qu'on voit briller dans cette ville,
Peut-on oublier à Paris,
Les grands succès qu'obtint Préville.
Son jeu savant et séducteur,
Facilement a fait connaître,
Qu'à la mort de ce grand acteur,
Les valets ont perdu leur maître.

Vîte une réponse à Lisette (*Il écrit*). « Mademoiselle, » je vous remercie de la peine que vous avez bien voulu » prendre, pour me faire avoir un engagement ; mais je per-

» siste dans ma résolution, et je suis décidé à fuir tout ce qui » pourrait m'attacher à la société ». Servons-nous du même moyen pour lui envoyer ma réponse. (*Il attache sa lettre à la flèche qu'il lance dans le jardin*). Ah ! j'espère qu'après ce refus positif, mademoiselle Lisette voudra bien ne plus s'occuper de moi, et me laisser en paix dans ma solitude. La solitude... il n'y a que les sots qui la craignent.

Air *Si Dorilas*, etc.

Pour mieux se livrer à l'étude,
Fuyant le monde et ses travers,
Dans le fond d'une solitude,
On peut étonner l'univers.
Un grand homme, l'on doit m'en croire,
Essaye envain de se cacher :
Dans son réduit il fuit la gloire ;
Mais la gloire vient l'y chercher.

Quant à moi, je n'y prétends plus. Mais pour employer mon loisir, je veux me livrer à quelques arts d'agrément, à la peinture, à la musique... Oui, c'est un parti pris ; j'embellirai ma solitude en cultivant les arts, et je renonce pour jamais à l'intrigue. (*Regardant la cassette*). Mais cette cassette remplie d'habits de caractère, pourrait me rapporter une somme considérable ; ma foi, c'est assez bien pensé. Vendons ces habits. Je ne veux plus jouer la comédie ; je n'aurai pas de peine à m'en défaire, il y a tant de personnes qui la jouent dans le monde. (*Il ouvre la cassette*), et ces habits-là conviennent à tant de gens.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Je vends l'habit du Menteur
A maint journaliste habile ;
A maint vieillard de la ville,
Je vends l'habit du Grondeur ;
A maint usurier barbare,
Je vends celui de l'Avare ;
Plus d'un poëte
M'achette
Mon habit de Trissotin ;
Pour maint Crésus qui projette,
Ma grande livrée est faite ;
Et plus d'un mari benin
Me prend mon Georges Dandin.

Habit complet de Figaro. Oh ! quant à celui-ci, chacun sait à qui il appartient de droit.

Air : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Le public que le goût éclaire,
Chaque jour sait apprécier

Celui qu'à son heure dernière,
Préville en a fait héritier.
De cet acteur que chacun cite,
Les vœux doivent être accomplis,
Et l'héritier de son mérite,
Doit l'être aussi de ses habits.

On entend battre le tambour dans la rue.

Mais qu'entends-je dans cette rue isolée ? le bruit d'un tambour ! Allons voir ce que c'est. (*Il va à la fenêtre*). Ah ! ah ! c'est un objet perdu, une boîte d'or avec un portrait de femme que l'on cherche ; en vérité on ne trouve que des gens qui cherchent.

Air nouveau.

Damon cherche du crédit,
Damis cherche une cruelle ;
L'un cherche un ami fidèle,
Plus d'un cherche de l'esprit ;
L'un pour un hymen sortable
Cherche femme raisonnable ;
L'autre un procureur traitable,
Qui ne double pas les frais.
Mais par malheur, dans le monde,
Ces gens cherchent à la ronde ;
Ce qu'on ne trouve jamais.

Il y a tant de fripons qu'il ne faut pas se fier à la mine. Eh ! mais, à propos de fripons, ne vois-je pas là-bas un de mes anciens camarades ? Je ne me trompe pas, c'est ce coquin de Silvestre, le maladroit valet du seigneur Octave. Il m'aperçoit, eh ! oui ; c'est moi ! Tu ne reconnais pas Scapin... Ah ! tu sais mon histoire... Que fais-tu maintenant à Paris !... Tu te mêles encore d'intrigues... Quoi tu voudrais m'engager dans de nouvelles fourberies. Non, non, j'y ai renoncé.

Air : *De la belle Fermière.*

Depuis long-tems, j'ai reconnu
Les tourmens que donne l'intrigue,
En tous tems elle m'a valu
Moins de profit que de fatigue.
C'est toujours un bon appui ;
Mais l'intrigue, mon ami,
Ne peut rapporter aujourd'hui
Qu'une gloire bien frêle,
Presque tout le monde s'en mêle.

Air : *La fille au coupeur de paille*, ou *ronde de Rabelais.*

L'un intrigue avec adresse
Pour quelque poste éminent ;
L'auteur intrigue une pièce ;
Femme intrigue son amant.

Nous voyons maintenant,
Intrigues de toute espèce,
Et qui, le plus souvent,
Ne vont pas au dénoûment.

Tu n'as besoin que de mes conseils, cela change la thèze. Je sens que mon audace se réveille et que l'esprit d'intrigue l'emporte sur la résolution que j'avais prise de ne plus me mêler de ces sortes d'affaires; on a bien raison de dire :

« Chassez le naturel, il revient au galop. »

Instruis-moi de ton projet. Je veux bien encore te servir de croupier, à condition cependant que je ne sortirai point d'ici, et que nous partagerons.. De quoi s'agit-il ? Faut-il duper, un barbon crédule, écarter un mari, se venger d'un tuteur, arracher une dot?.. Oui... Ah! c'est cela, j'ai deviné: je te reconnais-là, Silvestre. Nous avons fait de bons coups ensemble autrefois; mais nous n'avons plus le génie qui nous inspira. Bon, je comprends; ah çà, tu demandes comment faire pour attraper l'argent de celui que vous voulez duper?. Rien de plus facile, êtes-vous plusieurs ?... Oui... Notre ami Carle est avec toi, c'est bon; il n'est pas maladroit. Après avoir gagné les domestiques à force d'argent, que l'un de vous fasse causer le quidam, pour détourner son attention; que pendant ce tems là, l'autre se glisse à l'endroit où est renfermé le trésor. Tu m'entends bien; notre dupe ne se doute de rien, cependant il entend quelque bruit. (*Pendant cette tirade, on voit enlever par l'autre fenêtre, la cassette que Scapin a posée sur le guéridon*). Ciel! que vois-je! ce coquin de Carle qui emporte ma cassette. Au voleur... au voleur... Marguerite.... Marguerite.... (*A l'autre fenêtre*). Silvestre... Silvestre... Les fripons sont d'intelligence. Ils ouvrent la porte... Les voilà partis... A la garde... Courons du moins après eux. (*Il court à la porte du fond*). Ah! ciel, j'oublie que je me suis fait enfermer; Marguerite.... Peste soit de la sourde... Je suis ruiné.

Air : *Je n'aime pas une grille.*

Je perds tout en cet instant;
Dans la fureur qui m'agite,
Que ne puis-je en ce moment,
Me faire ouvrir au plus vîte;
Mais pour courir à sa poursuite,
Je voudrais sortir vainement (bis).
Ah! dans l'ardeur (3 fois) qui me transporte,
Je sais (bis) bien pourquoi,
Je n'aime pas une porte
Entre le voleur et moi.

Ah! malheureux Scapin! coquin de Silvestre; le traître ne me faisait causer que pour donner à Carle le tems de me voler. Voilà où m'ont conduit mes beaux projets. (*Ironiquement et en enrageant*). Au reste, puis que je suis philosophe, je dois supporter mon mal sans me plaindre. Ah! sot que je suis, et que volontiers, je me soufflèterais. Il n'est plus qu'un moyen... Courons chez mes amis... Mes amis, et je n'en ai plus; dans mon projet d'indépendance, ne les ai-je pas congédiés. Ah! c'en est fait, plus d'espoir!

Air : *Vaudeville des Visitandines.*

Hélas! dans le siècle où nous sommes,
A quoi bon prendre tant de soins!
Le plus sage est, parmi les hommes,
Celui qui s'en doute le moins (bis).
Se croire heureux, n'est-ce pas l'être!
Ah! je le vois bien en ce jour,
On perd le bonheur et l'amour
En cherchant trop à les connaître.

A peine a-t-il fini qu'on entend chanter dans le jardin, le couplet suivant

Air : *d'une Folie.*

A l'espérance du bonheur,
Ami, tu peux ouvrir ton ame,
Toujours l'accent de la douleur
Appaisa le cœur d'une femme.
De tes maux, pour finir le cours,
Lisette vient à ton secours.

Qu'entends-je c'est Lisette! (*Il court à la fenêtre du jardin*). Eh! quoi, après tous mes torts, tu viens encore me consoler... Tu ne veux pas que je parle de cela... Ah! combien cette conduite m'humilie... Que je plains ceux qui ne savent pas apprécier les femmes.

Air : *des deux Hermites.*

Dans leur cœur, un doux sentiment
Remplace bientôt la colère (bis):
Ah! malheur au célibataire,
Malheur à l'homme indépendant!
Sitôt que sur notre ame
Le chagrin pèsera,
Qui le diminuera!
Qui nous consolera!
Une femme.

Plaît-il, ma chère Lisette!.. Tu me demandes si je suis bien corrigé! Oh! sans doute, et la leçon est assez bonne pour ne pas l'oublier... tu ris... Tu veux que je te donne ma

parole d'honneur de ne pas recommencer... Je ne la donne de bon cœur... Comment... Quoi... Que dis-tu !... je ne peux pas te croire... C'est impossible... Si c'était vrai, j'en mourrais de plaisir... Achève de m'instruire... Ah ! j'en deviendrai fou... La preuve... Comment c'est toi qui as conduit toutes ces fourberies... Silvestre était d'intelligence avec toi, et je ne suis ruiné qu'en imagination ! Oh ! bonheur ! oh ! trop heureux Scapin ! N'importe, tu m'as fait sentir la folie de mon projet. Oui, l'indépendance, est une chimère, et l'on est trop heureux d'être esclave, quand on l'est d'une femme comme toi. Viens vite m'ouvrir : c'est quand on a long-tems été seul, qu'on sent plus vivement le plaisir d'être deux.

VAUDEVILLE FINAL.

Air : *De la walse sautée.*

La vie à nos yeux
Offre l'image
D'un voyage :
Pour qu'il soit heureux,
Tout nous dit qu'il faut être deux.

En vain,
L'homme vain,
Guidé par son esprit volage,
Sous un joug léger,
Veut éviter de s'engager.
Par leur art divin,
Les femmes
Captivent nos ames ;
Il faut qu'à la fin
Chacun répète ce refrain.

La vie à nos yeux
Offre l'image
D'un voyage :
Pour qu'il soit heureux,
Tout nous dit qu'il faut être deux.

Quel est le bonheur
De l'austère
Célibataire,
Et dans la douleur,
Qui viendra soulager son cœur.
Peut-on éviter
Les maux dont la vie
Est remplie !
Pour les supporter
Le plus sage est de répéter.

La vie à nos yeux

Offre l'image
D'un voyage,
Pour qu'il soit heureux,
Tout nous dit qu'il faut être deux.

L'auteur est tremblant
Pour le succès de son ouvrage;
Un heureux présage,
En un instant
Le rend
Content.

L'acteur a grand peur
Que sa peine,
Aussi ne soit vaine;
Par un bruit flatteur,
Rassurez l'acteur et l'auteur.
Et quoi qu'à vos yeux
Scapin s'offre tout seul en scène,
Pour combler ses vœux,
Ayez de la bonté pour deux.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Comp., rue St.-Lazare, N. 110, maison Ruggieri.

SUPPLÉMENT AU CATALOGUE

De Madame CAVANAGH.

In-Octavo.

Prophétie contre Albion, par *Ch. Nodier*, auteur des Proscrits, du Peintre de Saltzbourg, etc. brochure, 6 s.
Voyage à la Martinique, 1 v. fig. 3 l.

In-Douze.

Amour et Psyché, poëme (l') 1 vol. fig. 2 l.
Duchesse de la Valière (la) 2 v. 5 l.
Eloge de l'ivresse, 1 v. fig. 1 l. 10 s.
Fables de Lafontaine, 1 gros vol. 2 l. 5 s.
Miroir de l'enfance (le) 1 vol. fig. 1 l. 10 s.
Théophile de Solincourt, ou la Vertu sacrifiée, 1 v. 1 l. 10 s.

In-Dix-Huit.

Amours de Manon la Ravaudeuse et de Michel Zéphir, avec le portrait de Brunet en danseur, 15 s.
Espion de Paris (l') 1 v. fig. 15 s.
Nouvelles galantes et critiques, 4 vol. fig. 4 l.
Rencontre au foyer Montansier, 1 vol. fig. 15 s.

ANA avec figures.

Angotiana, avec le portrait de Corsse
Brunétiana, avec le portrait de Brunet dans Jocrisse.
Comédiana.
Cricriana, avec les portraits de Tiercelin et de Brunet.
Encyclopédiana.
Fontenelliana.
Gasconiana.
Grivoisiana, par Martinville.
Guères de trois, suite d'Angotiana et de Brunétiana.
Harpagoniana.
Ivrogniana [vient de paraître.]
Jocrissiana.
Merdiana, ou Manuel des Chieurs, suite de l'Almanach des Gourmands.
Molièrana.
Poissardiana.

Tous ces Ana se vendent 15 *s. le vol.* [par collection].

PIÈCES DE THÉATRE

Du fond de Madame CAVANAGH.

Amant rival de sa maîtresse, opéra par Henrion et Piccini.
Brisquet et Jolicœur, vaudeville de Dumaniant et Servière.
Cadet Roussel chez Achmet, folie. Bosquier-Gavaudan.
Charbonniers de la Forêt Noire, (les) pièce à spectacle, par Sewrin, Servière et Lafortelle..
Clémence Isaure, ou les jeux floréaux, vaudeville, par Armand-Gouffé et Georges-Duval.
Cric-Crac, ou l'habit du Gascon, vaudeville, par Désaugiers et Jacquelin.
Jean-Bart, vaudeville, par Ligier, Servière et G. Duval.
L'Un après l'Autre, ou les deux Trappes, vaudeville, de Désaugiers et Francis.
Manon la Ravaudeuse, vaudeville, de Servière, Henrion et Désaugiers.
Médecin turc (le) opéra de Armand-Gouffé et Villiers, musique de Nicolò Isouard.
Mode ancienne et la mode nouvelle (la), comédie en versdeGaugiran-Nanteuil
Mot de l'Enigme (le), vaudeville, de Chazet, Désaugiers et Lafortelle.
Ninon de l'Enclos, vaudeville, de Armand Ragueneau et Henrion.
Pistache, ou le Jour de l'an, vaudeville, de Francis et Désaugiers.
Seringa, ou la Fleur des Apothicaires, vaudeville, de Armand-Gouffé, G. Duval et T...
Un et un font onze, vaudeville, de Villiers et Hector-Chaussier.
Vielleuse du boulevard, (la), mélodrame, de Hector-Chaussier.

On trouve chez Mad. *Cavanagh*, plusieurs Assortimens de pièces de théâtre, tant anciennes que modernes.

DUGAI-TROUIN,

PRISONIER A PLYMOUTH,

FAIT HISTORIQUE,

EN DEUX ACTES,

Par MM. Barré, Radet, Desfontaines et Saint-Félix.

Représenté sur le théâtre du Vaudeville, le 24 germinal an XII.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUGAI-TROUIN.	M. *Julien.*
DESTAILLANDAC, chirurg. gascon.	M. *Carpentier.*
Sir BOMSTON, gouverneur de la citadelle de Plymouth.	M. *Seveste.*
Mad. DERVAL, parente de M. Dugai-Trouin.	Mme *Hervey.*
Mad. PRATTLER, aubergiste de Plymouth.	Mme. *Bodin.*
Sir BIFTEK, neveu du gouverneur.	M. *Fichet.*
UN CAPORAL.	M. *Caron.*
DEUX SOLDATS, dont un parlant.	M. *Duhau.* M. *César c.*

La scène est à Plymouth.

La partition de Dugai-Trouin, ou le prisonier à Plimouth, sera mise en vente, vendredi 7 floréal, chez M. Wicht, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville, rue du Lycée, maison de l'Athénée, et chez Barba, éditeur de la pièce.

DUGAI-TROUIN,

PRISONIER A PLYMOUTH.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la plate-forme d'une citadelle.

SCENE PREMIERE.

(*Au lever de la toile, Dugai-Trouin est assis sur l'affut d'un canon, la jambe étendue, et Destaillandac est à genoux, finissant le pansement d'une blessure que Dugai-Trouin a reçue.*)

DUGAI-TROUIN, DESTAILLANDAC.

DESTAILLANDAC.

Tu peux té vanter, mon pétit Destaillandac, qué tu viens dé fairé, sur lé brave Dugai-Trouin, une des plus belles cures qui se fassent dans les trois Royaumes de la Grande-Bretagne.

DUGAI.

Ainsi, mon genou va bien.

DESTAILLANDAC.

Si bien, qué dés aujourd'hui, vous pouvez marcher, démain vous proméner, après demain courir, danser, sauter, aussi lestement que votre serviteur Destaillandac.

DUGAI.

Oui, danser en prison ! (*il se lève.*)

DESTAILLANDAC.

Bien, fort bien ; venez à moi. Voilà pourtant un héros, l'appui dé la marine française, que j'ai remis sur pied, et remarquez qué, malgré mon expérience, j'avais plus d'inquiétudé qué vous.

DUGAI.

Je m'en suis apperçu.

DESTAILLANDAC.

Air : *Trouverez-vous un parlement ?*

Ce n'était pas, je m'y connais,
Une pétité égratignure ;
Quel est donc lé maudit anglais
Qui vous a fait cetté blessure ?

DUGAI.

C'était un vaillant ennemi,
Mais de bon cœur je lui pardonne ;
Je te réponds, mon cher ami,
Qu'il ne blessera plus personne.

DESTAILLANDAC.

Jé vous entends... Dieu veuille avoir son ame !... Jé mé suis laissé diré qué l'affaire avait été chaude ; mais dé quoi diablé aussi, vous avisez vous dé résister avec votré frégaté de 40 canons, seulément, contre une escadre de six vaisseaux de cinquante à soixante et dix.

DUGAI.

Morbleu ! comme nous nous sommes battus ?

DESTAILLANDAC.

Comme nous nous battons nous autres français.

DUGAI.

Je n'ai que vingt-deux ans ; j'ai bien prouvé la haine que m'inspirent les anglais ; mais ce jour-là, morbleu ! elle était au comble, et j'aurais bravé une flotte entière.

DESTAILLANDAC.

Eh ! bien, vous né lé croiriez pas ; mais, à la place dé Dugai-Trouin, Destaillandac aurait tenté de s'esquiver.

DUGAI.

Sans cette maudite blessure qui me fit perdre connaissance...

DESTAILLANDAC.

Notez qué vous l'avez retrouvée, et que messieurs les anglais s'en appercevront, j'espère.

DUGAI.

Après un combat de cinq heures, après avoir démâté deux vaisseaux ennemis, soutenu l'abordage le plus sanglant, être forcé de se rendre !

DESTAILLANDAC.

Forcé par lé nombre, sandis ! qué voulez-vous faire ?

Air : *La cinquième édition.*

Si lé hasard, si lé bonheur
N'a pas secondé votre attenté,
Vous vous êtes couvert d'honneur,
Par une manœuvré savanté.
Cé n'est pas toujours la valeur
Qui décide dé la victoire ;
Cé n'est pas toujours lé vainqueur
Qui remporte lé plus de gloire.

DUGAI.

Me voir conduit prisonier...

DESTAILLANDAC.

Conduit, dites-donc porté... D'abord dans Plymouth où vous restates prisonier sur parolé... A la bonne heure, mais ensuité, par les sourdes ménées dé la trahison familière à messieurs de la Tamise, claquemuré dans la citadelle qué voici... Joli séjour ! uné charmanté platé-formé dont la vue dominé la mer, et d'où vous pouvez appercevoir les vaisseaux français quand on vous lé permet... il est vrai qu'on né vous lé permet jamais.

DUGAI.

N'importe !... ici, je ne vois pas les murs de ma prison, je respire le grand air, et je me crois sur mon vaisseau... Mais, morbleu ! les français sont-là...

Air : *de Wicht.*

Lorsque dans ce triste réduit,
De lassitude je sommeille,
Souvent, au milieu de la nuit,
Le bruit du canon me réveille ;
Mon bras dans les fers arrêté,
A mon pays est inutile,
Je languis sans activité,
Et j'entends combattre Tourville.

DESTAILLANDAC.

Patience, patience, vous né sérez pas toujours en prison. Vous êtes jeune, et jé né sais quel pressentiment mé dit qué lé nom dé Dugai-Trouin fera époqué dans les fastés dé notre mariné, et que la ville de Saint-Malo se glorifiera dé vous avoir vu naître... Mais, parlons un peu dé la pétite veuve, madame Derval, votre aimable cousine : né répondez-vous pas au billet qué jé vous ai rémis dé sa part ?

DUGAI.

Non, car elle m'annonce qu'elle viendra ce matin, et

que sir Bomston, le gouverneur, lui a envoyé une permission...

DESTAILLANDAC.

Uné permission !... né lui a-t-il envoyé qué céla ?

DUGAI.

Que veux-tu dire ?

DESTAILLANDAC.

Qué jé soupçonne vivement lé baronet d'être amoureux dé la veuve...

DUGAI.

Amoureux, lui !... j'aurais un pareil rival !

DESTAILLANDAC.

Né vous en plaignez pas, capitaine ; dans votré position, la flâmé du baronet peut nous être profitable.

DUGAI.

Ah ! ah !

DESTAILLANDAC.

Air : *Pour vous je vais me décider.*

Cet amour qui vous fait dépit,
Au contraire mé rend bien aise ;
La bellé veuve a dé l'esprit,
Elle est femmé, jeune et française ;
Le ciel nous sert, n'en doutez pas,
Et cé doux espoir m'encourage ;
Mainté françaisé, en pareil cas,
Du tigre sut tromper la rage.

DUGAI.

Et par quel moyen ?

DESTAILLANDAC.

Suivez, dé grace, mon pétit raisonnément : enfermé dans votré chambré, vous né pouviez voir personne ; bientôt on vous permet dé récévoir qui bon vous semblé ; ensuité, il vous est loisible dé vous proméner sur la platé-formé. Enfin, on offré la permission de vous voir, permission qu'on réfusait il y a quelques jours. D'où cela vient-il ? dé l'effet des beaux yeux dé la veuvé sur lé tendré cœur du Baronet ; et donc, jé vous soutiens... Silence... voici votre rival.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE BARONET.

LE BARONET.

Bonjour l'aimable prisonier ; j'ose espérer que vous vous

portez bien aujourd'hui... car la santé d'un homme brave, il est intéressant toujours beaucoup. (*à part.*) Je donnerais bien ce français à le grand diable, s'il n'était pas le parent de la personne qui me tourne le tête.

DUGAI.

Je suis très-sensible, M. le gouverneur, à l'intérêt que je vous inspire.

LE BARONET.

Et le genou, il commençait a marcher?

DUGAI.

Oui, grace aux soins de mon esculape.

LE BARONET.

Il est donc habile, le petit homme?

DESTAILLANDAC.

Prêt a vous servir en cas dé besoin.

LE BARONET.

Bien obligé... je porte parfaitement; mais c'est égal, je voudrais pour parler a vous un moment tout de suite... M. Dugai-Trouin il serait peut-être charmé de contempler le coup-d'œil de la mer?

DUGAI, *vivement.*

Vous me le permettriez!

LE BARONET, *allant à la sentinelle.*

Oui, en vérité, vous pouvez... (*à la sentinelle.*) Let pass that gentlemen. (*à part.*) Je le permets, parce que cela il m'était utile.

DESTAILLANDAC, *à part*, *à Dugai.*

Encore uné faveur qué vous dévez à la veuve.

DUGAI

Ah! s'il était possible, comme tu le crois, qu'au moyen de cet amour...

DESTAILLANDAC.

Paix.

(*Le baronet s'avance, et Dugai se retire dans le fond d'où il paraît contempler la mer avec une grande satisfaction.*)

LE BARONNET.

M. Destaillandac. (*à part.*) Quant à celui-ci je puis le payer avec de l'or; nous autres anglais nous achetons tous les mauvais services... et c'était bien. (*haut.*) Je trouvais a vous le figure d'un garçon d'esprit, et capable pour obliger un galant homme.

DESTAILLANDAC.

Pour dé l'esprit, milord, c'est l'indigéne du pays, quant

à l'obligeance, c'est l'essencé dé mon état ; selon lé tems, et les gens.

LE BARONET.

Vous pouvez me rendre un grand service.

DESTAILLANDAC.

Parlez, milord, et comptez sur tout le zélé dont je suis susceptible.

LE BARONET.

Mon ami, je suis changé grandement, et je suis devenu un ennuyeux, maussade.

DESTAILLANDAC.

Qué dités-vous là, jé né mé suis point apperçu du changément.

LE BARONET.

Air : *de Catinat.*

Autrefois j'étais gai, charmant,
Je ne pensais que boire et rire,
Nos belles inutilement
Faisaient des frais pour me séduire ;
En dépit de l'amour anglais,
Je restais dans l'indifférence ;
Mais pour me prendre en ses filets,
L'autre il était venu de France.

DESTAILLANDAC.

Jé vous comprends et vous déviné. Cet amour vénu dé France, vous est arrivé dans les beaux yeux dé madame Derval...

LE BARONET.

Vous devinez très-bien.

DESTAILLANDAC.

Jé déviné encoré qué vous désirez qué l'on parlé dé vous a ladité damé...

LE BARONET.

A merveille... parce que, voyez-vous, quand je me trouvais auprès d'elle, je ne pouvais pas m'exprimer, parce que l'amour en français il est très-difficile pour un anglais.

DESTAILLANDAC, *à part.*

Bon ! nous ténons lé baronet, et céci peut nous mener loin..

LE BARONET.

Eh bien ! ma cher ami?

DESTAILLANDAC.

Jé fais une réflexion, milord,.. je n'ai pas un grand as-

cendant sur l'esprit dé la dame... mais, M. Dugai-Trouin, son parent, pourrait mieux qué moi...

LE BARONET.

M. Dugai-Trouin! (*à part.*) Un homme que je devais haïr, le prendre pour ma confident! (*haut.*) Non, je n'oserai jamais pour proposer à lui.

DESTAILLANDAC.

Prenez garde, M. le baronet, vous ne connaissez pas lé capitaine, il vous honore, il vous estime, jé dis plus, il vous aime.

LE BARONET.

Comment! vous pensez, il aime moi ?

DESTAILLANDAC.

Vous l'y forcez, milord, par les égards, les bontés dé votré complaisance qué dépuis quelqué tems...

LE BARONET.

C'est égal, je pourrai jamais résoudre a lui donner semblable commission.

DESTAILLANDAC.

Distinguons, distinguons.

Air : *de Pellegrain.*

Là-dessus les pétites gens
Ont un système ridicule,
Et dé sé montrer obligeans,
Ils se font un certain scrupule;
Mais, monsieur, sachez qu'à la cour
Bien différemment on raisonne;
Il est beau dé servir l'amour
Quand c'est l'amitié qui l'ordonne.

LE BARONET.

Vous croyez que je pouvais me flatter... que ce brave homme...

DESTAILLANDAC.

Laissez-moi faire, je vais lui parler. (*il va a Dugai.*)

LE BARONET.

L'idée du pétit, il est très-bon... cependant, j'aurais mieux aimé qu'il me servit tout seul, parce qu'avec les guinées tout est payé... mais avec M. Dugai-Trouin, c'est tout différemment.

Air : *Vaud. du Printems.*

J'éprouve de la répugnance
A l'employer en ma faveur,

Je sens que la reconnaissance ;
Malgré moi, viendra dans le cœur.
Je me trouve mal à mon aise,
Car si par son moyen je plais,
Mon amour pour une française
Va me faire aimer un français.

Et c'était fort désagréable. (*à part.*) Cependant, je pouvais aimer celui-ci parce qu'il est ma prisonier, sans quoi ce diable de Dugai il ferait beaucoup de mal à les anglais.

DUGAI, *à Destaillandac, dans le fond.*

Non, morbleu !

DESTAILLANDAC.

Mais, songez-donc quel parti nous pouvons tirer...

DUGAI.

Je n'y consentirai jamais.

DESTAILLANDAC, *à Dugai.*

A la bonne heure. (*il quitte Dugai, et allant vers le baronet.*) Il y consent.

LE BARONET.

Ah ! mon ami, combien je suis enchanté... madame Derval doit venir ce matin ; je vais donner les ordres pour qu'on l'envoie d'abord. (*s'en allant à Dugai.*) Ah ! mon cher M. Dugai-Trouin, je remercie infiniment...

DESTAILLANDAC, *au baronet.*

Allons, c'est bon, laissez-nous convenir de nos faits.

SCENE III.

DUGAI-TROUIN, DESTAILLANDAC.

DESTAILLANDAC.

Vous voyez un homme qui s'en va pénétré, pour vous ; d'estimé, d'amitié, dé reconnaissancé, et dé tous les sentimens dont un baronet est supceptiblé.

DUGAI.

Et a quel propos ?

DESTAILLANDAC.

A propos dé cé qué vous allez parler pour lui à votre belle cousiné.

DUGAI.

Moi !

DESTAILLANDAC.

Vous né pouvez vous en empêcher; il a votré parolé.

DUGAI.

Ma parole !

DESTAILLANDAC.

Jé viens dé la lui donner.

DUGAI.

Comment ! après mon refus...

DESTAILLANDAC.

Réfus très-noblé, sélon vous, et très-déplacé sélon moi, quand il s'agit d'accélérer lé moment dé votré rétour en France...

DUGAI.

Mais ce moyen honteux...

DESTAILLANDAC.

Honteux... Et dé quoi s'agit-il ? dé prier votré cousiné dé feindré un peu d'amour pour lé baronet ? est-cé donc uné chosé si terriblé pour uné femmé qué dé paraîtré aimer un hommé dont elle né sé soucie? — Madame Derval a dé l'esprit, elle est vive et folâtré, elle sé féra un ju dé cetté pétité espiéglérié...

DUGAI.

Mais, moi, puis-je lui proposer ?

DESTAILLANDAC.

Vous lé pouvez, vous lé dévez.

DUGAI.

Non.

DESTAILLANDAC.

Air : *En vérité c'est étonnant.*

Tourville ést là qui vous attend.

DUGAI.

Toute feinte est une bassesse.

DESTAILLANDAC.

Eh! quoi ! la feinte d'un instant!...

DUGAI.

Répugne à ma délicatesse.

DESTAILLANDAC.

Mon zèle vous crie en cé jour.

DUGAI.

Je sui sourd au cri de ton zèle.

DESTAILLANDAC.

Vous né pouvez pas être sourd
Lorsqué Tourville vous appelle.

DUGAI.

Cette idée de fuite, d'évasion...

DESTAILLANDAC.

Cé scrupule eut été récévablé lorsqué vous aviez la villé pour prison...

Air *nouveau*.

Quand sur parolé on sé voit rétenu,
S'en affranchir serait se faire injuré;
Mais sous la clé., quand on est détenu,
Tout est permis pour briser la serruré.

DUGAI.

Surtout, lorsque sans motif, sans prétexte, je me vois jetté dans une citadelle, où les mauvais procédés du gouverneur, n'ont cessé qu'au moment où il a cru plaire à ma cousine en me traitant moins mal.

(*On entend une marche militaire.*)

DESTAILLANDAC.

Qu'entends-je?... uné musiqué militaire...

DUGAI.

C'est la garde montante dans la cour du château.

DESTAILLANDAC, *s'approchant du parapet.*

Effectivement... voilà lé gouverneur qui passe en révué sa pétité troupe... comment diable! il a presque l'air martial... Madame Derval!

DUGAI, *allant au parapet.*

Madame Derval...

DESTAILLANDAC.

Elle traverse la cour.

DUGAI.

Elle vient par ici.

DESTAILLANDAC.

Voyez-vous, commé lé gouverneur la salue gracieusément... Elle est dans l'escalier; elle monté...

DUGAI.

Ma chère cousine! je vais la voir...

Air : *Ah! cette promesse.*

Quel moment prospère!
Pour elle et pour moi
Je renais, j'espère,
Lorsque je la voi.

Dans un indigne repos
Lorsqu'ici je me tourmente,
L'amitié tendre et constante,
M'y fait oublier mes maux.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DERVAL.

DUGAI, Mad. DERVAL.

Quel moment propère,
Pour vous et pour moi!
Je renais, j'espère,
Lorsque je vous voi!

DESTAILLANDAC.

Vous arrivez à propos, madame, pour joindre votre éloquencé à mes sollicitations auprès du capitaine.

Mad. DERVAL.

De quoi s'agit-il?

DESTAILLANDAC.

En deux mots, lé voici. Lé baronet vous aimé, et né sachant comment vous lé diré, il a chargé monsieur dé la commission; monsieur s'y réfuse par délicatessé, moi, j'insisté par prudencé; sans douté vous lé voudrez par raison.

DUGAI.

Oui, Destaillandac prétend que je dois vous engager à faire semblant de répondre à ce ridicule amour.

Mad. DERVAL.

C'est déjà fait, mon cher cousin.

DUGAI.

Comment!

Mad. DERVAL.

J'avais besoin du gouverneur pour arriver jusqu'à vous... il était sauvage, je l'ai apprivoisé.

DESTAILLANDAC.

D'après lé diré dé madame, vous voyez qué l'affairé est en bon train, et qu'il né s'agit plus qué dé la suivré.

DUGAI.

Mais enfin, puis-je me prêter...

DESTAILLANDAC.

Quand il sera question dé battré l'ennemi, nous vous laissérons fairé; mais, puisqu'il né s'agit qué dé lé tromper, né nous entravez pas, sandis! né nous entravez pas.

Mad. DERVAL.

Vous le voudriez en vain, mon parti est pris : le hazard nous a fait rencontrer à Plymouth, moi libre et vous prisonnier; pour avoir accès près de vous, il m'a fallu solliciter le gouverneur, chercher à lui paraître aimable, le rendre amoureux, et certes, je n'en serai pas pour mes frais.

DUGAI.

Quelque peu dangéreux que soit un pareil soupirant, je vous avoue que je verrais avec peine...

Mad. DERVAL.

Ah ! mon ami!

DESTAILLANDAC.

Qué dités vous là ?... vous n'avez donc jamais régardé en facé lé baronet, c'est un épouvantail d'amour...

Mad. DERVAL, *à Dugai.*

Air : *Avouez sans équivoque.*

Vous savez que je vous aime,
J'en fais mon bonheur suprême,
Je serai toujours la même,
Toujours la même ;
Mon cœur peut feindre un instant
Sans jamais être inconstant.

DUGAI.

Je connais votre constance,
J'en conserve l'assurance,
Et pourtant mon cœur balance,
Mon cœur balance ;
La feinte vous gênera
Et l'amour en souffrira.

DESTAILLANDAC.

C'est un sot que l'on abuse ;
Par une innocente ruse,
L'amour même en est l'excuse
En est l'excuse ;
Chez madame, un tel détour
Est uné preuvé d'amour.

DUGAI.

Oh ! peut-être qu'à ton zèle
A votre amitié fidèle,
Je devrais être rébelle
Etre rébelle ;
Mais, vous le voulez tous deux,
Il faut se rendre à vos vœux.

DESTAILLANDAC.

C'est fort bien fait dé sé rendré,
Agissons sans plus attendre;
Mais sachons bien nous entendre,
Bien nous entendre;
Conduisons-nous prudemment
Pour hâter l'évènement.

ENSEMBLE.

Agissons sans plus attendre, ect.

DUGAI.

C'est fort bien, agissons; mais, comment? où tout cela nous mènera-t-il?

DESTAILLANDAC.

Jé n'en sais rien encore; mais, avec lé tems, madame et moi, nous saurons bien trouver quelqué moyen.

Mad. DERVAL.

C'est possible... J'ai déjà vu le capitaine suédois, à qui vous avez sauvé la vie; il brûle de vous en témoigner sa reconnaissance; il est indigné de la perfidie des anglais, et des mauvais traitemens qu'ils vous ont fait éprouver; son vaisseau est en rade, et à vos ordres, si le bonheur veut que nous trouvions le moment d'en profiter.

DUGAI.

Ah! je suis bien sûr de son dévoument.

DESTAILLANDAC.

Vous avez raison d'en être sûr. Il faut l'entendre faire votre éloge!

Mad. DERVAL.

Je compte sur lui, quand il en sera tems: en attendant, voilà qui est convenu. Vous m'avez parlé pour le gouverneur; c'est un homme très-aimable, un garçon charmant, que je ne puis souffrir, et je ne saurais mieux faire que de l'aimer.

DUGAI.

Ah! je vous ai dit tout cela!...

Mad. DERVAL.

Je vais le voir, en sortant, et lui porter ma réponse.

DESTAILLANDAC.

Et moi, jé rétourné à mes malades, dé peur qu'ils né guérissent en mon absencé.

Mad. DERVAL.

Vous allez d'abord m'accompagner, parce que vous pouvez m'être utile. (*bas à Destaillandac.*) Mon cher, le tems presse, les anglais ont refusé l'échange de Dugai-Trouin ; ce qui suppose des intentions perfides.

DESTAILLANDAC.

C'est un peu lé tic du pays.

Mad. DERVAL.

Nous ne saurions trop nous hâter de travailler à la délivrance de notre ami.

DESTAILLANDAC.

Et lé plutôt, séra lé mieux.

DUGAI.

Que complotez-vous donc là ?

Mad. DERVAL.

Soyez sans inquiétude.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Je ne veux que votre bonheur,
C'est pour vous seul que je vous aime,
Et soyez sûr que votre honneur,
Ne m'est pas moins cher qu'à vous-même.
Pour vous tirer de ce séjour,
A mon zèle vous devez croire ;
Laissez-vous guider par l'amour
Quand il veut vous rendre à la gloire.

DESTAILLANDAC.

Et sans douté, capitaine, l'amour et la gloire, la gloire et l'amour.

DUGAI, *à madame Derval.*

Même air.

Par vos conseils aveuglément
Je veux bien me laisser conduire,
Je m'abandonne entièrement
A ce que l'amitié désire ;
Ailleurs, je vous résisterais,
Il faut ici que je me taise,
Je suis prisonier des anglais
Et dans les fers d'une française.

DESTAILLANDAC.

Eh donc ! nous voilà d'accord.

ENSEMBLE.

DUGAI.

Agissez sans plus attendre, etc.

Mad. DERVAL, DESTAILLANDAC, *s'en allant.*

Agissons sans plus attendre, etc.

(*Ici, on relève la sentinelle.*)

SCENE V.

DUGAI-TROUIN, *seul.*

Je n'ose me livrer à l'espoir qu'ils me donnent; mais, avec quelle impatience je vais attendre le succès de leurs soins.

Air *de Wicht.*

A peine à la fleur de mon âge,
Combien je souffre, ô mon pays!
De voir en ces lieux mon courage
Enchaîné par tes ennemis.
A ma liberté que j'envie,
Si je brûle d'être rendu,
C'est pour te consacrer ma vie
Et réparer le tems perdu.

(*Se retournant vers la mer.*)

Tout-à-l'heure, du haut de cette plate-forme, j'apercevais la flotte française... Mais, que me veut ce soldat?...

LE SOLDAT.

Honour to the brave Dugai-Trouin.

DUGAI.

I' thank you my friend.

LE SOLDAT.

Jam very sorry to see you in a prison.

DUGAI.

Il est fâché de me voir prisonier.

LE SOLDAT.

Jam aschamed to be the guardian of au hero.

DUGAI.

Je ne suis pas un héros... Jam a soldier like you friendof the braves of all countries. (*il donne la main au soldat.*)

LE SOLDAT.

J'ill never forgive such a moment.

DUGAI.

Nory. Non sans doute, je n'oublierai jamais une telle marque d'estime. Ce soldat paraît un brave homme. Ce n'est pas sa faute, si nous sommes ennemis.

Air de Wicht.

Que la guerre soit juste, ou non,
Toutes les fois qu'il faut combattre,
Sans en rechercher la raison,
Aveuglément il faut se battre;
Le soldat respecte et défend
L'état qui de son bras dispose;
Mais le soldat n'est pas garant
De la justice de la cause.

SCENE VI.

DUGAI-TROUIN, DESTAILLANDAC.

DESTAILLANDAC, *mystérieusement.*

Ah! M. Dugai-Trouin, vous né savez pas cé qui sé passe là-bas.

DUGAI.

Quoi donc?

DESTAILLANDAC.

Madame Derval est avec lé gouverneur.

DUGAI.

Eh bien?

DESTAILLANDAC.

Ah! monsieur, commé cette femme-là vous aime! commé elle est finé, insinuanté...Dévinez-vous cé qu'en cé moment ellé demande au gouverneur?

DUGAI.

Non.

DESTAILLANDAC.

Dé vénir dîner chez elle, et dé vous emméner avec lui, parcé qué, dit notre aimable veuve, cé n'est pas dans une citadelle, enfermé dé verroux, entouré dé grilles et ménacé dé baïonnettes, qne l'on peut parler d'amour.

DUGAI.

Mais, jamais, sir Bomston, ne consentira...

DESTAILLANDAC.

Attendez... quand jé suis sorti, l'affaire était en bon train, madame Derval rédoublait d'instance... lé gouverneur était vivément ému, et je ne répondrais pas qu'il ne donnât dans le panneau, et ce serait justice que la ruse retombât sur le rusé. Chut! voici lé gouverneur, et nous allons savoir le résultat dé la négociation.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE BARONET.

LE BARONET, *à Dugai.*

Ah ! mon ami, je suis dans l'enchantement, dans le délire de la joie ; vous êtes ami parfaitement...

DUGAI.

Monsieur, je suis...

LE BARONET.

Mon ami, vous avez servi moi à merveille. Madame Derval il m'a dit tous les charmantes choses que vous avez parlées pour moi ; aussi, je remercie vous infiniment.

DUGAI.

Ma foi, monsieur, il n'y a pas de quoi.

LE BARONET.

Je demande pardon...

Air : *Du tableau en Litige.*

Mon cher ami, cet bon office
Il est le plus grand des bienfaits ;
Mais croyez que d'un tel service
Vous ne repentirez jamais.
Par vous, s'il arrive qu'on m'aime,
Ah ! puissiez-vous dans ce séjour,
Très-long-tems, juger par vous-même,
Que je suis constant en amour !

DUGAI.

Bien obligé...

LE BARONET.

Ah ! que vous avez une aimable parente ! comme elle m'avait dit des phrases gracieuses ! Je dinais auprès d'elle, aujourd'hui... elle a prié moi, et vous avec, et je avais accepté.

DUGAI.

Pour nous deux ?

LE BARONET.

Oui, pour nous deux.

DESTAILLANDAC, *bas à Dugai-Trouin.*

Vous l'entendez ?

DUGAI.

Je n'en reviens pas.

DESTAILLANDAC, *de même.*

C'est lé lion dévénu amoureux.

LE BARONET.

Nous allons dans son maison, ailleurs, parce qué, voyez-vous, elle ne voulait pas que l'on parlait d'amour dans une forteresse.

DESTAILLANDAC.

Elle a raison; attendu qué lé petit dieu de Cythère aimant à voltiger...

LE BARONET.

Oui, et je trouvais très-fin, très-délicat... Ainsi, mon cher, je vous menais aujourd'hui.

DUGAI.

Monsieur, je n'ai rien à vous refuser.

LE BARONET.

Vous êtes prisonier, mais il est égal, je vous fais cet plaisir volontiers. (*à part.*) Je prendrai les précautions nécessaires...

DESTAILLANDAC, *bas à Dugai.*

Qué pensez-vous dé cé prémier pas?

DUGAI, *à Destaillandac.*

Qu'il faudra bien me résoudre à profiter de sa bonne volonté.

LE BARONET.

Je avais imaginé un moyen très-favorable pour le projet: je faisais semblant d'être méchant, sévère, et de renfermer vous dans votre chambre; je prenais le clé... tout le monde vous plaignait, et moi, je emmenais vous pour divertir.

DESTAILLANDAC.

Fort bien.

LE BARONET.

Vous montez dans la carosse, avec moi: un grand manteau, un chapeau rabattu, et la sentinelle ne reconnaît pas du tout. N'est-ce pas bien imaginé?

DUGAI.

Ah! milord, c'est un trait de génie!

LE BARONET.

Vous trouvez, n'est-ce pas?

DESTAILLANDAC, *bas au baronet.*

On voit bien qué milord est inspiré par l'amour.

LE BARONET, *bas à Destaillandac.*

Taisez-vous, petit badin. (*haut.*) Mon cher Destaillandac, vous êtes un jovial... un drôle : vous dinerez aussi avec nous.

DESTAILLANDAC.

Milord, cet honneur...

LE BARONET.

Il faudra beaucoup amuser... Il faudra être gai, trinquer et chanter des chansons d'amour, pour boire.

DESTAILLANDAC.

Oui, milord, nous chanterons, nous boirons. (*à part.*) Et beaucoup, j'espère.

LE BARONET.

Air : *Je regardais Magdelinette.*

Vous verrez quand je suis à table,
Comme la gaîté me va bien.

DUGAI.

Vous êtes déjà fort aimable,
Et la gaité ne gâte rien.

LE BARONET.

Comme un diable, je bois, je chante,
Nous trinquerons jusqu'à ce soir.

DUGAI.

Cette fête sera charmante,
Je voudrais déjà vous y voir.

LE BARONET.

Allons, mes amis, les cheval sont dans le carosse, nous allons partir d'abord.

ENSEMBLE.

DESTAILLANDAC.
Lé gouverneur est sûr dé plaire,
Et vraiment il est enchanté.
Cé dîner nous séra prospère,
C'est très-bien d'avoir accepté.

LE BARONET.
Enfin j'avais l'espoir de plaire,
Et vraiment je suis enchanté ;
Ce dîner me sera prospère,
J'ai bien fait d'avoir accepté.

DUGAI, *à part.*

Pour me servir, que vont-ils faire ?
Ont-ils un projet arrêté !
Enfin, que faut-il que j'espère ?
Me rendront-ils ma liberté ?

LE BARONET, *bas à Destaillandac.*

A boire beaucoup je m'apprête,
Pour être plus vif, plus joyeux,

Quand Bacchus il tournait le tête,
Le cœur était plus amoureux.

TOUS ENSEMBLE, *en s'en allant.*

DUGAI.

Pour me servir que vont-ils faire ? etc.

LE BARONET.

Enfin j'avais l'espoir de plaire ? etc.

DESTAILLANDAC.

Le gouverneur est sûr de plaire, etc.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une antichambre derrière laquelle une porte à deux battans et une croisée de chaque côté, laissent voir une autre pièce percée, en face du spectateur, d'une large fenêtre qui donne sur le jardin : c'est dans cette pièce, dont la porte est fermée au lever de la toile, que madame Derval, Dugai-Trouin, le Baronet et Detsaillandac sont à table. Madame Prattler arrive, seule, et prête l'oreille, un moment, sans rien dire.

SCENE PREMIERE.

Mad. PRATTLER.

Ils sont encore à table; voyons s'ils n'ont besoin de rien... Au reste ? ils sonneront... Madame Derval donne à dîner au gouverneur du fort avec un de ses amis qui paraît étranger. C'est peut-être un français ! oh ! oui, car il est bien poli, bien aimable... Est-ce qu'ils seraient tous comme cela !... Je n'oublierai jamais celui qui a logé ici pendant quelque jour. Ah ! qu'il était séduisant et dangereux !

Air : *de Lisbeth.*

Ce français me faisait la cour
Avec infiniment d'adresse,
Il me demandait du retour,
Et quoique sourde à son amour
Il fit chanceler ma sagesse;
A ses propos galans et doux,
Sans le vouloir, prêtant l'oreille,
J'avais promis un rendez-vous,
Par bonheur, il partit la veille.

(*on rit dans le fond.*)

Il me semble que j'entends rire le gouverneur..... il s'amuse... Mais par quelle raison a-t-il donné l'ordre que personne n'entrât, ni ne sortit de la maison ! et puis, ses domestiques qui ne quittent pas la porte, ces gens qui vont et viennent dans la rue en observant ce qui se passe ici.... Au surplus, cela ne me regarde pas.

SCENE II.

Mad. PRATTLER, Mad. DERVAL, DESTAILLANDAC, *sortent de la pièce du fond.*

Mad. PRATTLER.

Je venais voir si madame avait besoin de quelque chose.

Mad. DERVAL.

Non, madame Prattler.

DESTAILLANDAC.

Pardonnez-moi, songez, madame Prattler, qu'il nous faut du punch, beaucoup de punch, et dépêchez-vous dé préparer tout cé qui est nécessaire pour la confection de ce punch.

Mad. PRATTLER.

Je vais m'en occuper.

DESTAILLANDAC.

Au rhum, entendez-vous.

Mad. PRATTLER, *sortant.*

Oui, oui.

DESTAILLANDAC.

De la Jamaïque.

SCENE III.

DUGAI-TROUIN, LE GOUVERNEUR, *à table dans la pièce du fond*, Mad. DERVAL, DESTAILLANDAC, *dans celle de devant.*

Mad. DERVAL.

Je n'ai pas encore pu vous parler en particulier; tandis que M. Dugai-Trouin retient le gouverneur à table, causons un peu de nos affaires... Où en sommes-nous!

DESTAILLANDAC.

Nous sommes en bon chémin.

Mad. DERVAL.

Vous avez vu le capitaine suédois?

DESTAILLANDAC.

Jé l'ai vu; lé canot séra prêt à l'entrée dé la nuit, à huit heurés; il n'en est pas encore sept. Lé gouverneur reste avec nous ici jusqu'à dix, et jé mé chargé, moi, dé lé faire boire et dé l'énivrer, dé sorté qué monsieur Dugai-Trouin pourra

s'esquiver sans qu'il s'en apperçoivé. Jé sais qué lé gouverneur a pris des précautions et qué ses gens né quittent pas la porté dé la maison ; mais par lé moyen d'une échellé dé cordé qué j'ai là, et secondé des ombres de la nuit, il descendra par cette fenêtre qui donné sur lé jardin ; là, il escalade lé mur qui n'est pas très-haut ; il réjoint le canot qui n'est qu'à deux pas, et, dans cinq minutes, il arrivé au vaisseau que monte M. dé Tourville.

Mad. DERVAL.

Et vous l'accompagnez...

DESTAILLANDAC.

Non, j'ai dans cetté villé mon pétit établissement qui prospèré ; mes malades mé profitent, le splen mé rend beaucoup et jé démeuré...

Mad. DERVAL.

Mais, ne craignez-vous pas la vengeance du gourverneur?

DESTAILLANDAC.

Aucunément... et jé sais bien comment l'empêcher dé s'en prendré à moi... Mais vous-mêmé, madamé, né rédoutez-vous pas lé ressentiment du baronet?

Mad. DERVAL.

Ah ! ne parlons pas de moi.

Air : *Du vaud. de Florian.*

Dussai-je éprouver tous les maux
Que son ennemi peut me faire,
Je ne songe qu'à ce héros,
A son pays si nécessaire,
Aux dangers puis-je réfléchir
Alors qu'au gré de mon envie,
Tout à-la-fois, je puis servir
Et mon amant et ma patrie.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DUGAI-TROUIN, LE GOUVERNEUR, *sortant de la chambre du fond.*

LE BARONET.

Ah ! madame, c'était fort joli, vous laissez nous à table seuls.

Mad. DERVAL.

Milord, je connais l'usage de votre pays.

LE BARONET.

Il est fort bon pour les anglaises qui sont réservées, sérieuses; mais les françaises, il avait l'esprit badin et folâtre, ils entendent le plaisanterie et se tenaient à table fort bien, toujours.

DUGAI.

Ma foi, M. le gouverneur, vous êtes un convive charmant.

LE BARONET.

Je tâchais, voyez-vous, de prendre les manières de France; c'était les plus agréables, selon moi.

Air : *Il m'en faut une.*

A la française
Je veux, de ce moment,
Vivre à mon aise,
Dans ma gouvernement;
Si j'étais le mari,
De cet objet chéri;
Quittant la mode anglaise,
Je serais un mari
A la française.

DESTAILLANDAC.

Ma foi! milord, vous n'aurez pas de peine, vous avez tout ce qu'il faut pour cela.

LE BARONET.

Je veux être encore mieux.

DESTAILLANDAC.

Oui, quand le punch viendra.

LE BARONET.

Ah! vous verrez, vous verrez.

DESTAILLANDAC.

Jé lé crois d'avancé. (*à part.*) Jé compté beaucoup sur lédit punch pour nous rendre tous contens.

LE BARONET.

Et quand cette liqueur charmante il était versée par la main de Hébé, je sens que je serais volontiers un petit Jupiter.

DESTAILLANDAC.

Un pétit Jupiter... Cé qué vous dites là, milord, est divin... et quand vous seriez dé mon pays...

LE BARONET.

Ah! ça, nous voulons rester à table long-tems encore, jusqu'à minuit.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Mad. PRATTLER.

Mad. PRATTLER.

Monsieur le gouverneur...

LE BARONET.

Ah ! madame Prattler, je étais fort satisfait.

Mad. PRATTLER.

Monsieur, c'est bien de l'honneur pour moi... mais...

LE BARONET.

En vérité, le cuisinier il est un garçon habile.

Mad. PRATTLER.

Je suis enchantée que milord soit content ; mais, je venais lui dire...

LE BARONET.

Je reviendrai une autre fois souvent ; j'espère...

Mad. PRATTLER.

Je suis très-flattée... Mais, il y a là une ordonnance, milord, qui demande à vous parler.

DESTAILLANDAC.

Faites monter...

Mad. PRATTLER.

Monsieur le gouverneur à expressément défendu que personne n'entrât ici.

LE BARONET.

Oui, oui, il est vrai. (*à Dugai-Trouin.*) Parce que, voyez-vous, je ne voulais pas que personne savait que vous n'étiez pas dans le citadelle, à présent.

DUGAI.

Ah ! milord, comme vous songez à tout !

LE BARONET, *bas à Destaillandac.*

Un gouverneur il devait mêler le prudence avec l'amour.

Mad. PRATTLER.

Que répondrai-je, milord ?

LE BARONET.

Je vais recevoir là-bas, dans votre chambre. (*il va prendre son chapeau.*)

DESTAILLANDAC.

Le punch sera-t-il aussi bon que le dîné, madame Prattler?

Mad. PRATTLER.

Je m'en flatte.

DESTAILLANDAC.

Songez qué monsieur lé gouverneur, il le veut fort dé rhum.

Mad. PRATTLER.

Vous serez content..

LE BARONET, *prenant la clé du cabinet.*

(*A part.*) Comme le fenêtre de là, il voyait le jardin, il est assez prudent que je prenais le clé. (*haut.*) Je revenais tout de suite. (*il sort.*)

SCENE VI.

DUGAI-TROUIN, DESTAILLANDAC, Mad. DERVAL.

Mad. DERVAL

Jusqu'ici, tout va bien : mais, nous avons encore une heure de jour, pendant laquelle il faut prendre patience.

DESTAILLANDAC, *avec empressement.*

Et j'espèré qué, démain matin, lé soleil né sortira dé l'onde, qué pour saluer Dugai-Trouin, sur lé vaisseau dé Tourville ; lé canon, dé la flotte française, nous annoncéra cet heureux moment.

DUGAI.

Dugai, sur le vaisseau de Tourville, et rencontrant une flottte anglaise ! ah ! mes amis, quel beau jour !... Mais, ma chère cousine, nous allons nous séparer ; je vous laisse en pays ennemi... cette idée...

Mad. DERVAL.

Ne doit pas vous inquiéter... Tous mes arrangemens sont pris pour repasser en France, où j'espère que nous nous rejoindrons bientôt. Cependant... quand je songe aux nouveaux dangers qui vous attendent sur les mers...

DUGAI.

Des dangers ! ce n'est que pour les braver encore que je désire ma liberté.

Mad. DERVAL.

Je reconnais-là le brave Dugai.

DUGAI.

Un marin, un français ne songe point au péril, il n'envisage qué le succès.

Air : *de Guillaume le Conquérant.*

Voyez nos superbes vaisseaux
Partant, s'éloignant de la terre,
Aux cris joyeux des matelots,
Appeler et chercher la guerre.
Que ce spectacle est ravissant!
Qu'il inspire un noble courage,
Pour le suivre, ô charme puissant!
Tous les cœurs quittent le rivage.
Braves marins, rassemblez-vous, } *bis.*
Courez, volez à la victoire, }
En répétant ces mots si doux,
Ces mots sacrés, ces mots si doux,
Tout pour la gloire.

Ensemble.

Braves marins, rassemblez-vous, etc.

DUGAI.

Le ciel exauçant tous mes vœux,
Bientôt, le combat se présente,
Plus ce combat est dangéreux,
Plus encor la valeur augmente.
Arrive enfin l'heureux instant,
Le francais saute à l'abordage,
Il attaque, il est triomphant,
Il est maître de l'équipage.
Braves marins, rassemblez-vous, etc.

Ensemble.

Braves marins, etc.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mad. PRATTLER.

Mad. PRATTLER.

Voilà une lettre pour madame.

Mad. DERVAL, *prenant la lettre.*

Je vous remercie. (*madame Prattler sort.*) Vous permettez... elle est du capitaine suédois.

DUGAI ET DESTAILLANDAC.

Du capitaine...

Mad. DERVAL.

Oh! ciel!

DUGAI.

Que vous mande-t-il?...

DESTAILLANDAC.

Aurait-il changé d'avis ?...

Mad. DERVAL.

Ecoutez. (*elle lit.*)

« Il n'y a pas une minute à perdre, si vous voulez que M. » Dugai-Trouin profite du canot que je tiens à sa disposition; » je sais, de bonne part, que le gouverneur a reçu, de l'ami- » rauté, l'ordre de faire transférer son prisonier à Londres, » cette nuit même. On prétend qu'il s'agit de la dénonciation » relative à la ruse de M. Dugai-Trouin, lorsque, pressé par » l'ennemi, il a remplacé son pavillon par un neutre : cette » affaire peut devenir très-grave, et, s'il en est encore tems, » je le répète, il n'y a pas un moment à perdre, M. Dugai- » Trouin ne peut douter de mon dévouement et de mon zèle. »

DUGAI.

Quel affreux contre-tems, morbleu !

Mad. DERVAL.

Que faire ?

DESTAILLANDAC.

Saisir l'instant, pour tenter l'escalade.

DUGAI.

Mais, il fait encore un peu jour...

DESTAILLANDAC.

Nous n'avons pas d'autre moyen. (*il va vers la porte du fond.*) Nouvel obstacle, point de clé...

TOUS.

Point de clé !...

DESTAILLANDAC.

C'est là le cas de l'effraction. Eh ! vite, eh ! vite. (*ils s'approchent de la porte.*)

Mad. DERVAL, *voyant le gouverneur.*

Le gouverneur !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE BARONET.

LE BARONET, *pensif, et à part.*

Cet ordre de transférer le prisonier, à minuit, me contrarie beaucoup... Une fois qu'il sera parti, madame Derval il voudra peut-être plus me recevoir ; ne disons rien, et profitons de la soirée, pour me avancer auprès d'elle...

Mad. DERVAL.

Il a l'air bien pensif...

DUGAI.

Vous avez été long-tems absent ?

DESTAILLANDAC.

Lés dépêchés étaient importantes, apparemment ?

LE BARONET.

Oui, en vérité, et je ne pouvais pas rester aussi long-tems que je croyais.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, Mad. PRATTLER, *apportant le punch, va pour entrer dans la pièce du fond.*

Mad. PRATTLER.

Messieurs, voici le punch.

DESTAILLANDAC.

Milord, voici le punch.

LE BARONET.

Le punch... il faudra bien prendre le punch pour le boire.

Mad. PRATTLER.

Eh bien... et la clé ?

LE BARONET.

Oh ! c'était moi qui l'avais emporté, par distraction. (*il va ouvrir.*)

DUGAI, *à madame. Derval.*

Il est clair qu'il a reçu l'ordre... tout est perdu...

Mad. DERVAL.

Quel parti prendre !

LE BARONET, *prenant Destaillandac à part.*

Je voudrais bien, mon ami, avoir un moment particulier, pour parler seul avec madame Derval.

DESTAILLANDAC, *à part.*

Bon !... (*haut.*) Jé vous entends ; laissez-moi faire... (*à madame Derval.*) Lé gouverneur vous démandé un moment d'entretien... Restez-là... (*haut.*) Allons, messieurs, lé punch nous attend ; madame Derval né s'en soucie pas beaucoup ?

Mad. DERVAL.

Non, messieurs, et je vous demande la permission de ne pas me mettre à table.

DESTAILLANDAC.

Et nous qui sommes amateurs, nous allons voir s'il est bon.., (*bas au baronet.*) Vous viendrez la trouver, sans faire semblant de rien... Et moi, j'occuperai, là, M. Dugai-Trouin.

LE BARONET.

Vraiment...

DESTAILLANDAC.

Réposez-vous sur mon adresse...

LE BARONET, *bas à Destaillandac.*

Mon ami, elle m'a regardé.

(*Ils vont se mettre à table : le baronet fait placer Dugai-Trouin, le dos tourné au public, et se met vis-à-vis de lui.*)

Mad. DERVAL, *sur le devant de la scène.*

Voici donc l'instant d'accomplir nos projets, et, si cet instant m'échape, plus d'espérance. Le gouverneur va venir me parler de sa passion ridicule; tâchons de l'occuper si bien, qu'il ne s'apperçoive pas de ce qui se passera là-dedans.

Air : *Que dites-vous, ô peine extrême.*

Pour un moment soyons coquette,
Flattons une ardeur indiscrette,
Un tel effort doit me couter,
Cependant il faut le tenter.
Soyons coquette,
Un tel effort doit me couter,
Cependant il faut le tenter.

Oui ; mais aurais-je assez d'adresse,
Assez de charme et de finesse?
Inspire-moi, dieu des amours!
Oui, c'est à toi que j'ai recours,
Je ne puis rien sans ton secours,
Soutiens mon espoir,
Prête-moi ton pouvoir.

LE BARONET, *se lève de table et vient sur le devant de la scène.*

(*A part.*) C'était le bon moment, je crois.

Mad DERVAL, *à part.*

Le voici.

LE BARONET, *à part.*

M. Dugai-Trouin il est tout entier à la conversation; il ne peut me voir, et moi, je le verrai toujours. (*il salue.*) Madame...

Air : *Vaudeville de l'Avare.*

Souffrez qu'en secret je profite
Dun aussi précieux instant,

Mad. DERVAL.

Quoi ! si promptement, milord quitte
D'excellent punch qu'il aime tant!

LE BARONET

Le punch était fort agréable,
Mais serait-il encor meilleur,
L'amour ne boit pas de bon cœur,
Lorsque Vénus n'est pas à table.

(*A part, s'applaudissant de ce qu'il a dit.*)

Je avais bien trouvé.

(*Pendant toute cette scène, madame Derval est occupée de ce qui se passe dans la chambre du fond, et tâche d'en détourner le gouverneur.*)

Mad. DERVAL.

Me comparer à Vénus... ah ! monsieur le gouverneur !

LE BARONET.

Je avais peut-être tort ; car, Vénus il n'était pas cruelle.

DESTAILLANDAC, *dans le fond.*

Allons, M. Dugai-Trouin, à la santé dé milord Bomston.

DUGAI.

Volontiers, à l'aimable gouverneur.

LE BARONET.

Bien obligé... (*à part.*) Ils buvaient là-bas ; moi, je faisais l'amour, ici... Chacun il est à son affaire... Courage, Bomston... (*haut.*) Ah ! madame Derval...

Mad. DERVAL.

Eh bien, milord.

LE BARONET, *soupirant.*

Ah !... bon dieu ! bon dieu !

DUGAI, *dans le fond.*

A-t-il les yeux sur moi ?...

DESTAILLANDAC, *dans le fond.*

Non pas, dans cé moment... Vîte, donnez-moi votre habit, et jé prendrai votré place.

LE BARONET.

Air : *Vaudeville de l'Opera comique.*

J'étais bien tranquille avant vous,
Ne songeant, dans ma citadelle,
Qu'à bien garder sous les verroux
Les gens confiés à mon zéle ;
A présent, esclave à mon tour,
Et forcé de rendre les armes,
Je suis prisonier de l'amour
Sous la clé de vos charmes.

(*Pendant ce couplet, Dugai a changé d'habit avec Destaillandac qui a pris sa place à table.*)

Mad. DERVAL, *à part.*

Ils ont changé d'habit.

LE BARONET, *à part.*

Ce que je avais dit là, était fort galant, j'espère.

Je suis prisonier de l'amour
Sous la clé de vos charmes.

Mad. DERVAL.

Tant pis... car un prisonier n'aspire qu'à rompre sa chaîne.

LE BARONET.

Non pas quand elle était tissue par les fleurs.

Mad. DERVAL.

Air : *Du Sigisbé.*

Quelque soit, hélas ! la chaîne
Où l'on se voit retenir,
Elle pèse, on sent la gêne,
Et l'on veut s'en affranchir.
Fatigné de l'esclavage,
Le captif prend son moment,
Sans rien dire, il se dégage,
Et s'en va tout doucement.

LE BARONET.

C'était bon pour le français légér, volage, mais pour l'anglais constant, raisonnable...

Mad. DERVAL, *fixant le baronet.*

O ciel ! est-il possible ?

LE BARONET.

Que voulez-vous dire !

Mad. DERVAL.

Ah ! quelle ressemblance ! de grace, permettez.

Air : *La signora malade.*

Plus je vous considère,
Et plus en ce moment,
Je crois revoir un frère
Que j'aime tendrement.

LE BARONET.

Quoi ! je ressemblerais...

Mad. DERVAL, *lui tournant la figure du côté du public.*

Tournez un peu de ce côté...
C'est son profil en vérité.

LE BARONET.

C'était fort singulier... fort agréable.

Mad. DERVAL, *voit Dugai ouvrir la fenêtre et s'échaper au moyen d'une échelle de corde.*

(*A part.*) Il part. Ciel ! je t'implore.

(*au Baronet qui fait un mouvement.*)

Restez, restez, encore...
Mon œil est enchanté...
Mon cœur est transporté.
Ah ! monsieur, combien j'aime à vous voir de côté !

Ensemble.

LE BARONET, *enchanté.*

Je ressemble à son frère, étant vu de côté.

Mad. DERVAL.

Ah ! monsieur, combien j'aime à vous voir de côté !

DESTAILLANDAC, *dans le fond.*

Jé vous en réponds, monsu Dugai-Trouin. (*Imitant la voix de Dugai...*) Mais, mon cher Destaillandac... (*dans son ton ordinaire.*) J'en ai vu cent fois des exemples.

LE BARONET.

Ils parlaient tous deux avec chaleur, bon.

Mad. DERVAL, *à part.*

Il est parti... mais arrivera-t-il au canot ! Rejoindra-t-il le vaisseau de Tourville!

LE BARONET, *à part.*

La ressemblance m'était favorable, je crois.

Mad. DERVAL, *à part.*

Avec quelle impatience j'attends que le canon m'en avertisse !

LE BARONET.

Mad. Derval, puisque je avais le bonheur de ressembler à monsieur votre frère, je me flattais au moins que cet avantage il me ouvrira le chemin de votre cœur... heim !

Mad. DERVAL.

Milord...

LE BARONET.

Elle hésite...

DESTAILLANDAC, *dans le fond.*

Cé qué vous dites-là, monsu Dugai-Trouin, est plein dé sagesse. (*Dans le ton de Dugai.*) Mon ami, c'est une vérité. (*dans son ton.*) Uné vérité... dé tous les tems... A la vôtre... Dé tout mon cœur (*il trinque.*)

LE BARONET, *à part.*

Ils boivent toujours. (*haut.*) Allons, madame, la réponse gracieuse.

Mad. DERVAL.

Vous êtes exigeant.

LE BARONET.

C'est que tout à l'heure il fallait que je me en allais avec mon prisonier.

Mad. DERVAL, *à part.*

Oh ! ciel ! (*haut*) Déjà...

LE BARONET.

C'était malgré moi.

Mad. DERVAL, *à part.*

Et je n'ai pas le signal de son arrivée!

LE BARONET.

Un petit mot d'amour avant que je sortais.

Mad. DERVAL.

DUO du Poëte satirique.

Eh ! quoi, nous quitter si vîte ?

LE BARONET.

Je le dois malheureusement...

Mad. DERVAL.

Restez au moins pour mon parent,
L'amitié vous en sollicite.

LE BARONET.

Vous m'en priez!

Mad. DERVAL.

Certainement.

LE BARONET.

Oh ! quel bonheur !

Mad. DERVAL.

Oh ! doucement.

LE BARONET.

Ah ! je suis tout de flâme.

Mad. DERVAL.

Vraiment.
En amour, ainsi qu'en affaire,
Savoir attendre est nécessaire.

LE BARONET.

L'instant est heureux, voyez-vous.

Mad. DERVAL, *à part.*

Oui, très-heureux pour nous.

LE BARONET.

Ce soir, je veux vous plaire.

Mad. DERVAL

Me plaire !

LE BARONET, *regardant sa montre.*

Je n'ai plus que le tems,
D'entendre ce mot, je vous aime.

Mad. DERVAL.

Ah ! milord, ce mot, je vous aime...
Pour le dire, il faut plus de tems.
(*à part.*) Et ce signal, qu'envain j'attends !
Mon inquiétude est extrême.

LE BARONET.

Parlez, à vos genoux, j'attends,
Prononcez le mot, je vous aime.

(*Ils reprennent ensemble les quatre derniers vers, à la fin desquels on entend une bordée de canon.*)

Mad. DERVAL.

Ah ! je respire...

DESTAILLANDAC.

Il est arrivé.

LE BARONET.

What!... What!... What! arrivé, qui ? les français! allons, M. Dugai-Trouin, vite à la citadelle.

DESTAILLANDAC, *arrêtant le gouverneur qui veut aller dans le fond.*

N'allez pas plus loin.

LE BARONET.

Comment !...

DESTAILLANDAC.

Né vous allarmez pas, gouverneur...cé canon vous annoncé qué Dugai-Trouin est en cé moment sur lé vaisseau de Tourville...

LE BARONET.

Sur le vaisseau !...

DESTAILLANDAC.

Après s'être échapé dé la tour...

LE BARONET.

De la tour! ... il était-là.

DESTAILLANDAC.

Il s'est échapé de la tour, sandis !

LE BARONET.

Mais, tout-à-l'heure encore, je voyais...

DESTAILLANDAC.

Son habit.

LE BARONET.

Ah ! je suis trahi !... goddem !

DESTAILLANDAC.

Ecoutez-moi, vous dis-je..

LE BARONET.

Misérable... vous m'avez joué... mais, vous répondrez...

DESTAILLANDAC.

De quoi...

LE BARONET.

Du prisonier.

DESTAILLANDAC.

Jé n'étais pas chargé dé lé garder; mais vous, gouverneur dé la citadelle...

LE BARONET, *tombant sur un fauteuil.*

C'était vrai, je suis perdu.

DESTAILLANDAC.

Aucunément, si vous voulez m'entendre ; l'évasion né provient ni dé votre faute, ni dé la mienne. (*gravement.*) M. Dugai-Trouin s'est échapé dé sa prison au moyen d'un barreau qué vous allez couper à la fenêtre dé sa chambre et à l'aide dé l'échelle dé cordé qué voici et qué vous allez suspendré à ladité fénêtre : cela fait, vous appelez lé guichetier, vous mandez la sentinelle, vous dressez procès-verbal dé l'état des choses, et vous faites votre rapport.

LE BARONET.

Je fais le rapport !...

DESTAILLANDAC.

Apparemment, et dé cé rapport, il résulté qué vous né vous êtes pas compromis en faisant sortir votré prisonier... Qu'il a usé du droit naturel à touthommé dans les fers... Dé plus, vous avez l'honneur d'avoir obligé un grand hommé ; nous démeurons heureux madame et moi, et vous, monsu lé gouverneur, vous restez innocent, cé qui est uné grandé consolation pour uné amé puré... Eh, donc ! n'est-ce pas dé la tour qué mousu Dugai-Trouin s'est échapé ?

LE BARONET.

Damné français... m'avoir dupé de la sorte !

DESTAILLANDAC.

Air : *De la Fanfare de St.-Cloud.*

Agissez en homme sage,
Milord, point d'emportement.

LE BARONET.

Ah ! j'étouffe de la rage,
Quel affreux évènement!

DESTAILLANDAC.

N'en rédoutez pas la suité,
Mais sans bruit,
Pendant la nuit,
Disposez tout pour la fuite
De celui
Qui s'est enfui.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, Mad. PRATTLER, Sir BIFTEK.

Mad. PRATTLER, *dans la coulisse.*

Mais, monsieur, j'ai l'honneur de vous dire...

Sir BIFTEK.

Et moi je vous répétais que le gouverneur il est ici, et que je voulais entrer...

LE BARONET.

D'ou vient ce bruit ?...

Mad. DERVAL.

Qu'est-il arrivé !

Sir BIFTEK, *voyant le baronet.*

Tenez, le voyez-vous ?

LE BARONET.

Sir Biftek, mon neveu !

Sir BIFTEK.

Moi-même, ma cher oncle.

DESTAILLANDAC.

Mouvement spontané de la naturé.

Mad. PRATTLER.

Ah ! c'est le neveu, effectivement, il y a un air de famille.

LE BARONET.

Comment ! quand je te croyais prisonier sur le flotte ennemie...

Sir BIFTEK.

Le lettre, il vous dira pourquoi je n'étais plus...

LE BARONET.

Le lettre !

Sir BIFTEK.

De l'amiral Tourville.

LE BARONET.

De l'amiral !

Sir BIFTEK.

Lisez.

DESTAILLANDAC.

Oui, lisez, madame Derval le permet.

Sir BIFTEK.

Hein ! madame Derval, il était madame ?

DESTAILLANDAC.

Commé vous dites.

Sir BIFTEK, *à madame Derval.*

Eh bien ! tant mieux, madame : M. Dugai, il m'avait donné, pour remettre à vous cet petit billet...

Mad. DERVAL

Ah ! monsieur !...

LE BARONET, *lisant.*

« Monsieur la gouverneur, malgré la sévérité de vos précautions, malgré votre extrême surveillance, M. Dugai-Trouin a trouvé le moyen de s'échaper.

Sir BIFTEK.

Pas mal-adroit !

DESTAILLANDAC, *au baronet.*

Vous voyez, surcroit dé justification, la sévérité dé vos précautions, votre extrême surveillance.

LE BARONET.

Oui, petit coquin !... oui, la lettre, il est très-bon. Poursuivons. (*il lit.*) « De s'échaper, il est maintenant sur mon bord : votre gouvernement a toujours refusé l'échange de ce prisonier, mais j'espère qu'aujourd'hui il voudra bien l'accepter ; en conséquence, je renvoie quatre officiers de son grade... dont l'aimable Sir Biftek, votre neveu...

Sir BIFTEK.

Oui, les français me trouvaient charmant, et je aimais eux considérablment beaucoup fort.

LE BARONET, *lisant.*

« Quatre officiers de son grade, ce n'est pas trop pour un guerrier tel que Dugai. Je vous salue, TOURVILLE. »

DESTAILLANDAC.

Oh ! nous autres français, nous fésons bien les choses.

Mad. DERVAL.

Enfin, je suis tranquille.

LE BARONET; *furieux.*

Oui, oui, tranquille, je vous permets, tranquille...

Sir BIFTEK.

Ma foi, ma cher oncle, vous ne devez pas avoir le chagrin pour l'évasion de M. Dugai, puisque vous avez la contentement de revoir votre neveu.

LE BARONET.

Non, non... j'étais enchanté... goddem, vous êtes bien un jeune homme, un enfant, un innocent.

Sir BIFTEK.

C'était un satisfaction, un transport sur le flotte française... le joie, il était sur tous les visages... chaque français, il avait embrassé M. Dugai, et moi, je avais fait comme les autres.

LE BARONET.

Vous avez embrassé un français!

Sir BIFTEK.

Un français!

LE BARONET.

Dites, avez-vous embrassé un français?

Sir BIFTEK.

Ah! c'est vrai, je avais fait un bêtise, j'espère.

LE BARONT.

Adieu, vilain neveu, mauvais anglais. (*à madame Derval.*) Adieu, madame syrène, madame crocodille... vous me avez joué avec le petit chirurgien de malheur, que je donnais au diable, et toute le maison avec. (*il sort.*)

Mad. PRATTLER.

Grand merci, milord.

BIFTEK.

Qu'est-ce qu'il avait donc ma cher oncle?

DESTAILLANDAC.

C'est un amant malheureux.

BIFTEK.

Amant malheureux! ma cher oncle!... Ah! mon dieu... je ne quittais pas lui... si le chagrin et le folie le gagnaient, il était capable pour aller jetter lui dans la Tamise, et cela il serait fort désagréable pour le famille. (*il sort.*)

DESTAILLANDAC

Allez, Sir Biftek, allez bien vite empêcher votre cher oncle, de faire cetté mauvaise plaisanterie; faites boucher les ponts.

Mad. DERVAL.

Enfin, le brave Dugai est libre !

Mad. PRATTLER.

Tant mieux.

DESTAILLANDAC.

Après avoir couru le plus grand des dangers.

Mad. DERVAL.

Ah ! quand un héros échape à la fureur de ses ennemis, quel heureux augure pour la réussite des grands projets qu'il médite !

VAUDEVILLE.

Air : *De la Bonaparte.*

Le français,
Pour avoir la paix,
A l'Angleterre
Fait la guerre.
Le français veut que sur les eaux
On respecte tous les vaisseaux.

Mad. PRATTLER.

La Hollande et la Turquie,
Et l'Espagne et la Russie,
Librement, paisiblement,
Commerceront incessamment.

Les français, etc.

Mad. DERVAL.

Pour éluder un traité,
L'anglais s'est montré perfide ;
Celui-ci sera solide,
Le vainqueur l'aura dicté.

Le français, etc.

DESTAILLANDAC.

Il faut que l'Océan s'ouvre,
Et qu'on puisse, tout-à-coup,
Aller de Calais à Douvre,
Comme de Paris à Saint-Cloud.

Le français, etc.

Mad. DERVAL, *au public.*

Messieurs, l'auteur s'intimide,
Ah ! prouvez lui qu'il a tort,
Quand Dugai-Trouin lui sert de guide,
Il doit arriver à bon port.

Les français
Ne blâment jamais
L'auteur que le zèle décide ;
A tracer ,
Pour intéresser ,
Quelques traits ,
Des héros français.

Ensemble.
Les français , etc.

FIN.

LES
PÉPINIÈRES DE VITRY,
OU
LE PREMIER DE MAI,

DIVERTISSEMENT

En un acte, en prose, mêlé de Vaudevilles;

Par MM. RADET et ARMAND-GOUFFÉ.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 1er. Mai, an 12.

Prix, 1 franc 2 décimes. (24 s.)

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH-BARBA, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

AN XII. — (1804.)

PERSONNAGES.

M. DUFRESNE, ancien propriétaire retiré à Paris. — M. *St.-Léger.*

DELORME, Cultivateur. — M. *Chapelle.*

GERMAIN, amant de Lucette. — M. *Henry.*

LUCETTE, fille de Delorme. — Mlle. *Desmares.*

Mlle. BOISSEC, vieille fille. — Mad. *Duchaume.*

BOURGEON, vigneron, ivrogne. — M. *Hypolite.*

DEUX PAYSANS, parlans. — MM. *Duhan* et *Carle.*

PAYSANS ET PAYSANNES.

Le Théâtre représente un des jolis sites des Pépinières de Vitry. Dans le fond, on voit un plant de rosiers ; à côté est une plantation d'arbres fruitiers en fleurs. Un berceau couvert est sur le devant, etc.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *du vaudeville de la Bonne Aubaine.*

Le moi de Mai rend à nos vœux
Tous les trésors de la nature,
Il ranime les ris, les jeux,
Les bois, les fleurs et la verdure ;
Le mois de Mai plaît à l'amour ;
Il promet un ciel sans nuage :
Empêchez que son premier jour
Ne soit pour nous un jour d'orage.

Nota. S'adresser pour la partition, à M. WICHT, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville, rue et maison du Lycée, près le palais du Tribunat ; qui peut fournir également la musique de toutes les pièces jouées sur le même Théâtre, depuis sa création.

LES PÉPINIÈRES DE VITRY.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *seul, un petit panier sous le bras, arrive par le fond. Il fait à peine jour.*

(*Il appelle.*) Lucette... Lucette... Elle n'est pas encore arrivée... elle m'avait cependant promis de venir avant le jour. Attendons, et tachons de prendre patience. (*Il s'assied sur un banc de gazon, et dépose son panier sous le berceau.*) C'est pourtant aujourd'hui le premier de Mai, aujourd'hui qu'on donne le prix à ceux des jeunes gens qui ont le mieux cultivé leur pépiniere, les garçons pour les fruits, les filles pour les fleurs.

Air : *O Fontenai qu'embélissent les Roses.*

O mois de Mai, qui ramènes les roses,
Paré de fleurs, enfin je te revois,
Mois enchanteur! à l'amour tu disposes
Tous les esprits, tous les cœurs à-la-fois.

Au mois de Mai, cœur glacé se ranime
Et de l'Amour subit encor les lois;
Cœur ingénu qui doucement s'exprime
Cède à l'amour pour la première fois.

Le mois de Mai, d'une aimable fillette
M'a fait chérir le séduisant minois,
Et tous les ans, il me rend ma Lucette
Plus belle encor que la première fois.

J'espère bien que les soins que j'ai pris toute l'année des rosiers de ma maîtresse, la feront couronner, mais je tremble de n'être pas aussi heureux pour mon compte, ô ma Lucette.

Air : *du Vaudeville de la belle Fermière.*

Sans toi si j'obtiens l'un des prix,
Ou, sans moi, si tu reçois l'autre,
Quand nos cœurs sont si bien épris,
Ah! quel chagrin sera le nôtre.
Me voir couronner sans toi!
Te voir couronner sans moi...
Mieux vaudrait encor, sur ma foi,
Ne l'être ni l'un ni l'autre
Que de l'être l'un sans l'autre.

Mais on vient par ici... c'est-elle sans doute... (*Il appelle à demi-voix.*) Lucette, est-ce toi?

SCENE II.

GERMAIN, Mlle. BOISSEC.

Mlle. BOISSEC.

Oui, mon cher Germain. c'est moi.

GERMAIN, *à part.*

Ciel ! c'est la vieille Mlle. Boissec.

Mlle. BOISSEC.

Air : *Eh ! allons, vite vite.* (Ancien air de M. Laujon.)

Eh ! allons, vite, vite, le prix,
Qu'à l'instant on me le donne
Eh ! allons vite, vite le prix,
Apportez-moi la couronne !

GERMAIN.

Qué diantre venez-vous faire si matin ?

Mlle. BOISSEC

Ah ! mon ami, depuis que tu possèdes mon cœur, il n'y a plus de sommeil, plus de repos pour moi... cette nuit, l'approche du premier de Mai, l'amour... l'espoir, la joie, la crainte... la crainte de n'être pas aimée autant que j'aime, mille sentimens confus m'ont empêché de fermer l'œil, et tu vois....

GERMAIN.

Oui ; je vois que vous vous êtes levée trop matin.

Mlle. BOISSEC.

J'étais à ma fenêtre, attendant impatiemment le retour du jour, je t'ai vu passer mon bon ami, l'aurore du bonheur a lui pour moi.

GERMAIN.

L'aurore du bonheur !

Mlle. BOISSEC.

Air : *O mai, ô mai.*

Ce matin, j'ai le cœur gai,
Je me sens renaître ;
Oui mon cœur, au mois de Mai,
Prend un nouvel être
O Mai ! ô Mai !
Oh le joli mois de Mai !

GERMAIN.

A votre âge, il n'y a mois de Mai qui tienne.

Mlle. BOISSEC.

Air : *Je suis encor dans mon printems*, (d'une Folie.)

Je ne suis plus dans mon primtems ;
Mais je suis tendre, douce, et bonne.
Au plus aimable des amans,
Mon cœur se soumet, s'abandonne.
Toi qui me poursuis nuit et jour ;

GERMAIN.

Moi ! je vous poursuis !...

Mlle. BOISSEC, *avec toute la charge que comporte l'air.*

Réponds, réponds à mon amour. (ter).

GERMAIN.

Il n'y a pas de réponse...

Mlle. BOISSEC, *furieuse.*

Ingrat!

GERMAIN.

Ah! ce ne sera rien : vous m'avez fait peur.

Mlle. BOISSEC.

Peur! est-ce donc là le sentiment que je devrais t'inspirer, que tu devrais éprouver?

GERMAIN.

Dame! on éprouve ce qu'on peut ; on n'est pas maître de ça.

Mlle. BOISSEC.

Tu sais que j'ai de la fortune.

GERMAIN.

Tant mieux pour vous.

Mlle. BOISSEC.

Partage ma tendresse, accepte ma main, dis un mot et tout mon bien est à toi.

GERMAIN.

Je n'en veux pas.

Mlle. BOISSEC.

Je connais la cause de tes mépris; c'est Lucette que tu aimes, c'est elle qui t'occupe sans cesse.

GERMAIN.

Pardi! je ne m'en cache pas, et je crois qu'elle le mérite bien.

Mlle. BOISSEC.

Air : *Du petit Matelot.*

De l'épouser tu te proposes.
GERMAIN.
C'est tout mon espoir en ce jour.
Mlle. BOISSEC.
Ta maîtresse n'a que des roses.
GERMAIN.
Une fleur suffit à l'Amour.
Mlle. BOISSEC.
Les fleurs, hélas, passent bien vite.
GERMAIN.
J'aime leurs brillantes couleurs.
Mlle. BOISSEC.
Le fruit a bien plus de mérite.
GERMAIN.
Le fruit ne vient qu'après les fleurs.

Mlle. BOISSEC.
De Lucette brise les chaînes.
GERMAIN.
Elle a trop bien su m'engager.

Mlle. BOISSEC.
Je t'offre mes bois et mes plaines.
GERMAIN.
J'aime mieux son petit verger.
Mlle. BOISSEC.
Crois-moi, les biens que je te donne...
GERMAIN.
Ne valent pas ceux que j'attends.
Mlle. BOISSEC.
J'ai tous les trésors.. de l'automne
GERMAIN.
Elle a les charmes du printems.

SCENE III.

LES MÊMES, BOURGEON, *dans l'enfoncement.*

BOURGEON, *à part.*

J'ai vu Germain sortir .. Il y a des raisons pour cela.

GERMAIN.

Eh! puis tenez, quand le cœur est prévenu pour une autre.

BOURGEON, *à part.*

J'entends parler...

GERMAIN.

Il ne faut pas m'en vouloir pour çà.

BOURGEON, *à part.*

C'est la voix de Germain.

Mlle. BOISSEC.

Mon cher Germain ..

BOURGEON.

J'entends une autre voix...

Mlle. BOISSEC.

Si tu voulais m'aimer!

BOURGEON.

C'est une voix de femme... Oh! la traitresse de Lucette.

Mlle. BOISSEC.

Tu ne t'en repentirais pas.

BOURGEON

Non, c'est une voix de vieille... c'est cette folle de Boissec. Tête à tête avec Germain! parbleu, il faut que j'aille en prévenir Lucette... çà avancera mes affaires auprès d'elle.

GERMAIN.

C'est inutile, Mlle. Boissec, je n'aimerai jamais que Lucette.

Mlle. BOISSEC.

Oui!... c'est bon.

BOUGEON *à part, appercevant Lucette.*

Justement la voici... elle ne s'attend pas... Jarni! faut que je les brouille. (*Il va au-devant de Lucette, lui montre Mlle. Boisseo et Germain, et l'empêche de s'approcher.*

SCENE IV.

LES MÊMES, LUCETTE, *d'abord au fond du théâtre.* Mlle. BOISSEC, *pendant la pantomime précédente*

Je sais le moyen de me venger... Je dirai au père de Lucette à quelle heure je t'ai trouvé ici, attendant sa fille, car tu l'attends...

GERMAIN.

Ah ! ma chère demoiselle Boissec...

BOURGEON, *bas à Lucette*

Vous l'entendez !

LUCETTE, *à part.*

Est-il possible !

GERMAIN, *à* Mlle. *Boissec*

Air : *Voulez-vous bien me faire l'honneur,*
(ou *Contredanse dela Cisalpine.*)

Je vous ai parlé sans nul détour :
Soyez favorable à mon amour.

BOURGEON *bas à Lucette.*

Vous entendez qu'il s'agit d'amour.

LUCETTE *à part.*

Peut-il me jouer un pareil tour !

GERMAIN *à Mlle. Boissec, d'un ton suppliant.*

Ah ! vous êtes si bonne,
Si bonne personne.

BOURGEON *à part à Lucette.*

Vous comprenez bien
Que l'entretien
Avec Germain
Est en bon train.

GERMAIN *à Mlle. Boissec.*

Mon cœur entraîné me fait la loi.

BOISSEC.

Qui pourrait t'aimer autant que moi.

Ensemble.

LUCETTE *à part.*
Germain n'est qu'un traître,
Se fait connaître :
A m'en dégager
Je dois songer.

BOURGEON *bas a Lucette.*
Germain n'est qu'un traître,
Il se fait connaître.
Vous devez songer
A vous venger.

Mlle. BOISSEC *a Germain.*
Eh ! bien, petit traître,
Tu vas me connaître,
Et je vais songer
A me venger.

GERMAIN *a Mlle. Boissec.*
Je ne saurais être
Ni trompeur ni traître,
Eh pourquoi songer
A vous venger.

(*Le jour commence à paraître*).

LUCETTE, *haut et vivement.*

C'est fini, pour la vie.

GERMAIN, *s'avançant vers Lucette.*

Te voilà, Lucette? Qu'as-tu donc, ma bonne amie?

LUCETTE.

Laissez-moi, monsieur.

GERMAIN.

Comment!

LUCETTE.

Je ne viens pas troubler votre tête-à-tête.

BOURGEON, *à Mlle. Boissec.*

C'est donc pour courir après les garçons que vous vous levez de si bon matin?

Mlle. BOISSEC.

Tais-toi, mauvaise langue.

GERMAIN.

Quoi! tu pourrais penser!

LUCETTE.

Ah! cela ne m'étonne pas; mademoiselle est riche, et la richesse est une si belle chose.

BOURGEON, *à Germain.*

Fi! que c'est vilain à un jeune homme, d'être intéressé!

GERMAIN.

Apprenez que je ne suis ni un intéressé, ni un ivrogne.

Mlle. BOISSEC. *à Bourgeon.*

C'est-à-dire, qu'il ne te ressemble pas.

GERMAIN.

Mais écoute-moi.

BOURGEON, *à Lucette.*

Air : *Trio de l'Amour filial.*

Allons, donnez-moi le bras,
Et laissez-là ce volage.

Mlle. BOISSEC, *à Germain.*

Allons, donne-moi le bras,
Et viens te mettre à l'ouvrage.

LUCETTE, *à Germain.*

Allons, donnez-donc le bras
A l'objet qui vous engage.

BOURGEON, *bas à Lucette.*

Croyez-moi, ne lui parlez pas.

Ensemble.

GERMAIN *à Lucette.*

Eh quoi! tu ne m'écoutes pas,
Tu ne me crois pas.

LUCETTE.

Rien ne doit arrêter vos pas.
Ne vous gênez pas.

GERMAIN, *à Lucette avec dépit.*
Eh ! bien soit, ne m'écoutez pas ;
Ne vous gênez pas.

LUCETTE, *à Germain.*
Rien ne doit arrêter vos pas
Ne vous gênez pas.

Mlle. BOISSEC, *à Germain.*
Viens suis moi, ne lui parle pas
Ne lui parle pas.

BOURGEON, *à Lucette.*
Croyez-moi ne lui parlez pas
Ne lui parlez pas.

Ensemble

GERMAIN, *à Lucette lui montrant Bourgeon.*
Allons donnez-lui le bras,
Et retournez au village,
Allons donnez-lui le bras
Et l'amour conduira vos pas.

LUCETTE, *à Germain.*
Allons donnez donc le bras
A l'objet qui vous engage ;
Allons donnez-lui le bras
Rien ne doit arrêter vos pas.

Mlle. BOISSEC, *à Germain.*
Allons, donne-moi le bras
Et viens te mettre à l'ouvrage,
Allons, donne moi le bras
Et l'amour conduira nos pas.

BOURGEON, *à Lucette.*
Allons donnez-moi le bras,
Et laissez là ce volage ;
Allons donnez-moi le bras
Et l'amour conduira nos pas.

(*Ils font une fausse sortie.*)

SCENE V.

LES MÊMES, DELORME, et les Habitans de Vitry.

DELORME.

Air : *d'un quatuor de Pleyel.*

Le printems
Dans nos champs
Toujours nous rappelle ;
Ses momens
Sont charmans
Et sur-tout pour les amans.

CHOEUR.

Le printems etc.

DELORME.

Il fait naître, tour-à-tour,
Et la verdure et l'amour ;
Travaillons

Redoublons
D'ardeur et de zèle !
Commençons
Et pressons
Nos travaux par nos chansons!
CHOEUR.
Travaillons !
Redoublons etc.

DELORME.

Bonjour Mlle. Boissec; bonjour père Bourgeon.

BOURGEON.

Bonjour papa.

Mlle. BOISSEC.

Votre servante, M. Délorme.

DELORME, *à Bourgeon.*

Eh ! ben notre ancien, es-tu un peu remis de la ribotte d'hier ?

BOURGEON.

Bah ! mon ami, c'est fini.

Mlle. BOISSEC.

On voit ben qu'il a déjà commencé celle d'aujourd'hui.

BOURGEON.

Comme vous dites, mon cœur, ce matin tenez pas plus tard que tout-à-l'heure, j'ai donné un fier soufflet à une bouteille de vin.

DELORME.

Oh ! çà, mais je ne vois pas... (*Lucette vient l'embrasser.*) Ah ! te voilà ma fille ; je te cherchais. Tu t'es levée bien matin aujourd'hui

BOURGEON, *ironiquement.*

Les jeunes filles sont si eveillées !

DELORME.

Te voilà aussi toi, Germain ?

Mlle. BOISSEC, *ricannant.*

Est-ce qu'ils sont jamais l'un sans l'autre.

DELORME.

Ecoutez donc, ils s'aiment, çà n'est pas défendu, n'est-ce pas Mlle. Boissec ? il y a long-tems que c'est passé chez nous, mais rien que d'y songer ; çà fait encore plaisir, n'est-ce pas, Mlle. Boissec ?

Mlle. BOISSEC.

Il y a longtems que c'est passé ? parlez pour vous ; s'il vous plait ; vous êtes père depuis bien des années, et moi je suis encore demoiselle.

BOURGEON, *à demi voix.*

C'est ce qui la désole... (bis.)

DELORME.

Regardez-moi donc, Mlle. Boissec, là, en face!.. Eh! bien, tenez, vrai, je trouve qu'une demoiselle de soixante ans ressemble furieusement à une vieille femme.

BOURGEON.

Comme deux gouttes d'eau.., Et çà ne vaut pas mieux.

Mlle. BOISSEC.

Que voulez-vous dire avec vos soixante ans?

BOURGEON.

Eh! bien, mettons cinquan e-neuf.

Mlle. BOISSEC.

Mais vous qui parlez...

BOURGEON.

Moi, Mlle. c'est différent, je suis d'un naturel très-sensible... Et j'aimerai toujours...

GERMAIN.

Le vin.

BOURGEON.

Oui, Mlle. le vin; le vin et la beauté.

DELORME.

Ah, çà mes amis, le jour avance, nous n'avons pas de tems à perdre... Vous savez que c'est aujourd'hui que M. Dufresne ancien pépiniériste du pays, devenu par son commerce, riche propriétaire....

BOURGEON.

Oui, c'est aujourd'hui qu'il arrive et qu'il distribue les prix qu'il a fondés.

DELORME.

Par reconnaissance pour l'état auquel il doit sa fortune.

BOURGEON.

Dame! C'est que c'est un bel état.

Mlle. BOISSEC.

Sur-tout au mois de mai.

DELORME.

Allons, mes enfans, courage!

BOURGEON, *avec mépris.*

Oui, mamzelle, allez cultiver vos rosiers, et vous, monsieur, allez voir nos pruniers.

GERMAIN.

Pour toi, tu ne songes qu'à ta vigne, vieux Bourgeon.

BOURGEON.

Oui, jeune homme, je songe à ma vigne, et j'accomplis la volonté du ciel.

DELORME.

Bah!

BOURGEON.

Air: *il faut que l'on file, file, file.*

Lorsque le souverain juge
Inonda le genre humain,
Vous savez que du déluge
Il préserva le raisin;
Aussi pour me rendre digne
De cette faveur
Insigne
Plein d'une sainte ferveur,
Je suis toujours, toujours dans la vigne
Dans la vigne du seigneur.

CHŒUR.

Il est toujours, toujours dans la vigne
Dans la vigne du seigneur.

DELORME.

C'est du tems bien employé, et les vignes de Vitry produisent de fameux vins.

BOURGEON.

Vous avez raison.

Air: *courons à la Brune à la Blonde.*

Nos petits vins sont ignobles
Mais j'ai formé certain plan!
Des plus célèbres vignobles,
Je ferai venir du plant;
Oh! ma fortune est certaine
Par ce moyen excellent;
A Vitry, je ferai, sans peine
Et sans art,
Du Pomard,
Du clos Vougeot,
Du Meursault,
Du Macon,
Du Langon,
Du volnay,
Du Tokay,
Vin de nuits,
De Chablis
De Chyrès,
De Bordeaux,
De Porto,
De Bréteau,
De Saint-Yrin,
Et du Rhin,
Je vendrai,
Je boirai,
Tous les vins
Les plus fins...
Y compris le Surcosne!

DELORME.

Allons, allons...

Refrain de l'air, *en revenant de Bâle en Suisse.*

Travaillons bien vite,
Profitons du tems,
Le tems dans sa fuite
Emporte le printems.

Il sort.

TOUS. Travaillez bien vite,
Travaillons, etc.

Les paysans se mettent a l'ouvrage.

GERMAIN *à part.*

Il est assis près de Lucette, qui lui tourne le dos.

Je n'ai plus de courage.

LUCETTE *à part.*

J'ai trop de chagrin.

Mlle. BOISSEC.

Je reste auprès de mon bon ami.

Elle tricotte et se met en face de Germain.

BOURGEON.

Moi, j'ai grand besoin de boire un coup, en attendant le déjeûné. (*Il tire sa gourde et se place devant Lucette.*) A votre santé, mademoiselle. (*il boit.*)

DELORME, *revenant avec un arrosoir.*

Air: *en revenant de Bâle en Suisse.*

Des arbres quel est l'avantage!
Ils donnent des fruits aux mamans,
Aux voyageurs un doux ombrage,
Un azile aux jeunes amans.

TOUS. Travaillons bien vite,
Travaillez, etc.

BOURGEON, *buvant.*

A votre santé, père Delorme!

GERMAIN, *tenant une rose qu'il n'ose pas offrir à Lucette.*

Meme air.

Pour parer nos jeunes Bergères,
Des plus séduisantes couleurs,
L'amour, de ses ailes légères,
Ouvre au printems, le sein des fleurs.

BOURGEON, *lui arrache la rose d'une main, et boit de l'autre.*

A votre santé, M. Germain.

TOUS. Travaillons bien vite,
Travaillez, etc.

(*Lucette arrache à son tour la rose des mains de Bourgeon pendant qu'il boit.*)

LUCETTE *nouant Germain et Bourgeon.*

Avec des fleurs fraîches écloses,
Fillette peut parer son sein;

BOURGEON.

Un peu plutôt cueillez des roses,
Un peu plus tard j'aurai du vin.
TOUS. Travaillons bien vite,
Travaillez, etc.

(*Germain paraît satisfait de voir la rose dans les mains de Lucette, elle s'en apperçoit et la jette avec humeur.*)

BOURGEON, *se versant à boire.*

A ta santé petit papa Bourgeon. (*il boit.*)

GERMAIN, *à Lucette.*

C'est joli de bouder, n'est-ce pas, Mlle.

LUCETTE.

A qui la faute ? (*elle va à ses arbres, travailler.*)

BOURGEON, *ayant bu.*

Vous ne voulez donc pas me regarder, inhumaine, vous savez pourtant que je meurs d'amour.

Mlle. BOISSEC.

En tout cas, tu ne mourras pas de soif.

BOURGEON.

Dieu merci... çà vous fait rire, Mlle. Lucette.

DELORME, *regardant les travailleurs.*

Ma foi, l'ouvrage va joliment, et j'espère que monsieur Dufresne sera content de nos pépinières.

UN PAYSAN.

Oui, mais la sécheresse fait du tort; il faudrait une bonne pluie.

UN AUTRE.

La vigne en a besoin.

BOURGEON.

La vigne !

Air : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.* (d'Ida.)

Messieurs, dites-moi, je vous prie,
Car, pour moi, je n'y conçois rien
Comment se fait-il que la pluie
A la vigne fasse du bien !
S'il ne pleut pas, vous voyez comme
Le raisin meurt sur le côteau...
Il est bien dur qu'un honnête homme
Ne puisse avoir de vin sans eau.

DELORME, *regardant le ciel.*

Ah ! ah ! déjà neuf heures ! Allons, allons, il est tems de déjeûner.

BOURGEON, *serrant ses provisions et sa gourde.*

Oui, oui, déjeûnons... Vîte, vîte, vous devez avoir faim, vous devez avoir soif, et je sens que je boirai bien un coup avec vous. (*Tout le monde se place.*)

BOURGEON, *tend son verre à un paysan qui tient une bouteille.*

Ah! ah! qu'est-ce que c'est donc que ce vin là, Père Bertrand?

LE PAYSAN.

Veux-tu le goûter?

BOURGEON.

Avec plaisir. (*il boit*)

DELORME.

Comment le trouves-tu?

BOURGEON.

Fort bon. (*il tend son verre à Delorme,*) Mais je crois que le vôtre est meilleur. (*Delorme lui en verse et il boit.*)

Mlle. BOISSEC, *pendant que Bourgeon boit.*

Tu ne déjeûnes pas, mon petit Germain!

DELORME *à Bourgeon.*

Eh! bien?

BOURGEON.

Oh! pas de comparaison... Je n'en connais pas d'aussi bon dans toute la commune! Si ce n'est celui du voisin Thomas qu'il boit là bas tout seul dans son petit coin.

THOMAS, *lui en offrant.*

Ah! voisin, si le cœur vous en dit.

BOURGEON, *tendant son verre.*

Ah! ce n'est que pour le goûter.

GERMAIN *à Lucette, pendant que Bourgeon boit.*

Vous n'avez donc rien à me dire, Lucette?

LUCETTE, *montrant Mlle. Boissec.*

Qu'est-ce qui vous empêche de parler à mademoiselle?

DELORME *à Bourgeon.*

Est-il meilleur?

BOURGEON.

Mon ami, c'est une affaire délicate, on ne peut pas prononcer comme çà du premier coup. (*il tend son verre.*)

Mlle. BOISSEC.

Il est accommodant, monsieur Bourgeon.

BOURGEON.

Oui, Mlle., je suis accommodant, très-accommodant.

DELORME.

C'est très bien, mon ami, mais tu me permettras de te faire une petite observation.

BOURGEON.

Voyons ta petite observation.

DELORME.

Air : *du ballet des pierrots.*

Tu bois, sans nulle préférence,
Le vin comme il sort du tonneau ;
Grande est pourtant la différence
Entre le vieux et le nouveau.

BOURGEON.

De bon vin vieux quand je m'arrose
J'ai comme vous un grand plaisir :
Il n'a contre lui qu'une chose...
C'est qu'il faut le laisser vieillir.

DELORME.

Eh ! ben, v'là le déjeûner fini... Et vous ne dites rien vous autres !... Lucette ! Germain !... comme vous avez l'air sérieux !

Mlle. BOISSEC.

C'est l'inquiétude.

BOURGEON.

Oui, parce que, vous entendez bien... un jour comme ce jour là, on craint, on désire, on tremble, on espère et l'on est triste, attendu que la joie...

DELORME.

Eh ! bien faut danser... ça dissipe.

GERMAIN.

Ah ! ben oui ; danser !

LUCETTE.

J'ai ben le cœur à la danse !

DELORME, *prenant Germain et Lucette par la main.*

Ecoutez-donc.

Air : *un rigaudon zig zag, dondon.*

Au tems où chacun frémissait
Pour ses biens, pour sa vie,
Je me souviens que l'on dansait
Sans en avoir envie.
En savez-vous le pourquoi ?
Je vais vous le dire, moi ;
C'est que lorsque l'on danse,
On s'étourdit sur le malheur,
Et l'on court en cadence
Au-devant du bonheur.

Tout le monde répète les quatre derniers vers.

Mlle. BOISSEC.

Moi, je prends Germain.

BOURGEON.

Moi, je retiens Lucette.

DELORME.

Savoir si Lucette voudra danser avec vous.

LUCETTE.

Avec tout le monde.... pourvu que ce ne soit pas avec M. Germain.

GERMAIN *piqué.*

Oh ! çà m'est bien égal.

DELORME *souriant à part.*

Tiens ! de la brouille ! Ils prennent bien leur temps !

BOURGEON.

Ah ! çà, qui est-ce qui nous chante la petite chanson ?

DELORME.

A toi, ma fille.

LUCETTE.

Non, mon père.

BOURGEON.

Vous en savez de si jolies !

LUCETTE.

Je ne m'en souviens plus.

Mlle. BOISSEC.

J'en sais moi, et je m'en souviens, écoutez....

(*Elle prélude*)

Là, si, la, fa, la, mi !...
J'ai un beau château...

BOURGEON.

Laissez donc, avec votre château, c'est du vieux.

DELORME.

Je vais, moi, chanter quelque chose où il n'y a pas d'architecture ; *Les Amans brouillés*... chanson nouvelle.

LUCETTE.

Ah ! mon père !

DELORME.

Tu la connais ; j'espère qu'elle est de circonstance : allons, en place.

BOURGEON.

Oui, en place : les Amans brouillés... Mademoiselle.

(*Il prend la main de Lucette, et Mlle. Boissec prend celle de Germain*).

Mlle. BOISSEC, *à Germain.*

Allons, mon petit chat.

BOURGEON, *à Lucette.*

Allons, mon petit Bouchon. (*On forme un rond, l'orchestre prélude.*

DELORME.

Air : *Dam' ma mèr' est-c' que j'sais çà.*

Une fille du village
Avait fait choix d'un amant.

(*Tout le monde répète ces deux vers en dansant.*) *Bourgeon chancele... Mlle. Boissec s'embarrasse dans sa robe ; ils tournent tous deux ; les danseurs les quittent et les laissent tomber dans les bras l'un de l'autre.*

BOURGEON, *tournant.*

Mais çà n'est pas çà, çà n'est pas çà, quand je vous dis que çà n'est pas çà.

UN PAYSAN.

Sûrement, çà n'ira jamais.

UN AUTRE.

Il faut que Germain prenne sa danseuse accoutumée.

TOUS.

Oui, oui, Germain avec Lucette.

GERMAIN.

Allons, mamzelle... on peut bien danser ensemble, quoi qu'on ne s'aime plus.

DELORME.

C'est clair ; on ne voit que çà tous les jours.

LUCETTE.

Çà m'est égal, je ne le regarderai pas.

GERMAIN.

Vous ne refuserez peut-être pas de me donner la main.

LUCETTE.

Ah ! mon dieu ! prenez-la si vous voulez. *On refait le rond.*

BOURGEON, *voulant entrer dans le rond.*

Et moi donc !

Mlle. BOISSEC.

Et moi !

DELORME *à Bourgeon, montrant Mlle. Boissec.*

Eh bien ! dansez vous deux.

Mlle. BOISSEC, *ayant toisé Bourgeon.*

Fi donc !

BOURGEON, *la contrefaisant.*

Fi donc !... Eh ! bien, vous danserez toute seule : Je vais me rafraîchir. *Il s'assied d'un côté, Mlle. Boissec de l'autre.*

DELORME.

Attention. Je recommence.

BOURGEON

C'est toujours les amans brouillés.

DELORME.

Sans doute.

BOURGEON.

C'est bon. Je n'aime que les amans brouillés, moi !

DELORME.

Air : *dans la paix et l'innocence* (le même que ci-dessus.)

Une fille du village
Avait fait choix d'un amant ;
Tous deux pour le mariage
Ils soupiraient ardemment.
Un jour, pour une vétille,
Ils se brouillent sans raison.
Est-ce la faute à la fille ! } *Bis, par le cœur.*
Est-ce la faute au garçon ! }
On danse pendant la ritournelle.

BOURGEON.

C'est la faute du garçon, il n'y a pas de doute... A moins que ce ne soit la faute de la fille, c'est indubitable.

LUCETTE.

Mon père, je sais le second couplet.

Même air.

La fille, tendre et fidelle,
Croyait son berger constant.
Il n'a plus d'amour pour elle,
Il la quitte, en un instant.
De se venger elle grille,
Convenez qu'elle a raison.
Peut-on vouloir qu'une fille } *Bis par le cœur.*
Ait plus d'amour qu'un garçon ! }
(On danse.)

BOURGEON.

Cà ne se peut pas.. parce que... c'est impossible.

GERMAIN.

Mamzelle, je sais le troisième.

Même air.

Le garçon que l'on soupçonne
N'a rien à se reprocher,
Une ingratte l'abandonne.
Il ne peut pas l'empêcher.
Elle est jeune, elle est gentille ;
Elle doit avoir raison.
Quand les torts sont à la fille, } *Ter, en dansant.*
La peine est pour le garçon. }

BOURGEON, *qui pendant ce couplet s'est levé et promené portant la vue de côté et d'autre.*

Eh ! vîte, vîte ! la voiture de M. Dufresne est au bout de la grande avenue... il arrive au village.

DELORME.

Mes amis, allons le recevoir. (*Il sort ; tous sortent en courant, excepté Germain qui ne quitte pas la main de Lucette.*)

GERMAIN.

Vous m'écouterez peut-être.

LUCETTE.

Que pourriez-vous dire après ce que j'ai vu?

(*Bourgeon fait remarquer à Delorme que Lucette est restée.*)

DELORME, *revenant.*

Monsieur Germain, voulez-vous permettre. (*il emmène Lucette.*)

BOURGEON, *aussi revenu.*

Bien fâché de vous déranger, Mlle., mais il faut suivre le papa, attendu que c'est monsieur votre père.

SCENE VI.

GERMAIN, BOURGEON.

BOURGEON, *éclatant de rire*

Ah! ah! ah! comme ils ont donné dans le panneau.

GERMAIN.

Comment dans le panneau?

BOURGEON.

Oui, l'arrivée de M. Dufresne est une frime de mon invention qui m'est venue dans l'idée pour empêcher le raccommodement des amans brouillés.

GERMAIN.

Malheureux.

BOURGEON.

Eh bien, qu'est-ce que tu regrettes? est-ce qu'il y avait d'autres couplets à la ronde? Si tu veux encore danser, mon ami, je suis là. (*il lui prend les mains.*)

GERMAIN.

Va-t-en, crois-moi.

BOURGEON.

Air: *du bastringue.*

Pourquoi donc cesser
De danser!
Nos gentilles,
Jeunes filles,
Auraient-elles pu te laisser!
Ne saurais-tu recommencer!

GERMAIN.

Laisse-moi.

BOURGEON.

Tu aimerais peut-être mieux danser avec Lucette!

GERMAIN, *avec menace.*

M. Bourgeon.

BOURGEON.

Je conçois çà.

Air : *de la Sauteuse.* (contredanse.)

Ces
Jolis bosquets
Sont faits
Exprès
Pour la tendresse.
Ces
Jolis bosquets
Sont faits
Pour les
Plaisirs secrets.
Qu'il est doux, auprès
D'une jeune et belle maitresse,
De danser au frais
Et de se reposer après.

Allons, mon ami. *Il lui prend la main.*

Ces
Jolis bosquets
Sont faits...,

GERMAIN, *le poussant rudement.*

Enfin, t'en iras-tu!

BOURGEON, *que la secousse a fait pirouetter deux ou trois fois.*

Mon ami, je vois que tu vas prendre de l'humeur; je me retire... parce que je me connais... (*il s'éloigne et revient.*) Entends-tu que je me connais!..... Et que je m'en vas!

(*Il sort.*)

SCENE VI.

GERMAIN, *seul.*

Se peut-il que Lucette me croie infidèle..... Et pour qui! mais sans doute, ce n'est là qu'un prétexte; j'étais venu pour soigner ses rosiers : tous les jours c'était mon plus doux plaisir.

Air : *j'étais à folâtrer sur l'herbe.* (des jeunes mariés.)

Mes arbres, ceux de ma maitresse
Pour former d'amoureux berceaux,
Semblaient se rapprocher sans cesse
Et mêler leurs tendres rameaux.
Même désir était le nôtre,
Et sous leurs rameaux enlacés
A nous rapprocher l'un et l'autre,
Nous étions toujours empressés.

Pour mieux vous embrasser encore,
Beaux arbres, vous croîtrez toujours;
A son lever toujours l'aurore
Sera témoin de vos amours.

Toujours une branche discrette
Pressera l'autre tendrement,
Mais, vous ne verrez plus Lucette
Dans ses bras presser son amant.

Ah, Lucette, Lucette... Voyons s'il ne manque rien à ses arbres!... Travaillons pour elle, puisque je n'ai pas le courage de travailler pour moi... faisons tout, pour qu'elle obtienne le prix; qu'elle l'obtienne... et qu'elle le partage avec un autre... j'en mourrai... Eh bien, tant pis pour moi et pour elle. (*il prend un rateau et va dans le verger de Lucette.*) La voici: que vient-elle faire ici!... Tâchons qu'elle ne m'aperçoive pas. (*il se cache pour la laisser passer.*)

SCÈNE VIII.

GERMAIN, LUCETTE.

LUCETTE.

Enfin, j'ai pu m'échapper... j'avais besoin de pleurer et je viens ici pour pleurer en liberté. M. Germain ne viendra pas m'y chercher... il est trop occupé de sa nouvelle conquête. Il faut que la richesse ait bien du pouvoir, puisqu'en si peu de tems elle détruit un amour qui devait être éternel... Ah, Germain, Germain. (*Germain écoute.*)

Air : *Que ta porte, ô ma tendre amie!*

Hier d'une rose nouvelle,
Il vint encor parer mon sein:
Il me promit d'être fidèle,
Il a changé le lendemain.
Un instant voit la fleur éclose,
Un instant fait naître l'amour;
L'amour doit-il comme la rose
Naître et mourir le même jour!

GERMAIN.

Je crois quelle me regrette... Ecoutons. (*Il s'avance.*)

LUCETTE.

Mais je ne suis point jalouse. Oh! non. Je ne veux pas l'être... j'oublierai M. Germain!... cela ne sera pas difficile.

GERMAIN, *avec ironie.*

Il paraît qu'elle m'était bien attachée!

Même air.

Oh! oui, je serai bien ravie,
De le voir former d'autres nœuds!
Que dis-je! hélas! toute la vie
Je brûlerai des mêmes feux!
Ah! pourquoi faibles que nous sommes,
Dans nos cœurs le perfide amour,
Ne peut-il, comme chez les hommes,
Naître et mourir le même jour!

GERMAIN, *s'éloignant à pas de loup pour que Lucette ne s'apperçoive pas qu'il était là.*)

Elle m'aime toujours, je respire!

LUCETTE.

Son nouvel amour lui fait tout négliger : voyez ces arbres! comme la sécheresse les fait languir ; pauvres arbres!

GERMAIN.

Que va-t-elle faire? *Lucette prend un arrosoir.*

GERMAIN, *se cachant.*

Elle va venir à ses roses... elle va me découvrir... Eh bien, nous allons voir.

LUCETTE.

Je vais vous arroser.

GERMAIN, *voyant qu'elle va à ses arbres.*

Quoi, c'est pour mes arbres.

LUCETTE.

Air *d'une contredanse ancienne.*

Je rends à l'infidèle
Ce qu'il a fait pour moi.

GERMAIN.

Germain toujours fidèle
Travaille aussi pour toi.

LUCETTE.	*Ensemble.*	GERMAIN.
Perfide, hélas!		L'ingratte, hélas!
Tu ne penses pas		Ne se doute pas
Que dans ces lieux ton intérêt m'appelle!		Qu'en ce moment Germain est si près d'elle!
Perfide, hélas!		L'ingratte, hélas!
Tu ne pense pas		Ne se doute pas
Qu'ici l'amour guide encor mes pas.		Qu'ici l'amour encor guide mes pas.

LUCETTE.

Sans doute l'infidèle
Il est bien loin de moi.

GERMAIN.

Toujours toujours fidèle
Germain est près de toi.

LUCETTE.	*Ensemble.*	GERMAIN.
Perfide, hélas!		L'ingrate, hélas!
Tu ne songes pas, etc.		Ne se doute pas, etc.

(*A la fin du duo, Germain se trouve près de Lucette et l'embrasse.*)

LUCETTE.

Ciel! Eh, bien, M. qu'est-ce que vous faites donc là? Est-ce que nous ne sommes pas fâchés?

GERMAIN.

Excusez, mademoiselle, je n'y pensais plus.

LUCETTE.

Si mademoiselle Boissec vous voyait!

GERMAIN.

Quoi, Lucette, tu pourrais penser...

LUCETTE.

C'est bien malgré moi.

GERMAIN.

Tiens, viens t'asseoir là, je te dirai..

LUCETTE.

Ah, je ne demande pas mieux que de croire à ta fidélité.

(*il l'entraine sous le berceau où ils s'asseyent tous deux.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, *cachés*, BOURGEON, Mlle. BOISSEC, *entrant par deux coulisses opposées.*

BOURGEON.

Ah, je vous y prends, vous guettez Germain.

Mlle. BOISSEC.

Chut.

BOURGEON.

Parce que je l'ai brouillé avec Lucette.

Mlle. BOISSEC.

Ils vont se raccommoder.

BOURGEON,

Pas possible. Je viens encore de parler à la petite, et...

Mlle. BOISSEC.

Paix ! il sont ensemble

BOURGEON.

Ah !

LUCETTE, *à Germain.*

Quoi ! tout ce que Bourgeon m'a dit...

GERMAIN.

Autant de mensonges pour te détacher de moi et obtenir la préférence...

LUCETTE.

Lui !

BOURGEON.

Je n'entends pas ce qu'ils disent ; mais c'est égal.

LUCETTE.

Air : *Ah ! le bel oiseau.*

Ah ! qu'il a fait un bon tour !
Voyez comme
L'habile homme
Fait du chemin, dans un jour !
Ah ! qu'il connaît bien l'amour.

BOURGEON, *à Mlle. Boissec.*

Germain peut bien se flatter
Qu'on ne voudra pas l'entendre.

Mlle. BOISSEC.

Comment ne pas écouter
Un amant fidèle et tendre!

Ensemble.

BOURGEON.

Ah! oui, j'ai fait un bon tour,
Et je suis un habile homme!
Ah! oui, j'ai fait un bon tour,
Et je connais bien l'amour!

GERMAIN, LUCETTE, Mlle. BOISSEC.

Ah! qu'il a fait un bon tour,
Voyez comme, etc.

BOURGEON.

Son arrêt est prononcé.

Mlle. BOISSEC.

Peut-être il obtient sa grace.

BOURGEON.

Par Lucette il est chassé.

Mlle. BOISSEC.

Ou bien peut-être il l'embrasse.

Germain et Lucette s'embrassent.

GERMAIN. *Ensemble.* LES AUTRES.

Ah! que j'ai, etc. | Ah! qu'il a fait, etc.

BOURGEON, *entendant le baiser.*

Ah! mon dieu! qu'est-ce que j'entends?

Mlle. BOISSEC, *les montrant à Bourgeon,*

Là... Ne vous l'ai-je pas dit, que çà finirait mal.

BOURGEON.

Çà m'irrite.

Mlle. BOISSEC.

Çà me transporte.

BOURGEON.

Montrons-nous.

GERMAIN.

Ce coquin de Bourgeon..... si je le tenais.

BOURGEON.

Non, ne nous montrons pas.

LUCETTE.

Si nous pouvions avoir le prix!

GERMAIN.

Ils seraient bien attrapés!

Mlle. BOISSEC.

Vous voyez qu'ils comptent sur le prix.

BOURGEON.

Ils ne l'auront pas.

GERMAIN.

Cette vieille folle!

LUCETTE.

Ce vieil ivrogne !

BOURGEON.

Vieille folle !

Mlle. BOISSEC.

Vieil ivrogne !

BOURGEON.

Il faut nous venger.

Mlle. BOISSEC.

Abattons les fleurs.

BOURGEON.

Brisons les branches.

Mlle. BOISSEC.

C'est çà.

GERMAIN.

Tu n'es plus fâchée !

LUCETTE.

Tu ne m'en veux plus ?

GERMAIN ET LUCETTE.

Air : *De la Bonaparte.* (Contredanse.)

Aimons-nous,
Et plus de courroux :
Le soupçon offense
Toujours la constance.
Aimons-nous,
Et plus de courroux,
Nous serons époux ;
Cet espoir est bien doux.

LUCETTE.

A Germain je m'abandonne.

GERMAIN.

Ce mot est rempli d'appas.

Mlle. BOISSEC.

La friponne,
Lui pardonne.

BOURGEON.

Morbleu ! ne pardonnons pas.

BOURGEON, Mlle. BOISSEC.

Vengeons-nous,
Je suis en courroux ;
Leur tendre constance
Me blesse et m'offense.
Vengeons-nous,
Je suis en courroux :
Leurs arbres vont tous
Succomber sous nos coups.

GERMAIN, LUCETTE.

Aimons-nous,
Et plus de courroux :
Le soupçon offense
Toujours la constance.
Aimons-nous,
Et plus de courroux,
Nous serons époux ;
Cet espoir est bien doux.

En arrachant les roses, Bourgeon et Mlle. Boissec se piquent les mains, et le font connaître par leurs gestes. On entend la ritournelle de l'air... Chantons.... Chantons... (*de Richard.*)

Mlle. BOISSEC.

O ciel !... tout le village.

BOURGEON.

Mêlons-nous dans la foule, çà ne paraîtra pas.

LUCETTE.

On vient... séparons-nous.

GERMAIN.

Pas pour long-tems.

(*Ils se joignent tous les quatre aux villageois qui entrent en chantant.*)

SCENE X, ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, DELORME, M. DUFRESNE, PAYSANS ET PAYSANNES.

CHOEUR, *de paysans entourant M. Dufresne.*

Air : *Chantons ! célébrons ce bon ménage.*

Chantons,
Fêtons
Celui qui nous encourage !
Chantons,
Fêtons
Celui que nous chérissons.
Son retour en ces lieux,
Met le comble à nos vœux,
Il vient dans ce village
Faire des heureux.
Les amans bien épris
Désirent tous le prix,
Car l'hymen à son tour
Doit couronner l'amour.

Chantons, etc.

Ils avancent au milieu du théâtre, le greffier s'assied et achève la rédaction de son procès verbal.

DELORME, *à M. Dufresne.*

Oui, monsieur, c'est ici que se termine la tournée; vous n'avez plus que ce petit canton à examiner.

UN PAYSAN.

Et c'est le cas de dire : au dernier les bons !

DUFRESNE, *s'avancant avec les quatre vieillards qui l'entourent.*

Je suis fort satisfait, mes amis, et je vois avec plaisir que j'ai tous les ans, de nouveaux éloges à vous donner.

LUCETTE *à Germain.*

Oh ! quand il verra tes arbres !

GERMAIN.

Et tes jolis rosiers !

BOURGEON, *à Dufresne.*

Ce n'est l'embarras, papa ! (*révérence.*) Du moins, M. Dufresne, il est sûr et certain que pour ce qui est de l'activité, du zèle, des progrès, on peut bien dire, certainement....

DUFRESNE.

Ah ! papa Bourgeon, toujours le même, à ce que je vois.

BOURGEON.

Oui, monsieur, j'ai cet honneur là.

Mlle. BOISSEC, *à Bourgeon.*

N'interrompez donc pas monsieur.

DUFRESNE.

O ! mes amis ! que j'ai de plaisir à me trouver parmi vous ! au milieu de tous ces jeunes arbres : combien j'estime vos heureux travaux ; et que de gens vous ont obligation, sans le savoir !

BOURGEON.

C'est bien vrai : çà j'm'en vante.

DUFRESNE.

Air : *Femme voulez-vous éprouver ?*

Ces parfums que nous respirons
Dans les jardins de l'opulence,
Ces arbres que nous admirons,
C'est ici qu'ils ont pris naissance ;
Pour vous, d'abord, ils ont fleuri,
A vos soins on doit leur culture ;
Les riants bosquets de Vitry
Sont le berceau de la nature !

DELORME.

Si M. Dufresne voulait achever la tournée !... C'est que nos jeunes gens attendent avec impatience !..

DUFRESNE, *à Delorme.*

Vous avez raison, père Delorme, il ne faut pas les faire attendre ; mais ils ne doivent pas être inquiets : dans ma dernière promenade, j'ai vu leurs arbres !

(*Il va finir l'examen des plantations ; les vieillards le suivent*).

DUFRESNE, *appercevant le dégat.*

Air : *Ah ! quel scandale abominable* (des Rigueurs du Cloître).

Quelle surprise, ah ! quel malheur !
Pas un bouton, pas une fleur !

Ensemble.

BOURGEON, Mlle. BOISSEC.
Ah! qu'ils enragent de bon cœur!
Pas un bouton, pas une fleur!
GERMAIN, LUCETTE.
Quel tour affreux! c'est une horreur!
Pas un bouton, pas une fleur!
DELORME, LES VIEILLARDS.
Ah! juste ciel! ah! quel malheur!
Pas un bouton, pas une fleur!
TOUT LE MONDE.
Pas un bouton, pas une fleur!
Pauvres enfans, ah! quel malheur.

DELORME, *revenant consterné.*

Mais d'où cela peut-il provenir!

BOURGEON.

Bah! qu'est-ce qui sait! il ne faut qu'un coup de vent... une bourasque...

DUFRESNE.

Quoi, ces arbres que j'ai vus...

BOURGEON.

Ils sont très-jolis.. véritablement très-jolis.

GERMAIN.

C'est un tour que quelque méchant nous a joué.

UN PAYSAN.

Oui, des méchants, des envieux.

BOURGEON.

Çà n'est pas moi, toujours.

Mlle. BOISSEC.

Ni moi!

UN PAYSAN.

N'y a pas d'autre que vous.

TOUS.

C'est sûr.

BOURGEON.

Qu'est-ce qui dit çà!

DELORME.

Vous l'entendez.. c'est tout le monde.

TOUT LE MONDE.

Oui, oui, oui!

Mlle. BOISSEC.

Où sont les témoins!

DELORME.

On n'en prend pas pour faire le mal.

BOURGEON, *il tend la main pour prêter serment.*

Si l'on veut, j'attesterai...

Mlle. BOISSEC, *imitant Bourgeon.*

Moi de même.

UN PAYSAN, *regardant leurs mains.*

Tenez !... pour le coup, v'là ben la preuve que c'est d'eux que tout çà vient !

BOURGEON.

Comment ? comment ?

Mlle. BOISSEC.

Qu'est-ce que c'est ?

LE PAYSAN.

Où avez-vous attrapé ces piqûres là ? si ce n'est pas en brisant les rosiers de c'te pauvre enfant ?

TOUS.

C'est clair.

DELORME.

Que répondez-vous à cela !

BOURGEON.

Ce que je réponds à cela ?.. Eh, bien ! je réponds à cela.. que je n'ai rien à répondre.

LE PAYSAN.

Vous voyez ben qu'y n'sait que dire.

DELORME, *prenant Bourgeon par le bras.*

Oh, il faut parler.

BOURGEON.

Eh ben, tenez.. *in vero vinitas*, la vérité toute entière.

Mlle. BOISSEC *à Bourgeon, en lui faisant signe de se taire.*

Maudit Bavard.

BOURGEON.

Mais c'est à condition que mademoiselle Boissec parlera la première.

Mlle. BOISSEC.

Moi !

BOURGEON.

Oui, mon cœur, vous êtes femme ; vous avez la parole.

Mlle. BOISSEC.

Je n'ai rien à dire.

BOURGEON.

Pardonnez-moi, bijou ; je conviens du délit, mais avouez la complicité.

DUFRESNE.

Quoi, c'est pour leur faire perdre le prix,...

Le premier PAYSAN.

Ils ne doivent pas le perdre.

TOUS.

Non, non, non.

GERMAIN *très-ému.*

Ah! monsieur Dufresne..... M. Delorme!.....

Air : *Il pleut, il pleut, Bergère.*

Envain chacun nous presse
Et renonce à ses droits;
Le prix et ma maîtresse,
Je perds tout à-la-fois!
A vos soins j'abandonne
Ma maîtresse et le prix!

DUFRESNE *leur donnant les couronnes.*

Eh bien!... je vous couronne.

DELORME *joignant leurs mains.*

Et moi... je vous unis.

LUCETTE

Quel bonheur.

GERMAIN.

Je mourrai de joie.

BOURGEON.

Il ne faut pas mourir pour çà; il vaut bien mieux faire une noce où nous boirons à la santé des mariés.

DUFRESNE.

Sans doute.

VAUDEVILLE.

Air : *du vaudeville de la Fille en loterie*, ou air nouveau de Wicht.

De Vitry, joyeux habitants,
A vos travaux soyez fidèles;
On aimera, dans tous les tems,
Les fruits nouveaux, les fleurs nouvelles;
Garçons dispos et diligens
Et vous, gentilles jardinières,
Songez que c'est aux jeunes gens
A cultiver les pépinières.

DELORME *prenant ses deux enfans par la main.*

L'hymen produit des fruits bien doux:
Heureux présens de la nature,
Mais chez l'hymen, comme chez nous,
On n'obtient rien, sans la culture;
Point de paresse, mes enfans,
Des époux c'est la loi première;
De braves gens, de bonnes gens,
Donnez-nous une pépinière.

GERMAIN, *à Lucette.*

Charge-toi de fixer l'amour
Et le bonheur dans mon ménage ;
Je vais me charger, à mon tour,
De tous les soins du jardinage.
Trop heureux de pouvoir t'offrir
Au matin, la fleur printanière,
Je veux seul avoir le plaisir
De cultiver ta pépinière.

BOURGEON.

Je me souviens qu'un vieux cousin
M'a souvent dit ce vieux proverbe :
En graines manger le raisin,
C'est manger notre bien en herbe.
De nos raisins faisons des vins ;
Du sarment chauffons nos chaumières,
Et conservons bien les pépins,
Pour enrichir nos pépinières.

LUCETTE, *au Public.*

On sait que les vergers brillans
De Thalie et de Melpomène
Produisent des fruits excellens ;
Avec plaisir on s'y promène.
Nos faibles arbres, sans appui,
N'ont encor que des fleurs légères ;
Soyez leurs soutiens ; aujourd'hui,
Faites valoir nos pépinières!

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Comp., rue St.-Lazare, N. 110, maison Ruggieri.

ÉDOUARD ET ADÈLE,

OU

L'INDIFFÉRENCE PAR AMOUR,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR J.-B. DUBOIS;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 18 Floréal an 12.

Prix, 1 franc 20 cent. (24 s.)

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

AN XII. — (1804.)

PERSONNAGES.

M. DE BELCOUR. — M. *Vertpré.*

EDOUARD, son fils. — M. *Henry.*

ADELE DE MERVILLE, jeune veuve. — Mad. *Hervey.*

UN DOMESTIQUE.

UN POSTILLON.

Le Théâtre représente le salon de M. de Belcour, à la campagne ; deux portes de cabinet à gauche et à droite. A droite, une table, sur laquelle sont des livres, de l'encre, des Plumes, du papier, etc. A gauche, un guéridon, sur lequel il y a seulement des livres.

S'adresser, pour la partition, à M. WICHT, chef d'orchestre au théâtre du Vaudeville.

ÉDOUARD ET ADÈLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELCOUR, ÉDOUARD.

BELCOUR.

Toujours rêveur... Voyons, à quoi penses-tu ?

EDOUARD.

Mon père, à ce qui doit occuper un jeune homme.

BELCOUR.

Les jeunes gens sont si occupés aujourd'hui, que je ne puis savoir...

EDOUARD.

Air : *Vous me comprendrez toujours bien.*

Ce qui peut occuper mon cœur,
Aux premiers jours de la jeunesse,
C'est un sentiment doux, flatteur,
Qui m'émeut et qui m'intéresse.
Je deviens sensible à mon tour,
Et je me dis au fond de l'ame,
Le premier plaisir est l'amour,
Le premier bonheur, une femme.

BELCOUR.

J'entends, vous êtes amoureux, malgré ma défense.

EDOUARD.

Je me le serais défendu à moi-même, mon père, que je n'aurais pu résister aux attraits, aux vertus, à toutes les qualités d'une femme divine....

BELCOUR.

Le nom de cette merveille ?

EDOUARD.

Adèle.

BELCOUR.

Celui de sa famille ?

EDOUARD.

Je l'ignore... par-tout on s'est plu à me le cacher.

BELCOUR.

Où donc l'avez-vous vue ?

EDOUARD.

Dans la société.

BELCOUR.

Souvent ?

EDOUARD.

Quelquefois, par hasard.

BELCOUR.

Sait-elle que vous l'aimez ?

EDOUARD.

Oui, mon père ; et même...

BELCOUR.

Elle y répond !

EDOUARD.

Elle y paraît sensible.

BELCOUR.

Vous lui avez sans doute adressé quelques couplets, quelque épître ?..

ÉDOUARD.

Je l'ai osé une seule fois, et son refus m'a ôté jusqu'au désir de redoubler d'audace.

BELCOUR.

Comment, vous n'avez pas eu quelque tendre entrevue ?

ÉDOUARD.

Jamais... J'aurais cru l'offenser que de lui en proposer... Si vous la connaissiez...

BELCOUR.

Mon fils... il faut renoncer à cette femme.

ÉDOUARD.

Mais...

BELCOURT.

Je vous l'ordonne... ne savez-vous pas que j'ai juré de ne jamais faire de ces mariages d'inclination qui ressemblent à ces feux brillans que le moindre souffle éteint ?

ÉDOUARD.

Croyez mon père...

BELCOUR.

Air : *Molière à Lyon.*

L'Amour qui découvre ses feux,
Bien avant que l'Hymen l'enchaîne,
Est une fleur qu'on suit des yeux
Trop long-tems avant qu'on l'obtienne.
La cueille-t-on, le même jour
On craint l'ennui de l'habitude :
L'Hymen précédé par l'Amour,
Périt bientôt de lassitude.

ÉDOUARD.

Quand on n'a qu'un désir léger,
Le plaisir mène à l'inconstance ;
Mais l'Hymen est loin de changer
Quand l'Amour soutient sa puissance.
Marcher ensemble nuit et jour
Devient leur plus douce habitude :
L'Hymen appuyé sur l'Amour,
Ne sent jamais de lassitude.

BELCOUR.

Allons, allons, vous déraisonnez... écoutez-moi, je me mariai la première fois, par suite d'un long attachement; que de chagrins n'ai-je pas éprouvés! A mon second mariage, je choisis tout-à-coup et sans réflexion une femme que je n'avais jamais vue, dont j'ignorais jusqu'au nom et qui vous donna le jour. Je verse encore des larmes de regret en pensant à la douceur, au charme de cette alliance... Oui je pleurerai long-temps votre mère; maintenant, guidé par mon expérience, je refuserai toujours mon consentement à un mariage d'inclination; bien plus, je prétends que vous épousiez une jeune femme d'une bonne famille, honnête, vertueuse, mais qui vous soit inconnue... et j'ai trouvé cette femme là....

ÉDOUARD.

Quoi! vous auriez, sans me consulter...

BELCOUR.

J'ai choisi madame de Merville, jeune veuve très-intéressante, et que, je l'espère bien, vous n'avez jamais vue.

ÉDOUARD.

J'ignorais jusqu'à son nom... mais.

BELCOUR.

Mais, mais... vous l'épouserez.. Tenez, j'ai une telle mauvaise idée de toutes ces amourettes tant vantées, que malgré ma préférence pour madame de Merville, je romprais même avec elle, si je pouvais croire qu'en vous rencontrant ici tous les deux, il se manifestât ce que vous nommez *sympathie*.

ÉDOUARD.

Ne craignez rien... mais est-ce qu'elle viendra ici?

BELCOUR.

Ce matin, tout-à-l'heure... Son père me l'envoie, pour qu'après l'entrevue je fasse cet hymen; il n'y a pas un moment à perdre, je vais au devant d'elle.

Air : *De la cinquième édition.*

De mon choix tu seras content,
Je fais le bonheur de ta vie :
En effet, quel plus beau présent
Qu'une femme aimable et jolie!
Son cœur est bon, son esprit doux;
Tiens, déjà l'amour te transporte :
Belle que l'on conduit chez nous,
Est un bouquet qu'on nous apporte.

Il sort.

SCENE II.

EDOUARD *seul.*

Dans quelle situation vais-je me trouver ? épris tendrement d'Adèle, il faut y renoncer pour jamais... Il faut plus... épouser une femme que je ne connais pas... comment faire revenir sur ce point un homme tel que mon père, pour qui l'amour n'est plus qu'une erreur ?

Air : *Oh ! rien ne m'échappe* (du Poëte satirique).

Voilà bien les pères,
Injustes, sévères,
A nos vœux contraires,
Quand ils n'aiment plus.
Un désir aimable,
Même un goût durable
Leur semble coupable,
Nuisible aux vertus.

Beauté qu'on aime
D'amour extrême,
A leurs yeux même,
Paraît sans appas ;
Notre tendresse
N'est que faiblesse,
Et notre ivresse
Ne les touche pas.

Mais leur injustice
Fait notre supplice.
Peut-on par caprice,
Remplacer ainsi
Plaisir par la peine,
Amour par la haine,
Hymen par la chaîne,
Gaîté par l'ennui !

Ou si notre âme
Bravant le blâme,
Nourrit la flamme
Qui mène aux plaisirs ;
Hélas ! par suite
De leur conduite,
Beauté séduite
Cède à nos désirs.

Contre nous ce crime
Bientôt les anime,
Et notre victime
Reçoit leurs mépris,
Oui, dans sa colère,
Hélas ! plus d'un père,
De cette manière
A perdu son fils.

Mais je résisterai à ce mariage ; j'y résisterai jusqu'à la mort.

SCENE III.

ÉDOUARD, ADELE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Merville. *Il sort.*

EDOUARD.

Madame de Merville ! fuyons.

ADELE.

Que vois-je ? Edouard !

EDOUARD.

Adèle !

ADELE.

Vous, le fils de M. de Belcour !

EDOUARD.

Vous, Mad. de Merville !

ADELE.

Ah ! ah ! ah ! ah !

EDOUARD.

Voilà donc ce nom que vous m'aviez tant caché.

ADELE.

J'ai bien fait, puisque cela nous procure une si douce surprise. Ah ! ah ! ah ! ah !

EDOUARD.

Mon père est allé au devant de vous ; s'il revient, il va vous entendre... Tâchons d'être seuls un moment... Est-ce bien vous qu'il veut me donner pour épouse ?

ADELE.

Oui, c'est bien moi .. Ah ! ah ! ah ! ah !

EDOUARD.

De grâce, dites-moi...

ADELE.

L'aventure est délicieuse ; nous nous étions cachés l'un et l'autre nos véritables noms, pour que la fortune n'influât en rien sur notre amour ; je ne vous connaissais que sous le nom d'Edouard... Imaginez-vous que, engagée ou forcée par mon père, à venir en ces lieux pour une entrevue avec un M. de Belcour, que je n'avais jamais vu..... je n'arrivais qu'avec un effroi...

EDOUARD.

Et vous êtes rassurée...

ADELE.

Mais, oui, je crois que j'ai moins peur... et vous ?..

EDOUARD.

Je suis au comble du bonheur...

ADELE.

Edouard...

EDOUARD.

Pardonnez-moi cette joie si naturelle... J'allais vous écrire une lettre...

ADELE.

Que je n'aurais point reçue.

EDOUARD.

Je vous aurais demandé une entrevue....

ADELE.

Que je n'aurais point accordée.

EDOUARD.

Toujours la même.

ADELE.

Folle, étourdie.

EDOUARD.

Mais trop sévère...

ADELE.

La folie jointe à la décence vaut mieux, selon moi, que la pruderie sans vertu.

EDOUARD.

Mais d'après cet inconcevable événement, il me semble que nous allons être époux, et qu'alors...

ADÈLE.

Nous ne le sommes pas encore... On m'a dit que votre père etait l'ennemi juré des mariages faits par amour.

EDOUARD.

C'est vrai, tout-à-l'heure encore.

ADELE.

Air : *du vaudeville de Catinot.*

S'il vient à savoir notre amour,
Il rompra notre mariage ;
Malgré nos larmes, tour-à-tour,
Je doute fort qu'il nous engage ;
Il veut que nous nous détestions,
Pour que notre hymen soit prospère.
C'est vouloir qu'avant, nous fassions
Ce qu'après souvent on voit faire.

EDOUARD.

Mon père changera d'avis en voyant que j'avais fait le même choix que lui...

ADELE.

Je ne le crois pas... Il paraît tenir beaucoup à ses projets, il faut donc chercher les moyens de le faire consentir sans peine à notre mariage... (*Elle rêve.*) allons, aidez-moi donc monsieur, il s'agit de tromper... vous êtes homme.

EDOUARD.

S'il s'agit de feindre... vous êtes femme.

ADELE *riant.*

Je tiens notre plan.

EDOUARD.

En vérité !

ADELE.

Oui je le tiens... Il est très-facile à exécuter.

EDOUARD.

Voyons.

ADELE.

C'est une bagatelle, il faut que vous cessiez de m'aimer.

EDOUARD.

Quoi...

ADELE.

Que vous me haïssiez...

EDOUARD.

Mais...

ADELE.

Que vous fuyiez loin de moi.

EDOUARD.

Adèle.

ADELE.

Voilà mon plan.

EDOUARD.

Il est joli.

ADELE.

Air : *On culbute par compagnie.*

Avec moi soyez de moitié,
Edouard, dans cette circonstance :
Veuillez me faire l'amitié
D'avoir beaucoup d'indifférence ;
Et moi je vous détesterai
Pour mieux vous prouver ma tendresse ;
Enfin, mon cher, je vous fuirai
Pour être auprès de vous sans cesse.

EDOUARD.

Adèle... cette plaisanterie...

ADELE.

Ne comprenez-vous pas, étourdi que vous êtes, que puisque votre père romprait nôtre union à cause de notre amour, il faut non seulement le cacher, mais feindre même de ne pas nous connaître ; de nous voir avec indifférence et de nous haïr. Alors il nous regardera comme vraiment dignes l'un de l'autre. Nous nous aborderons froidement, il nous grondera ; nous nous dirons des injures, il nous forcera à nous louer ; nous voudrons fuir, il nous fera rester, enfin nous ne voudrons pas nous marier, il nous priera, nous suppliera, nous conjurera de nous unir... dites que ce plan n'est pas bien conçu ? Vous êtes trop heureux qu'une folle telle que moi ait plus de raison que vous qui passez pour un sage.

EDOUARD.

Adèle, ce plan est délicieux...

ADELE.

Ah ? vous vous décidez à le trouver tel ?

EDOUARD.

Il est impossible qu'il ne réussisse pas.

ADELE.

Vous croyez.

EDOUARD.

Cependant l'exécution est difficile : paraître ne pas vous aimer...

ADÉLE.

Je vous recevrai si mal, je vous ferai des yeux si noirs, que je vous forcerai bien à jouer votre rôle.

EDOUARD.

Refuser votre main...

ADELE.

Je ne vous l'offrirai pas.

EDOUARD.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Eh quoi, je vais en ce moment,
Jouer, près de vous, mon Adèle,
Le rôle d'un indifférent,
Moi, si tendre, moi, si fidèle.

ADÈLE, *le contrefait.*

Et moi, dont le cœur est brûlant,
Il faudra paraître tranquille.
Des deux rôles, en vous voyant,
Le mien est le plus difficile...

EDOUARD.

Ah! vous riez de moi.

ADELE.

Un peu. Tenez, mon ami, je ne suis qu'une femme, mais j'ai du caractère; et dès que j'entreprends quelque chose, j'oublie tout pour une exécution prompte et parfaite. Ainsi notre plan étant arrêté, je commence... (*Elle feint d'arriver, et prend un air froid et dédaigneux.*) Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.... Je vous prie de cesser un entretien qui me déplaît... Je ne puis ni écouter votre amour, ni accepter votre main.

EDOUARD.

Elle est charmante... voici mon père.

ADELE.

Sauvez-vous, feignez de ne m'avoir pas vue, et au nom de notre tendresse, détestez moi bien, mon cher ami. (*Edouard sort.*)

SCENE IV.

BELCOUR, ADELE.

BELCOUR.

Ah! madame, j'ai donc été au devant de vous inutilement!

ADELE.

Je le vois à regret... mais je ne vous en sais pas moins beaucoup de gré de cette galanterie.

BELCOUR.

Madame!... avez-vous déjà vu mon fils?

ADELE.

Comment, est-ce que vous avez un fils?

BELCOUR.

Monsieur votre père ne vous a donc pas dit...

ADELE.

Il m'a dit d'aller passer quelques jours à votre campagne.

BELCOUR.

Il aurait dû vous prévenir qu'il s'agissait d'une entrevue...

ADELE.

D'une entrevue!

BELCOUR.

Pour un mariage...

ADELE.

Pour un... Germain, remettez les chevaux, je vais partir...

BELCOUR.

Mais, madame... pour quelle raison?

ADELE.

Je suis promise, monsieur...

BELCOUR.

Par qui?..

ADELE.

Par mon cœur.

Air : *De l'Amour et de la Fortune.*

Je manquerais à la promesse
Que j'ai faite au plus tendre amant;
J'oserais sans délicatesse
Trahir ses feux et mon serment...
Non, non, son amour seul m'enivre,
Le parjure a trop de remords:
Il ne mérite plus de vivre.

BELCOUR.

Bien des gens devraient être morts.

ADELE.

Eh bien! ce Germain ne vient pas?...

BELCOUR.

Madame, cette lettre de votre père vous décidera peut-être à rester : vous y verrez qu'il me donne sur vous tous ses droits, et qu'il ordonne votre hymen avec mon fils. *A part.* Elle est toute aussi folle que lui, mais moins ils paraissent disposés à s'aimer, plus je tiens à mon projet.... (*Après qu'elle a lu.*) Eh bien! madame...

ADELE *triste.*

Je reste... je n'aurais jamais cru mon père capable de me sacrifier!

BELCOUR.

Vous sacrifier... Mais c'est un jeune homme qu'on vous propose pour époux.

ADELE.

Je n'aime que les hommes d'un âge mûr... de ces gens si raisonnables qu'ils ne peuvent plus donner de jalousie, comme vous par exemple...

BELCOUR.

(Si elle croit me faire un compliment...) mon fils est vif, aimable; il est riche, bien fait, et même assez élégant.

ADELE.

Je l'aimerais mieux encore comme vous,... le ton simple et cet air de bonhomnie.

BELCOUR.

(Ah! Tu me railles... attends.) Eh bien? madame, au lieu de mon fils, si j'osais me proposer...

ADELE.

Hélas! vous savez bien que j'aime, mais sans cela... Ah! monsieur, croyez à ma douleur.

BELCOUR.

Je savais bien que vous me refuseriez, quoique j'eusse tout ce qu'il faut pour vous plaire... Allons, allons, je vais chercher mon fils et vous l'amener...

ADELE.

Non, monsieur.

BELCOUR.

J'y vais...

ADELE.

Je vous préviens que je ne le verrai pas avec plaisir.

BELCOUR.

Est-ce parce qu'il ne me ressemble pas?

Air : *Du pas redoublé.*

L'exigez-vous, en moins de rien,
Ce cher fils, pour vous plaire,
Prendra tous les airs, le maintien,
Et l'habit de son père!

Ensemble.

ADELE.

Non, non, quel qu'il soit à mes yeux,
Je le répète encore,
Jamais il ne peut être mieux
Que celui que j'adore.

BELCOUR.

Ah! mon fils, vu charmera ses yeux
Par des traits qu'elle ignore,
Et je réponds qu'il sera mieux
Que celui qu'elle adore.

Il sort.

SCENE V.

ADÈLE, *seule.*

Bon... jusqu'ici tout va bien... Ah! M. de Belcour, nous vous apprendrons à vouloir montrer une autorité qui pourrait détruire le bonheur de deux êtres faits pour s'aimer.

Air : Du Sigisbé : tout doucement.

Vainement à la jeunesse,
Chers parens, vous résistez ;
Contre nous et la tendresse,
Un moment vous l'emportez.
C'est toujours avec colère
Que triomphe un vieux parent :
Triomphons-nous au contraire,
C'est toujours en badinant.

Mais aussi prenez bien garde,
Jeune fille à votre tour ;
Celle qui trop se hasarde
En est dupe avec l'Amour.
Le fripon est sans malice,
Mais craignez son air riant :
S'il vous pousse au précipice,
C'est toujours en badinant.

Eh! j'entends Edouard qui se dispute avec son père pour ne pas venir ici... C'est à merveille.... il faut qu'on l'y force... la bonne folie!.. ayons l'air de ne rien entendre et de ne rien voir.

SCÈNE VI.

BELCOUR, ADELE, EDOUARD.

BELCOUR *en dehors.*

Ah! çà viendras-tu ?

EDOUARD *en dehors.*

Non, mon père....

ADELE.

C'est toujours en badinant.

BELCOUR *entre.*

Mon fils, vous m'impatientez... (heureusement qu'elle ne le voit pas.)

ADELE *à part.*

Non presque pas...

BELCOUR *tirant Edouard par le bras.*

Eh! viens donc... Ah! c'est bien heureux. Saluez madame de Merville... Saluez donc... madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon fils...

ADELE *feint de ne pas entendre.*

Quelle campagne monotone... Je resterais ici...

BELCOUR.

Daignez, madame, jetter un regard sur mon fils.

ADELE *regardant par la croisée.*

Ce serait trop triste à voir.

BELCOUR.

Madame, mon fils vous presente ses hommages...

ADELE, *se retournant.*

Ah!... quel air gauche.

EDOUARD.

Quelle tournure!

BELCOUR.

Cela commence bien.... Et mais parle donc.... Madame veuillez l'encourager... (*Après un moment de silence...*) C'est décidé... ils sont muets. Morbleu, mon fils.... si vous ne parlez sur-le-champ.

EDOUARD.

Que voulez-vous que je dise?

BELCOUR.

Quelque chose d'aimable.

EDOUARD.

Madame, j'ai bien l'honneur de...

ADELE, *riant.*

Il s'exprime bien, votre fils.

BELCOUR.

Oh! le traître!

ADELE.

Monsieur... je suis bien sensible à...

EDOUARD, *riant.*

Elle est très-spirituelle, votre veuve.

BELCOUR.

Ils se vengent!.. ah çà finirez-vous? Ces j'ai l'honneur... Je suis bien sensible à...

ADELE.

Que puis-je faire de mieux! j'ai répondu à monsieur avec la même éloquence, que celle qu'il a montrée... vous n'avez que ce fils là? S'il faut vous dire ce que je pense, ne le quittez pas; s'il va dans le monde, on se l'arrachera...

BELCOUR.

Ah! madame de Merville!

EDOUARD.

Mon père, vous avez tort de retenir madame... Nous naissons trop d'amis en pleurs... trop d'amans désolés..

BELCOUR.

Oh ! coquin !..

ADELE.

Trop d'amans... apprenez, monsieur, que je n'en ai qu'un et que j'aimerai seul toute ma vie... Vous me jugez ainsi parce que sans doute vous avez des maîtresses !..

EDOUARD.

Moi ! moi, des maîtresses !.. une seule femme sur la terre sera toujours l'objet de mes tendres vœux... c'est l'image des graces et des vertus.

ADELE.

Et des vertus... ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

EDOUARD.

Air : *de gentil Bernard.* (*J'étais assise au pied d'un chêne.*)

Mon Adèle n'est point coquette.

ADELE.

Moi, monsieur, je le suis beaucoup.

EDOUARD.

Elle est sincère, elle est discrète.

ADELE.

Moi, je ne le suis pas du tout.

EDOUARD.

Ses attraits égalent son ame.

ADELE.

Je suis légère et sans appas.

ADELE.

Je vois trop que pour votre femme,
Monsieur, je ne vous conviens pas.

EDOUARD.

Ainsi, vous voyez bien, madame,
Que vous ne me convenez pas.

BELCOUR.

L'entrevue est aimable.. ils se disent des douceurs.

ADELE.

même air.

Mon amant est fidèle et tendre.

EDOUARD.

Je suis léger, même inconstant.

ADELE.

On l'aime dès qu'on peut l'entendre.

EDOUARD.

Et moi sans plaisir on m'entend.

ADELE.

Son esprit est toujours aimable.

EDOUARD.

J'en manque trop souvent, hélas !

ADELE.

Ah ! d'après un portrait semblable,
Non, vous ne me convenez pas.

EDOUARD.

Ah ! d'après un portrait semblable,
Non, non, je ne vous conviens pas.

BELCOUR.

Fort bien : est-ce ainsi que vous vous disposez à vous marier ?

EDOUARD ET ADELE.

A nous marier !... Ah ! dieux !

BELCOUR.

Air : *aimé de la belle Ninon.*

Vous venez de faire un portrait
Qui n'offre aucune ressemblance ;
Vous avez terni chaque trait,
Par calcul ou par médisance...
Vous vous êtes trop déguisés...
Ah ! quels desseins sont donc les vôtres !
Pourquoi des défauts supposés,
Lorsque nous avons trop des nôtres !

ADELE.

Vous êtes trop honnête, (*à Edouard*), vous voyez que monsieur est de mon avis, j'ai beaucoup de défauts...

EDOUARD.

C'est vrai... mais j'en ai encore plus...

ADELE.

Je soutiens que j'en ai davantage....

BELCOUR.

Allons, allons, mes enfans... vous ne ressemblez à personne dans ce moment : car chacun croit n'en point avoir.

ADELE.

Non : c'est que je vois le dessein de M. votre fils ; il commence à trouver que je lui plais, et fait le galant.

EDOUARD.

Vous me plaisez, vous, madame !

BELCOUR.

Oh ! le monstre.

ADELE, *à part.*

C'est le cas d'éclater. (*Haut.*) Permettez que je me retire, monsieur... je ne suis pas accoutumée à être ainsi maltraitée : je vais écrire à mon père, la réception que l'on m'a faite ici, et que ce serait me sacrifier que de me rendre l'épouse de monsieur. Ah ! mon dieu !

BELCOUR.

Madame de Merville.

EDOUARD, *à part.*

Pauvre Adèle ! (*Haut*) écrivez, madame... cela m'est indifférent...

ADELE.

Vous l'entendez...

Air : *Pauvre petit.*

Et ce serait là mon époux !
A part. Oh ! combien mes nœuds seraient doux !
Quelle union affreuse !
A part. Que je serais heureuse !

Sans cesse grondeur et méchant.
A part. Toujours aimable, complaisant.
Oh! oui, oh! oui, oh! oui, oh! oui, je serais malheureuse.

BELCOUR.

Allons, mes amis, calmez-vous,
Mettez fin à ce grand courroux :
Ah! vous comblez mon espérance
Par une telle indifférence.
Si vous aviez beaucoup d'amour,
J'aurais pu rompre dès ce jour ;
Mais d'après cette scène,
Je veux qu'on vous enchaîne.

EDOUARD et ADELE.

Moi, je deviendrais son } époux !
Et ce serait-là mon }

BELCOUR.

Ah! combien vos nœuds seront doux!

EDOUARD et ADELE.

Quelle union affreuse !

BELCOUR.

Quelle alliance heureuse !

EDOUARD et ADELE.

Un être grondeur et méchant.

BELCOUR.

Chacun sera doux, complaisant.

Ensemble.

EDOUARD et ADELE.	BELCOUR.
Mais que ma vie, hélas! hélas! serait donc malheureuse,	Votre existence, mes enfans, deviendra trop heureuse,
A part. Ah! trop heureuse,	Oui, trop heureuse,
Haut. Bien malheureuse.	Oui, trop heureuse.

Adèle sort en feignant de pleurer.

SCENE VII.

BELCOUR, EDOUARD.

BELCOUR.

Courage, tout cela est en bon train.

EDOUARD.

J'espère bien que vous regardez ce mariage comme impossible?

BELCOUR.

Au contraire, comme très-possible... Ah! vous avez cru par des injures me détourner de mon plan.

EDOUARD.

Ce n'est pas moi qui ai commencé.

BELCOUR.

Ce n'est pas toi qui aurais fini... Allons, il faut vîte réparer vos sotises.

EDOUARD.

Comment ?

BELCOUR.

Mettez-vous à cette table.

EDOUARD.

Mais...

BELCOUR.

Je vous ordonne de vous mettre à cette table (*Edouard obéit*). Bien... Maintenant, écrivez à madame de Merville.

EDOUARD.

Une lettre à madame de Merville... *A part.* Quel bonheur! elle n'en a jamais voulu recevoir de moi!

BELCOUR.

Quand tu voudras...

EDOUARD.

Vous êtes bien exigeant, mon père...

BELCOUR.

C'est bon, c'est bon... Ecrivez ce que je vais dicter...

EDOUARD.

Que vous êtes cruel. *A part.* Que je suis content. *Haut.* La lettre ne sera pas remplie d'assurances d'amour...

BELCOUR.

Au contraire.

EDOUARD *à part.*

C'est charmant. *Haut.* Vous me ferez mentir.

BELCOUR.

Seras-tu le premier amant qui écrira ce qu'il ne pense pas?

EDOUARD, *jouant la tristesse.*

O mon Adèle! quand tu sauras...

BELCOUR.

Ecris... « Aimable veuve...

EDOUARD.

Est-elle aimable... Puis-je?.. Oui, oui... « Aimable veuve.

BELCOUR.

« Pardonnez-moi une scène, qui n'était que l'effet d'une » ruse...

EDOUARD.

Comment, d'une ruse?

BELCOUR.

Oui, écris : « D'une ruse.

EDOUARD.

Je vous assure que...

BELCOUR.

» Pour éprouver votre bon caractère.

EDOUARD.

Il ignore tout. *Haut.* C'est très-adroit ce détour là, mon père. *A part.* Dieu, que j'avais peur !

BELCOUR.

« Je suis pénétré d'admiration pour vos charmes.

EDOUARD.

Pour vos charmes... c'est un compliment banal... *A part.* Qui pour elle, est une vérité...

BELCOUR.

« Mon cœur est à vous pour la vie...

ÉDOUARD, *se levant.*

Je n'écrirai pas cela..

BELCOUR.

Mon fils...

EDOUARD, *se rasseyant.*

Allons, mon cœur est à toi...

BELCOUR.

J'ai dit : « à vous.

EDOUARD.

C'est une erreur.. Pour la vie... C'est par complaisance, au moins.

BELCOUR.

« Permettez-moi d'aller à vos pieds, réparer des torts que » mon amour désavoue...

EDOUARD.

Pour cela, je ne puis...

BELCOUR.

Ah ! tu me résistes... Mais, c'est écrit !

EDOUARD.

En vérité !

BELCOUR.

Tu y as même ajouté... le plus tendre amour.

EDOUARD.

Il se pourrait !... C'est le trouble que cette situation m'a causé. *A part.* Je finirai bar me trahir.

BELCOUR.

Mon ami, vous êtes déjà plus malade que vous ne croyez.

EDOUARD *à part.*

Ou qu'il ne croit.

BELCOUR.

Allons, plie cette lettre.

EDOUARD.

Non certainement...

BELCOUR.

Tu ne veux pas... Eh bien je vais la plier, moi.

EDOUARD.

Vous n'attendrez pas sans doute que je la porte...

BELCOUR.

Non, je la porterai moi-même.

EDOUARD.

Vous-même (*à part.*) Elle ne pourra le refuser.

Air : *On nous dit que la confidence.*

Par l'ordre d'un père sévère,
J'écris le premier billet doux;
Et je demande, pour lui plaire,
Même le premier rendez-vous.
La chose n'est point ordinaire...
Mais je ferai plus en ce jour :
Je ferai porter par mon père
Ma première lettre d'amour.

BELCOUR.

Mettez l'adresse...

EDOUARD *écrit.*

La voici...

BELCOUR.

Qu'est-ce que vous avez mis là ?... « à elle...

EDOUARD.

Pardon... Je croyais écrire à mon Adèle, je vais ôter...

BELCOUR.

Non, non, cela sera plaisant...

EDOUARD.

Que vous me faites de peine, mon père..

BELCOUR.

C'est bon, c'est bon... Laissez-moi...

EDOUARD.

Que je suis malheureux... si vous saviez...

BELCOUR.

Va-t-en...

EDOUARD.

Vous êtes le plus cruel des pères. (*Il sort, en riant.*)

SCENE VIII.

BELCOUR *seul.*

Je crois qu'avec un peu de peine je parviendrai à mon but... Sonnons pour faire venir madame de Merville, je veux voir l'effet que ce billet produira sur elle... (*un valet vient.*) priez madame de Merville de passer dans ce salon. Sera-t-elle insensible à cette soumission de mon fils, ou bien cette lettre la fâchera-t-elle ?...

Air : *Si Pauline*

Un billet d'amour plait aux femmes,
Et n'est jamais injurieux ;
A son aspect, on voit ces dames
Montrer un désir curieux.
Plaisir d'amour, jadis Lucrèce,
Mourut après t'avoir connu ;
Demême un billet ne vous blesse,
Mes dames, qu'après l'avoir lu.

Voici la jeune veuve, nous allons voir.

SCENE IX.

BELCOUR, ADELE.

ADELE.

Monsieur, voici la lettre que j'écris à mon père.

BELCOUR.

Madame, mon fils éprouve le plus vif repentir...

ADELE.

Peu m'importe.

BELCOUR.

Il reconnaît ses torts.

ADELE.

Cela m'est bien indifférent.

BELCOUR.

Il n'a pas osé venir les avouer à vos pieds.

ADELE.

Il a bien fait.

BELCOUR.

Mais il m'a chargé d'une lettre...

ADELE.

D'une lettre !

BELCOUR.

Que je vous prie de lire.

ADELE.

Y pensez-vous!.. recevoir une lettre d'un jeune homme...

BELCOUR.

Elle est présentée par son père.

ADELE.

Ah ! par son père... c'est vrai.

BELCOUR *à part.*

Elle la lira...

ADELE.

Vous m'y forcez,.. par curiosité je vais en lire quelques mots.

BELCOUR *à part.*

Par curiosité ! je l'avais bien dit, les femmes se ressemblent toutes... Elle est bien long-tems à lire quelques mots.

ADELE.

Comme c'est écrit fin !

BELCOUR.

Il y a des mots qu'on est forcé de lire deux fois...

ADELE.

Vous devinez... toujours... ah ! l'adresse est plaisante : à elle ! c'est sans doute le nom qu'il donne à sa maîtresse chérie.

BELCOUR.

Air : *La meule tourne, tourne, tourne.*

Les noms d'amour que l'on se donne,
Sont les mêmes depuis long-tems ;
C'est toujours *ma belle*, *ma bonne* ;
O le plus chéri des amans !
C'est commode pour la tendresse
De nos modernes Céladons :
Ils ont beau changer de maîtresse,
Ils ne changent jamais de noms.

ADELE.

Votre réflexion est un peu folle... aussi folle que la lettre de votre fils.

BELCOUR.

Oserais-je pourtant espérer une réponse ?

ADELE.

Une réponse... je vais vous la faire... (*A part*) Cachons la lettre d'Edouard. *Haut.* Voici ma réponse. *Elle déchire la lettre qu'elle avait écrite à son père.*

BELCOUR.

Ah ! c'en est trop... Eh ! bien, madame, puisque méprisant mon fils, et sans pitié pour sa douleur, vous tenez à votre projet... je renonce...

ADELE *vivement.*

Moi, mépriser votre fils... du tout... Je le plains, au contraire... Mais j'ai dû m'offenser...

BELCOUR *à part.*

Elle revient sur ses pas.

ADELE, *à part.*

J'ai cru qu'il allait rompre notre hymen.

BELCOUR.

Eh ! bien, s'il vous a offensée...

ADELE.

Beaucoup.

BELCOUR.

Ecrivez-lui.

ADELE.

Encore.

BELCOUR.

Pour le gronder.

ADELE.

Vous croyez ?

BELCOUR.

Un mot de vous le rendra plus circonspect.

ADELE.

Eh ! mais, si j'en étais certaine....

BELCOUR.

N'en doutez pas.

ADELE.

Air : *Du vaudeville de l'Asthénie.*

Puisque tel est votre désir,
Mon obéissance est extrême ;
Mais de ses torts pour le punir,
Je vais donc en avoir moi-même.
Je vais ressembler, par devoir,
A ces amans dans le délire,
Qui s'écrivent matin et soir
Pour se défendre de s'écrire.

BELCOUR.

C'est cela même... Veuillez donc bien.

ADELE.

Vous ne lirez pas ma lettre.

BELCOUR.

Je vous le promets.

ADELE.

Je défie qu'on trouve un père plus complaisant, écrivons.

BELCOUR *à part.*

Allons, je vais à mon but tout doucement.., et malgré leur antipathie... Comme elle écrit vîte... je suis sûr que sa lettre est charmante... elle est femme.

Air : *Tous lui promettaient un appui.*

Femme dans tout ce qu'elle écrit,
Unit la grace à la finesse ;
Et sans jamais chercher l'esprit,
Elle sait en mettre sans cesse.
Ce talent ne lui coûte rien,
N'est point le fruit de la science :
Si la femme écrit aussi bien,
C'est qu'elle écrit comme elle pense.

ADELE.

Monsieur, voilà ma lettre.

BELCOUR.

Et voici mon fils.

SCENE X.

Les Mêmes, EDOUARD.

BELCOUR.

Monsieur, prenez cette réponse.

EDOUARD.

Quoi !

ADELE *à part.*

Malgré moi je suis embarrassée.

EDOUARD.

(Je ne me sens pas de joie.) Madame je vous remercie du pardon que vous voulez bien m'accorder.

BELCOUR *à part.*

Tout va bien...

ADELE et EDOUARD *à part.*

A merveille... (*relisant leurs lettres.*)

Air : *En affaire comme en voyage.* (de M. Musard.)

Ah ! cachons lui bien mon ivresse ;
Enfin, mon bonheur est certain :
Bientôt pour prix de notre adresse,
Nous ferons le plus doux hymen.

BELCOUR, *à part.*

Pour que le désir les rassemble,
Pendant que je les vois émus,
Ah ! laissons-les, laissons-les ensemble,
Ils ne se résisteront plus.

ADELE, EDOUARD.	BELCOUR.
Ah ! cachons-lui bien mon ivresse ;	Ah ! cachons leur bien mon ivresse ;
Enfin mon bonheur est certain :	Enfin, mon succès est certain :
Bientôt pour prix de notre adresse,	J'aurai fait naître leur tendresse,
Nous ferons le plus doux hymen.	Je ferai le plus doux hymen.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

ADELE, EDOUARD.

ADELE.

Comment ! il est parti ?

EDOUARD.

Il a le dessein de nous laisser en tête à tête... mais dites-moi, Adèle ; vous m'annoncez dans votre lettre que vous avez gardé mon billet... ô ciel ! serait-ce lui que je verrais là déchiré ?.... Oui c'est lui...

ADELE.

Ah ! c'est lui...

ÉDOUARD.

Pour donner plus de vérité à votre scène, vous aurez déchiré mon billet... le premier que vous avez reçu de moi....

ADELE.

Vous en êtes bien sûr...

ÉDOUARD.

Le moyen d'en douter!

ADELE.

Ramassez vîte les morceaux de cette lettre.

ÉDOUARD *les ramasse.*

Ce n'est pas la mienne!...

ADELE.

Ah! ce n'est pas la vôtre.

Air : *Vaudeville de Gentil-Bernard.*

J'avais par un bonheur extrême,
Alors deux lettres dans ma main;
L'une, d'un étourdi que j'aime;
Et l'autre, écrite sans dessein.
Il est rare que l'on obtienne
Par ruse un succès plus flatteur...
Lorsque je déchirais la mienne,
J'avais la vôtre sur mon cœur.

ÉDOUARD.

O mon amie!...

ADELE.

Comment trouvez-vous que jusqu'ici nous exécutions notre plan?

ÉDOUARD.

Mon père est dans l'erreur la plus complette.

ADELE.

Oui, mais il ne nous parle pas de notre contrat.

ÉDOUARD.

Je l'ai bien observé.

ADELE.

Il faut l'y déterminer...

ÉDOUARD.

Comment?

ADELE.

En poursuivant notre ruse, et en lui faisant craindre qu'à cette indifférence ne succède la haine, s'il ne se hâte de nous unir.

EDOUARD.

Que pouvons-nous faire de plus que tout ce que nous avons fait?

ADELE.

Il nous a laissés ici, dans l'espoir que nous allions cesser de nous fuir; et peut-être serait-il assez bisarre pour nous séparer, s'il voyait que ce tête à tête eût fini par une déclaration réciproque, et par l'assurance d'une vive tendresse.

EDOUARD.

Oh! mon Dieu, oui; il m'a dit que la sympathie suffirait pour qu'il nous séparât...

ADÈLE, *s'éloignant.*

Eh! bien, allez-vous-en là bas...

EDOUARD.

Pourquoi?

ADELE.

Allez donc.

EDOUARD.

M'y voilà.

ADELE.

Nous sommes aux deux extrémités de la pièce.

EDOUARD.

Je ne devine pas.

ADÈLE.

Prenez un fauteuil.

EDOUARD.

Après?..

ADELE.

Asseyez-vous.

EDOUARD.

Je suis assis.

ADELE.

Tournez-moi le dos, comme cela.

EDOUARD.

Je ne vous verrai plus.

ADELE.

Obéissez, monsieur..... bien... Maintenant, prenez un livre.

EDOUARD.

Lequel?

ADELE.

Un livre qui puisse vous ennuyer... Ah! j'espère qu'il n'en manque pas aujourd'hui.

EDOUARD.

C'est parce qu'il y en a trop, que je ne sais lequel prendre.

ADELE.

J'entends votre père; quoiqu'il arrive, soutenons notre rôle.

SCENE XII.

Les Mêmes. BELCOUR.

BELCOUR *à part.*

Voyons comment se sera passé.... Quoi! dos à dos! joli tête à tête! C'est dommage que le salon ne soit pas plus grand. Ils ont bien profité de la liberté que je leur ai laissée... Mais je le vois, ils sont résolus à me contrarier, eh bien! je vais leur montrer que j'ai aussi de la tête, voici leur contrat, et morbleu ils le signeront.

ADELE *à part.*

A merveille.

EDOUARD *à part.*

Quel bonheur!

SCENE XIII.

Les Mêmes. un domestique *qui apporte une lettre.*

BELCOUR *à part* au domestique.

De qui cette lettre? je ne connais pas l'écriture... voyons, Signé *Florville.*

EDOUARD *à part.*

Mon ennemi juré...

ADELE *à part.*

Un homme que je méprise!

BELCOUR *à part.*

Voyons ce qu'il me marque... Je n'ai jamais vu cet homme-là... lisons. « Vous, monsieur, qui n'aimez pas les mariages d'inclination, vous allez en former un »...

EDOUARD, *à part.*

Ah! mon dieu!...

BELCOUR *à part.*

« Les jeunes gens que vous allez unir s'aiment depuis » long-tems en secret, et sans doute ils cacheront leur » amour pour vous tromper... Cet avis est sûr, vous pou- » vez y croire. »

ADELE, *à part.*

Nous sommes perdus!

BELCOUR *à part.*

Serait-il vrai! ils s'aimeraient, depuis long-tems... et moi qui... pourquoi pas! si nous voyons jouer l'amour, on peut aussi bien jouer l'indifférence..

EDOUARD *à part.*

Tout est fini..

BELCOUR *à part.*

Pour les éprouver, il faut changer de batterie. *Haut.* Quand monsieur mon fils aura fini sa lecture....

EDOUARD *riant.*

Ah! mon père, je ne vous voyais pas.

BELCOUR *à Adèle.*

Madame lit donc un livre bien interessant.

ADELE, *riant.*

Qui m'amuse on ne peut plus: ah ah ah. *A part.* Je ris bien ou avoir envie.

BELCOUR.

Air : *Elle est jeune et vous êtes vieux.*

Aux extrémités du salon,
Chacun se place, et prend un livre;
Je pense donc avec raison,
Qu'ensemble vous saurez bien vivre.
Je puis vous offrir, au besoin,
De mille époux l'heureuse image :
L'un de l'autre plus ils sont loin,
Et plus ils font un bon ménage.

BELCOUR.

Ah! çà, mes amis, vous devez bien penser qu'après ces preuves réitérées d'aversion, je serais trop cruel de vouloir vous unir.

ADELE.

Quoi! vous renonceriez à votre projet! quel bonheur! *A part.* que je souffre.

BELCOUR.

Oui, j'ai l'envie de vous séparer pour toujours...

EDOUARD.

Le bon père! *à part.* Il me fera mourir.

BELCOUR.

Pour vous le prouver, Je vais ordonner qu'on mette les chevaux à la voiture de madame.

ADELE.

Que de complaisance! *à part.* Je suis au désespoir.

BELCOUR.

Vous ne direz pas que je suis un méchant homme, qui gêne les inclinations!

ADELE.

Vous êtes un excellent homme. *A part.* Je n'y tiens plus.

BELCOUR.

Mon fils, tu me sauras gré toute la vie de cette action.

EDOUARD.

Oui, toute ma vie. *A part.* Je la maudirai...

BELCOUR.

Allons, je vous laisse faire vos adieux, pour préparer le départ de madame... soyez meilleurs amis, vous allez vous désunir.

ADELE *jouant la gaieté.*

Certainement monsieur, je suis ravie...

EDOUARD *de même.*

Madame, j'éprouve une joie...

BELCOUR *à part au fond de la scène.*

Les coquins! si c'est un rôle qu'ils jouent, ils le soutiennent bien... mais je vais les épier tellement que je saurai la vérité. *Il sort.*

SCENE XIV.

ADELE, EDOUARD.

EDOUARD.

Nous voilà bien avancés... c'est votre faute, Adèle.

ADELE.

C'est cela, parce qu'un projet ne réussit pas, on s'en prend à l'auteur, qu'auparavant l'on portait aux nues... Eh bien, à votre tour, M. voyons, conseillez, que faut-il faire?

EDOUARD.

Je ne sais.

ADELE.

Ah! vous ne savez... eh bien, moi je le sais..

EDOUARD.

Il se pourrait!

ADELE.

Air : *de Champagnac.*

S'il fallait croire, en vérité,
Ce que plus d'un homme répète,
C'est sur-tout dans l'adversité
Que les femmes perdent la tête.
Par bonheur, nous avons pour nous
La preuve honorable et certaine,
Que si nous valons mieux que vous,
Messieurs, c'est sur-tout dans la peine.

EDOUARD.

Mais enfin qu'allez-vous faire!

ADELE.

J'ai un autre projet dont la réussite... chut, votre père vient ici, caché par les domestiques qui vont m'annoncer mon départ. De la gaieté... ah, ah, ah, ah, ah.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, BELCOUR, un Postillon et un Domestique.

LE DOMESTIQUE.

Madame, la voiture est prête...

ADELE.

Ah! tant mieux... adieu M. Edouard, vous ne m'en voulez pas.

EDOUARD.

Moi vous en vouloir. *à part.* Quel est son but?

BELCOUR *à part et caché.*

Quelle tranquillité!

ADELE.

Vous vous souviendrez toujours de moi.

EDOUARD.

Toujours, madame.

ADELE.

Pour moi je vais remercier M. de Florville en votre nom et au mien, de ce qu'il a bien voulu écrire à votre père que nous nous aimions..

EDOUARD

Ah! je vous en prie...

BELCOUR *à part.*

Oui-dà?

ADELE.

Par cette lettre supposée, il a fait renoncer votre père à ses projets, et nous a rendus l'un et l'autre à nos véritables amours.

BELCOUR *à part.*

Les fourbes!..,

ADELE.

Et c'est un service qui lui acquiert des droits à notre éternelle reconnaissance... J'ai l'honneur de vous saluer.

BELCOUR. *se montrant.*

Ah! vous croyez partir ainsi.

ADELE.

Il était là!

BELCOUR.

Oui, il était là.

ADELE *à genoux.*

Monsieur.

EDOUARD *à genoux.*

Mon père.

BELCOUR.

Je n'écoute plus rien. Ah ! vous avez cru me jouer, et m'empêcher de contracter une alliance qui fait mon bonheur... plus de délais... voici le contrat, signez tous deux, ou je déshérite l'un et je jure haine éternelle à la famille de l'autre.

ADELE.

Mais...

BELCOUR.

Point de mais, signez madame.

ADELE *pleurant et riant à-la-fois.*

Eh bien ! monsieur.

BELCOUR.

Signez, vous dis-je.

ADELE *de même.*

Quels yeux ! quel air, là, là, je signe.

BELCOUR *à Edouard.*

A vous Monsieur.

EDOUARD.

Mon père, je crains plus la perte de votre amitié que celle de votre héritage... j'ai signé.

BELCOUR, *au domestique.*

Portez cet acte chez le notaire. (*les domestiques sortent.*) ah ! je suis parvenu à mon but... j'ai uni deux cœurs qui qui ne se connaissaient pas, et que l'hymen seul peut enflammer... Monsieur, embrassez votre épouse.

EDOUARD.

O ! mon Adèle !

BELCOUR.

Adèle !... Qu'est-ce que vous dites ?

ADELE.

Oui, monsieur, celle que votre fils chérissait et dont il était aimé... Notre indifférence, nos injures, notre joie de nous quitter, tout cela n'était qu'un jeu... Il n'y a de véritable que la lettre de Florville et l'amour dont il vous parle. Nous avons voulu que vous fissiez notre bonheur, sans troubler la paix de votre esprit... Si c'est être bien coupable, c'est seulement par le désir de vous plaire... et la crainte de vous contrarier.

BELCOUR.

Et moi qui me donnais tant de peine à les réunir, à les faire écrire l'un à l'autre, à leur procurer un tête-à-tête !

EDOUARD.

Mon père, si cette union vous déplait tant...

BELCOUR.

Moi, la rompre à présent; non, monsieur : je suis vengé; vous voilà mariés par inclination. Le mal est fait, tant pis pour vous.

EDOUARD ET ADELE.

Tant pis pour nous.

BELCOUR.

Mais vous êtes de malins espiègles : je gage que c'est madame qui a imaginé la ruse?

EDOUARD.

Vous gagneriez, mon père.

ADELE.

Je puis avoir la malice de mon sexe, mais j'en ai aussi d'autres qualités... Je vous les prouverai en vous aimant.

BELCOUR.

Ecoutez donc...Si vous jouez l'amitié comme l'indifférence....

EDOUARD.

Ce rôle là est fini pour la vie.

VAUDEVILLE

Air : du Poëte satirique.

ADELE.

Dans le monde, c'est l'apparence,
Qui séduit l'esprit et le cœur;
On y voit par expérience
Que la ruse mène au bonheur.

EDOUARD.

Damis était constant et sage,
Il n'inspirait que de l'ennui;
Depuis qu'il feint d'être volage,
Chaque belle court après lui.

TOUS.

Dans le monde, etc.

BELCOUR.

Qu'une femme ait dans sa demeure,
Deux amans, différens d'esprit;
Avec l'amant triste, elle pleure;
Pour l'amant joyeux, elle rit.

TOUS.

Dans le monde, etc.

ADELE, *au public.*

Messieurs, pour prix de notre zèle,
Puissiez-vous, c'est notre désir,
Trouver dans cette bagatelle,
Une apparence de plaisir.
Si notre fausse indifférence
Cause votre sincère ardeur,
Nous dirons : grâce à l'indulgence
La ruse conduit au bonheur.

TOUS *répètent les quatre derniers vers.*

FIN.

Dupaty, Louis Emmanuel Félicité [illegible] Mercier

LES DEUX PÈRES

OU

LA LEÇON DE BOTANIQUE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

EN VAUDEVILLES,

PAR M. EMMANUEL DUPATY.

Représentée pour la première fois, à Paris; sur le Théâtre du Vaudeville, le 15 Prairial an XII. (Juin 1804.)

Il vaut encore mieux placer ses secrets dans le sein d'un père, que dans celui d'une fleur.

(*Forlis act. II, Sc. dern.*)

Prix, 1 fr. 50 c.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, No. 558, au coin de celle St.-Honoré.

AN XII. (1804.)

A

MADAME J. RÉCAMIER.

De ma leçon, j'ose vous faire hommage,
Mais c'est prendre, sans doute, une inutile soin,
De leçon l'on n'a pas besoin,
Lorsqu'on reçut des cieux, tant d'attraits en partage,
Lorsqu'on est à la fois, à nos regards surpris,
Pour la raison Minerve, et pour les traits Cypris!
De grâces, de vertus et de délicatesse,
Vous nous offrez la leçon chaque jour;
Ah! quand vous en donnez si souvent de sagesse,
Que ne peut-on vous en donner D'AMOUR!

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FORLIS, *amateur de Botanique.*	*M. Vertpré.*
LAURE, *sa fille.*	*Mad. Belmont.*
DORVAL, *Navigateur.*	*M. Hyppolite.*
PROSPER, *son fils.*	*M. Henry.*
RUSTIQUE, *Jardinier de M. Forlis.*	*M. Carpentier.*

La Scène est chez M. de Forlis, à la Campagne.

Nota. Les Acteurs sont en tête de chaque scène, tels qu'ils doivent être placés au Théâtre, le premier tient la droite des Acteurs.

S'adresser pour la musique à M. Doche au théâtre du Vaudeville.

A V I S.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur. Il poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

LES DEUX PÈRES

OU

LA LEÇON DE BOTANIQUE.

Le Théâtre représente un berceau, tables, chaises, fleurs; au pied des charmilles, on voit des arbustes étrangers avec leurs étiquettes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

RUSTIQUE, (*seul arrivant.*)

Me v'la morguenne au rendez-vous et je m'en empare...
La drôle d'idée que j'avons eu là

Air : *De Marianne.*

Dès hier soir r'prenant l'ouvrage,
Fin'ment j'ai saisi mon rateau,
Et ratissant avec courage,
J'ai r'mis chaque allée au niveau.
Je me disois,
Dans ces bosquets,
Avant qu'j'y sois, si par hasard on passe,
J'pourrai s'juger,
Sans m'déranger,
Car bien qu'un pied d'amoureux soit léger,
L'amour quelque peu qu'il en fasse,
Même en courrant d'un pas pressé,
Nulle part n'a jamais passé,
Sans laisser quelque trace. (*bis.*)

Même Air.

Plus d'un amant devanc' l'aurore,
Mais grâce à c'tour vraiment nouveau,

J'en suis certain, personne encore
N'a mis le pied sous ce berceau..
Comm' jardinier
J'y suis l'premier,
Et de l'amour j'y viens prendre la place;
Le tour est bon,
Et la raison
Doit engager à suivre la leçon.
Parens qu'un rendez-vous tracasse,
Rendez-vous y dès l'point du jour,
C'est l'bon moyen pour que l'amour
N'y laisse aucune trace. (*bis.*)

SCENE II.

FORLIS, RUSTIQUE.

FORLIS, (*entrant gaiment.*)

C'est cela morbleu, c'est cela.

Ensemble.

Parens, etc.

FORLIS.

Personne n'est encore venu !

RUSTIQUE.

Non monsieur.

FORLIS.

C'est bon, laisse-là, pour aujourd'hui, mes arbustes, mes fleurs, il s'agit de bien autre chose.

RUSTIQUE.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Oh ! j'ai d'vine tout ça d'abord,
De rien ici je ne suis dupe;
Et j'voyons ben que c'est encor
Le jardinag' qui vous occupe.
Et vous voulez par queuqu' bon tour,
Unir mon adresse à la vôtre;
Pour mieux redresser en ce jour,
Deux jeunes plantes que l'amour
Fait trop pencher l'une vers l'autre. (*bis.*)

FORLIS.

C'est cela même.

RUSTIQUE.

Je vous crois plus habile que moi dans ce genre de jardinage et me v'la votre premier garçon!

FORLIS.

Tu sais que depuis quelques jours, mon jeune secrétaire vient ici tous les matins, ma fille y vient aussi de son côté.

RUSTIQUE.

Tous les deux vous prennent pour un bon homme.

FORLIS.

Et toi, pour une bête.

RUSTIQUE.

Ma foi, c'est ce qu'ils disions tous les deux encore hier, j'étions perché dans le grand amandier, occupé à l'émonder; ils sont venus s'asseoir, précisément au-dessous de moi!

FORLIS.

Et si Prosper avoit levé les yeux vers le ciel!

RUSTIQUE.

Il avoit de trop jolies choses à regarder du côté de la terre!

FORLIS.

Il faut nous entendre pour nous venger.

RUSTIQUE.

Et leur prouver que nous ne sommes pas aussi bêtes que nous le paroissons tous les deux.

FORLIS.

J'attends justement aujourd'hui, et ce matin même, quelqu'un qui nous secondera; le père de Prosper vient d'arriver des grandes Indes. Dans ma jeunesse, il étoit mon meilleur ami; il perdit à la fois, sa femme et tous ses biens; il ne lui restoit qu'un fils âgé de cinq ans; il me laissa le soin de l'élever et partit seul pour aller dans un autre hémisphère, travailler au rétablissement de sa fortune qui s'est petit à petit, considérablement augmentée.

RUSTIQUE.

Et moi qui croyois que monsieur Prosper n'avoit rien dans le monde!

FORLIS.

Par ordre de son père je l'ai élevé dans cette persuasion, afin qu'il sentit mieux la nécessité d'acquérir des talens qui peuvent apprendre à se passer de richesses. Un de mes gens est à la petite porte qui donne sur l'avenue, je viens d'entendre le bruit d'une voiture, ce ne peut être que mon ami Dorval.

SCENE III.

FORLIS, DORVAL, RUSTIQUE.

DORVAL, *(gaiment.)*

C'est lui-même. Te voilà mon cher Forlis.

FORLIS.

Ah! mon ami, quelle joie! Je te remets à merveille.

DORVAL, *(riant.)*

Trouves-tu que mes voyages m'ayent maigri?

FORLIS.

Du tout.

DORVAL.

Je le crois bien.

Air : *Voulez-vous savoir les on dit.*

Voguant sur l'eau, sans boire d'eau,
Mon ami l'on se forme;
Vuidant par mois, près d'un tonneau,
J'en ai gardé la forme;
Et toujours roulant,
En me modelant,
Sur la machine ronde,
En globe arrondi,
Tout rond comme lui,
J'ai fait le tour du monde.

FORLIS.

Toujours même gaité.

DORVAL.

Pourquoi pas ?

Air : (*D'Alexis.*) *Comme faisoient nos pères.*

Suivant aussi la même loi,
Dans ma rapide course,
Mon cher j'ai vu ma bourse
S'augmenter presqu'autant que moi ;
J'ai fait fortune,
Chose commune ;
J'ai fait fortune,
Mais chose peu commune,
Sans dépouiller nul orphelin,
Et sans rien prendre à mon prochain
Vendant, troquant, j'ai fait fortune enfin,
Par d'honnêtes salaires,
Comme faisoient nos pères. (*bis.*)

FORLIS.

C'est la bonne façon.

DORVAL.

Ça ne vient pas aussi vîte, mais c'est plus solide ; et j'arrive avec deux cent mille écus, qui seront à ton service quand tu voudras.

FORLIS.

Je te reconnois bien.

DORVAL.

Ah ça, mon fils ne s'attend pas à me revoir !

FORLIS.

Pas encore.

DORVAL.

Quelle surprise pour lui, retrouver à la fois un père qu'on n'attend pas de sitôt, et une fortune qu'on n'attend pas du tout.

FORLIS.

Qu'en dis-tu, Rustique ?

RUSTIQUE.

Que je voudrois bien qu'il m'arrivât quelque jour un père qui me fit une surprise pareille.

DORVAL.

Tu vas tout de suite me le faire embrasser.

FORLIS, *(gravement.)*

Un moment, il faut auparavant, que je te parle de lui: Rustique va de ce côté, te mettre en sentinelle, et reviens nous avertir dès qu'il paroîtra dans le jardin.

RUSTIQUE.

Suffit ! (*Rustique sort.*)

SCÈNE IV.

DORVAL, FORLIS.

DORVAL.

Allons mon ami parle moi de mon fils, es-tu content de lui?

FORLIS.

Suivant ton intention, je l'ai placé tour-à-tour, chez les meilleurs maîtres en tout genre, et son éducation finie, je l'ai fait revenir chez moi, sous le prétexte de lui faire apprendre la botanique, ma science favorite.

DORVAL.

A-t-il fait des progrès?

FORLIS.

Beaucoup !... La botanique n'est pourtant pas ce que mon jeune élève a le plus étudié.

DORVAL.

Eh! quoi donc ?

FORLIS.

Ma fille a dix-huit ans, mon ami !

DORVAL.

Ah je devine. Ta fille est belle comme l'Amour, Prosper en est amoureux comme un fou... vif et brûlant, ce jeune homme tient de son père !... ta fille l'aime-telle ?

FORLIS.

Je le crois.

DORVAL.

Eh bien tout est dit. Je donne cent mille écus à mon fils ;

tu lui donnes ta fille, je ne veux pas de dot, et je ne me crois pas encore quite de tout ce que tu as fait pour lui.

FORLIS.

Mon ami c'est fort bien, ils s'aiment, et leurs fortunes sans qu'il s'en doutent sont à peu près égales; mais ils ont tous les deux les plus grands torts envers moi!

DORVAL, *(vivement.)*

Conte moi vîte cela! conte moi vîte cela!

FORLIS.

Ton fils se croit sans biens, par conséquent il ne peut espérer que je lui donne la main de Laure, et cependant il l'entraîne dans des démarches coupables!

DORVAL.

Ce n'est pas bien, ça! —— ce n'est pas bien!

FORLIS.

Ma fille l'écoute sans savoir où cette imprudence peut la conduire... et tous deux se moquent de moi!

DORVAL.

C'est fort mal! c'est très-mal!

FORLIS.

Et ce matin, même ils ont rendez-vous dans ce bosquet!

DORVAL.

Eh bien! attendons-les; nous voila deux et pour la première entrevue, je vais joliment chapitrer monsieur mon fils.

Air : *Vaudeville de la Fille en Loterie.*

L'honnête homme doit, sans détour,
Agir dans tout ce qu'il veut faire;
Il faut que l'on soit en amour,
Délicat ainsi qu'en affaire.
Aux soins qu'on prit de nous, l'honneur
En tout tems veut que l'on réponde,
Et qui trompe son bienfaiteur,
Peut bientôt tromper tout le monde. *(bis.)*

Il lui faut une leçon, je le deshérite.

FORLIS.

Un moment, il est jeune.

DORVAL.

C'est vrai . . . . . que veux tu faire ?

FORLIS.

Repose toi sur moi. Mais il est essentiel que nos jeunes gens ne te voyent pas, je vais t'expliquer mon projet en te conduisant au bout du jardin dans un pavillon où j'irai te chercher dès qu'il en sera temps.

DORVAL.

Allons, dépêche-toi ! sur-tout gronde-le bien et que je n'aie plus qu'à l'embrasser.

SCÈNE V.

DORVAL, FORLIS, RUSTIQUE.

RUSTIQUE, (*accourant.*)

V'là monsieur Prosper, il accourt... tout doucement.

FORLIS.

C'est bien! retirons nous. Rustique, reste-là.

DORVAL, (*courant vers l'allée par où vient son fils.*)

Eh ! quoi ! mon ami, ce beau jeune homme, que je vois venir là-bas, c'est mon fils !

FORLIS, (*le retenant.*)

C'est lui, viens.

DORVAL, (*enchanté.*)

Mais c'est qu'il est fort joli garçon.

FORLIS.

Allons, viens donc ?

DORVAL.

En vérité, c'est charmant ! quoi ! j'ai fait ce beau garçon-là ! je ne m'en serois jamais douté !...

FORLIS, (*l'enmenant.*)

Viendras-tu !

DORVAL.

Que tu es cruel !... C'est qu'il est charmant !... C'est tout mon portrait !... (*Forlis l'entraîne.*)

SCÈNE VI.

RUSTIQUE, PROSPER.

RUSTIQUE, (*à part.*)

Bon ! le voici ! souvenons-nous qu'il me croit une bête.

PROSPER, (*entrant.*)

(*à part.*) Oh ! mon dieu ! ce n'est pas Laure. (*haut*) Que fais-tu là ?

RUSTIQUE.

Ce que j'y fais ?

Air : *C'est le meilleur homme du monde.*

J'y viens guetter deux tourtereaux
Que l'amour y ramen' sans cesse.

PROSPER.

Pourquoi, mon cher, de ces oiseaux,
Troubler l'innocente tendresse ?
Protégeons leurs amours constans,
Ils offrent, au siècle où nous sommes,
Des modèles que les amans
Retrouvent trop peu chez les hommes. (*bis.*)

RUSTIQUE.

Ah ! monsieur, en fait d'amours constans, je suis-là ; demandez à toutes les jolies filles du village.

PROSPER.

Eh bien ! mon ami, si ta constance n'est pas exemplaire, elle est commode, fort en usage, et lorsqu'on a tant d'amours à la fois, il ne faut pas au moins déranger ceux qui n'en ont qu'un seul... Ainsi fais moi le plaisir de laisser en paix ces pauvres tourtereaux.

RUSTIQUE.

Puisque vous le desirez, j'vons travailler sans bruit.

PROSPER.

Comment ! tu restes-là ! je viens dans ce bosquet pour affaire, ainsi...

RUSTIQUE.

Ah ! ça ne m'empêchera pas de.....

PROSPER.

Je le crois bien !

Air : *Il faut de la santé pour deux.*

Quand je suis là, tu peux sans peine,
Travailler, mais moi, mon ami,
D'honneur, ta présence me gêne,
Pour l'objet qui m'attire ici.

RUSTIQUE

Grand pardon, monsieur; mais pour faire
C'que vous venez faire en ces lieux,
Moi, je croyois qu'tout au contraire,
Vous aviez besoin d'être deux. (*bis.*)

PROSPER.

(*A part.*) Que dit-il !... (*Haut.*) Ah! mon ami, je vois !...

RUSTIQUE.

Que je ne suis pas si bête que vous le pensez.

PROSPER.

Est-il possible !... Tu sais donc tout !

RUSTIQUE.

Oui, monsieur.

PROSPER, (*vivement.*)

Eh bien ! ne te fais pas un malin plaisir de me tourmenter. Je suis sans fortune, sans bien, je n'ai rien ; mais tout ce que je possède est à toi.

RUSTIQUE.

Gardez tout, monsieur, je vous aime trop pour accepter ! Que faut-il faire pour vous obliger !

PROSPER.

D'abord, t'en aller, garder le secret, ne plus revenir... Eh! parbleu ! tu pourrois encore !... mon ami, j'attends ici la personne que j'aime le mieux dans le monde ; déjeûner tête à tête sous ce berceau, seroit délicieux !... Apporte-nous vîte, du lait de la ferme, des fruits de ton jardin. Reste ensuite à quelque distance, et dès qu'il paroîtra quelqu'un...

RUSTIQUE.

Trois coups dans la main pour vous en avertir.

PROSPER.

C'est cela ! — Que je suis heureux de t'avoir rencontré !.. Décampe à l'instant.

RUSTIQUE.

(*A part.*) Bon ! j'apperçois M. de Forlis qui me fait signe, allons le prévenir. (*Haut.*) Adieu, monsieur ; le déjeûner d'abord, et puis trois coups dans la main. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

PROSPER, (*seul.*)

A merveille ! Laure peut arriver maintenant quand elle voudra... J'avais d'abord résolu de la bouder ; mais non... Ses petites coquetteries d'hier soir, avec ce monsieur de Valcour, qui vient souvent ici, étoient cependant bien claires, bien prononcées... Mais un peu de légèreté n'est-elle pas naturelle aux femmes ; elles sont coquettes comme elles sont jolies, sans y penser ; et quand elles n'aiment que nous, il faut bien leur pardonner de vouloir plaire à tout le monde. Ne suis-je pas trop heureux ! que de plaisir m'a déjà procuré cet amour enchanteur ! les charmes d'un aveu, la rencontre d'un regard, le don d'une fleur, et depuis quelques jours, nos petits rendez-vous, pendant que M. de Forlis repose encore ! c'est-là le plus gai !

RONDEAU (*de M. Doche.*)

Que ce bon père est complaisant,
Et qu'il nous évite d'allarmes !
Qu'il est aimable et qu'il est complaisant !
Par un accord toujours doux et piquant,
Si la fille est pleine de charmes,
D'honneur, le bon-homme est charmant.

Comme tous deux agissent bien !
L'une voit tout et l'autre rien.
Je me tais, l'une sait m'entendre ;
L'autre m'entend, sans me comprendre ;
Ils sont aveuglés tour-à-tour,
Et par les ans et par l'amour.
Que ce bon père est complaisant, etc.

SCENE VIII.

PROSPER, FORLIS.

FORLIS.

Me voilà, mon ami!

PROSPER, (*à part.*)

Oh! mon dieu! c'est le père!

FORLIS.

Pardon si je t'ai fait attendre.

Air : *Vaudeville de M. Guillaume.*

En grande hâte on est venu m'instruire
Que vers ce berceau tu courrois,
Dans le zèle ardent qui t'inspire,
C'est moi, dit-on, que tu cherchois.
A te rejoindre aussitôt je m'empresse,
Tes sentimens me sont connus,
Pour récompenser ta tendresse,
Je ne te quitte plus. (*bis.*)

PROSPER.

Monsieur, cela pourroit vous gêner.

FORLIS.

Du tout. Cela m'amuse au contraire beaucoup; je te consacre toute la matinée.

PROSPER.

Je ne souffrirai pas...

FORLIS.

Si tu dis un mot, je ne te quitte pas de la journée.

PROSPER, (*à part.*)

Je me tais!.....

FORLIS.

Tu m'attendois sans doute pour herboriser!

PROSPER.

Oui, monsieur, oui. (*A part.*) J'enrage!

FORLIS, (*gaiment.*)

J'en suis enchanté, mon ami; j'aime ton empressement.

PROSPER.

PROSPER.

Ah vous ne sauriez le concevoir !

FORLIS, (*ironiquement.*)

Rien n'est plus facile à concevoir ! et quand on est amoureux comme toi... de la botanique !... il est tout simple de chercher dès le matin, les endroits solitaires, les berceaux écartés ; c'est-là que l'on fait les rencontres les plus heureuses !

PROSPER.

On en fait quelquefois auxquelles on ne s'attendoit pas.

FORLIS.

Air : *Vaudeville de Florian.*

Il en fut ainsi de tout tems
Dans bien des choses de la vie,
Par les plaisirs trop inconstants,
L'espérance est souvent trahie :
Où l'on attendoit le bonheur,
Vient un revers qui vous chagrine,
Où l'on espéroit une fleur,
On ne rencontre qu'une épine. (*bis.*)

PROSPER.

Vous avez bien raison !

FORLIS, (*à part.*)

Et c'est moi qui suis cette épine là !

PROSPER.

(*A part.*) Tâchons de l'éloigner. (*Haut.*) Monsieur, si nous allions herboriser vers la pelouse anglaise !

FORLIS.

Non, mon ami, nous n'irons pas vers la pelouse anglaise : point d'étude pour ce matin.

Air : *Jettez les yeux sur cette lettre.*

Que l'amour de la botanique
Ne prenne pas tous nos momens,
Aux arts, j'aime que l'on s'applique,
Mais cultivons nos sentimens :
A cette douce jouissance,
Du tems consacrons la moitié,

L'esprit se passe de science,
Bien mieux que le cœur d'amitié. (*bis.*)

PROSPER.

Oui, monsieur. Mais voici bientôt l'heure de votre déjeûner!

FORLIS.

C'est vrai; je ne songeais plus au déjeûner.

SCÈNE IX.

PROSPER, FORLIS, RUSTIQUE.

RUSTIQUE.

Air : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Monsieur, le voilà, je l'apporte;
Des fruits, de la crême et du lait.

PROSPER, (*à part.*)

Maraud! que le diable t'emporte!

FORLIS.

Mais c'est un déjeûner complet!

RUSTIQUE.

Oui sous la verdure,
Ce joli repas,
Pour vous, je l'assure,
Sera plein d'appas.

EN CHOEUR.

Oui sous la verdure, etc.

FORLIS, (*à Prosper.*)

Comment! c'est toi qui as fait venir tout cela!

RUSTIQUE.

Oui, monsieur, pour déjeûner avec la personne qu'il aime le plus dans le monde.

FORLIS, (*à Prosper.*)

Que je te remercie!

Air : *Précédent.*

Pour doubler le prix de la fête,
Rien de mieux que ce bosquet-ci,
Deux amans, pour un tête-à-tête,
D'honneur, n'auroient pas mieux choisi.

Et sous la verdure,
Ce joli repas,
Pour moi, je l'assure,
Sera plein d'appas.

EN CHŒUR.

Oui sous la verdure, etc.

FORLIS, (*assis.*)

Viens donc t'asseoir au près de moi. — Rustique aye soin de mon jeune ami!

RUSTIQUE.

Oh! je sers monsieur de mon mieux.

PROSPER, (*à part, en s'asseyant.*)

Je tremble que Laure n'arrive!

FORLIS, (*déjeûnant.*)

Allons, mon ami, fais honneur à ton déjeûner:

Air; *Du petit Matelot.*

Dans cette corbeille embaumée,
Tu pourras sans peine à ton choix,
Prendre la pêche parfumée,
La pomme ou la fraise des bois. (*bis.*)

PROSPER, (*s'asseyant.*)

Hélas! par un sort trop contraire,
A mon rendez-vous, tour-à-tour,
J'aurai tous les fruits de la terre,
Excepté la pomme d'amour. (*bis.*)

RUSTIQUE, (*à part.*)

Ça se pourroit bien!

FORLIS.

Mais tu ne manges pas!

PROSPER, (*à part*)

Allons! contre fortune bon cœur et puisqu'il le faut absolument, dépêchons-nous.

FORLIS, (*vivement.*)

Ah! mon dieu! comme tu y vas maintenant; tu dévores!

PROSPER.

Il vient de me prendre un appétit!...

RUSTIQUE

C'est le grand air.

FORLIS.

Rustique, cours vîte nous chercher un second déjeûner.

PROSPER, (*se levant.*)

Monsieur, j'ai fini. (*Bas à Rustique.*) Reste coquin, tu me le paieras!

FORLIS.

Allons, mon ami, puisque tu en as assez du déjeûner!... Rustique, tu peux emporter tout cela.

RUSTIQUE, (*bas à Prosper.*)

Je vais me mettre en sentinelle, et dès qu'il paroîtra quelqu'importun, trois coups dans la main, comme c'est convenu!

(*Il va prendre le déjeûner et sort.*)

PROSPER, (*à part.*)

Il me persifle encore!

SCÈNE X.

PROSPER, FORLIS.

FORLIS, (*se levant.*)

Mon ami, je suis si touché de l'aimable surprise que tu viens de me faire, que je veux la payer par une confiance absolue sur un objet qui m'intéresse vivement; il s'agit de ma fille.

PROSPER, (*à part.*)

Où veut-il en venir!

FORLIS

Peut-être as-tu remarqué qu'elle n'étoit pas encore descendue!

PROSPER.

Il est vrai.

FORLIS.

Et cela doit te paroître d'autant plus singulier, qu'elle vient ordinairement chercher des fleurs avec toi; il me semble même que tu ne hais pas de chercher avec elle!

PROSPER.

Ah! monsieur, je trouve alors bien plus facilement!

FORLIS.

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Comme toi dans le fond de l'âme,
Penseront tous les amateurs,
C'est toujours auprès d'une femme,
Qu'il faut venir chercher des fleurs.

PROSPER.

Oui, les fleurs, sur les pas des grâces,
Naissent dans toutes les saisons.

FORLIS.

C'est pour cela que sur leurs traces.
Nous voyons tant de papillons. } (*bis.*)

Mais revenons à ma fille. Depuis quelques jours je la trouve distraite, rêveuse, et s'il faut te l'avouer, je commence à lui soupçonner quelqu'inclination secrète. J'ai même déjà remarqué.....

PROSPER.

Quoi ! monsieur, vous auriez apperçu.....

FORLIS.

Oui mon ami, les pères ont l'air d'être dupes quelques fois; mais les amans ont beau faire !...

Air : *De Fielding.*

Le voile de l'indifférence
Ne cache l'amour qu'à moitié ;
L'on voit en mainte circonstance
Tomber celui de l'amitié ;
Celui de la sagesse austère
Se dérange, échappe ; et souvent
Le voile même du mystère,
Aux yeux du sage est transparent. (*bis.*)

PROSPER, (*à part.*)

Je suis perdu!

FORLIS.

Figure-toi que j'ai déjà surpris des regards, des demi-mots.

PROSPER.

Des demi-mots!

FORLIS.

Même des mots tout entiers... j'ai vu serrer la main ! marcher sur le pied !

PROSPER, (*à part.*)

Grand Dieu!

FORLIS.

C'est là le plaisant; hier soir, au milieu de la compagnie que nous avions, pendant plus d'un gros quart-d'heure, il a marché sur le mien, croyant que c'étoit celui . . . . c'est qu'il appuyait! . . . . j'en ai ri, je n'en pouvais plus.

PROSPER, (*à part.*)

Il sait tout!

FORLIS, (*Sérieusement.*)

C'est dans cette occasion que j'ai besoin des conseils de ton amitié. Descends dans ton cœur et dis-moi comment je dois me conduire avec ce jeune imprudent.

PROSPER.

Ah! monsieur!..

FORLIS.

Tu vas, je le vois, pencher pour la sévérité; mais, non; je ne veux ni l'humilier, ni le blesser, j'irai le trouver à son rendez-vous. Là, je me moquerai peut-être bien un peu de lui; mais reprenant ensuite ce ton de bonté que tu me connais, je lui dirai en lui serrant la main...

Air : De M. Doche.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

est mal de tromper un père qui nous aime aussi tendrement.. tu lui diras tout cela, n'est ce pas!.. quant au jeune homme tu n'as sûrement aucun doute à son égard ... c'est celui auquel ma fille a donné le bras hier soir à la promenade.

PROSPER, (*à part.*)

Qu'entend-je! elle a quitté mon bras pour prendre celui de M. de Valcour, (*Haut.*) oserais-je, monsieur, vous demander le nom du jeune homme!

FORLIS.

Quoi! tu n'as pas senti à qui ce reproche s'adressoit

PROSPER.

Dites-moi seulement s'il est riche.

FORLIS.

S'il est riche!... oui, mon ami, il est riche, très-riche.

PROSPER, (*à part.*)

Il est riche et moi je suis sans bien!

FORLIS.

Voilà qui semble le dérouter un peu; mais il est ému; courrons délivrer ma prisonnière. Ah! je crois pouvoir maintenant permettre sans danger le rendez-vous! (*Il sort.*)

SCENE XI.

PROSPER, (*Seul.*)

Que viens-je d'entendre! ce jeune homme a de nombreuses obligations à M. de Forlis; mêmes rapports entre-nous, mais de plus il est riche et je n'ai rien! ce n'est donc pas moi dont M. Forlis vouloit parler; ce ne peut être que ce Valcour; je l'ai vu causer plusieurs fois avec Laure; et Rustique les secondoit! qu'il reparaisse à présent à mes yeux!

SCÈNE XII.

PROSPER, RUSTIQUE.

RUSTIQUE, (*arrivant gaiment.*)

Eh bien, monsieur! personne ne vous a dérangé; j'espére que vous étes content de moi!

PROSPER.

Ah! c'est donc ainsi que tu mas servi!

RUSTIQUE.

Est-ce que monsieur n'a pas trouvé bon le déjeûner!

PROSPER.

Traître! est-ce M. de Forlis que je t'avais chargé de m'envoyer!

RUSTIQUE.

Comment donc, monsieur, ne m'avez vous pas dit que vous attendiez la personne que vous aimez le mieux dans le monde! M. de Forlis est la personne à qui vous devez le plus, et j'ai pensé ....

PROSPER.

Dis plutôt que tu voulois servir Laure : tu sais qu'elle aime un jeune homme, un jeune homme riche!

RUSTIQUE.

Oui monsieur, très-riche! oh! mademoiselle choisit bien!

PROSPER, (*à part.*)

M'en voilà donc sûr!

RUSTIQUE.

Un jeune homme avec cela d'une amabilité! . . .

PROSPER.

Fais-moi son éloge encore!

RUSTIQUE.

Mais ce n'est pas dire du mal de monsieur.

PROSPER.

Sans doute il vouloit te faire protéger un rendez-vous, il t'aura proposé.....

RUSTIQUE.

Tout ce qu'il possédoit, je l'avoue!

PROSPER.

Indique-moi vîte le lieu de ce rendez-vous!... c'est peut-être dans quelqu'endroit du parc.

RUSTIQUE.

Vous y êtes, monsieur, vous y êtes!

PROSPER.

Eh bien! j'irai le trouver, ce Valcourt, nous nous verrons de près!

RUSTIQUE, (*à part.*)

Comment ! ce Valcourt !

PROSPER, (*le prenant au collet.*)

Par où doit-il venir ! parle, ou je te...

RUSTIQUE.

Doucement donc, monsieur, doucement !

SCÈNE XIII.

LAURE, PROSPER, RUSTIQUE.

LAURE, (*accourant.*)

Ah ! mon dieu ! monsieur Prosper, que faites-vous donc ?

RUSTIQUE.

Il m'étrangloit ; rien que cela.

PROSPER.

Sors !

RUSTIQUE, (*à part.*)

Allons trouver M. de Forlis, et sachons ce qu'il veut dire avec son Valcour. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LAURE, PROSPER.

PROSPER, (*à part.*)

Oh ! comme je vais la traiter !

LAURE.

Mon ami, que vous a donc fait ce pauvre garçon ?

PROSPER.

Ce qu'il m'a fait !... (*à part.*) Comme elle est jolie ce matin ! Ne la regardons pas.

LAURE, (*surprise.*)

Vous avez l'air bien agité.

PROSPER.

(*A part.*) Eclatons !... Non ! cherchons d'abord ce que je vais lui dire. (*Haut.*) Vous êtes venue de bonne heure aujourd'hui, mademoiselle !

LAURE.

Ah ! mon ami ce n'est pas ma faute.

Air : *D'Owinska.*

Sous la clef j'étois retenue,
Mon père m'ouvre et promptement
Vers vous, Prosper, je suis venue,
Sans m'arrêter un seul moment.
Courant toujours à perdre haleine
Rien n'auroit pu me retarder,
Et même auprès de la fontaine,
J'ai passé sans m'y regarder. (*bis.*)

PROSPER.

Vous auriez vu l'image d'une charmante personne.

LAURE.

Mon ami, pas de compliments.

PROSPER.

Ah! vous prenez cela pour un compliment!

LAURE.

Vous savez bien que je ne les aime pas.

PROSPER.

C'est sur votre légèreté, que l'on pourroit vous en faire.

LAURE.

Ah! vous avez bien raison!

Air : *Du tableau en litige.*

Ma tendresse est une folie,
Mais ne vous en prenez qu'à vous.
Je suis peut-être une étourdie,
Hélas! le serais-je sans vous!
Mais inconstante, on ne peut guère
M'accuser de l'être avec vous;
Et jamais je ne suis légère,
Que lorsque j'accours près de vous. (*bis.*)

PROSPER, (*à part.*)

Quelle fausseté!

LAURE.

Oui, mon ami, je vous aime. Mais il faut de la prudence; et même si vous m'en croyez, nous renoncerons tout-à-fait à nos petits rendez-vous du matin.

PROSPER.

Voilà donc, mademoiselle, où vous vouliez en venir! Dites plutôt, que c'est moi que vous ne voulez plus voir!... Mais je sais à quoi m'en tenir... Tout le monde s'est apperçu, c'est-à-dire, monsieur votre père, s'est apperçu...

LAURE.

Comment! de quoi?

PROSPER.

De vos nouveaux amours!... Oui, perfide! on a tout vu!

LAURE, (*riant.*)

Mon ami!... comment vous portez-vous ce matin!

PROSPER.

Ce n'est pas pour moi que je parle; mais tromper un aussi bon père!

LAURE.

Comment! comment! mes nouveaux amours! tromper mon père!... Ah! ça, monsieur, qu'est-ce que tout cela signifie!

PROSPER.

Eh! quoi, ne vous ai-je pas vu hier quitter mon bras pour celui de M. Valcour, accepter son bouquet!

LAURE, (*riant.*)

Quoi! c'est là! (*à part.*) Dans le fait il a raison, c'est vrai, j'ai fait la coquette un peu, j'ai tort... Mettons-nous bien cela dans l'esprit; c'est difficile, n'importe: cela m'arrive quelquefois et je puis bien en convenir une, en ayant toujours l'air de me moquer de lui... parce qu'on m'a dit qu'il ne faut jamais être trop bonne avec les hommes.

PROSPER, (*à part.*)

Elle est interdite et ne sait que répondre.

LAURE, (*s'approchant les yeux baissés.*)

Air: *Dans le couvent de St.-Remy.*

Faut-il, monsieur, auprès de vous,
Oubliant qu'on est femme,
Venir tomber à deux genoux,
Le repentir dans l'âme?

Oui, presqu'à vos pieds sans efforts,
Je viens, convenant de mes torts,
Vous demander; repentante et confuse,
Si vous voulez, monsieur.. (*bis.*) (*en riant.*) m'en demander excuse.

PROSPER, (*à part.*)

Et se moquer encore!... Eloignons nous. (*Il s'arrête dans le fond et cueille des fleurs.*)

LAURE, (*à part.*)

Je crois que je l'ai fâché encore un peu plus; mais une femme ne doit jamais revenir la première, je reviendrai la seconde, c'est tout ce que je puis.

PROSPER, (*chante.*)

Jeunes amans, cueillés des fleurs,
Pour le sein de votre bergère...

LAURE, (*à part.*)

Bon! il se rapproche déjà.

PROSPER, (*formant un bouquet.*)

L'amour par de tendres faveurs,
Vous en paira le doux salaire

LAURE, (*à part.*)

C'est moi qui pairai le bouquet.

PROSPER.

Charmantes fleurs, vous brillerez sur le sein de celle que j'adore.

LAURE.

(*A part.*) Il est jaloux, mais il m'aime. (*Haut.*) Allons monsieur, donnez, donnez moi ce bouquet; je n'ai pas de rancune et je veux bien l'accepter.

PROSPER.

Mademoiselle, il ne vous est pas destiné.

LAURE.

Et vous dites qu'il est pour celle que vous adorez.

PROSPER, (*vivement.*)

Oui, mademoiselle, il est pour une femme constante dans ses affections; aimez ce M. de Valcour, il est riche,

il vous conviendra mieux que moi! (*à part.*) elle verra que je sais prendre aussi mon parti. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

LAURE, (*Seule.*)

Il part tout de bon; il court! allons, le voilà qui s'en va comme il venoit... oh! ciel! me reprocher d'avoir donné le bras à M. de Valcour!.. ne l'a-t-il pas donné pendant une heure à sa petite demoiselle Dorville!... si je voulais soupçonner à mon tour!... oh! combien j'aurais tort d'aimer un aussi mauvais caractère!... il voudra maintenant se raccommoder, mais il ne sera plus temps... je trouverai peut-être un autre amant, même plusieurs... oui j'en trouverai, qui m'aimeront, que j'aimerai.... c'est-à-dire, je ne les aimerai pas... mais je ferai semblant. Je leur donnerai devant lui!... qu'est-ce que je leur donnerai!.... cent marques de préférence, et pour commencer je vais m'en aller... (*elle s'en va, et dit en revenant :* certainement je vais m'en aller... voilà donc cet amour qui devait faire notre félicité!

Air : *De M. Doche.*

Il ne s'offre à nous qu'en tremblant,
Il nous sourit, il nous carresse,
Mais, hélas! en nous caressant,
Le perfide bientôt nous blesse;
A nos yeux long-tems éblouis
C'est un enfant? qui d'abord plein de charmes,
Commence ses jeux dans les ris,
Et les finit au sein des larmes. (*bis.*)

SCENE XVI.

FORLIS, LAURE.

FORLIS, (*à part.*)

Voyons quel effet aura produit l'entretien!

LAURE, (*à part.*)

Ciel! mon père!

FORLIS.

Air : *Vaudeville du Maréchal d'Anvers.*

Grands Dieux ! qu'as-tu donc, mon enfant ?
Tes yeux annoncent la colère.

LAURE.

Je suis très-calme, cependant.

FORLIS.

Conte-moi tes chagrins, ma chère.

LAURE, *(à part.)*

Ah ! dans quel trouble affreux je suis !
Ce trouble en ce moment m'éclaire ;
J'ai donc bien tort, car je ne puis
Dire mes chagrins a mon père. (*bis.*)

FORLIS.

Tu ne veux donc pas me confier...

LAURE.

Mais, mon père, je suis gaie, je suis très-gaie!

FORLIS.

Je m'en apperçois!

LAURE.

Cependant telle que vous me voyez, je suis furieuse.

FORLIS.

Eh ! pourquoi cela!

LAURE.

je ne sais ce que M. Prosper a voulu me dire, mais il a prétendu que vous vous étiez apperçu que j'aimais M. de Valcour, et que je l'aime parce qu'il est riche.

FORLIS, (*à part.*)

Riche !... ah ! le fait est clair ! je vois que Prosper aura pris le change....

LAURE, (*s'approchant.*)

C'est bien plutôt M. Prosper lui-même que l'on pourroit soupçonner de faire la cour à cette demoiselle Dorville.

FORLIS.

(*A part.*) Des soupçons, bravo ! (*haut.*) Sans doute,

ma chère, et je vois fort bien que Prosper s'est mépris sur la leçon indirecte que je voulois lui donner à ce sujet.

LAURE, (*vivement.*)

O ciel! c'est donc vrai!

FORLIS.

Quoi! tu ne las pas vu lui parler tout bas!

LAURE.

Auroit-il dit qu'il l'aimoit!

FORLIS.

Je ne puis te l'assurer, cependant....

LAURE, (*vivement.*)

Il l'a dit c'est clair!... (*à part.*) je ne l'ai pas entendu, mais j'ai bien vu qu'il disoit cela. Voilà pourquoi ce matin il m'a cherché querelle, afin d'avoir un prétexte pour s'éloigner de moi.

FORLIS, (*à part.*)

Bon! elle prend feu!

LAURE, (*à part.*)

Cette petite Demoiselle Dorville, oh! que je la déteste! (*haut*) et qu'a-t-elle répondu!

FORLIS.

Mais je présume qu'elle aura dit....

LAURE.

Quelle l'aimoit aussi!... (*à part.* dès la première fois, c'est affreux! la coquette! (*haut*) et sans doute M. Prosper lui aura juré...

FORLIS.

Mais probablement!....

LAURE.

Constance éternelle, je le vois. (*A part*) Ce qu'il m'a juré cent fois. (*haut.*) Je lui conseille de compter sur la fidélité de M. Prosper.

FORLIS.

Aurais-tu quelque raison pour en douter?

LAURE.

Non mon père; mais on connoît la constance de tous ces

messieurs ; ils en ont même souvent pour deux ou trois femmes à la fois !

FORLIS.

Cela vaut mieux que de n'en avoir pas pour une seule, et celui qui est léger avec une femme, est souvent fidèle avec une autre.

LAURE.

C'est bien agréable !... Tous les hommes sont des monstres !

FORLIS.

Et tu me dis cela à moi, qui suis ton père !

LAURE.

Je ne parle pas pour vous ; quand les femmes disent les hommes...

FORLIS.

Elles veulent dire les amans, n'est-ce pas ?

Air : *Un homme pour faire un tableau.* (*Des Hazards de la Guerre.*)

N'en dis pas trop de mal pourtant,
Car on sait au siècle où nous sommes,
D'où vient ce grand ressentiment ?
D'une femme contre les hommes ;
Le fait, ma chère, est très-commun,
Et quelques torts que soient les nôtres,
C'est pour avoir trop aimé l'un,
Que vous détestez tous les autres. (*bis.*)

LAURE.

Cependant, mon père, je n'ai jamais aimé personne.

FORLIS.

Tu me l'aurois dit. Mais laissons là cet amour de Prosper, et quoi que tu n'aimes personne...

LAURE.

Excepté vous, mon père.

FORLIS.

Je n'en dois pas moins pourvoir à ton établissement !....

LAURE.

Oh ! mon Dieu ! mon père, quand vous voudrez. Dès aujourd'hui, tant mieux ! (*à part.*) j'en mourrai, mais il verra du moins que je ne le regrette pas! (*haut.*) Je voudrois, mon père, que ce fut dès aujourd'hui...

FORLIS.

Mais tu disois que tu détestois tous les hommes ?

LAURE.

C'est justement pour cela!... Donnez-moi donc celui que vous voudrez, et je l'épouse à l'instant.

FORLIS.

Et tu ne te dédiras pas ?

LAURE.

Non, mon père, jamais ! (*à part.*) J'étouffe de colère, de désespoir ! oh ! si je pouvois le rencontrer !

FORLIS, (*a part.*)

Bon ! Rustique nous amène Prosper fort à propos, feignons de nous éloigner un peu. — (*Il se retire à l'écart.*)

SCÈNE XVII.

FORLIS, LAURE, PROSPER, RUSTIQUE.

RUSTIQUE, (*bas à Prosper.*)

Monsieur, je vous répète qu'elle a mille choses charmantes à vous dire.

LAURE, (*à part.*)

Le voilà ! oh ! qu'il vienne ! qu'il vienne !

PROSPER, (*vivement.*)

Se peut-il, ma chère Laure...

LAURE, (*sèchement.*)

Plus de ces noms-là, monsieur, je vous prie !

PROSPER.

Si votre père s'étoit trompé...

LAURE, (*avec un dépit concentré.*)

Non, monsieur, mon père avoit raison ; j'aime M. de

Valcour, je l'adore ! et j'espère que nous serons mariés bientôt. Cessons donc de nous parler, de nous voir, j'en donne l'exemple et je m'en vais. (*à part.*) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je m'étois toujours douté que cet amour-là finiroit mal ! (*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

PROSPER, RUSTIQUE, FORLIS, (*toujours à l'écart.*)

RUSTIQUE, (*à part.*)

Ça va bien ! ça va bien !

PROSPER.

Misérable ! tu viens me chercher de sa part pour me faire entendre...

RUSTIQUE.

Ecoutez donc, monsieur, elle avoit peut-être envie de se moquer un peu de vous : ça divertit quelquefois les femmes.

SCÈNE XIX.

PROSPER, FORLIS, RUSTIQUE.

FORLIS, (*avançant.*)

Eh bien ! mon ami, tu as vû ma fille ; je ne m'étois pas trompé, n'est-ce pas ?

PROSPER.

Non, monsieur, non !

FORLIS.

Mais pourquoi cet air troublé ?

PROSPER.

Monsieur, depuis que je vous ai quitté, j'ai fait mille reflexions. Jusqu'ici je dois tout à vos bienfaits, mais je serois coupable d'en abuser... Souffrez que je prenne congé de vous, que je m'éloigne.

FORLIS.

Comment !

PROSPER.

Air : *De M. Doche.*

Mon père, hélas ! est loin de moi,
En moi seul peut-être il espère,
Et sans plus tarder je lui doi
Porter un appui salutaire ;
Je pars à l'instant, il le faut,
Le devoir me guide, m'éclaire,
Et je sens là, qu'un fils ne peut trop tôt,
Voler au secours de son père. } (*bis.*)

FORLIS.

(*A part.*) Seroit-ce le repentir !... Non c'est le dépit ! (*Haut.*) Parbleu ! mon ami, j'y consens ; le motif est trop respectable. Va tout disposer, va tout disposer !

PROSPER.

Oui, monsieur, oui, je partirai. (*à part.*) Ah ! du moins, je ne serai pas le témoin du bonheur d'un rival odieux.

(*Il sort.*)

FORLIS, (*à part.*)

Il ne pouvoit me servir plus à mon gré.

SCÈNE XX.

DORVAL, FORLIS, RUSTIQUE.

RUSTIQUE.

Voici M. Dorval.

DORVAL, (*accourant.*)

Ah ! ça, mon ami, tu te moques de moi. Comment, on me fait faire à Marseille une quarantaine de tous les diables et tu me laisses encore une heure au bout de ton jardin, je m'étois endormi, la faim m'a réveillé. Qu'as-tu fait pendant tout ce tems-là !

FORLIS, (*froidement.*)

J'ai fait d'abord le plus joli déjeûner !

DORVAL.

Et moi, tu me laisses mourir de faim !

FORLIS.

Prends donc un peu de patience.

DORVAL.

Oui, patience avec un cœur paternel et un appétit dévorant, je n'y tiens plus, je veux voir mon fils.

FORLIS.

Il n'est pas encore tems. L'affaire a tourné bien différemment que nous ne l'avions pensé.

DORVAL.

Sont-ils corrigés ?

FORLIS.

Du tout. Mais ils sont brouillés tout-à-fait ; ma fille est furieuse et voudroit, je le gage, arracher les yeux à Prosper.

DORVAL.

Ne badinons pas, je t'en prie ; les femmes y vont quelquefois tout de bon. Je vais le défendre.

FORLIS.

Rassure-toi. Prosper a pris le change sur la leçon que je lui donnois ; mais je les ai si bien persuadés de leur infidélité mutuelle, que l'une vient d'accepter le premier mari que je lui proposerai, et l'autre veut à l'instant t'aller rejoindre aux grandes Indes.

DORVAL, (*vivement.*)

Eh bien ! tu le laisses partir ! je cours après lui.

FORLIS.

Ne crains donc rien. C'est maintenant que nous pourrons les punir comme ils le méritent.

DORVAL.

Et comment les puniras-tu !

FORLIS.

Je vais les racommoder.

DORVAL.

Drôle de façon !

FORLIS.

Eh ! sans doute : une fois raccommodés, je les prends au mot, ils ne pourront plus s'en dédire. Hein, qu'en penses-tu ?

DORVAL.

C'est fort bien!

FORLIS.

Mais tu ne peux les voir qu'après le raccommodement.

DORVAL.

Arrange-toi, je ne retourne plus à ton pavillon.

FORLIS.

Je te conduirai dans une salle de la maison.

DORVAL.

Eh bien, soit; dans la salle à manger.

FORLIS.

Je t'installe entre deux pâtés superbes, et deux bouteilles de Bourgogne.

DORVAL.

Mets en quatre, je patienterai.

FORLIS.

Allons, viens, —— Toi, Rustique, tu me serviras à rapprocher nos jeunes gens.

RUSTIQUE.

Volontiers, monsieur.

DORVAL.

Ah! ça, mon cher, pas trop de sévérité pourtant.

FORLIS.

Eh! n'ai-je pas un cœur de père, tout comme toi.

Air : *De la Chasse.*

Corrigeons-les, de leur imprudence,
Mais si leur cœur revient à la raison,
En revenant vîte à l'indulgence,
Par le bonheur, terminons la leçon.

DORVAL.

En badinant feignons d'être sévères,
Souvenons-nous que nous fûmes amans.

FORLIS.

Oui, mais songeons que le bonheur des pères
Naît des vertus, qu'on donne à ses enfans.

ENSEMBLE.

Corrigeons-les de leur imprudence, etc. (*Ils sortent.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

RUSTIQUE, (*seul.*)

Nous allons donc les raccommoder ; ma foi, tant mieux,

Air : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Monsieur avoit fort bien juge
Ce que dans ce moment je pense ;
Moi, je me trouve assez vengé,
Faut leur rendre un peu d'espérance.
Puis, j'en conviens en bon garçon ;
Il vaut mieux, quoiqu'on puisse dire,
Raccommoder les gens tout d'bon,
Que les brouiller même pour rire. (*bis.*)

SCENE II.

RUSTIQUE, FORLIS.

FORLIS.

Eh bien ! Rustique, nos jeunes gens !

RUSTIQUE.

J'ai fait votre commission auprès de M. Prosper ; il va venir. Quant à mademoiselle, comme elle a cru que je venois pour lui parler de sa part, elle m'a tourné le dos.

FORLIS.

Mais il falloit lui dire...

RUSTIQUE.

Oh bien ! oui !... Est-ce qu'une femme en colère entend quelque chose !... Elle ne veut plus qu'on lui parle de son amoureux.

FORLIS.

Cela ne m'étonneroit pas. N'importe ! — Voici déjà Prosper ; retire-toi, et veille à ce que Dorval ne s'impatiente pas

RUSTIQUE.

Soyez tranquille, il déjeûne toujours! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

PROSPER, FORLIS.

PROSPER, (*apportant un bouquet, un herbier et des crayons.*)

Monsieur, je me rends à vos ordres. Voici le bouquet que j'avais cueilli ce matin, votre herbier et vos crayons.

FORLIS.

Mon ami, je te remercie. J'ai approuvé ton départ, ta résolution fait honneur à ton cœur, mais je veux avant de partir que tu me donnes encore une marque d'amitié.

PROSPER.

Parlez, monsieur.

FORLIS.

Il manque à mon nouvel herbier quelques-unes de ces fleurs; fais-moi le plaisir de les dessiner ici même. Je te rejoins à l'instant. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

PROSPER, (*seul.*)

Non, je n'avois pas d'autre parti à prendre; je m'éloignerai de ces lieux que son infidélité me rend insupportables. Mais avant de partir, je veux l'accabler de reproches sanglans, me venger!... Ah! me venger!... Eh! pourquoi?

Air: *De l'Entrevue.*

Une aussi triste jouissance
Ne sauroit rendre le bonheur;
Jamais la plus noire vengeance
Ne peut nous ramener un cœur,
Par des épigrammes cruelles,
Loin de nous faire redouter,
Ne nous vengeons des infidelles,
Qu'en nous en faisant regretter. } (*bis.*)

SCÈNE V.

PROSPER, FORLIS, LAURE.

FORLIS, (*amenant Laure.*)

Allons, mademoiselle, venez donc!

LAURE.

Mais, mon père, que voulez-vous?

PROSPER, (*à part.*)

Dieux, c'est elle.

FORLIS, (*à Prosper.*)

Eh bien! mon ami, ton dessin.

PROSPER.

Monsieur, j'allois le commencer.

FORLIS.

Ah! tu ne sais peut-être pas comment faire tenir ce bouquet d'une façon commode!

PROSPER.

En effet, je ne vois pas!...

FORLIS.

Attends un moment. (*à Laure.*) Prenez, je vous prie, cette chaise, mademoiselle.

LAURE.

La voilà.

FORLIS.

Assieds-toi.

LAURE.

Me voilà assise, mon père.

FORLIS.

C'est bon, reste-là

LAURE, (*à part.*)

Où en veut-il venir!

FORLIS, (*allant à Prosper.*)

Donne-moi ton bouquet.

PROSPER.

Le voici, monsieur, mais que prétendez-vous?

FORLIS.

Ne t'inquiette pas! (*allant à Laure.*) Prends ce bouquet.

LAURE.

Mais pourquoi !

FORLIS.

On prend un bouquet pour le mettre à son côté.

LAURE.

Mais mon père...

FORLIS.

Allons, attache-le.

LAURE, (*à part.*)

Peut-être il le destinoit à sa demoiselle Dorville... Oh! comme il doit enrager de le voir là !

FORLIS, (*retournant à Prosper.*)

Approche à ton tour cette chaise.

PROSPER.

Monsieur, la voici.

FORLIS.

Assieds-toi... C'est cela !... Prends maintenant ton herbier, tes crayons et dessine, voilà ton bouquet.

PROSPER, (*surpris.*)

Comment, monsieur !...

FORLIS.

Eh bien, n'es-tu pas content !

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmans:*

Ces fleurs sont là parfaitement,
L'on pourroit, par un doux prestige,
Croire, à leur doux balancement,
Qu'elles sont encor sur leur tige.
Pour moi, tu dois être en secret,
Reconnoissant à double titre ;
Peut-on mieux placer un bouquet,
Peut-on mieux choisir le pupitre. } (*bis.*)

LAURE.

Quoi! mon père, il faut que je reste-là !

FORLIS.

Oui, ma chère amie. (*à Prosper.*) Vois donc comme elle a l'air doux, tranquille !

LAURE.

Oui, tranquille !

FORLIS, (*à Prosper.*)

Ah ! ça, tu lui feras tes adieux. Je vais tout disposer pour ton départ. (*Haut.*) Dessine, mon ami, dessine. (*A Laure.*) Et toi, ne bouge pas. (*Il sort.*)

SCENE VI.

LAURE, PROSPER.

LAURE, (*à part.*)

Ah ! s'il ne falloit pas rester-là !

PROSPER, (*à part.*)

On diroit que c'est pour augmenter encore mes regrets, que M. de Forlis me force, à la voir, à l'admirer de plus près.

LAURE, (*à part.*)

Qu'il me parle, et nous verrons.

PROSPER, (*à part.*)

La quitter pour jamais ! ... Mais il me vient une idée... triste et dernière consolation ! (*Il tire de sa poche un souvenir et le place sur l'herbier.*)

Air : *Avec vous sous le même toît.*

Esquissons dans ce souvenir
Un portrait qui sera fidèle,
Le seul bien que dans l'avenir
Je puisse, hélas ! conserver d'elle !
En retraçant autant d'attraits,
Que ne peut-on près d'une femme,
Changer l'art de fixer ses traits
Pour celui de fixer son âme ! (*bis.*)

LAURE, (*le regardant.*)

Ah ! ça, monsieur, avez-vous bientôt fini ; car je commence à m'ennuyer-là... je suis pressée.

PROSPER.

Veuillez, je vous prie, tourner la tête de mon côté.

LAURE.

Monsieur, vous n'avez pas besoin de mon visage pour dessiner ces fleurs. (*Elle tourne la tête.*)

PROSPER.

Ah! mademoiselle, ce n'est pas...

LAURE, (*le regardant.*)

Qu'est-ce que ce n'est pas!

PROSPER.

Daignez seulement rester ainsi.

LAURE.

Mon père ne m'a point ordonné de vous regarder. (*Elle retourne la tête de l'autre côté.*)

PROSPER, (*à part.*)

Allons, la voilà qui se tourne tout-à-fait. Il y faudra renoncer.

LAURE, (*à part.*)

Je n'y tiens plus, éloignons-nous. (*Elle emporte sa chaise au bout du bosquet.*)

PROSPER, (*à part.*)

Elle n'aura pas le dernier, certainement! Eloignons-nous aussi. (*Il s'éloigne du côté opposé.*)

SCÈNE VII.

LAURE, RUSTIQUE, PROSPER.

RUSTIQUE.

(*A part.*) Voyons s'ils sont d'accord. (*Haut.*) Eh bien! monsieur et mademoiselle, on dit que vous faites ici à vous deux un charmant tableau.

LAURE.

Oh! oui, charmant!

PROSPER.

Tu vois!

RUSTIQUE

Comme vous v'là loin!

Air : *Lise épouse :* (*de Fanchon.*)

J'aim' l'amant près de sa belle,
Jeun' peintre auprès d'son modèle,
C'est toujours en s'rapprochant
Qu'on fait un tableau touchant.
Les beaux arts et la nature,
N'font rien d'bien, d'si loin que ça;
L'amour ainsi qu'la peinture
N'connoiss'nt pas ces distanc's-là. (*bis.*)

LAURE, (*à part.*)

Il a raison !... mais plus d'amour, ainsi je ne bouge pas.

RUSTIQUE, (*très-haut.*)

Du reste, monsieur, je venons vous dire de la part de M. de Forlis, qu'il vous engage à vous dépêcher, parce que tout sera bientôt prêt pour votre départ.

LAURE, (*vivement.*)

Comment, son départ!

RUSTIQUE.

Oui, mademoiselle, M. prosper va partir en poste, pour aller, ventre-à-terre, par terre et par mer, rejoindre son père, aux grandes Indes. Un voyage superbe trois mille lieues! c'est pour aujourd'hui, ça presse. On fait les paquets, le sac de nuit!

LAURE.

Qu'entends-je!

RUSTIQUE, (*à part.*)

Elle a frissonné! c'est un raccommodement fait. Courrons chercher ces messieurs. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LAURE, PROSPER.

LAURE.

Air : *De M. Doche.*

Quoi! vous partez?

PROSPER.

Malgré mes vœux;
Mais il faut au plus vîte
Fuir le lieu qui nous vît heureux,
Quand le bonheur nous quitte.

LAURE.

Apprenez-moi par quel hasard ?

PROSPER.

Seul, j'ai demandé ce départ.

LAURE, (*à part.*)

Qu'entends-je ? hélas !
Il n'est donc pas
Épris d'une autre belle ;
Car s'il l'aimoit
Il ne pourroit
Jamais s'éloigner d'elle.

PROSPER, (*se rapprochant un peu.*)

(*A part.*) Je la crois moins fâchée !...

LAURE.

Quoi ! vous partez ?

PROSPER.

Malgré mes vœux ;
Mais le sage au plus vîte,
Fuit le lieu qui le vit heureux,
Quand le bonheur le quitte.

Ensemb.

LAURE.

Hélas ! il part malgre mes vœux,
Et le bonheur me quitte.

PROSPER.

Oserai-je au moins, pour la dernière fois, vous conjurer de tourner votre visage un peu de mon côté.

LAURE, (*avec douceur.*)

Oh ! M. Prosper, si cela peut vous faire plaisir... attendez, je suis bien loin. (*Elle se rapproche.*)

DUO : *Daignez lever un peu vers moi.* (*de Picaros et Diego.*)

PROSPER, (*commençant à dessiner.*)

Daignez lever un peu vers moi,
Les yeux, je vous en prie.

LAURE, (*à part.*)

C'est moi qu'il regarde, je croi,
Non le bouquet.

PROSPER.

Je vous supplie,

De me regarder en amie.

LAURE.

Toujours je regarde en amie.

PROSPER.

Regardez-donc plus tendrement.

LAURE.

Mais je n'ai pas l'air bien méchant,
Vous le voyez!

PROSPER.

Plus tendrement!

LAURE.

Comme cela?

PROSPER.

Plus tendrement!

LAURE.

N'est-ce pas bien?

PROSPER.

Encor plus tendrement!

LAURE.

C'est mieux peut-être, peut-être ainsi?

PROSPER.

C'est bien ainsi!
Oh! oui,
C'est bien ainsi,
(A part, en dessinant.)
Que mon crayon fidèle,
Toujours ainsi me la rappelle.

LAURE, *(à part.)*

Mais vraiment, pour un infidèle
La façon d'agir est nouvelle.

PROSPER, *(à part.)*

Comme autrefois en cet instant,
Je crois revoir, son regard doux et tendre.

LAURE, *(à part.)*

A mon cœur, en ce doux moment,
Comme autrefois, sa voix se fait entendre.

Ensemble. (*à part.*)

PROSPER.

Profitons de ce doux moment !

LAURE.

Pour mon cœur, ah ! quel doux moment !

PROSPER.

Ne vous impatientez pas, je vous prie, mademoiselle.

LAURE.

Oh ! monsieur, ne vous pressez pas, j'ai le tems.

PROSPER, (*à part.*)

Air : *Du Vaudeville de la Récréation.*

J'espère que dans ce portrait,
J'ai bien saisi la ressemblance,

LAURE, (*à part, se levant.*)

Que de tems pour peindre un bouquet;
Voyons si son ouvrage avance.
(*Haut.*) Dieux ! sous vos crayons trop flatteurs,
Quelle image avez-vous tracée ?
C'est moi, je crois... et non des fleurs.

PROSPER, (*se levant.*)

J'ai peint-là ma seule pensée ! (*bis.*)

LAURE.

Se peut-il, Prosper !... Je suis encore aimée !

PROSPER.

Pouvez-vous ne pas l'être toujours !

LAURE.

Oh ! mon Dieu ! si j'avois su cela, je n'aurois pas tant tourné la tête.

PROSPER.

Vous n'aimez donc pas ce Valcour !

LAURE.

Moi, Prosper ! Quelle erreur ! pardonnez mon humeur, ma colère !

PROSPER.

Votre colère !

Air : *Précédent.*

Ah ! loin que je m'en plaigne, hélas !
Cette colère étoit charmante ;
On sait qu'elle n'existe pas
Au fond d'une âme indifférente ;
Dans un cœur franc et sans détour
Loin d'offenser elle doit plaire ;
Elle prouve beaucoup d'amour !

LAURE.

Ah ! comme j'étois en colère.

PROSPER, (*à genoux.*)

Ah ! Laure, quel aveu !

SCÈNE IX.

LAURE, FORLIS, DORVAL, PROSPER.

FORLIS.

Eh bien ! mon ami...

LAURE, (*à part.*)

Ciel ! mon père !

FORLIS.

Quelle fleur ramasses-tu donc là !

(*Laure laisse tomber son bouquet, Prosper le ramasse.*)

PROSPER.

Monsieur, je ramassais ce bouquet. (*Il le donne à Forlis.*)

FORLIS, (*à Laure, en la fixant.*)

Comment ! tu laisses tomber ton bouquet ! (*Il le rend à Laure qui le rattache.*) Je viens vous annoncer la visite d'un de mes amis, très-grand amateur de botanique, que vous ne connoissez ni l'un ni l'autre ; je vous prie de le traiter avec égard, et de le bien recevoir. —— Viens, mon ami, viens !

DORVAL, (*Entrant.*)

Ah ! voilà donc ta charmante fille, et le jeune élève dont tu m'as parlé !

FORLIS.

Oui, mon ami.

DORVAL.

Je suis enchanté de faire connoissance avec lui. —— Jeune homme, vous aimez donc beaucoup la botanique!

PROSPER.

Oui, monsieur.

DORVAL.

C'est à merveille! je suis l'ami de tous ceux qui aiment la botanique. (*A part.*) Je n'y tiens plus, il faut que je l'embrasse. (*Haut.*) Puisque nous avons les mêmes goûts, embrassons-nous, je vous en prie.

PROSPER.

Volontiers, monsieur. (*Ils s'embrassent.*)

DORVAL.

Encore une fois! —— Ton jeune élève est charmant!.. (*A part.*) Il est charmant, il me rappelle sa mère! (*A Prosper.*) Touchez-là, mon ami; nous herboriserons, nous herboriserons!

PROSPER, (*riant.*)

Eh! bien, monsieur, nous herboriserons.

DORVAL, (*à part.*)

N'oublions pourtant pas que je suis fâché.

LAURE.

Quel enthousiasme pour la botanique!

DORVAL.

Science charmante, mademoiselle. (*Bas à Forlis.*) Souffle moi, je t'en prie, car je n'y connois rien!

FORLIS.

Sans doute, science charmante! En nous rapprochant de la nature, elle nous apprend à devenir meilleur avec les hommes.

DORVAL.

C'est ce que j'allois dire, meilleur avec les hommes.

PROSPER, (*fixant Laure.*)

Et plus sensible auprès des femmes.

DORVAL.

C'est encore vrai ! plus sensible auprès des femmes.

FORLIS, (*Bas à Dorval.*)

Sens-tu déjà l'application ?

DORVAL, (*bas à Forlis.*)

Me prends-tu pour une bête !... Mon ami, je n'aurai pas la force de le gronder, je l'embrasserai tant que tu voudras, voilà tout.

FORLIS.

Je t'assure, mon cher, que mon jeune élève sait faire de très-jolis raisonnemens sur les plantes. Et les fleurs donc ?

PROSPER.

Les fleurs ! ah ! quel esprit délicat n'aimeroit à les étudier !

Air : *De Sophie.* (*Rose pour plaire et pour briller.*)

Au sein d'une fleur tour-à-tour,
Une heureuse image est placée,
Dans un mirthe, on croit voir l'amour,
Un souvenir, dans la pensée;
Là douce paix, dans l'olivier,
L'espoir, dans l'Iris demi-close,
La victoire, dans un laurier,
Une femme, dans une rose ! } (*bis.*)

DORVAL, (*à Forlis.*)

Mon ami, je le trouve de la première force sur les fleurs.

FORLIS.

Je le crois bien, dès le matin, il vient ici pour en chercher.

DORVAL, (*à Prosper.*)

Quel zèle !... Et quelle est, mon ami, la fleur que vous venez chercher ici tous les matins ?

PROSPER, (*regardant Laure.*)

La fleur que je viens chercher ?

Air : *De M. Doche.*

C'est une fleur à peine éclose,
Qui tient un peu du lys pour sa fierté,
Pour sa fraîcheur, tient de la rose,
Du tourne-sol, pour sa mobilité;
Mais par malheur un peu trop vive,
Légère comme le zéphir,
Elle tient de la sensitive
Et fuit dès qu'on veut la cueillir. (*bis.*)

LAURÉ, (*à part.*)

Ils n'y comprennent rien.

FORLIS.

C'est singulier, je ne connois pas du tout cette fleur.

DORVAL.

Ni moi non plus; je ne l'ai pas dans mon catalogue!...

FORLIS.

N'importe, elle me plaît beaucoup. J'aime sur-tout son rapport avec la sensitive, et si ce que tu m'en dis est vrai, c'est une fleur à cultiver.

PROSPER, (*vivement.*)

Aussi, monsieur, je la... je la trouve comme vous, charmante à cultiver.

DORVAL, (*bas à Forlis.*)

Je crois qu'il se moque de toi.

FORLIS.

(*Bas.*) Oui, ça recommence. (*à Laure.*) Et toi ma fille, as-tu bien compris!

LAURE.

Oh! mon père, je n'ai rien perdu des démonstrations de monsieur.

DORVAL, (*bas à Forlis.*)

Démonstrations!

FORLIS.

Ah ! ça, mon cher Prosper, crois-tu que cette fleur soit dans mon herbier !

PROSPER.

Dans votre herbier, non monsieur ; aucun herbier n'a jamais renfermé un semblable trésor.

LAURE, (*à part.*)

Il me fait trembler !

FORLIS.

Tu me diras au moins comment tu la nommes !

PROSPER, (*souriant.*)

En vérité, monsieur, je ne puis vous le dire.

FORLIS.

Eh bien ! écoute moi : cette fleur est ta conquête, n'est-ce pas !

PROSPER.

Ma conquête ! j'ôse l'espérer.

LAURE, (*à part.*)

Imprudent !

DORVAL, (*bas à Forlis.*)

Conquête ! hein !

FORLIS.

(*Bas.*) Je comprends ! (*à Prosper.*) Eh bien ! les grands voyageurs, les grands conquérans, ont donné leurs noms aux découvertes, aux conquêtes qu'ils ont sû faire !

Air : *De M. Doche.*

Tu peux dans cette bagatelle,
Mon cher ami, les imiter ;
Et nommer cette fleur nouvelle,
Au fond du cœur doit te flatter.

PROSPER.

Pour charmer mon âme ravie,
Ah ! puissiez-vous le trouver bon !
Le bonheur de toute ma vie,
Seroit de lui donner mon nom. (*bis.*)

LAURE (*étourdiment.*)

Oh ! ce seroit...

FORLIS.

Ah ! tu connois donc aussi cette fleur!

LAURE, (*embarassée.*)

Mon père, nous herborisons si souvent ensemble...

FORLIS.

Alors, tu nous dira peut être mieux...

LAURE.

Mon père, vous m'avez dit cent fois, qu'une jeune fille doit toujours cacher ce qu'elle sait.

DORVAL, (*bas à Forlis.*)

Je crois qu'elle se moque aussi de toi.

FORLIS.

(*Bas.*) Oui, oui; mais j'aurai mon tour ! (*à Prosper.*) Allons, mon ami, je vois que tu ne veux pas me faire part de ton secret, reprends ce bouquet, et va dans le sallon le dessiner à ton aise. — Ma fille, tu resteras, je veux te parler.

DORVAL, (*à Prosper.*)

Mon ami, je vais avec vous.

FORLIS, (*bas à Dorval.*)

Songe à ne pas te trahir.

DORVAL.

(*Bas à Forlis.*) Ne crains donc rien, je l'ai déjà embrassé deux fois : ça se calme et je suis furieux ! Je veux lui parler, lui faire sentir indirectement... Tu verras, tu verras ! (*à Prosper.*) Venez-vous, jeune homme !

PROSPER, (*à Laure, après avoir reçu le bouquet.*)

Je ne sais, mais cet étranger m'inspire déjà la plus vive amitié. (*Il sort avec Dorval.*)

SCÈNE X.

LAURE, FORLIS.

LAURE, (*à part.*)

Que peut-il me vouloir ?

FORLIS.

Ma chère Laure, dans toutes les occasions j'ai tâché de remplir tes desirs ou de les prévenir; tu m'as dit ce matin que le premier mari qui se présenteroit, te conviendroit parfaitement, et j'ai la satisfaction de t'annoncer qu'il s'en présente un!

LAURE.

(*A part.*) O ciel! je tremble!... (*haut.*) Est-il riche, mon père!

FORLIS.

Comment, s'il est riche! Et pourquoi me faites-vous cette question, mademoiselle! La richesse est-elle la seule qualité que vous cherchiez dans votre époux!

LAURE.

Non, mon père.

FORLIS.

N'ai-je pas assez de fortune pour que vous puissiez vous passer d'un époux riche!

LAURE.

Oui, mon père. (*à part.*) Oh! si c'étoit lui!

FORLIS.

Ne suffit-il pas qu'il soit jeune, spirituel, amoureux?

LAURE.

Jeune, amoureux! Oui, mon père. (*à part.*) Oh! c'est lui! c'est lui!

FORLIS.

Pourquoi desirez-vous donc alors qu'il soit riche!

LAURE.

Mais au contraire, je ne le desire pas du tout, et je voudrais qu'il fut absolument sans bien!

FORLIS.

Doucement, ma fille, point d'exagération: la fortune ne gâte rien.

LAURE.

C'est vrai, ça ne gâte rien. Mais c'est que j'ai mes raisons

FORLIS.

Et lesquelles !

LAURE.

Air :

Privé tout-à-fait de richesse,
J'aurois voulu que mon époux
N'eut d'autres biens que sa tendresse,
Pour serrer les nœuds les plus doux;
De cette façon peu commune,
Après avoir donné mon cœur,
En faisant aussi sa fortune,
Deux fois j'aurois fait son bonheur. (*bis.*)

FORLIS.

C'est bien, ma fille, voilà de nobles sentimens. Mais rassurez-vous, l'époux que je vous destine est riche, il est très-riche.

LAURE.

(*A part.*) Oh ! mon dieu ! ce n'est donc pas lui ! (*haut.*) J'espère pourtant que vous m'aimez trop pour contrarier mon inclination.

FORLIS.

Ah ! ma chère amie, loin de moi cette idée ! mais souviens-toi que tu m'as dit que tu n'aimois personne.

LAURE, (*embarrassée.*)

C'est vrai, je l'ai dit !... Cependant...

FORLIS.

Si vous m'aviez trompé !

LAURE, (*vivement.*)

Non, mon père, je ne vous ai pas trompé.

Air : *De Lisbeth.*

J'ai dit ce qu'alors je pensois ;
Mais ici n'allez pas confondre,
Car en fait d'amoureux secrets,
On sait que du moment d'après,
Fille jamais ne peut répondre;

L'amour est toujours sur ses pas,
Et plus d'une fois par malice,
Pendant qu'on dit je n'aime pas,
Dans le cœur, (*bis.*) voilà qu'il se glisse. (*bis.*)

FORLIS.

Quoi! mon enfant, depuis que tu m'as dit que tu n'aimois pas, l'amour seroit venu!

LAURE.

Oui, mon père, il est venu. (*à part.*) C'est-à-dire, il est revenu!

FORLIS.

Tu m'enchantes! Depuis ce moment il ne s'est présenté ici qu'un seul homme, c'est donc lui seul que tu peux aimer, et c'est justement lui que je te destine.

LAURE.

Que dites-vous!... (*à part.*) Oh! si j'avois prévu cela!

SCENE XI.

LAURE, FORLIS, DORVAL.

DORVAL, (*à Forlis.*)

Ma foi, mon cher ami, je suis enchanté de ton jeune élève. (*Bas.*) Je viens de le sermonner sans me faire connoître; il est ému, je t'assure qu'il est ému!

FORLIS.

(*Bas.*) Nous verrons ça. (*Haut.*) Quant à ma fille, elle t'aime déjà beaucoup.

DORVAL.

En vérité! que je suis heureux de...

LAURE, (*bas à Forlis.*)

Mais, mon père, ne dites donc pas...

FORLIS.

Pourquoi donc! mariés ce soir, on peut tout dire. (*à Dorval.*) Nous allons, mon ami, faire les préparatifs.

DORVAL, (*lui prenant le bras.*)

Allons faire les préparatifs.

LAURE, (*bas à Dorval.*)

Monsieur, il faut absolument que je vous parle.

DORVAL.

Comment! je suis assez fortuné... (*à Forlis.*) Mon ami, avant l'hymen on veut déjà un tête-à-tête.

FORLIS.

(*Bas.*) Déjà!... Je te laisse. (*A Laure.*) Mademoiselle je m'en rapporte à vous. (*A Dorval.*) Je te la recommande! (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LAURE, DORVAL.

LAURE, (*à part.*)

Oh! mon Dieu! désabusons-le bien vite, car il le croiroit.

DORVAL.

Mademoiselle, nous voilà seuls, daignez m'instruire du motif...

LAURE.

Oh! mon Dieu! monsieur, je ne sais comment m'y prendre.

DORVAL.

Quoi! pour me dire que vous m'aimez!

LAURE.

Au contraire, monsieur, c'est pour vous dire que je ne vous aime pas.

DORVAL.

Eh bien! mademoiselle, cela viendra.

LAURE.

Non, monsieur, ça ne viendra pas.

DORVAL.

Comme il vous plaira! nous ne serons pas les premiers qui nous serons mariés sans amour.

LAURE.

Monsieur, je dois vous avertir avant tout, que j'ai de grands défauts.

DORVAL.

La sincérité de cet aveu redouble encore ma tendresse.

LAURE.

(*A part.*) Oh! mon Dieu! mon Dieu! (*Haut.*) Prenez-y garde, au moins, monsieur!

Air : *Vive une femme de tête :* (*du major Palmer.*)

Je suis colère et boudeuse.

DORVAL.

Cela me met en gaité.

LAURE.

Je suis très-capricieuse.

DORVAL.

J'aime la variété.

LAURE.

Pour peu qu'on me contrarie,
Je ne reconnois plus rien.

DORVAL.

Tout à votre fantaisie,
Avec moi vous serez bien.

LAURE.

Je gronde et parle sans cesse.

DORVAL.

Bon! cela me distraira.

LAURE.

Je veux être en tout maîtresse.

DORVAL.

Je prends femme pour cela.

LAURE.

Je suis coquette et volage.

(*A part.*) Voyons ce qu'il en dira.

DORVAL.

Pour vous aimer à la rage,
J'attendais ce défaut-là.

LAURE.

Je veux une cour brillante,
Tous les jours à mes genoux.

DORVAL.

Ce doux projet-là m'enchante,
Et tout me plaira de vous.

LAURE.

Quoi ! vous feriez la folie ?...

DORVAL.

Oui, je veux en essayer,
Auprès de femme jolie,
Rien ne sauroit m'effrayer.

Ensemble.

LAURE.

Quoi ! rien ne peut l'effrayer ?

DORVAL.

Non ; rien ne peut m'effrayer ?

Je suis résigné, mademoiselle.

LAURE, *(à part.)*

Oh ! mon Dieu ! Je ne pourrai jamais parvenir à le détacher de moi !

SCENE XIII.

LAURE, FORLIS, DORVAL.

FORLIS.

Mon ami, tout se dispose, on est chez le notaire.

LAURE, *(à part.)*

Allons, le notaire à présent !

DORVAL.

Tu me l'avois bien dit : qualités brillantes, inclination mutuelle, penchant décidé ; je lui conviens !

LAURE.

Mon père, daignez m'écouter !

FORLIS.

C'est bien, mon enfant !

LAURE, *(à part.)*

Je n'y tiens plus !... C'est trop fort !

FORLIS, *(bas à Dorval.)*

Que me disois-tu donc ! tu croyois Prosper corrigé, il

vient de charger Rustique de remettre secrettement une lettre à Laure.

DORVAL.

Une lettre !

FORLIS.

Je lui ai dit de venir la remettre en ma présence.

DORVAL.

C'est bien ! voici Prosper ; il faut attendre la lettre et les confondre tous les deux en même tems.

SCENE XIV.

LAURE, DORVAL, PROSPER, FORLIS.

PROSPER.

Monsieur, j'ai fini votre dessin.

FORLIS.

C'est très-bien ! tu peux partir à présent quand tu voudras.

PROSPER, (*à part.*)

Que dire !

LAURE, (*vivement.*)

Comment, mon père, M. Prosper va partir !

FORLIS.

Oui, ma fille, il part pour les grandes Indes ; as-tu quelque commission à lui donner pour ce pays-là !

LAURE, (*impatientée, à part.*)

On diroit qu'ils le font exprès !

SCÈNE XV et dernière.

DORVAL, FORLIS, RUSTIQUE, PROSPER, LAURE.

RUSTIQUE, (*s'avançant gravement avec une belle rose à la main.*)

Mademoiselle... avec la permission de la compagnie...

FORLIS.

Eh ! mon Dieu ! Rustique, que viens-tu faire avec cette fleur !

PROSPER, (*bas à Rustique.*)

Eh! quoi, devant tout le monde?

RUSTIQUE.

(*Bas.*) Ca sera plus drôle. (*haut.*) Monsieur, c'est une galanterie de M. Prosper, qui veut être le premier à feliciter mademoiselle sur son mariage.

PROSPER, (*à part.*)

Le bourreau!

RUSTIQUE.

Il m'a chargé, mademoiselle, de vous offrir cette superbe rose.

PROSPER, (*bas à Laure.*)

Acceptez vite, elle renferme une lettre pour vous.

LAURE, (*bas.*)

Bien!

RUSTIQUE, (*bas à Forlis.*)

Le billet est dans la rose.

FORLIS, (*bas.*)

A merveille!

LAURE.

Monsieur Rustique, j'accepte avec reconnoissance...

FORLIS.

Ma chère amie, permets que j'admire d'abord la beauté de cette fleur.

RUSTIQUE, (*la présentant à Forlis.*)

Monsieur, mademoiselle ne trouvera pas mauvais...

FORLIS.

Mais je n'en ai jamais vû de plus belle; fais m'en cadeau, je t'en prie.

LAURE.

Mon père, on vient de me l'offrir et je ne puis...

RUSTIQUE, (*à Forlis.*)

Monsieur, puisque mademoiselle vous la donne...

PROSPER, (*bas, l'arrêtant.*)

Eh bien! maraud! (*Rustique passe à gauche.*)

LAURE.

Comment, comment '... mais, mon père...'

FORLIS.

Tu vas voir l'effet charmant qu'elle fera à mon côté.

PROSPER, (*à part.*)

Il s'en empare tout-à-fait.

RUSTIQUE, (*à part.*)

Oh ! mon dieu ! v'là la correspondance à sa boutonnière !

LAURE, (*à part.*)

O ciel !

FORLIS.

Eh bien ! mes enfans, comment trouvez-vous que cela m'aille ! n'ai-je pas l'air d'un nouveau marié ! les belles couleurs ! quels parfums !

DORVAL, (*bas à Forlis.*)

Mon ami, je t'avertis que ma colère s'en va.

FORLIS.

(*Bas.*) M'y voilà ! m'y voilà ! (*Haut.*) Ah ! ça, mon cher Prosper, en attendant le moment de ton départ, je vais avec la permission de mon ami, vous donner encore une leçon de botanique.

DORVAL.

Ah ! voyons cela.

RUSTIQUE.

Monsieur permet-il que j'écoute aussi ?

FORLIS.

Certainement, séance publique. Approche-nous des sièges... assoyez-vous. (*A Prosper.*) Toi là. (*A Laure.*) Toi, de ce côté... le professeur au milieu, c'est cela ! (*Ils s'asseyent.*)

PROSPER, (*à part.*)

Quelle position!

FORLIS.

Décidons d'abord sur quelle fleur je vous donnerai votre leçon.

LAURE, (*se rapprochant.*)

Oui, décidons.

RUSTIQUE.

Monsieur, si vous preniez l'oreille d'ours.

LAURE.

Je suis pour l'immortelle, parce qu'elle ne change pas.

FORLIS.

Je t'ai vu quelquefois du goût pour les pensées doubles!

DORVAL.

Eh! parbleu! puisque tu as-là une si belle rose.

FORLIS

Tu as raison; donnons la leçon sur cette rose.

LAURE, (*à part.*)

O ciel!

PROSPER.

Mais l'on a tout dit sur les roses!

FORLIS.

Mon ami, c'est un sujet qui se renouvelle tous les ans, et sur lequel il y a toujours quelque chose de neuf à dire; nous allons observer celle-ci jusque dans ses plus petits détails et je te promets de t'y faire voir des particularités...

(*Il l'ôte de la boutonnière.*)

LAURE.

C'est inutile, mon père; vous pourriez la faner... Donnez-là moi.

FORLIS.

Je la donne... à celui qui me dira le mieux tout ce qui la compose.

LAURE, (*à part.*)

Oh! si nous pouvions la rattraper!

Air : *de M. Doche.*

Vous en savez en ce moment
Autant que moi, je le suppose ;
Répondez donc ?

LAURE.

Premièrement,
Sur une tige elle repose.

PROSPER.

J'apperçois, pour ne passer rien,
Les feuilles et les étamines.

LAURE.

Puis les épines !

FORLIS.

C'est fort bien ?
Te voilà sur les épines.

Ensemble. { Me voilà / Vous voilà } Sur les épines.

FORLIS.

Passons maintenant au calice de la fleur.

LAURE, (*à part.*)

Oh ! mon Dieu ! je tremble !

FORLIS.

C'est là le plus intéressant !

Air : *Précédent.*

Sur ce qui peut tenir au cœur,
Montrez une science égale.

PROSPER.

On découvre au sein d'une fleur,
Pistil et corole et petalle.

LAURE.

Ah ! voilà bien assurément
Tout ce que contient cette rose.

FORLIS.

Je crois qu'on y peut, mon enfant,
Trouver encor quelque chose ! (*bis.*)

LAURE.

LAURE.

Non mon père, du tout.

FORLIS.

Pardonnez-moi, ma chère, il est un point essentiel dont vous ne m'avez point parlé.

LAURE.

Que faites-vous ?

FORLIS.

Je l'effeuille, et vous allez voir...

Air : *Tic tic tac.*

Il faut en observateur
Clairvoyant et fidèle,
Chercher jusques dans la fleur
Une leçon nouvelle.
Afin d'abréger,
Feuille à feuille, j'arrache,
L'obstacle léger
Qui vous la cache.

ENSEMBLE, (*à part.*)

LAURE, PROSPER.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! je meurs de peur!
Chaque feuille qu'il ôte à la fleur
Me fait frissonner au fond du cœur:
Pour moi, je prévois un grand malheur.

DORVAL, RUSTIQUE.

Chacun sent au fond du cœur,
Une frayeur mortelle,
Dès qu'il ôte de la fleur,
Une feuille nouvelle.

FORLIS.

Il faut en observateur, etc.

LAURE, (*arrêtant le bras de Forlis.*)

Contre les fleurs du printems,
Quel courroux vous excite?
Ah! croyez-moi, toujours le tems,
Les effeuille assez vîte!

FORLIS.

N'importe. (*Il continue d'effeuiller.*)

Il faut en observateur, etc.

LAURE, PROSPER. Ah! mon Dieu! mon Dieu, etc.

DORVAL, RUSTIQUE. Chacun sent au fond de son cœur, etc.

FORLIS.

M'y voilà, je crois ;
Mais seroit-ce un prestige ;
Ce qu'ici je vois,
Tient du prodige !
(*Il se lève.*)
Quel singulier accident
Au sein d'une rose aussi belle,
Cette feuille est sûrement
D'une espèce nouvelle.
(*Il tire le billet du sein de la rose.*)

DORVAL.

Attends donc ; je crois que c'est une feuille de papier.

Reprise de l'air.

FORLIS, RUSTIQUE, DORVAL.

Vraiment un observateur ;
Clairvoyant et fidelle
Peut trouver dans cette fleur
Une leçon nouvelle.

LAURE, PROSPER,
(*toujours assis et consternés.*)

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! je meurs de peur !
Il a vu la lettre dans la fleur ;
Comment flechirai-je sa rigueur ?
Tout est découvert pour mon malheur.

FORLIS.

Je vois le fait ; quelque couple amoureux se donne rendez-vous dans mon jardin ! Mes amis ; me voilà dans une position très-délicate ; je ne puis rétablir les choses comme elles étoient. Rose effeuillée ne refleurit plus ma chère amie ! — Je voudrois pourtant savoir quels sont les imprudens !..

PROSPER, (*se levant.*)

Ah ! monsieur, croyez..:

FORLIS.

Mon ami, je ne te soupçonne point.

PROSPER.

Monsieur !...

FORLIS.

Pourrais-je croire qu'un jeune homme que j'ai élevé, auquel j'ai prodigué tous les soins du plus tendre père, que j'ai traité comme un fils, comme le frère de ma fille, manqueroit aux devoirs les plus sacrés.

LAURE, (*se levant.*)

Mon père !...

FORLIS.

Je ne t'accuse point, ma chère amie! après les principes que je t'ai donnés...

PROSPER.

Monsieur, je suis coupable, oui je le suis.

FORLIS.

Quoi ! cette lettre est de vous!

PROSPER.

Oui, monsieur, elle s'adresse à Laure, j'ai mérité votre colère, mais peut-être ai-je aussi quelques droits à votre indulgence.

FORLIS, (*froidemement.*)

Ma fille, puisque cette lettre vous est adressée, lisez-là.

LAURE.

Mon père !...

FORLIS.

Lisez-là tout haut; je ne vous donne pas d'autre punition.

PROSPER.

Ah ! lisez, mademoiselle, lisez.

DORVAL, (*à part.*)

Bon ! ça va me remettre en colère.

LAURE, (*lit avec une émotion graduée.*)

« Mademoiselle. Ce n'est plus au nom de l'amour que je « vous écris... »

DORVAL.

Qu'entends-je!

FORLIS.

Paix!

LAURE.

« Je dois tout à votre père, il m'a traité comme son fils, et « je ne puis payer d'ingratitude tous ses bienfaits!... Je ne sais « comment il se fait que nous nous soyons aimés. — Ni moi non plus, je vous assure.

FORLIS.

Continuez, ma fille.

LAURE, (*lit.*)

Aimés! —— « Je n'ai pas eu la force de vaincre le senti-

« ment que vous m'avez inspiré; mais j'aurai celle de n'être pas ingrat...

PROSPER.

Ah! monsieur...

LAURE, (*lit.*)

« Votre père veut vous marier à un homme respectable...

DORVAL, (*à part.*)

Respectable, c'est moi! ça me désarme.

LAURE, (*lit.*)

« Faites le bonheur de cet excellent père, en cédant à ses « volontés; je vais partir pour aller rejoindre le mien... »

DORVAL, (*à part.*)

Il n'ira pas loin!

LAURE, (*achevant de lire.*)

« Je porterai auprès de lui un cœur désespéré, mais pur et « satisfait d'avoir essayé de réparer ses torts par le sacrifice le « plus douloureux!... Adieu, mademoiselle,... plaignez un « peu... l'infortuné Prosper ». (*Elle rend la lettre à Forlis.*)

DORVAL, (*à part.*)

Je ne m'y attendois pas, je suis enchanté!

RUSTIQUE, (*à part.*)

Ça me touche aussi.

FORLIS.

Quoi! tu as écrit cela!

PROSPER.

Oui, monsieur, j'ai pu être coupable, égaré, mais tant de charmes me rendoient excusable. Adieu, monsieur; j'expierai tous mes torts en m'éloignant de vous.

FORLIS, (*lui donnant une lettre.*)

Un moment donc; j'ai aussi une lettre à te remettre.

PROSPER.

Comment! c'est l'écriture de mon père.

FORLIS.

Je ne devois te la remettre qu'au moment du départ. Tu consens à partir, lis mon ami, lis! je serois bien aise de savoir des nouvelles de ton père!

DORVAL, (*à part.*)

Je crois que je puis reprendre mon air gai.

PROSPER, (*lit.*)

« Mon cher fils, je serai en France presqu'aussitôt que « cette lettre... (*à Forlis.*) Monsieur, il arrive.

FORLIS.

Poursuis.

PROSPER, (*lit.*)

« Je reviens avec une fortune considérable et je t'apporte « cent mille écus...

DORVAL.

Achevez, mon ami.

PROSPER.

Cet excellent père; cent mille écus! —— « Et j'en garde « autant pour moi... —— C'est bien juste! —— « Depuis « le tems que nous sommes séparés, tu ne pourras me « reconnoître... » —— Oh! je parie bien... — « Je vais donc « te faire mon portrait, afin que tu puisses, du plus loin « que tu me verras, venir te jetter dans mes bras pater- « nels...

DORVAL.

Bonne précaution!

PROSPER.

« Tu me reconnoîtras tout de suite à ma figure ouverte et « réjouie.

DORVAL, (*le fixant.*)

Et réjouie!... ah! ah! j'aime ça; tiens vois-tu, une figure comme la mienne, réjouie!

PROSPER.

« A mon habit verd brodé... —— Se pourroit-il ... —— « Enfin, à ma canne à bec à corbin...

DORVAL.

Une canne comme ça.

PROSPER.

Monsieur, seroit-ce!...

DORVAL, (*lui tendant les bras.*)

Et viens donc-là fripon!

PROSPER.

Mon père ! c'est lui !

LAURE.

Qu'entends-je ?

RUSTIQUE, (*riant.*)

C'est au bec à corbin qu'il l'a reconnu !

PROSPER.

Mon père !... ah ! Monsieur... Mademoiselle, pardonnez! c'est mon père ! mon cœur me l'avoit déjà dit cent fois.

DORVAL.

Je l'ai bien vu ! —— Ah ! ça, mon ami, tu as cent mille écus, choisis la femme qui te conviendra et va les déposer à ses pieds.

PROSPER.

Ah ! Laure !...

FORLIS, (*froidement.*)

Un moment, monsieur... Laure ne veut qu'un mari sans fortune.

LAURE.

Mais, mon père, vous avez dit que ça ne gâtoit rien.

FORLIS, (*à Prosper.*)

Tu mérites cependant une récompense ; (*en regardant Laure.*) donne ton nom à cette fleur qui ressemble à la sensitive ; qu'elle s'attache désormais comme le lierre, et que vos sentimens soient durables comme l'immortelle : je vous unis !...

LAURE.

Ah ! mon père, comme vous punissez !

FORLIS.

C'est bien, mes enfans ! souvenez-vous sur-tout pour l'avenir, qu'il vaut encore mieux placer ses secrets dans le sein d'un père, que dans le sein d'une fleur, et que l'on peut trouver même dans une Leçon de Botanique, une leçon de sagesse et de vertu.

VAUDEVILLE.

Air : *De la Jeanne* : (*contre-danse.*)

LAURE.

Tout offre une leçon
Dans cette vie
A la folie,
Et partout la raison
Sait trouver un sujet de leçon.

PROSPER.

Le printems fuit,
Le jour finit,
N'est-ce pas dire
A l'amant qui soupire,
Usez du tems
Et du printems
Car les plaisirs ont les aîles du tems.

CHOEUR.

Tout offre une leçon, etc.

FORLIS.

Lorsque l'hiver
Vient glacer l'air,
Feuille légère,
En tombant sur la terre
Frappant nos yeux,
Nous apprend mieux
A reporter tous nos vœux, vers les cieux.

CHOEUR.

Tout offre une leçon, etc.

RUSTIQUE.

Ordre éternel,
La loi du Ciel
Est accomplie
Alors qu'on multiplie;
Fruits et bourgeons,
Fleurs et boutons
Donnent l'exemple, et nous les imitons.

CHOEUR.

Tout offre une leçon, etc.

DORVAL.

Le Ciel, des flots
Pompe les eaux ;
Par la rosée,
La terre est arrosée ;
Buveurs joyeux,
Buvons au mieux
Pour imiter et la terre et les cieux !

CHŒUR.

Tout offre une leçon, etc.

LAURE, *(au Public.)*

Ici l'auteur
A vraiment peur ;
Mais peu sévère,
Imitez ses *deux Pères* ;
Pour leur douceur
Point de rigueur,
Traitez en père et l'ouvrage et l'auteur !
Tout offre une leçon
Dans cette vie
Et chez Thalie,
Pour plaire, la raison,
Vient vous offrir sa morale en chanson ;

CHŒUR.

Tout offre une leçon, etc.

FIN.

Fautes essentielles à corriger.

Pag. 3, deuxième vers, au lieu de *une* inutile soin, lisez *un* inutile soin.

Pag. 6, *lig.* 11, au lieu de que j'avons *eu*, lisez que j'avons *eue*.

Pag. 29, *lig.* 26, après c'est un enfant ! lisez c'est un enfant,

THÉOPHILE,

OU

LES DEUX POÈTES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. JOSEPH PAIN ET D***,

Représentée, pour la première fois, à Paris sur le théâtre du Vaudeville, le premier messidor an XII, 1er de l'empire.

Prix : 1 franc 20 centimes.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 18.

AN XIII. — 1804.

ACTEURS.

M. LAPORTE.
M. HIPPOLYTE,
UN MACHINISTE.
UN GARÇON DE THÉATRE.

AVIS.

Tous les exemplaires non signés de l'Éditeur seront réputés contrefaits.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MM. LAPORTE, HIPPOLYTE.

M. HIPPOLYTE.

Laporte, un mot.

M. LAPORTE.

Quoi donc?

M. HIPPOLYTE.

Ne trouves-tu pas drôle
Que l'on ne nous ait pas donné le moindre rôle
Dans la pièce nouvelle?

M. LAPORTE.

Oui; j'en veux à l'auteur.

M. HIPPOLYTE.

Et moi donc!

M. LAPORTE.

Oh! cela doit lui porter malheur.

M. HIPPOLYTE.

Moi qui suis son ami! Le trait certe est unique.

M. LAPORTE.

Chapelle ou Carpentier t'auront pris ton comique.

M. HIPPOLYTE.

Henry t'aura soufflé ton rôle d'amoureux.

M. LAPORTE.

Oui, vraiment.

M. HIPPOLYTE.

Les voilà!

M. LAPORTE.

C'est piquant.

M. HIPPOLYTE.

C'est affreux!

Et puis aller choisir pour faire un vaudeville
Un sujet inconnu ! Quel est ce Théophile ?

M. LAPORTE.

Un poète, mon cher.

M. HIPPOLYTE.

On voit tant de rimeurs !

M. LAPORTE.

Théophile est au moins connu par ses malheurs :
Mais tel est le destin des hommes de génie,
Vivans on les déchire, et morts on les oublie.

M. HIPPOLYTE.

On en a provoqué même après leur trépas.
On est fort ; on sait bien qu'ils ne répondront pas.
Mais qui t'a dit...

M. LAPORTE.

Vraiment quand je n'ai rien à faire
Je lis... et Théophile est cité dans Voltaire.

M. HIPPOLYTE.

Que dit-il ?

M. LAPORTE.

Que celui qu'en scène l'on a mis
Eut un peu de talent, et beaucoup d'ennemis ;
Qu'un moine contre lui, saintement fanatique,
Arma des faux dévots la ligue frénétique,
Et, faisant retentir la chaire de ses cris,
Osa de ses fureurs scandaliser Paris ;
Qu'un parlement bientôt, cruellement docile,
Décréta, puis au feu... condamna Théophile,
Pour quelques mauvais vers qui n'étaient pas de lui.

M. HIPPOLYTE.

On est heureusement moins sévère aujourd'hui.

M. LAPORTE.

Sa défense fut noble, et pleine d'énergie ;
Mais...

M. HIPPOLYTE.

On le brûla donc ?

M. LAPORTE.

Non pas ; son effigie.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN MACHINISTE.

LE MACHINISTE.

Çà, messieurs, vous perdez le tems à babiller,
Et vous feriez bien mieux d'aller vous habiller.

M. HIPPOLYTE.

Mais nous ne jouons pas.

LE MACHINISTE.

Vous gênez les artistes:
Il faut que promptement, nous autres machinistes,
Nous changions ce salon. Vous causez un retard;
Et puis chacun dira que l'on finit trop tard.

SCÈNE III ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, UN GARÇON DE THÉATRE.

LE GARÇON DE THÉATRE.

Place au théâtre; allons, d'ici que l'on déloge;
Vous pouvez tous les deux jaser dans votre loge.

M. LAPORTE, *au garçon de théâtre.*

Oh! ne vous fâchez pas; nous allons y monter.
(à M. Hippolyte.)
Sur Théophile encor j'avais à te conter...

M. HIPPOLYTE.

Non, non, j'en sais assez pour comprendre l'ouvrage.

LE GARÇON DE THÉATRE.

Au rideau!

M. LAPORTE.

Pas encore... Et le couplet d'usage!

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

On vit jadis un parlement,
Des lois trop sévère interprète,
Rendre un injuste jugement,
Et condamner notre poète.
En le plaignant on vit brûler
Son effigie en cette ville:
Aujourd'hui n'allez pas siffler
Son effigie au Vaudeville.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
THÉOPHILE VIAUD, poète du 16e siècle.	M. Henry.
JACQUES TROUSSET, lieutenant criminel de robe courte.	M. Chapelle.
COLLETET, poète.	M. Lenoble.
LA PAUSE, valet de Théophile.	M. Carpentier.
SYLVIE.	Mme Desmares.
FLORINE, suivante de Sylvie.	Mme Blosseville.
ARCHERS.	

La scène est au Catelet, vers l'année 1623.

THÉOPHILE,

OU

LES DEUX POÈTES,

COMÉDIE.

Un salon gothique; une fenêtre à la droite du spectateur; deux portes latérales; sur le devant une table couverte d'une écritoire, de livres, de musique. Au lever de la toile Sylvie, assise près de la table, prélude sur sa guittare : un livre est ouvert devant elle; elle est censée y lire ce qu'elle va chanter.

SCÈNE PREMIÈRE.

SYLVIE, *feuilletant un livre;* ENSUITE FLORINE.

SYLVIE.

Oui, cette romance... elle est de Théophile,

Air de Darondeau.

Je voulus peindre la vaillance;
Montmorenci se présenta :
Le parlement me tourmenta;
Je soupirai triste romance.
On me crut athée à la cour;
Je fis des vers sur l'autre vie :
Maintenant je chante Sylvie;
C'est vouer ma muse à l'Amour.

(Florine entre une lettre à la main, et se tient dans le fond.)

J'aimais Bacchus avec ivresse;
J'aimais la gloire avec ardeur;
J'enviais souvent la grandeur,
Et je convoitais la richesse:
Tous ces objets, en un seul jour,
Ont cessé d'occuper ma vie:
Mon cœur a battu pour Sylvie;
Je n'aurai jamais d'autre amour.

FLORINE, *s'avançant.*

Toujours les vers de Théophile!

SYLVIE.

Pouravoir toujou rs du plaisir.

FLORINE.

Dix odes pour chanter la maison de Sylvie, pas un quatrain qui ne soit pour mademoiselle Sylvie.

SYLVIE.

Mon père lui a sans doute dit mon nom; son imagination m'aura prêté mille charmes; de là ces expressions tendres et passionnées, ce sentiment exquis, ces vers doux et galans....

FLORINE.

Il n'en fait pas toujours: monsieur votre père avant son départ pour Paris m'en citait quelques-uns...

SYLVIE.

Sur moi?

FLORINE.

Non pas, mademoiselle; sur une vieille à prétention.

Air : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

« Cédez, dit-elle, à ma prière,
« Et comparez-moi sur-le-champ
« Au bel astre de la lumière. »
Il lui fit ce quatrain méchant:
« Que me veut donc cette importune?...
« Que je la compare au soleil...
« Il est commun; elle est commune...
« Voilà ce qu'ils ont de pareil. »

SYLVIE.

Le trait est mordant... Parle-moi plutôt de ses idylles, de ses élégies, de ses charmans sonnets.

FLORINE.

Et surtout du plaisir que vous auriez à voir l'auteur.

SYLVIE.

Oui, je le desire depuis long-tems.

FLORINE.

Il est singulier qu'en liaison intime avec M. de Mesnellier, votre père, le poète Théophile ne soit jamais venu au Catelet, dont son ami est gouverneur.

SYLVIE.

A Paris, au sein des plaisirs, admiré pour son génie, aimé sans doute pour lui-même, comment veux-tu, Florine, qu'il abandonne le théâtre de sa gloire pour venir au fond de la Picardie, dans une petite ville où les muses n'ont point fixé leur cour?

FLORINE.

Oui, mais où respire cette charmante Sylvie, objet de toutes ses pensées... Ah! j'oubliais de vous donner une lettre de Paris.

SYLVIE.

Donne : l'écriture de mon père! (*Elle lit.*)

FLORINE.

Nous attendions de ses nouvelles.

SYLVIE, *sans ôter les yeux de dessus la lettre.*

Florine, il vient ici!

FLORINE.

M. de Mesnellier?

SYLVIE, *de même.*

Non; Théophile.

FLORINE.

Théophile!... ah! tant mieux.

SYLVIE, *de même.*

Florine, il court des dangers à Paris!

FLORINE.

Comment des dangers!

SYLVIE, *lisant.*

« On lui attribue un ouvrage méprisable, intitulé *le Parnasse*

« *satirique.* Le parlement s'en mêle, et, quoique innocent, il « est dangereux de lutter contre le parlement. » *(Elle continue à lire.)*

FLORINE.

AIR : *On se chagrine trop vite.*

Oui, dans l'asile où nous sommes
Tous ses malheurs finiront ;
Et, tourmenté par des hommes,
Des femmes le chériront :
Nous charmerons sa détresse.
Chacun dit qu'il est fort bien :
Le malheur nous intéresse ;
Mais l'Amour ne gâte rien.

SYLVIE.

Mon père ajoute qu'il espère réussir à sauver Théophile, et qu'il arrivera aujourd'hui quelques heures après son ami, afin de ne point éveiller de soupçons... Hé bien, Florine!

FLORINE.

Hé bien, mademoiselle, nous allons le voir.

SYLVIE.

Malheureux, persécuté, qu'il va me paraître intéressant!

FLORINE.

Oui, vous allez exercer votre sensibilité.

SYLVIE.

Qui jamais en fut plus digne? Je veux adoucir ses chagrins, payer, par des soins empressés, par des attentions délicates, les jolis vers qu'il a faits pour moi, et si je lui inspire un sentiment...

FLORINE.

Comment, mademoiselle, il se pourrait?

SYLVIE.

Tu ne sais donc pas combien mon père l'aime; tu ne sais donc pas que vingt fois il m'a donné à entendre que si Théophile me plaisait...

FLORINE.

Un moment... vous ne l'avez pas encore vu.

SYLVIE.

Mon imagination l'a deviné.

FLORINE.

S'il était d'une humeur brusque...

SYLVIE.

L'auteur de vers si doux!

FLORINE.

S'il était d'un certain âge...

SYLVIE.

Trente ans; mon père me l'a dit.

FLORINE.

S'il était mal tourné, contrefait....

SYLVIE.

Oh! pour cela impossible.

FLORINE.

Mais, mademoiselle....

SYLVIE.

Je vous dis, mademoiselle, que c'est impossible.

AIR : *Ah! comme on est régénéré.*

Quelle est l'idée, ô ciel! qu'elle se forme
De ce poète ingénieux!
Pourquoi veux-tu voir mal fait et difforme
Le chantre favori des dieux?
Si, par la sottise enlaidie,
La beauté perd son prestige enchanteur,
Crois-moi, Florine, le génie
Embellit même la laideur.

Je te recommande de la discrétion avec les domestiques. Porte-leur mes ordres; fais préparer pour notre nouvel hôte le plus bel appartement du château.... Non; j'y vais moi-même; aussi bien j'acheverai ma toilette. Je lui destine ce logement; *(désignant la droite.)* il donne sur la vallée : de sa fenêtre il verra un paysage enchanteur, des sites romantiques qui inspireront à sa muse des vers délicieux. *(Elle sort.)*

SCÈNE II.

FLORINE.

Ce que c'est que la solitude ! comme cela monte l'imagination d'une jeune personne !... On lit des romans ; l'esprit devient romanesque.... C'est tout simple ; ne voyant pas ce qu'on peut aimer, on est réduit à aimer ce qu'on ne peut voir.

Air de Wicht.

Héros d'amour, touchans modèles,
Les Galaor, les Amadis
Sans les connaître aimaient leurs belles :
C'est ainsi qu'on aimait jadis.
Ces amours-là sont raisonnables ;
Car il est, on doit le savoir,
Des gens qu'il ne faut jamais voir
Pour les trouver toujours aimables.

J'entends du bruit dans la cour : *(Elle va à la fenêtre.)* serait-ce déjà M. de Mesnellier? Non ; trois cavaliers de mauvaise mine : celui du milieu pourtant n'est pas mal. *(Elle revient.)* C'est peut-être notre poète fugitif.... Déjà !... Pourquoi pas? Et moi aussi je suis curieuse de le voir.... Mais on vient.

SCÈNE III.

FLORINE, THÉOPHILE, LA PAUSE, *battés, éperonnés, vêtus en militaires ;* TROUSSET *cachant son habit sous un manteau.*

FLORINE.

Que desirent ces messieurs?

TROUSSET.

Il est important que nous parlions au maître de la maison.

THÉOPHILE.

Vous voyez en moi l'un de ses meilleurs amis.

FLORINE, *à part.*

C'est Théophile.

LA PAUSE.

Oui, la belle enfant, nous devons être attendus ici.

FLORINE.

Monsieur de Mesnellier est absent.

TROUSSET, *la tirant à l'écart.*

Il est véritablement absent ?

FLORINE.

Sans doute, monsieur.

TROUSSET.

Mademoiselle, prenez bien garde à ce que vous dites.

FLORINE.

Comment ?

TROUSSET.

Je suis fin ; j'ai des raisons pour l'être, et je vous conseille de ne rien dissimuler avec moi.

FLORINE.

(A part.) Cet homme est singulier. *(Haut.)* Mais, monsieur, rien n'est plus vrai.

THÉOPHILE.

Allons, mon cher compagnon de voyage, nous devons croire ce que nous dit mademoiselle.

TROUSSET.

Capitaine, je le veux bien.

FLORINE, *à part.*

Capitaine ! ce n'est pas Théophile.

TROUSSET.

Avouez-le-nous, mademoiselle. Qui fait en l'absence de M. de Mesnellier les honneurs de sa maison ?

FLORINE.

Ma maîtresse, mademoiselle Sylvie, sa fille unique, âgée de dix-huit ans, jolie et spirituelle.

TROUSSET.

Cela ne me regarde pas.

THÉOPHILE.

Jolie, dix-huit ans et spirituelle, trois titres à nos hommages, trois pièges contre notre liberté.

FLORIN

Monsieur le capitaine est galant.

THÉOPHILE.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Je suis Français et militaire;
Fidèle au plaisir, à l'honneur,
Aux femmes je dois pour leur plaire
Offrir et mon bras et mon cœur :
Je sais, ou courageux, ou tendre,
A moi lorsqu'elles ont recours,
Soldat, quelquefois les défendre;
Français, les adorer toujours.

FLORINE, *à part.*

Quel dommage que ce ne soit pas Théophile ! *(Haut.)* Messieurs, veuillez me dire vos noms; je vais vous annoncer à mademoiselle.

THÉOPHILE.

Air du vaudeville de Cruello.

Le capitaine Ferdinand.

LA PAUSE.

Fier à Bras, son confrère.

FLORINE, *à Trousset.*

C'est à vous, monsieur, maintenant
A vous nommer.

TROUSSET.

Ma chère,
Je m'appelle Jacques Trousset.
A Saint-Quentin l'on sait que c'est
Un nom très-respectable.

FLORINE.

Sur ma foi ce nom-là promet.
Vous êtes...

TROUSSET.

Souvent en effet
Je suis un homme impénétrable.

FLORINE.

C'est clair ; messieurs Ferdinand et Fier-à-Bras.

THÉOPHILE, *avec intention.*

Ce sont des noms de guerre.

FLORINE.

Je vais avertir mademoiselle de votre arrivée. *(A part.)* Ce sont sans doute des gens qui viennent arrêter Théophile. *(Haut.)* Messieurs, je vous salue.

SCÈNE IV.

THÉOPHILE, LA PAUSE, TROUSSET.

TROUSSET.

Moi, mes amis, je vais faire un tour dans le château, examiner scrupuleusement, questionner les domestiques.

LA PAUSE.

Comment questionner !...

TROUSSET.

C'est une petite habitude que j'ai prise : je suis fin, et je finis par savoir tout ce qui se passe.

THÉOPHILE.

Et ce grand secret, que vous m'avez promis de me confier au terme de notre voyage?

TROUSSET, *tirant Théophile à l'écart.*

Capitaine, vous m'avez montré de l'esprit ; c'est ce qu'il me faut. — Vous avez payé pour moi dans l'auberge ; vous me convenez, et quand il sera tems de me découvrir je n'aurai rien de caché pour vous. Je vous rejoins dans l'instant.

SCÈNE V.

THÉOPHILE, LA PAUSE.

LA PAUSE.

Monsieur.

THÉOPHILE.

Hé bien, mon cher Lapause?

LA PAUSE.

S'il faut vous dire ma pensée, je me méfie de cet homme-là.

THÉOPHILE.

Tu as peur de tout.

LA PAUSE.

Parce que nous avons tout à craindre.

THÉOPHILE.

Nous rencontrons ce voyageur aux environs de Saint-Quentin; il vient comme nous au Catelet; nous faisons route ensemble. Sous ce déguisement il me prend pour le capitaine Ferdinand; moi je le prends pour un sot : il n'y a que lui qui se trompe. Il écoute avec admiration le récit de mes prétendus exploits; moi j'écoute avec patience les sornettes qu'il me débite d'un air mystérieux; et nous voilà les meilleurs amis du monde.

LA PAUSE.

Si c'étoit un homme envoyé à notre poursuite!

THÉOPHILE.

Tu es bien le valet d'un poète!... il est seul... et puis mon étoile... Déjà n'a-t-on pas essayé de m'arrêter?

Air du vaudeville d'Arlequin de Retour.

Morphée avait depuis une heure
Sur Paris versé ses pavots,
Lorsqu'en regagnant ma demeure
« Je fus saisi par deux prévots,
« Fort grands voleurs et très-dévots,
« Priant Dieu comme des apôtres;
« Tous deux me prirent au collet,
« Et, tout disant leurs patenôtres,
« Pillèrent jusqu'à mon valet. »

LA PAUSE.

Le courage nous revint : nous les terrassâmes, et comme ils nous avaient rendu beaucoup plus légers, ils ne purent nous vaincre à la course.

THÉOPHILE.

Rassure-toi; nous sommes ici chez moi ami; nous sommes en sûreté.

LA PAUSE.

Oui; mais cachés dans une vilaine petite ville de Picardie.

THÉOPHILE.

Vilaine! ah, La Pause, quel blasphême! Le Catelet est un endroit charmant; il renferme l'adorable Sylvie.

LA PAUSE.

La beauté qui vous a inspiré tant de vers?

THÉOPHILE.

Chut!.... souviens-toi que le capitaine Ferdinand n'a jamais fait ni idylles, ni chansons.

LA PAUSE.

Pourquoi nous gêner lorsque nous sommes seuls? c'est bien assez que la présence de ce Jacques Trousset nous ait empêché de dire nos véritables noms à la suivante.

THÉOPHILE.

J'en suis enchanté. L'aimable Sylvie me verra sans me connaître; je saurai mieux ce qu'elle pense de moi... Je me nommerai suivant l'occasion, et jouirai délicieusement de sa surprise.

LA PAUSE.

Tandis que vous faites l'amour au Catelet, à Paris le parlement décrète contre l'auteur du *Parnasse satirique*.

THÉOPHILE.

Ce n'est pas contre moi.

LA PAUSE.

Il brûle votre effigie.

THÉOPHILE.

Ce n'est pas encore moi.

LA PAUSE.

Air du vaudeville d'Arlequin Joseph.

A Paris un bûcher s'allume;
Un pareil trépas vous déplaît:
Mais flamme d'amour vous consume
En arrivant au Catelet.
Rester ou fuir... que faut-il faire?
Ma foi, le pas est dangereux:
Vous ne pourrez sortir d'affaire,
Car je vous vois entre deux feux.

THÉOPHILE.

Va, le second ne fait pas mourir.

LA PAUSE.

Comment a-t-on pu vous attribuer *le Parnasse satirique?* un ouvrage si méchant!

THÉOPHILE.

Dis donc un si méchant ouvrage.

LA PAUSE.

AIR:

Une chose, hélas! m'embarrasse;
Mon cher maître, je vois ici
Contre vous le père Garasse.

THÉOPHILE.

Mais j'ai pour moi Montmorenci.

LA PAUSE.

Je crains l'effet de mainte ruse.

THÉOPHILE.

Va, j'en sortirai triomphant.

LA PAUSE.

C'est un moine qui vous accuse.

THÉOPHILE.

C'est un héros qui me défend.

LA PAUSE.

Vous avez bien des ennemis!

THÉOPHILE.

C'est le sort d'un homme à qui l'on suppose quelque mérite.

LA PAUSE.

Cela me tranquillise pour moi; mais vous, si l'on parvient à vous mettre en prison...

THÉOPHILE.

Mon génie sera toujours en liberté.

LA PAUSE.

Oui; mais, tandis que votre génie sera en liberté, votre personne pourra bien coucher au Catelet.

THÉOPHILE.

Hé bien, je saurai me consoler.

LA PAUSE.

En philosophe?

THÉOPHILE.

En poète, mon ami.

Air du vaudeville de M. Guillaume.

Dans ma prison j'écris mainte épigraphe,
Quatrain, requête, élégie ou sonnet;
Même je fais mon épitaphe,
Et je mets en vers mon arrêt.
Du parlement si la fureur extrême
Me laisse mourir dans les fers,
Ma muse alors le condamne lui-même
A vivre dans mes vers.

LA PAUSE.

J'aimerais mieux ce jugement-là que le nôtre... Je crois entendre la voix de Trousset; redevenez vîte le capitaine Ferdinand.

THÉOPHILE.

Poltron! Je lui dirais maintenant que je suis Théophile, qu'il n'en voudrait rien croire.

SCÈNE VI.

THÉOPHILE, TROUSSET, LA PAUSE.

TROUSSET.

Ah, capitaine! vous voyez le plus heureux des hommes!

THÉOPHILE.

Tant mieux, monsieur Trousset.

TROUSSET.

Cet évènement-là va me faire le plus grand honneur.

THÉOPHILE.

Expliquez-vous.

TROUSSET.

Oh ! rien n'échappe à ma pénétration. Personne ne peut nous entendre... (*Lui prenant les mains.*) Capitaine, je le tiens.

THÉOPHILE.

Qui donc?

TROUSSET.

Celui qu'on m'a ordonné d'appréhender au corps.

LA PAUSE, *à part.*

Ahie!

TROUSSET, *ôtant son manteau.*

Apprenez que vous avez voyagé tous deux avec un lieutenant criminel de robe courte.

LA PAUSE, *tremblant et à part.*

J'ai cru voir le diable.

THÉOPHILE.

Monsieur Trousset, je parie deviner le nom de celui que vous êtes chargé d'arrêter.

TROUSSET.

Vous croyez?

THÉOPHILE.

C'est le poète Théophile.

TROUSSET.

C'est vrai. Comment l'avez-vous deviné?

THÉOPHILE.

J'ai entendu parler de son affaire.

LA PAUSE, *bas à Théophile.*

Monsieur, nous sommes perdus.

THÉOPHILE.

(*Bas à La Pause.*) Du courage. (*Haut*) Et vous dites que vous le tenez?

TROUSSET.

Vous allez voir s'il peut m'échapper. On a su, par une lettre interceptée, qu'il se rendait au Catelet....

THÉOPHILE.

Ah! l'on a su cela.

TROUSSET.

Nous savons tout : croiriez-vous qu'on vient de me faire avertir qu'il était entré ici en même tems que nous?

THÉOPHILE.

En même tems? c'est bien hardi.

TROUSSET.

Oui, mais je suis adroit : mes archers sont arrivés, et gardent déjà toutes les avenues; personne ne sort, pas même vous, capitaine.

THÉOPHILE.

La précaution est bonne.

LA PAUSE, *bas à Théophile.*

Nous voilà prisonniers.

TROUSSET.

J'espère bien qu'avant la fin du jour j'aurai mis la main sur le collet de ce Théophile.

THÉOPHILE.

Il est donc bien coupable?

TROUSSET.

Athée, licencieux, ne ménageant personne, pas même le cardinal de Richelieu.

A LA : *Morgué, qu'la mère est donc sauvage!*

Il dit, pour combler ses outrages,
Que monseigneur le cardinal
N'est pas l'auteur de ses ouvrages;
Vous concevez que c'est fort mal.
Malgré ses injures en prose
On ne l'aurait point arrêté;
Mais ses vers libres font la cause
Qu'on lui ravit sa liberté.

Il est même condamné au feu par contumace.

LA PAUSE.

Rien que cela?

THÉOPHILE.

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Pour des écrits dont aujourd'hui
Des méchans le disent coupable,
Peut-on prononcer contre lui
Ce châtiment abominable?
Et toi qui te nommes ici
Le ministre de la vengeance,
Si toujours on punit ainsi,
Dis-moi comment on récompense.

TROUSSET.

Récompenser.... ce n'est pas ma partie. Mais avec quelle chaleur vous le défendez!

THÉOPHILE.

(*A part.*) Je m'oublie. (*Haut.*) Il est vrai. Apprenez que j'ai été lié avec Théophile.

TROUSSET, *à la Pause.*

Et vous, monsieur Fier-à-Bras, avouez que vous paraissez inquiet.

DA PAUSE.

Moi? c'est que j'ai long-tems servi Théophile.

TROUSSET.

Bah!

LA PAUSE.

C'est le poète qui m'a fait entrer au service du capitaine.

TROUSSET.

Hé bien, j'aime ça! on doit s'intéresser à ses amis, avoir de la sensibilité. Moi, qui n'entre pas dans ces détails, j'espère que vous ne m'en voudrez pas si je fais le dû de ma place.

THÉOPHILE.

C'est votre devoir.

TROUSSET.

Vous croyez donc que c'est un honnête homme?

THÉOPHILE.

Comme moi-même.

TROUSSET.

Hé bien, je suis fâché de tout cela par rapport à vous. Je ne vous connais que depuis hier; mais votre franchise, vos ex-

ploits, votre générosité surtout vous ont gagné mon amitié. Capitaine, je me mettrais dans le feu pour vous.

THÉOPHILE.

Si vous nous aviez dit cela plutôt !

TROUSSET.

Vous me verrez dans l'occasion. Mais que les affaires ne me fassent pas oublier une chose très-importante : le déjeûner nous attend ; en venant vous conter mon histoire, j'ai rencontré un domestique qui m'a dit que mademoiselle Sylvie ne pouvait encore nous recevoir, mais qu'elle nous avait fait servir dans un des pavillons du château.

THÉOPHILE.

Allons, Trousset, oublions, le verre à la main, les disgraces de la vie ; c'est la morale d'Epicure, de Théophile....

TROUSSET.

C'est la mienne aussi.

THÉOPHILE.

Fier-à-Bras, tu viens avec nous?

LA PAUSE.

Pas de doute, capitaine ; j'ai besoin d'un peu de distraction. *(Ils sortent. Colletet entre.)*

SCÈNE VII.

COLLETET.

Personne ici ! la singulière maison ! Là bas des gens en uniforme m'examinent des pieds à la tête.... plus loin un domestique m'invite mystérieusement à monter au salon... M'y voici : pauvre Colletet ! mon libraire s'est laissé arrêter. S'il disait que *le Parnasse Satirique* est de moi !.... Heureusement le père Garasse me recommande à M. de Mesnellier... Depuis quinze jours hors de Paris, je ne sais aucune nouvelle... N'importe, me voilà arrivé... Attendons : pauvre Colletet, tu n'y es que trop accoutumé !

Air du vaudeville de l'Opéra comique.

Attendre, hélas! est de saison
Dans l'art des vers lorsqu'on s'escrime:
L'on attend souvent la raison,
Et l'on attend par fois la rime.
Plus d'un poète perd son tems
Auprès des grands qu'il importune:
Il attend la gloire long-tems,
Et toujours la fortune.

Il est vrai que *le Parnasse satirique* m'a déjà rapporté quelque bénéfice; Dieu merci, l'ouvrage va bien; la vogue est complette: d'abord le nom de Théophile que j'y ai mis, et puis l'ouvrage est méchant....

AIR : *Jetez les yeux sur cette lettre.*

L'écrivain qu'à présent on cite,
Déchirant tout dans ses essais,
Avec un très-petit mérite
Se procure de grands succès.
Son esprit méchant seul lui donne
Le nom qu'il obtient aujourd'hui:
S'il n'eût mal parlé de personne,
L'on n'eût jamais parlé de lui.

L'on ne vient pas... Ah! voici quelqu'un.

SCÈNE VIII.

COLLETET, FLORINE.

FLORINE, *sans voir Colletet.*

Oui, ce Trousset et ce capitaine viennent arrêter Théophile, je n'en doute plus; j'ai vu les archers que Trousset a mis en sentinelle. Ah! (*Elle voit Colletet qui lui fait de grandes révérences.*) Que demande monsieur?

COLLETET.

On est sans doute prévenu ici de mon arrivée, mademoiselle?

FLORINE.

Monsieur vient chercher...

COLLETET.

Un asile.

FLORINE.

Monsieur vient...

COLLETET.

Des environs de Paris.

FLORINE.

Monsieur est.....

COLLETET.

Poète.

FLORINE, *à part.*

C'est lui.

COLLETET.

Je me nomme...

FLORINE.

Chut!... vous nommer serait vous perdre.

COLLETET.

Comment?

FLORINE.

La maison est pleine d'archers.

COLLETET.

Je les ai vus.

FLORINE.

Vous venez ici à cause du *Parnasse satirique.*

COLLETET, *à part.*

On sait qu'il est de moi.

FLORINE.

Nous estimons ici vos ouvrages.

COLLETET.

Est-il possible?

FLORINE.

Mademoiselle brûlait d'envie de vous voir.

COLLETET.

Vous croyez?

FLORINE.

Votre appartement est prêt.

COLLETET.

Mon appartement?

FLORINE.

Que vous êtes heureux!

COLLETET, *à part.*

Je n'y comprends rien.

FLORINE, *à part.*

C'est là Théophile.... Ma maîtresse sera bien attrapée !

COLLETET.

Daignez me dire...

FLORINE.

Paix ! on pourrait nous entendre.

COLLETET.

Mais encore...

FLORINE.

J'entends du bruit.

AIR : *Consultons le registre.*

Vîte entrez.

COLLETET.

Je vous laisse.

FLORINE, *désignant la droite.*

Là votre appartement.

(Colletet entre.)

SCÈNE IX.

FLORINE.

Suite de l'air.

Et ma pauvre maîtresse
Qui le croyait charmant !
Faudra-t-il que je lui dise
Que, trahissant son desir ?...
Non, laissons-lui le plaisir
De la surprise.

SCÈNE X.

FLORINE, TROUSSET, THÉOPHILE, LA PAUSE.

FLORINE.

Hé bien, messieurs, êtes-vous contens?

TROUSSET.

Enchantés, mademoiselle; la chère était excellente.

LA PAUSE.

Le vin délicieux.

THÉOPHILE.

La maîtresse de la maison seule nous manquait.

FLORINE.

Je vais la chercher. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

THÉOPHILE, TROUSSET, LA PAUSE.

TROUSSET.

Messieurs, êtes-vous mes amis?

THÉOPHILE.

A qui le demandez-vous!

TROUSSET.

C'est qu'il m'est venu une idée lumineuse; tout en sablant avec vous ce petit vin picard qui est tout à fait gentil, je me suis avisé que vous pourriez me rendre un service.

THÉOPHILE.

Un service... parlez.

TROUSSET.

Puisque tous les deux vous dites avoir connu le poète Théophile, parbleu! vous pouvez me dire si son signalement est exact.

THÉOPHILE.

Moi qui étais son ami!

LA PAUSE.

Moi qui étais son valet!

TROUSSET.

Raison de plus: on vit ensemble, on n'est pas toujours d'accord; la figure s'anime, et les traits du visage restent gravés dans la mémoire. Hen! (*A Théophile.*) je parie que Théophile s'est mis quelquefois en colère contre lui. (*Désignant La Pause.*)

THÉOPHILE, *souriant.*

Très-souvent. C'est un si mauvais sujet!

TROUSSET.

C'est fort bon cela.

LA PAUSE.

Ah! capitaine....

THÉOPHILE.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Au service de Théophile
Je l'ai vu menteur, entêté,
Bavard, curieux, indocile...
Encor le portrait est flatté.
Il aime le vin, la fleurette,
Et va tous les jours en secret
Porter son cœur à la grisette,
Et ses gages au cabaret.

TROUSSET.

Ce jeune homme aime l'occupation.

LA PAUSE.

A mon tour. Voici le portrait de M. Théophile, et je ne le flatterai point.

TROUSSET.

Voyons.

LA PAUSE.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Convive de belle humeur,
Cherchant l'esprit dans son verre,
Philosophe peu sévère,
Du plaisir adorateur,
Faible amant de la sagesse,
Apôtre de la paresse,
Héros de délicatesse,
Sans rien tenir il promet
Aux muses de la prudence,
Aux femmes de la constance,
De l'argent à son valet.

Vous voyez, capitaine, que je le sais par cœur.

THÉOPHILE.

Il y a quelque chose à changer à ce portrait.

LA PAUSE.

Je n'en rabats rien, monsieur Trousset; je connais mieux le poète Théophile que le capitaine lui-même.

TROUSSET.

En ce cas c'est vous qui m'allez dire ce que je veux

THÉOPHILE, *bas, avec intention.*

Donne à monsieur des renseignemens bien exacts.

LA PAUSE.

Si je lui en donne de mauvais, ce ne sera pas faute de bonnes intentions.

TROUSSET, *cherchant dans ses poches.*

Ah! voici le signalement.

(*Il se met à la table, et lit.*)

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Cheveux blonds.

LA PAUSE.

Théophile est brun.

TROUSSET. *Il parle en arrivant.*

Brun? *(Il chante.)*

Nez aquilin.

LA PAUSE.

Nez ordinaire.

TROUSSET.

Ordinaire?

Air distingué.

LA PAUSE.

Non; très-commun.

TROUSSET.

Commun?

Visage plein.

LA PAUSE.

Maigre, au contraire.

TROUSSET.

Maigre?

J'avais de faux renseignemens;
Sur quoi veut-on que je me fonde?

LA PAUSE.

C'est qu'en fait de signalemens
On en fait de si ressemblans,
Qu'ils ressemblent à tout le monde.

THÉOPHILE.

Maintenant vous le reconnaîtriez entre mille.

TROUSSET.

J'y compte, mes amis. Bien des remercimens. Si de mon côté je pouvais faire quelque chose pour vous.....

THÉOPHILE.

Je vous assure que nous nous sommes rendu service à nous-mêmes.

TROUSSET.

Je vous ai une obligation!....

THÉOPHILE.

C'est moi que vous avez obligé.

TROUSSET.

Je suis on ne peut plus sensible....

THÉOPHILE.

Cela n'en vaut pas la peine.

TROUSSET.

Capitaine, je vous arrête.

THÉOPHILE.

Comment donc?

TROUSSET.

Oui, je vous arrête; je ne souffrirai pas que vous me croyiez quitte envers vous.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SYLVIE, FLORINE.

FLORINE.

Voici ma maîtresse.

SYLVIE.

Je regrette, messieurs, que l'absence de mon père ne lui permette pas de vous recevoir lui-même; mais je l'attends aujourd'hui, dans quelques instans peut-être, et ce plaisir n'est pour lui que différé.

THÉOPHILE, *à part.*

Elle est fort jolie.

TROUSSET.

Mademoiselle, l'honnêteté avec laquelle... le déjeûner que vous avez eu la bonté... Capitaine, parlez pour nous deux.

THÉOPHILE.

Air de Darondeau.

Nous avions presque l'assurance
D'une aimable hospitalité;
Chacun de nous comptait d'avance
Sur un accueil plein de bonté;
S'attendait à vous trouver belle,
Riche de grâces, d'agrémens:
Vous conviendrez, mademoiselle,
Qu'il faut croire aux pressentimens.

SYLVIE.

On dit que vous venez arrêter le poète Théophile.

TROUSSET.

C'est moi qui ai cet honneur; je suis lieutenant criminel de robe courte.

SYLVIE.

Je vous assure, monsieur, que je ne l'ai jamais vu. *(Bas à Florine.)* Tu dis qu'il est là?

FLORINE, *bas.*

Oui, mademoiselle.

SYLVIE.

Je ne vous cacherai pas que votre visite aurait pu avoir pour moi un motif plus agréable.

TROUSSET.

Je suis accoutumé à ces complimens-là.

THÉOPHILE.

Vous vous intéressez donc à Théophile?

SYLVIE.

AIR : *Par hasard ce bon La Fontaine.*

Oui, son triste sort m'inquiète:
Pouvez-vous en être étonné!
Je l'admire comme poète,
Je le plains comme infortuné.
Qui ne blâmerait les outrages
Dont on punit quelques erreurs!
Lorsque l'on a lu ses ouvrages
On voudrait finir ses malheurs.

THÉOPHILE.

Intérêt doux et touchant!

TROUSSET.

Comment, mademoiselle, est-ce que vous voudriez soustraire Théophile à nos recherches?

SYLVIE.

Non, monsieur le lieutenant; je me borne à faire des vœux pour qu'il ne tombe jamais au pouvoir de ses ennemis.

THÉOPHILE.

Ah, mademoiselle!

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

On le tourmente; et votre âme
Daigne s'occuper de lui!
Voilà le cœur d'une femme,
Du malheur toujours l'appui!
Ah! dût le sort qui l'exile
L'accabler de nouveaux coups,
Que ne suis-je Théophile,
Puisqu'il est aimé de vous!

SYLVIE.

Et cependant vous venez l'arrêter.

THÉOPHILE.

Moi, mademoiselle!

TROUSSET.

Point du tout. Le capitaine Ferdinand n'est arrivé avec moi que parce que je l'ai rencontré en route. Il vient voir M. de Mesnellier, qu'il connaît beaucoup. Arrêter Théophile! ah bien oui!... il était son ami.

SYLVIE.

Son ami! Vous, monsieur?

THÉOPHILE.

Nous ne nous sommes jamais quittés, nous avons toujours habité la même maison, eu les mêmes goûts, les mêmes plaisirs, et lorsqu'il brûlait de connaître l'adorable Sylvie je partageais son impatience.

SYLVIE, *bas à Florine.*

C'est singulier comme ce jeune homme prévient en sa faveur! c'est sans doute comme cela qu'est Théophile.

FLORINE, *bas, avec malice.*

Encore mieux, mademoiselle.

TROUSSET.

Maintenant, comme je suis duement averti que Théophile est dans le château...

SYLVIE, *à part.*

O ciel!

TROUSSET.

Vous me permettrez de faire avec mes archers les perquisitions les plus exactes.

THÉOPHILE.

Oui, commencez par les appartemens.

SYLVIE, *à part.*

Le cœur me bat!

TROUSSET.

Les appartemens!... fi donc, capitaine!. est-ce qu'à sa place nous nous cacherions là? Je suis fin; je suppose qu'il l'est comme moi.

LA PAUSE.

Au moins, et surtout très-hardi.

TROUSSET.

Ainsi point d'appartemens.

SYLVIE, *à part.*

Je respire!

TROUSSET.

Mais j'ai déjà remarqué certaine casemate...

THÉOPHILE.

Bonne idée! j'y vais avec vous; je suis sûr que Théophile y sera.

TROUSSET.

Cela part de là. *(Montrant son front.)*

LA PAUSE.

Partons.

SYLVIE.

M. le lieutenant, pour vous prouver ma soumission aux ordres dont vous êtes porteur, en l'absence de mon père je serai avec Florine présente à vos recherches.

TROUSSET.

Mademoiselle, j'en ferai mention dans mon procès-verbal.

THÉOPHILE, *bas à La Pause.*

Viens; je trouve plaisant d'aider à me chercher moi-même!

SCÈNE XIII.

COLLETET.

Il y avait du monde ici tout à l'heure; mais je n'ai pu entendre ce qu'on disait. On ne vient pas: pour un homme que l'on attendait, que l'on brûlait de voir, il me semble qu'on me laisse seul bien long-tems. La maison est pleine d'archers, m'a dit la suivante. On sait que *le Parnasse satirique* est de moi; mon coquin de libraire aura parlé..... Diable! Mais le père Garasse est ennemi de Théophile.

Air de Wicht.

Contre ses ennemis je songe
Qu'il peut, lorsqu'il est irrité,
Proférer maint petit mensonge
Dans la chaire de vérité.
Pour la vengeance on le renomme:
Lui déplaît-on, point de milieu,
Il vous ferait brûler son homme,
Et le tout pour l'amour de Dieu.

Le jésuite me protégera... la demoiselle de la maison est prévenue en ma faveur.... Ah! si je ne m'étais pas tant pressé d'épouser ma servante Claudine... je pourrais... N'importe; ce salon est sans doute commun à toute la maison; la demoiselle y va venir; faisons-lui quelques vers... Bon! je me rappelle une romance que j'ai vue quelque part. Elle n'est pas de moi, mais c'est égal; je n'ai pas le tems de faire un impromptu... *(Il écrit.)* Sexe charmant... *et cætera...* Fort bien! On vient; c'est elle sans doute. Achevons d'écrire, et plaçons ma romance en évidence... ici. *(Il se retire à l'écart.)*

SCÈNE XIV.

SYLVIE, FLORINE, COLLETET.

SYLVIE, *sans voir Colletet.*

Oui, Florine, je veux le voir, et tandis que le lieutenant cherche inutilement là-bas, je puis sans danger voir ici ce poète charmant.

FLORINE, *avec malice.*

Votre imagination l'a déjà deviné?

SYLVIE.

Oui, je me le figure jeune, bien fait... comme le capitaine. Il doit avoir l'air le plus distingué...

FLORINE.

Comme le capitaine.

SYLVIE.

La tournure la plus séduisante...

FLORINE, *apercevant Colletet.*

Le voici.

SYLVIE, *après l'avoir vu.*

Quoi! c'est là...

FLORINE, *chantant bas à Sylvie.*

Crois-moi, Florine, le génie
Embellit même la laideur.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

SYLVIE, COLLETET.

COLLETET, *à part.*

Elle est fort jolie cette femme-là.

SYLVIE, *à part.*

Ce poète n'est pas bel homme.

COLLETET.

Il est bien doux pour moi, mademoiselle, en vous adressant la parole pour la première fois, d'avoir à vous offrir l'expression de ma reconnaissance!

SYLVIE.

Vos ouvrages, monsieur, doivent plaire à tous les gens de goût.

COLLETET.

On dit que l'auteur a le bonheur de vous intéresser.

SYLVIE.

Vos vers sont les plus gracieux du monde.

COLLETET.

Celui qui les a faits vous inspire, dit-on...

SYLVIE.

Votre poésie est remplie de pensées ingénieuses.

COLLETET.

Et vous trouvez que le poète...

SYLVIE.

Vos quatrains sont tendres et tout à fait galans.

COLLETET.

Parlons, s'il vous plaît, de l'auteur.

SYLVIE.

Vos sonnets se font lire avec un plaisir toujours nouveau.

COLLETET, *à part.*

Ouais! l'accueil est bien froid.

SYLVIE.

Mais il faut s'occuper de vous.

COLLETET.

C'est ce que je vous demande.

SYLVIE.

Vous avez des ennemis : on a su que vous veniez au Catelet; on vous y a suivi, et dans ce moment on vous cherche à quelques pas d'ici.

COLLETET.

On sait donc vraiment que le maudit ouvrage est de moi?

SYLVIE.

De vous!... il est de vous!... je vous en croyais incapable. Ne craignez rien cependant; mon père, qui ne peut tarder d'arriver, prendra de nouvelles mesures pour votre sûreté.

COLLETET.

Vous m'effrayez.

SYLVIE.

En attendant rentrez dans cet appartement ; il y a ici un capitaine qui dit être de vos amis.

COLLETET.

Un capitaine...

SYLVIE.

Je tâcherai, sans vous exposer, de vous procurer avec lui un moment d'entretien.

COLLETET.

Mais, mademoiselle...

SYLVIE.

Rentrez, vous dis-je... la prudence le veut.

COLLETET.

Au moins pendant mon absence daignez jeter un coup d'œil sur une romance que j'ai mise sur cette table, et qui m'a été inspirée par la beauté...

SYLVIE.

Je la verrai, monsieur.

(Colletet rentre.)

SCÈNE XVI.

SYLVIE.

Adieu, mon illusion! adieu, mes douces chimères!.. Sauvons pourtant ce poète, et puisque le capitaine est son ami... Il est aimable ce capitaine!... c'est lui qui ressemble bien au portrait idéal... Il est vif, galant, ses manières sont agréables... et le son de sa voix... Au lieu que Théophile... et puis s'avouer l'auteur du *Parnasse satirique!*.. le vilain homme ! cependant...

Air du vaudeville de l'Asthénie.

Envers lui ma sévérité
Paraîtra sans doute blâmable ;
Si mon esprit l'eût moins flatté,
Mes yeux le verraient plus aimable :
Sur la cause de notre erreur
Nous exerçons notre vengeance,
Et nous avons trop de rigueur
Pour avoir eu trop d'indulgence.

Allons, voyons sa romance ; elle me raccommodera peut-être avec lui.

(Elle va prendre la romance.)

SCÈNE XVII.

SYLVIE, THÉOPHILE.

(A peine la romance est commencée, que Théophile entre et reste au fond du théâtre en écoutant attentivement.)

SYLVIE.

Air :

Sexe charmant, de qui nous tenons l'être,
Qui tourmentez et vous faites chérir,
« Pour une fois que vous nous faites naître,
« Combien de fois vous nous faites mourir ! »

THÉOPHILE.

J'ai vu Sylvie, et j'ai connu mon maître.
Objet charmant, te voir c'est te chérir :
Mais à l'Amour puisque tu m'as fait naître,
D'amour, hélas, ne me fais pas mourir !

SYLVIE.

Monsieur le capitaine, en vérité... vous connaissez donc cette romance ?

THÉOPHILE.

Oui, je la connais comme celui qui l'a faite.

SYLVIE.

Vous avez chanté avec une expression...

THÉOPHILE.

J'étais si pénétré de ce que je disais !

SYLVIE.

Compliment d'usage... vous me voyez pour la première fois.

THÉOPHILE.

Pour la première fois !

Air : *Avec vous sous le même toit.*

J'ai rêvé long-tems vos attraits,
J'ai rêvé votre cœur sensible,
J'ai rêvé chacun de vos traits,
Et votre grâce irrésistible;
Pour compléter l'illusion,
Et pour suppléer à ma vue,
J'ai rêvé la perfection...
Vous ne m'étiez pas inconnue.

SYLVIE.

Je vous prierai de m'écrire le second couplet, puisque votre ami ne m'a donné que le premier.

THÉOPHILE.

Mon ami, mademoiselle?

SYLVIE.

Sans doute.

THÉOPHILE.

Je ne connais pas cette écriture.

SYLVIE.

C'est pourtant celle de Théophile.

THÉOPHILE.

Je puis vous assurer que non.

SYLVIE.

Vous voulez rire, M. le capitaine : il me quittait lorsque vous êtes entré.

THÉOPHILE.

Oserais-je vous demander qui?

SYLVIE.

Théophile.

THÉOPHILE.

Il vous quittait! lui!

SYLVIE.

Lui-même, et je voudrais ne l'avoir pas vu, je l'estimerais encore.

THÉOPHILE.

Je ne vous entends pas.

SYLVIE.

Croiriez-vous qu'il m'a avoué que *le Parnasse satirique* est de lui?

THÉOPHILE.

C'est une calomnie... Qui vous a dit que Théophile est ici?

SYLVIE.

Y pensez-vous, capitaine? je vous dis que je l'ai vu, qu'il m'a parlé; et, comme vous êtes son ami, je veux vous procurer un entretien avec lui.

THÉOPHILE.

Avec lui!... j'en serai enchanté.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, FLORINE.

FLORINE.

Mademoiselle, Germain, le valet de chambre de M. de Mesnellier, vient d'arriver...

SYLVIE.

Et mon père?

FLORINE.

Sa voiture s'est brisée à une demi-lieue d'ici.

SYLVIE.

Ah, mon dieu!

FLORINE.

Près du château de Semecourt, où monsieur votre père s'est fait porter.

SYLVIE.

Serait-il blessé?

FLORINE.

Germain dit que non. Il a ordre de conduire une autre voiture à son maître.

SYLVIE.

J'y veux aller moi-même. Oui, M. le capitaine, votre ami Théophile est ici... Frappez à cette porte... Je ne tarderai peut-être pas à revenir... Viens, Florine.

SCÈNE XIX.

THÉOPHILE, COLLETET.

THÉOPHILE.

Que veut dire ceci? là dans cette chambre est mon ami Théophile!... Quel est mon impertinent Sosie? Entrons... Un moment... n'y aurait-il pas du danger de me montrer?... N'importe, éclaircissons ce mystère. *(Il va frapper à la porte à droite.)* Ouvrez.

COLLETET, *en-dedans.*

Qui est là?

THÉOPHILE.

De la part de mademoiselle Sylvie... *(Colletet paraît.)* Que vois-je! Colletet!

COLLETET.

Théophile!

THÉOPHILE.

Vous ici!

COLLETET.

Vous au Catelet!

THÉOPHILE.

C'est donc vous qui paraissez sous mon nom?

COLLETET, *à part.*

Saurait-il... *(Haut.)* Comment sous votre nom!

THÉOPHILE.

C'est moi qu'on attendait ici, et vous que l'on croit Théophile.

COLLETET, *à part.*

Je comprends; les prévenances, les archers, tout était pour lui... je suis en sûreté.

THÉOPHILE.

Hé bien?

COLLETET.

Je crois vous faire beaucoup d'honneur.

THÉOPHILE.

L'honneur... et le nom de Colletet!

COLLETET.

« Richelieu pour six vers m'a donné six cents livres.

THÉOPHILE.

« Puissiez-vous à ce prix lui vendre tous vos livres! »

COLLETET.

Vantez-vous de la tragédie de Pyrame et Thysbé.

THÉOPHILE.

Jouée vingt fois de suite.

COLLETET.

« Le voilà ce poignard qui du sang de son maître
« S'est souillé lâchement!.., il en rougit le traître! »
Beaux vers!

THÉOPHILE.

Je ne puis vous citer les vôtres..... personne ne s'en souvient.

COLLETET.

Rimeur licencieux! homme de mœurs équivoques!...

AIR : *Font leur cinquième édition.*

Près des femmes tu vas chercher
Plus d'une aventure galante.

THÉOPHILE.

L'on ne saurait me reprocher
D'avoir épousé ma servante.

COLLETET.

Ne vas-tu pas dans leur boudoir
Etablir ta muse... badine?

THÉOPHILE.

Grâce à ton hymen, on peut voir
Ton Parnasse dans ta cuisine.

COLLETET.

Cela vaut mieux que d'avoir fait *le Parnasse satirique.*

THÉOPHILE.

C'est à tort qu'on me l'attribue.

COLLETET.

(A part.) Je le sais bien. *(Haut.)* Mais comment vous défendrez-vous?

THÉOPHILE.

Comme Socrate; en méprisant mes accusateurs.

COLLETET.

Comme Socrate!

Même air.

Par l'amour-propre dirigé,
Tu veux te comparer au sage
Qui dans Athènes fut jugé
Par un injuste aréopage!

THÉOPHILE.

Oui, d'une même adversité
Je dois prévoir la même issue:
J'ai chanté l'immortalité,
Et l'on m'apprête la ciguë.

COLLETET.

Toujours enthousiaste!

THÉOPHILE.

Toujours froid comme vos vers!

COLLETET.

Vous le plus fou de tous les poètes.

THÉOPHILE, *par inspiration.*

AIR : *Monsieur, je remplis mon devoir.*

« Ici, j'en conviens avec vous,
« Oui, mais malgré ce que vous êtes,
« Si tous les poètes sont fous,
« Tous les fous ne sont pas poètes. »

COLLETET.

Oh! je sais bien que vous me haïssez.

THÉOPHILE.

Vous seriez le premier.

COLLETET.

Je vous aimais, moi.

THÉOPHILE.

C'est impossible; j'ai eu des succès.

COLLETET.

J'ai parlé de vous au cardinal... je vous ai porté en toute occasion...

THÉOPHILE.

Même air.

« Tant d'honneur je n'ai mérité ;
« Colletet, je vous remercie ;
« Et si de vous j'étais porté
« L'on me prendrait pour le messie. »

COLLETET.

Vous m'insultez ; je puis me venger à l'instant.

THÉOPHILE.

Vous venger ! comment ?

COLLETET.

En vous livrant aux archers qui ne sont ici que pour vous.

THÉOPHILE.

Misérable ! l'oserais-tu ?

COLLETET.

A l'instant même.

THÉOPHILE.

(A part.) Prévenons le coup. *(Haut.)* Hola, M. Trousset ; tous les archers !...

COLLETET, *à part.*

Quel est son dessein ?

SCÈNE XX.

LES MÊMES, TROUSSET, LA PAUSE, ARCHERS.

TROUSSET.

Me voici ! Qu'y a-t-il ? A moi, gendarmes !

LA PAUSE, *à part.*

Quel est ce visage ?

THÉOPHILE.

Monsieur le lieutenant, Théophile est ici, et vous ne l'arrêtez pas ! *(Bas à La Pause.)* Tu diras comme moi.

TROUSSET.

Que dites-vous là ?

COLLETET.

Oui, arrêtez Théophile.

TROUSSET.

De tout mon cœur.

THÉOPHILE.

Il est devant vos yeux.

COLLETET.

C'est la vérité.

THÉOPHILE, *désignant Colletet.*

Le voici.

LA PAUSE.

Oui, le voici.

COLLETET.

Moi!

TROUSSET.

Archers, saisissez-vous de monsieur. Oh! la bonne capture!

(Les archers environnent Colletet.)

COLLETET.

Mais je ne suis pas Théophile.

TROUSSET.

Vous venez de l'avouer.

COLLETET.

Vous perdez l'esprit.

TROUSSET.

C'est impossible. Vous êtes reconnu par monsieur. *(Désignant Théophile.)*

THÉOPHILE.

Mon pauvre ami!

COLLETET.

Je n'en ai pas, monsieur.

TROUSSET.

Par votre ancien domestique. *(Désignant La Pause.)*

LA PAUSE.

Mon pauvre maître!

COLLETET.

Tout le monde sait que je n'ai jamais eu qu'une servante.

LA PAUSE.

Vous dites cela parce que vous me devez deux ans de gages.

COLLETET.

L'impudent coquin!

TROUSSET.

Point de propos; j'ai de quoi vous confondre, monsieur. (*Il tire de sa poche le signalement.*) Nez ordinaire, air commun, visage maigre... Allons, marchez.

LA PAUSE, *bas à Théophile.*

Mon signalement.

COLLETET.

Par tous les dieux, vous êtes dans l'erreur; je ne suis pas celui que vous cherchez.... c'est monsieur. (*Désignant Théophile.*)

TROUSSET.

Le capitaine Ferdinand? Allons donc! un ami de M. de Mesnellier, le vôtre!

COLLETET.

S'il était mon ami me livrerait-il?

TROUSSET.

Réflexion tout à fait juste.

COLLETET.

Je vous dis que c'est lui.

TROUSSET.

Mais... non, je ne puis le croire... un militaire voyageant pour... Pourquoi voyagez-vous, capitaine?

THÉOPHILE.

Je vais prendre les eaux.

COLLETET.

Evasion, M. Trousset.

TROUSSET.

Capitaine, en honneur, je ne crois pas ce qu'on dit; mais pour convaincre cet entêté, montrez-moi vos papiers.

LA PAUSE, *à part.*

Notre heure est venue.

THÉOPHILE, *embarrassé.*

Mes papiers?

TROUSSET.

Vous avez l'air embarrassé...

THÉOPHILE.

Hé bien... il faut donc vous l'avouer...

LA PAUSE, *bas à Théophile.*

N'avouez rien.

THÉOPHILE.

Pour des raisons très-fortes je voyage sous un nom supposé.

COLLETET.

Voyez-vous!

TROUSSET.

Vous m'avez donc trompé, capitaine?

THÉOPHILE.

Je ne suis pas le capitaine Ferdinand.

LA PAUSE, *à part*

Que va-t-il dire?

THÉOPHILE.

Je suis poète comme monsieur, et je me nomme.... Colletet.

COLLETET.

Il est fort celui-là! C'est moi, M. le lieutenant, qui suis Colletet.

THÉOPHILE, COLLETET.

C'est moi! — C'est moi!

TROUSSET.

Attendez.... j'ai aussi des notes sur Colletet.

THÉOPHILE, *à part.*

J'ai trouvé un joli moyen de me sauver!

TROUSSET.

Oui, ma foi, les voilà. L'affaire s'obscurcit.... usons de notre finesse accoutumée.

Air du vaudeville de l'Avare.

Nul ne veut être Théophile;
Tous deux se disent Colletet:
Comment connaître Théophile?
Comment distinguer Colletet?
Arrêtons d'abord Théophile,
Pour me saisir de Colletet;
Ensuite arrêtons Colletet,
Pour ne pas manquer Théophile.

LA PAUSE, *à part.*

Moment de génie!

COLLETET.

Mais, M. le lieutenant.....

THÉOPHILE.

Mais, M. Trousset....

TROUSSET.

Point de bruit, messieurs. Ces deux chambres vous serviront de prison jusqu'à plus ample informé. (*Il conduit Colletet à gauche, Théophile à droite.*) Un archer à chaque porte.

SCÈNE XXI.

TROUSSET, LA PAUSE, ARCHERS.

LA PAUSE, *à part.*

Tâchons de nous esquiver.

TROUSSET.

Un moment, s'il vous plaît; la justice a deux mots à dire à M. Fier-à-Bras.

LA PAUSE.

Je vous demande bien pardon... je n'ai guère le tems....

TROUSSET.

Archers, priez monsieur de rester. (*Deux hommes le prennent au collet.*)

LA PAUSE, *aux archers.*

Vous êtes bien honnêtes.

TROUSSET.

Répondez maintenant.

LA PAUSE, *à part.*

Je ne dirai rien.

TROUSSET.

Air du vaudeville de l'Un ou l'Autre.

Dites-moi lequel en effet
Est Théophile ou Colletet.

LA PAUSE.

C'est l'un ou l'autre.

TROUSSET.

Le drôle se moque de moi,
Ou ne veut rien dire, ma foi.

LA PAUSE.

C'est l'un et l'autre.

TROUSSET.

Est-ce le blond? est-ce le brun?

LA PAUSE.

Je vous jure que si c'est l'un,
Ce n'est pas l'autre.

TROUSSET.

Insolent! je te ferai donner la question.

LA PAUSE.

Je n'y répondrai pas.

TROUSSET.

C'est ce qu'il faudra voir. On vient : archers, veillez sur lui.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, SYLVIE, FLORINE.

SYLVIE.

Que vois-je !

TROUSSET.

Enfin, mademoiselle, Théophile est arrêté.

SYLVIE.

Arrêté!

TROUSSET.

Oui, mademoiselle, ainsi qu'un nommé Colletet. Ces deux chambres renferment mes prisonniers.

SYLVIE.

Et le capitaine?

TROUSSET.

Il n'y a plus de capitaine; c'était un poète déguisé.

SYLVIE, *bas.*

Florine, un poète!

TROUSSET.

Oui, mademoiselle.... Oh! je suis fin!

SYLVIE.

Vous avez donc reconnu....

TROUSSET.

Je n'ai reconnu personne.

SYLVIE.

Mais comment se fait-il...

TROUSSET.

Le diable ne saurait les distinguer.

FLORINE, *bas.*

Mademoiselle, si le capitaine....

SYLVIE.

(*A Florine.*) Oh! j'y pensais... M. le lieutenant, j'ai peut-être le moyen d'éclaircir cette affaire. Mon père, dont la voiture s'est brisée à quelque distance,..

TROUSSET.

Je l'ai entendu dire.

SYLVIE.

Est blessé légèrement : mais, craignant qu'à son âge il ne puisse supporter la voiture, je l'ai engagé a rester chez son ami. Je ne l'aurais pas quitté s'il ne m'eût ordonné de venir sur-le-champ, et ne m'eût chargé d'une commission importante. Faites, je vous prie, venir vos deux prisonniers.

TROUSSET.

Mademoiselle sait donc...

SYLVIE.

Rendez-moi ce service.

TROUSSET.

Qu'on aille chercher l'un ; je me charge de l'autre.
(*Il entre à droite, un archer à gauche.*)

SCÈNE XXIII.

FLORINE, SYLVIE, LA PAUSE.

SYLVIE.

Florine, le cœur me bat.

FLORINE.

Je le conçois ; monsieur votre père vient encore de vous parler de mariage avec Théophile.

SYLVIE.

AIR : *Lise épouse l'beau Germance.*

Qui des deux est Théophile ?
Deviner est difficile.
Si je consulte mon cœur,
Combien j'ai peur
D'une erreur!
Que dois-je espérer ? je tremble.
Ah! pour ma félicité
Puissé-je accorder ensemble
L'amour et la vérité!

ENSEMBLE.

FLORINE.	SYLVIE.
Puissent s'accorder ensemble L'amour et la vérité !	Puissé-je accorder ensemble L'amour et la vérité !

SCÈNE XXIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, THÉOPHILE, COLLETET, TROUSSET.

TROUSSET, *à Théophile.*

Venez, monsieur.

THÉOPHILE.

Vous voici de retour, mademoiselle... Monsieur de Mesnellier...

SYLVIE.

Soyez sans inquiétude.

THÉOPHILE, *gaîment.*

Vous voyez ma triste situation. A votre départ je ne portais que vos fers; M. le lieutenant s'est mis dans la tête que je devais porter les siens. Voilà deux fois en un jour ma liberté perdue.

SYLVIE.

C'est sans doute une erreur, une méprise de noms.

THÉOPHILE.

Hélas! je vous ai trompé; j'ai dit à M..que j'étais Colletet.

SYLVIE, *bas à Florine.*

Plus d'espérance.

COLLETET.

On veut en vain me faire passer pour Théophile; la vérité est que je ne le suis pas.

FLORINE.

A l'autre!

SYLVIE.

Lequel croire?

TROUSSET.

Ils m'ont tenu le même langage.

SYLVIE.

(A part.) Il me vient une idée... *(Haut.)* Messieurs, mon père m'a chargé de remettre à monsieur le lieutenant des papiers qu'il apportait de Paris, et qui vous concernent.

THÉOPHILE, COLLETET.

Nous!

SYLVIE.

Il ne m'en a pas caché le contenu; l'un de vous deux a sa liberté.

COLLETET.

Expliquez-vous.

SYLVIE.

L'autre n'est pas si heureux : mais mon père lui offre son crédit, son amitié, et moi l'intérêt le plus tendre et les vœux les plus ardens pour son bonheur.

COLLETET.

De grâce, achevez.

THÉOPHILE, *avec feu.*

Ce n'est sans doute pas Théophile qui a sa grâce; ses ennemis sont trop acharnés contre lui... Mais vous le plaindrez, vous formerez des vœux pour lui... Ah! que mille morts lui soient préparées! il est encore trop heureux... Je suis Théophile. *(Il se jette aux genoux de Sylvie.)*

SYLVIE, *le relevant.*

Mon cœur l'avait deviné. Rassurez-vous; ce n'était qu'une épreuve que justifiait votre silence. Monsieur le lieutenant, *(Lui remettant un paquet cacheté.)* Voici l'acte obtenu par le crédit du duc de Montmorenci, qui déclare innocent de l'ouvrage intitulé : *le Parnasse satirique*, le sieur Théophile.

THÉOPHILE.

Est-il bien vrai!

COLLETET.

Un moment : j'ai passé pour Théophile malgré moi; je veux l'être maintenant malgré tout le monde.

SYLVIE, *à Trousset.*

Vous verrez également dans cet écrit que l'on veut bien oublier l'ouvrage injurieux dont il est question, et que l'on cesse d'en poursuivre l'auteur, quel qu'il soit.

COLLETET.

Qu'entends-je !

TROUSSET, *après avoir lu.*

Voyons... voyons... Hum, hum ; oui, tout est en règle.

COLLETET.

En ce cas je consens à être Colletet.

LA PAUSE.

Moi je change le nom de Fier-à-Bras contre celui de la Pause, très-humble valet de monsieur.

SYLVIE, *à Théophile.*

Venez avec moi près de mon père ; il a encore une nouvelle à vous apprendre.

THÉOPHILE.

Ah ! si j'osais deviner !

FLORINE.

Qui sait... vous rencontreriez peut-être juste.

THÉOPHILE.

Pourrai-je résister à l'excès de mon bonheur ?

TROUSSET.

Je vous félicite de tout mon cœur. Vous l'avez échappé belle : que cela vous serve de leçon, et vous éclaire sur le danger d'écrire certaines choses.

VAUDEVILLE.

AIR : *J'aime les Amours.* (Du Congé.)

D'un mot on perd la trace;
Mais
Ce qu'on écrit ne s'efface
Jamais:
Auteurs critiques, en ce cas
Parlez tout bas,
Surtout n'écrivez pas.

TOUS.

Auteurs critiques, en ce cas
Parlez tout bas,
Surtout n'écrivez pas.

FLORINE.

Un amant
Qui ment
Constamment
Fait prudemment
D'en rester au serment;
Mais, sans contredit,
Perd l'esprit
S'il veut jurer son amour par écrit...

D'un mot on perd la trace;
Mais
Ce qu'on écrit ne s'efface
Jamais:
Messieurs les amans, en ce cas
Jurez tout bas,
Surtout n'écrivez pas.

TOUS.

Messieurs les amans, etc.

COLLETET.

Sur nos travers,
Les yeux ouverts,
Je vais m'acquitter envers
L'univers :
Oubliant mes revers
Divers,
Combien je vais écrire de beaux vers!

THÉOPHILE, *à Colletet.*

D'un mot on perd la trace;
Mais
Ce qu'on écrit ne s'efface
Jamais :
Faites des vers, mais en ce cas
Que sous mon nom ils ne paraissent pas.

TOUS.

Faites des vers, etc.

THÉOPHILE.

A ceux qui m'ont fait tant de mal
Que mon courroux va devenir fatal!
A mon gré
Je me vengerai;
Que de sonnets, de quatrains j'écrirai!

SYLVIE, *à Théophile.*

D'un mot on perd la trace;
Mais
Ce qu'on écrit ne s'efface
Jamais :
Vengez-vous, mais en pareil cas
Parlez bien bas,
Surtout n'écrivez pas.

TOUS.

Vengez-vous, etc.

SYLVIE, *au public*.

Un bon mot fatal
Fait du mal;
Il part, il court;
Pourtant son règne est court:
Mais les feuilletons voyageurs
Font aux auteurs
Des milliers de censeurs.
Soyez aujourd'hui
Notre appui:
Que des jaloux
En courroux
Contre nous
Écrivent du mal; ce n'est rien,
Si vous daignez en dire quelque bien

TOUS.

Soyez, etc.

OUVRAGE SOUS PRESSE,

POUR PARAITRE LE PREMIER FRIMAIRE.

Le Chansonnier du Vaudeville, par MM. Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Després, Dieu-la-Foi, Laujon, Demautort, Philipon-la-Madelaine, Ségur, Armand Gouffé, Maurice Séguier, le Prévost-d'Iray, Bouilly, Joseph Pain, Chazet, Dupaty, Moreau, Tournay, Thésigny, Lonchamp, Jouy, Vieillard, Dubois, Raboteau, Sewrin, Lombard (de Langres,) Désaugiers, Ravrio, Bourguignon, Ernest, Saint-Félix, Fontenille, etc.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

LES MUETS.

ARLEQUINADE

EN UN ACTE,

ET EN VAUDEVILLE.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 18 Messidor an XII.

Par M. VALLÉE, membre de l'Athénée des Arts et de la Société Académique des Sciences.

Prix, 1 fr.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, N°. 558, au coin de celle St.-Honoré.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARLEQUIN, ...	*M. Laporte.*
GILLES, ...	*M. Carpentier.*
COLOMBINE, ...	*Mme. Hervei.*

AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur. Il poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

LES MUETS.

ARLEQUINADE.

Le Théâtre représente un joli verger: sur la droite est la maison de Colombine.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, (*seul.*)

Allons Arlequin, allons mon ami, du courage, de la fermeté: montrons enfin que nous sommes un homme, un brâve homme, un homme d'honneur: ne soyons pas plus longtems la dupe d'une coquette l'esclave d'une ingrate, le jouet d'une perfide....Oui mademoiselle Colombine, vous êtes bien jolie. Oh oui!... jolie, trop jolie..... Mais vous ne méritez pas d'avoir un amoureux comme moi.

Air : *De la croisée.*

Je l'aimais de si bonne foi,
Je l'aimais de toute mon ame,
Colombine était tout pour moi,
Mon bien, ma maîtresse, ma femme.
C'en est fait : j'abjure mes vœux,
Va, coquette, je t'abandonne.
Quand on veut plaire à tous les yeux
On ne plaît à personne.

Oui, je romps le sort que vous m'avez jetté, oui, oui vous m'avez jetté un sort: mais heureusement je le connais, le voilà. (*Il détache le portrait de Colombine.*) C'est ce charmant, c'est ce méchant portrait que vous m'avez donné exprès pour m'ensorceler; je ne puis jamais le regarder sans vous aimer davantage, sans vous trouver encore plus jolie..... Oui.... Je le vois quand je dors... Je l'avais mis là... Là... sur mon cœur, et au lieu de le calmer il le brûle, il l'oppresse, il lui fait faire tique tac... tique tac... Mais est-ce qu'elle est donc aussi jolie..?

Non, non... Voyons de sang-froid, tandis que je suis en colère.

Air : *Du vaudeville du procès.*

Voilà ces traits, dont la fraîcheur
Enchantait mon ame ravie,
Voilà ces yeux dont la douceur
Eut fait le bonheur de ma vie.
Moi qui suis bon, naïf et franc,
Ah! jamais je n'aurais pu croire,
Qu'avec un visage aussi blanc,
On eut une ame aussi noire.

Allons, Arlequin, du courage. (*il frappe.*) Mademoiselle Colombine.... Mademoiselle Colombine.

SCENE II.

COLOMBINE, *à sa fenêtre*, ARLEQUIN, *dans le verger.*

COLOMBINE.

Qui m'appelle?... Ah! c'est toi, mon bon ami.

ARLEQUIN.

Son bon ami! Elle me prend pour tout le monde. Non, mademoiselle, c'est Arlequin.

COLOMBINE.

Pourquoi n'entres-tu pas? La porte n'est pas fermée.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, mademoiselle; je ne veux pas entrer chez vous. J'ai besoin de vous parler, et je vous prie de venir ici.

COLOMBINE.

Je vais descendre, mon ami, attends-moi.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, *(seul.)*

Bien commencé. Voilà ce qui s'apelle du caractère... Non, certainement, je ne mettrai plus les pieds chez elle. Tout y est trop dangereux; tout, jusqu'à l'air qu'on y respire. C'est celui de son haleine, il semble doux comme la violette, et il est

plus brulant que la flamme. D'ailleurs ce verger fut le témoin de nos premiers sermens... C'est près de ce rosier qu'elle m'a permis de l'adorer ; c'est sous ce lilas qu'elle promit de m'aimer, qu'elle me donna ce méchant portrait ; et reçut mon anneau, comme un gage de notre foi mutuelle, de notre foi qu'elle a trahie... C'est sous ce berceau que j'ai reçu... Ce berceau qu'il est joli !

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

Là, mon cœur plein de sa belle,
S'énivrait de volupté :
Que j'aimais, assis près d'elle,
Sa paisible obscurité,
Sous son ombre tutélaire
Perce, à peine un demi jour.
Le seul rayon qui l'éclaire
Part du flambeau de l'Amour.

Eh bien ! elle ne descend pas. Que fait-elle ? Pourquoi me faire attendre ici ? Hélas ! Il n'est pas un endroit dans ce verger, pas un arbre, pas une fleur, qui ne me rappelle un plaisir, une faveur ; mais pas une aussi, qui n'ait été le témoin de ses perfidies. (*Il pleure.*) Oui ; c'est là, qu'elle a reçu les présens de Cassandre, ici les déclarations de Mézetin, plus loin les sermens de Trivelin ; à cette place les bouquets de Gilles ; et l'aubade qu'on lui a donnée cette nuit même... Eh bien ! c'est ici que je veux lui reprocher toutes ses trahisons, lui rendre son portrait, lui reprendre mon anneau, et lui signifier que je ne veux plus être son époux, ni son amant... La voici. Allons, Arlequin, du courage.

SCÈNE IV.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Bon jour, mon bon ami.

ARLEQUIN.

Votre serviteur, mademoiselle.

COLOMBINE.

Oh ! mon dieu. Quelle froideur aujourd'hui ?

ARLEQUIN.

C'est ma manière.

COLOMBINE.

Où est donc ton bouquet?

ARLEQUIN.

Mon bouquet?

COLOMBINE.

Sans doute. C'est aujourd'hui ma fête, et je me flatte que tu viens me la souhaiter.

ARLEQUIN.

Moi, mademoiselle? Je n'ai pas de vœux à faire pour vous.

COLOMBINE.

Le compliment est flateur.

ARLEQUIN.

Ah! je me trompe.

Air : *Il faut quitter ce que j'adore.*

Je vous souhaite plus d'adresse,
Quand vous voudrez tromper les gens
Plus de candeur que de finesse,
Plus d'amis vrais, et moins d'amans.
Et pour conserver la conquête,
Que vous obtint un trait vainqueur.
(Je vous souhaite.)
Moins de caprices dans la tête
Et plus d'amour au fond du cœur.

COLOMBINE.

Je vous remercie. Vous ne songez donc plus que c'est aujourd'hui que j'ai promis de fixer le jour de notre mariage.

ARLEQUIN.

Je ne veux plus me marier.

COLOMBINE.

Es-tu fou?

ARLEQUIN.

même air.

Je pourrais être un fou peut-être,
Si je devenais votre époux;
Mais c'est aussi pour ne pas l'être,
Que je viens briser avec vous.
Car cette rupture précoce
Peut m'épargner bien des regrets

Et je divorce avant la noce,
Pour ne pas divorcer après.

COLOMBINE.

Vous êtes un impertinent.

ARLEQUIN.

Parce que vous êtes une coquette.

COLOMBINE.

Qu'appellez-vous une coquette, monsieur ?

ARLEQUIN.

Une fille qui plaît à tout le monde.

COLOMBINE.

Est-ce ma faute, si tout le monde me trouve aimable.

ARLEQUIN.

Pourquoi riez-vous toujours avec M. Scapin ?

COLOMBINE.

Parce qu'il est gai et qu'il m'amuse.

ARLEQUIN.

Pourquoi faites-vous des complimens à M. Mézetin ?

COLOMBINE.

Parce qu'il est galant.

ARLEQUIN.

Vous recevez tous les rubans que vous donne M. Cassandre.

COLOMBINE.

Il est si vieux, qu'il est sans conséquence, et d'ailleurs....

Air : *n'imitez pas l'amant vulgaire.*

J'accepte tout, c'est mon système,
Dut la médisance en glôser,
Et quand l'amitié m'offre, j'aime
A ne jamais rien refuser.

ARLEQUIN.

Je ne sais pas si je m'abuse,
Mais sans peine on peut décider,
Que celle qui rien ne refuse,
Est bien prête à tout accorder.

COLOMBINE.

même air.

On peut bien sans être coquette

Accepter un simple ruban.
Celui qui m'offre une fleurette,
N'est pas pour cela mon amant.
Sur mon cœur, ni sur ma personne
Je ne lui donne point de droit;
L'amitié rit quand on lui donne;
L'amour rougit quand il reçoit.

ARLEQUIN.

Je déteste ce vieillard.

COLOMBINE.

Tu en est peut-être jaloux?

ARLEQUIN.

Non, mais il est riche, et veut vous épouser.

COLOMBINE.

Cela est vrai, et de plus il est très-amoureux de moi.

ARLEQUIN.

Bel amour, vraiment! Beau mariage! Un vieil époux et une jeune femme. Belle union! Ah! que c'est vilain d'aimer l'argent.

COLOMBINE.

Arlequin peut-il me soupçonner d'un vil intérêt?

ARLEQUIN.

Non... Mais cependant vous acceptez les Bouquets de Gilles, de ce poltron qui s'est imaginé de se faire maître en fait d'armes, pour qu'on croie qu'il a du cœur.

COLOMBINE.

Il est si bon enfant.

ARLEQUIN.

Et la sérénade de cette nuit, qui vous l'a donnée?

COLOMBINE.

C'est toi.

ARLEQUIN.

Non, mademoiselle, ce n'est pas moi.

COLOMBINE.

Tant pis, je l'ai cru.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas vrai.

COLOMBINE.

Monsieur Arlequin....

ARLEQUIN.

La romance qu'on vous a chantée, et que vous avez fait répéter complaisament, vous prouvait bien que ce n'était pas moi qui la chantais.

COLOMBINE.

Est-ce que l'on y voit clair la nuit.

ARLEQUIN.

La bonne excuse.

COLOMBINE.

Eh bien ! oui, monsieur, je sais quel est celui qui m'a chanté cette romance. C'est un homme très-aimable, cent fois plus aimable que vous et que j'aime de tout mon cœur.

ARLEQUIN.

En ce cas, mademoiselle, il faut l'épouser.

COLOMBINE.

Je vous remercie du conseil, je le suivrai.

ARLEQUIN.

Vous vouliez cependant fixer aujourd'hui le jour de notre mariage.

COLOMBINE.

Moi ! j'aimerais mieux rester fille toute ma vie, que de prendre un mari jaloux, soupçonneux, toujours de mauvaise humeur.

ARLEQUIN.

Adieu, mademoiselle.

COLOMBINE.

Adieu, monsieur.

ARLEQUIN.

Vous n'y avez pas regret ?

COLOMBINE.

Pas plus que vous.

DUO.

Air : *Dis à moi sans mystère.* (d'Elisca.)

ARLEQUIN.

Femme ingrate et volage.
Je ne veux plus te revoir.

COLOMBINE.

Bon soir.

ARLEQUIN.

Arlequin se dégage,
Et quitte à jamais ce lieu

COLOMBINE.

Adieu.

ARLEQUIN.

Nous verrons, si ma tendresse.
Méritait un pareil sort.

COLOMBINE.

De bouder sa maîtresse
On a toujours grand tort.

ARLEQUIN, *(seul)*.

Je veux du moins vous rendre
Ce portrait trop dangereux.

ENSEMBLE.

DUO.

Je veux du moins vous rendre
Ce portrait trop dangereux.

COLOMBINE.

De vos mains le reprendre
Est l'objet de tous mes vœux.

COLOMBINE.

Je vous remets de même
L'anneau qui fut tout mon bien.

ARLEQUIN.

Très-bien.

COLOMBINE.

Avec un plaisir extrême
Je le reçus et le rends.

ARLEQUIN.

J'entends.

COLOMBINE.

Pour jamais quand on se quitte,
On ne doit réserver rien;
Il faut qu'ensemble on soit quitte.

ARLEQUIN.

J'en conviens.

COLOMBINE, *(seule.)*

Vous devez, j'imagine,
Etre content de mes soins.

DUO.

ENSEMBLE.

Vous devez, j'imagine,
Etre content de mes soins.

ARLEQUIN.

Mon cœur, de Colombine
Ne pouvais attendre moins.

Allégro.

COLOMBINE.

Allons ; brisons tous deux ;
Brisons, monsieur, et pour la vie.

ARLEQUIN.

Combien je suis heureux !
C'était là ma plus douce envie.

COLOMBINE.

Vous le voulez !

ARLEQUIN.

Ah ! quel bonheur !

COLOMBINE.

Bien ; touchez-là.

ARLEQUIN, (*lui baise la main.*)

De tout mon cœur.

COLOMBINE.

Que faites-vous !

ARLEQUIN.

C'est une erreur.

ENSEMBLE.

La / Le perfide que je la / le hais
Je veux la / le fuir et pour jamais.
Oui, c'en est fait j'abjure
Ma tendresse et sans retour,
Pardonner un parjure,
C'est faire outrage à l'amour.

ARLEQUIN.

Vous le voulez !

COLOMBINE.

Ah ! quel bonheur !

ARLEQUIN.

Bien ; touchez-là.

COLOMBINE, (*lui serrant la main tendrement.*)

De tout mon cœur.

ARLEQUIN.
Que faites-vous!

COLOMBINE.
C'est un erreur.

ENSEMBLE.
La / Le perfide que je la / le hais
Je veux la / le fuir et pour jamais.
Oui; c'en est fait j'abjure
Ma tendresse, et sans retour.
Pardonner au parjure,
C'est faire outrage à l'amour.

(Colombine r'entre.)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, *(seul.)*

Je suis content de moi. Il n'y a plus rien au monde qui m'attache à Colombine, et je me flatte que j'ai rompu avec elle, avec tout le courage et le sang-froid d'un homme de cœur. J'en mourrai de chagrin, mais c'est égal.

Air : *Fiez-vous; etc. etc.*

Fiez-vous, fiez-vous au vains discours des femmes,
Par leurs soins, par leurs vœux, laissez-vous attendrir.
Leurs sermens, leurs attraits électrisent nos âmes;
On nous aime, on nous flatte, et c'est pour nous trahir. (*bis*)
Ame inflexible et dure,
Que je crus sans détour,
Aujourd'hui je te le jure, (*bis.*)
Je rougis de mon amour.
de mon amour; (*trois-fois.*)
Mais plus encor de ton parjure; (*bis.*)
De ton parjure. (*bis.*)
Quand le feu que j'abjure
Brûlait mon cœur,
Par l'imposture
On payait mon ardeur.
Ah!
Fiez-vous, fiez-vous aux vains discours des femmes,
Par leurs soins, par leurs vœux laissez-vous attendrir,
Leurs sermens, leurs attraits électrisent nos ames,
On nous aime, on nous flatte; et c'est pour nous trahir. (*bis.*)
On nous aime, on nous flatte, on enchante nos ames.

Fiez-vous, fiez-vous aux vains discours des femmes,
On nous aime, on nous flatte, et c'est pour nous trahir. (*bis.*)
C'est pour nous trahir. (*trois fois.*)

Heureusement, j'entends Gilles. Il vient sans doute faire sa cour à mon ingrate ; tant mieux, je vais lui dire que je ne l'aime plus, que je l'abandonne. Tout le monde le saura, on lui en voudra, on la méprisera, et je serai vengé.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, GILLES *(avec un gros bouquet.)*

GILLES, (*chantant dans les coulisses.*)

Air : *des Visitandines.*

De ma main, ô vous que j'adore,
Recevez ce bouquet charmant ;
Que pour vous embellir encore
A formé Gilles votre amant.
(*Entrée sur la scène.*)
Par votre fraîcheur printanière
Vous éclipserez ses couleurs,
Je sais que vous offrir des fleurs,
C'est à l'eau porter la rivière.

ARLEQUIN.

Quel bouquet !

GILLES, (*à part.*)

Arlequin ici ! c'est un brutal qui ne sait pas vivre; je pourrais compromettre ma bravoure, je reviendrai dans un autre moment.

ARLEQUIN.

Vous fuyez M. Gilles ? est-ce que je vous fais peur ?

GILLES.

A moi, monsieur ? vous seriez le premier.

ARLEQUIN.

J'en suis convaincu.

GILLES.

Air : *Du petit Matelot.*

On peut juger sur mon ouvrage,
Si je dois être homme de cœur,
Maître d'escrime et de courage,
Je donne aux autres la valeur.

ARLEQUIN.

Vous pourriez bien être l'histoire
De tel feuilliste très-connu,
Qui, distributeur de la gloire,
Donne ce qui n'a jamais eu.

GILLES, (*à part.*)

Si j'osais, quelle scène je lui ferais !

ARLEQUIN.

Ce que j'en dis n'est pas pour vous offenser.

GILLES, (*à part.*)

Je crois qu'il me craint, parlons ferme.

ARLEQUIN.

C'est une simple plaisanterie.

GILLES.

Je ne les aime pas, monsieur.

ARLEQUIN.

Calme-toi, mon ami Gilles.

GILLES.

Je me calme.

ARLEQUIN.

Voilà un bien beau bouquet.

GILLES.

C'est ainsi que je les fais.

ARLEQUIN.

Il est d'une belle taille.

GILLES.

On les aime comme cela.

ARLEQUIN.

C'est pour Colombine, sans-doute.

GILLES.

C'est mon secret.

ARLEQUIN.

Tu peux parler ; je ne l'aime plus.

GILLES.

Vous ne l'aimez plus ?

ARLEQUIN.

Je la déteste.

GILLES.

Tant mieux ; cela me fait plaisir.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

GILLES.

C'est que je peux l'aimer à présent à visage découvert.

ARLEQUIN.

Eh ! crois-tu qu'elle t'aime ?

GILLES.

Elle m'adore.

ARLEQUIN.

Bien vrai.

GILLES.

Très-vrai. Vous voyez bien ce bouquet.

ARLEQUIN.

Eh bien !

GILLES.

C'est pour elle.

ARLEQUIN.

Je m'en doutais.

GILLES.

On lui a donné une aubade cette nuit.

ARLEQUIN.

Oui.

GILLES.

Savez-vous qui ?

ARLEQUIN.

Non.

GILLES.

C'est moi.

ARLEQUIN.

Tant mieux; on a rossé les musiciens.

GILLES.

Et solidement:

ARLEQUIN.

Savez-vous qui ?

GILLES.

Non.

ARLEQUIN.

Et bien ! C'est moi.

GILLES.

Je m'en doutais.

ARLEQUIN.

Et pour tant de belles choses, qu'as-tu reçu ?

GILLES.

Des coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je te demande ce que Colombine t'a donné.

GILLES.

De l'espérance.

ARLEQUIN.

Rien de plus ?

GILLES.

Et puis....

ARLEQUIN.

Achève.

GILLES.

Dame ! Et puis... Vous êtes bien curieux.

ARLEQUIN.

Je veux tout savoir.

GILLES.

Qu'est-ce que cela vous fait puisqu'elle ne vous aime pas.

ARLEQUIN.

Elle ne m'aime pas ? Tu ments.

GILLES.

Mais vous venez de le dire vous-même.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas vrai. Colombine est une honnête fille, qui m'a dit cent fois qu'elle n'aimait que moi, et qui n'est pas capable d'en imposer.

GILLES.

Mais vous me ferez perdre la tête.

ARLEQUIN.

Il faut me prouver qu'elle ne m'aime pas, ou je t'assomme sur la place.

GILLES.

Je veux bien qu'elle ait de l'amour pour vous, mais elle en a pour moi davantage.

ARLEQUIN.

La preuve.

GILLES.

Elle reçoit tous les jours un bouquet de ma main.

ARLEQUIN.

Tous les jours elle me donne celui qu'elle a porté.

GILLES.

Quelle différence.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Jadis défunt mon pauvre père,
M'a dit, et je m'en souviens bien ;
Gilles, mon fils, si tu veux plaire,
Offre, et jamais n'accepte rien.
Dans le commerce de la vie,
En amour comme en amitié
Celui qui donne fait envie,
Celui qui reçoit fait pitié.

ARLEQUIN.

Même Air.

Quoique l'on aime dans le monde,
Moins à donner qu'à recevoir,
Je vois que ton calcul se fonde
Sur un frivole et faux espoir.
La tendresse et l'indifférence
N'ont pas un semblable retour.
La main reçoit par complaisance,
Mais le cœur donne par amour.

GILLES.

Comme c'est raisonner !

ARLEQUIN, (*tirant sa batte.*)

Et j'appuye mes raisons.

GILLES.

Allons voilà encore des propos.

ARLEQUIN.

S'il t'arrive jamais de dire que Colombine ne m'aime pas, si tu as le malheur de lui donner un bouquet, de lui adresser une douceur, ou de la regarder en face, tu vois bien cette batte, monsieur le maître d'escrime, Eh bien ! prends garde à tes épaules, nous verrons, si tu pareras la botte.

(*Il le frappe.*)

GILLES.

Voulez-vous bien finir.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Que signifie donc ce tapage ?

GILLES.

C'est M. Arlequin, qui prend des libertés.

COLOMBINE.

Vous êtes bien hardi, monsieur, de faire du bruit devant ma porte, et de chercher querelle aux honnêtes gens qui viennent me voir.

ARLEQUIN.

Je vous jure, mademoiselle....

GILLES.

Vous avez bien fait d'arriver, allez ; car mon sang commençait à bouillonner.

COLOMBINE.

Calmez-vous.

GILLES.

Non, mademoiselle. Il faut que je chatie l'insolent, qui a osé m'outrager. Ne me retenez pas.

ARLEQUIN.

Viens donc.

GILLES.

Tu es bien heureux, que le respect me ferme la bouche.... Sans cela...

ARLEQUIN.

Je vois que Gilles se bat comme il fait des romances.

GILLES.

Je demande à mademoiselle, comment elle a trouvé celle, qu'on lui a chantée cette nuit.

COLOMBINE.

Oh ! délicieuse, mon cher Gilles. Je vous prie de me la chanter encore une fois.

GILLES.

Ce serait avec bien du plaisir, si je la savais par cœur.

COLOMBINE.

Vous ne la savez pas ?

GILLES.

Non, mademoiselle.

COLOMBINE.

Ce n'est donc pas vous qui l'avez faite.

ARLEQUIN.

Lui ?

GILLES.

Non, pas tout-à-fait, mademoiselle, je n'ai fait que le premier couplet, et le Magister, mon parrain, a fait le reste.

COLOMBINE.

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.* (du Gentil-Bernard.)

Je croyais qu'auteur plein de zèle,
Amant sensible et bien épris
On devait finir pour sa belle,
Ce que l'on avait entrepris.

ARLEQUIN.

Deux fois en ce cas d'un beau rêve,
Votre esprit s'est un peu bercé,
Auteur, amant, un autre achève
Tous ce qu'un Gilles a commencé.

COLOMBINE.

N'importe, je veux avoir la romance, et Gilles voudra bien m'en apprendre l'air.

GILLES.

Je cours la chercher.

COLOMBINE.

Ce qui vient de sa part me sera toujours très-précieux.

GILLES, (*en sortant.*)

Dis donc Arlequin, je ne suis pas aimé... Non.... *c'est ma tante.*

SCÈNE VIII.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Où allez-vous?

ARLEQUIN.

Je m'en vais.

COLOMBINE.

Où ?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien.

COLOMBINE.

Restez ici.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire ?

COLOMBINE.

Pour entendre la romance de Gilles, et pour être témoin du don que je vais lui faire de mon portrait et de ma main.

ARLEQUIN.

Ah ! sangodémi ?

Air : *Vaudeville de oui et non.*

J'en conviens, j'aimais à douter
De votre perfide inconstance,
Et mon cœur prompt à se flatter,
Gardait encor quelque espérance.
Mais il faut m'avoir, je le vois,
Juré des rigeurs sans pareilles,
Pour me déchirer à la fois
Le cœur, les yeux et les oreilles.

COLOMBINE.

N'importe ; Gilles me convient et je l'épouse.

ARLEQUIN.

C'est un sot.

COLOMBINE.

J'aime mieux un sot, qu'un jaloux.

ARLEQUIN.

Mademoiselle Colombine....

COLOMBINE.

Eh bien !

ARLEQUIN.

Ma bonne amie !

COLOMBINE.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Vous voulez donc me faire mourir de chagrin ?

COLOMBINE.

Vous ne voulez pas vous marier, et moi je ne veux pas rester fille.

ARLEQUIN.

Moi, je ne veux pas me marier?

COLOMBINE.

Vous me l'avez dit, il n'y a pas un quart d'heure.

ARLEQUIN.

Je mentais ; ma bonne amie.

COLOMBINE.

Puis, je suis une coquette.

ARLEQUIN

Je ne l'ai pas cru, mais je l'ai craint.

COLOMBINE.

Une fille, qui plaît à tout le monde.

ARLEQUIN.

C'est que tout le monde vous voit avec les mêmes yeux que moi.

COLOMBINE.

Je ris toujours avec Scapin.

ARLEQUIN.

C'est qu'il est gai.

COLOMBINE.

Je fait des complimens à Mezetin.

ARLEQUIN.

On ne peut pas se dispenser d'être poli avec les gens honnêtes.

COLOMBINE.

Je reçois les rubans de Cassandre.

ARLEQUIN.

C'est un homme sans conséquence.

COLOMBINE.

Les bouquets et les aubades de Gilles.

ARLEQUIN.

Il ne vous en donnera plus.

COLOMBINE.

Comment cela ?

ARLEQUIN.

Le premier qui vous approche, je l'assomme.

COLOMBINE.

Voilà des dispositions rassurantes pour une femme.

ARLEQUIN.

Eh bien ? ma bonne amie, je ferai tout ce que tu voudras.

COLOMBINE.

D'ailleurs, n'avons nous pas rompu?

ARLEQUIN.

Cela se raccommode.

COLOMBINE.

J'ai repris mon portrait, et t'ai rendu ton anneau.

ARLEQUIN.

Le voilà, ma bonne amie.

COLOMBINE.

Le reprendre, c'est dire que je te pardonne.

ARLEQUIN.

Pas tout-à-fait, mais c'est me faire espérer, que le joli portrait me reviendra.

COLOMBINE.

Oui, mais à condition que tu te soumettras à l'épreuve que je vais te prescrire.

ARLEQUIN.

Une épreuve? Colombine, parle quelle est-elle? je m'y soumets.

COLOMBINE.

Pour te punir des injures que tu m'as dites par jalousie, je veux que tu restes muet jusqu'au moment où je t'aurai rendu mon portrait.

ARLEQUIN.

Muet!

COLOMBINE.

Oui; muet, telles choses que tu voyes, telles choses que tu entendes.

ARLEQUIN.

Et si tu me parles?

COLOMBINE.

Tu ne me répondras pas, quand je t'en prierais quand même je te l'ordonnerais, avant que d'avoir mon portrait.

ARLEQUIN.

Quelle fantaisie!

COLOMBINE.

Je le sais bien. Mais enfin je veux être bien assurée que dans toutes les circonstances de la vie je peux

compter sur une soumission entière à mes volontés et même à mes caprices.

Air : *Il faut quitter ce que j'adore* (du Jokey.)

Douceur, tendresse, complaisance.
Doivent briller dans mon époux,
Et je veux qu'avec confiance,
Il applaudisse à tous mes goûts.
Mais si je lui parais frivole,
Si je semble oublier nos nœuds,
Il faut qu'il croye à ma parole,
Bien plus qu'au rapport de ses yeux.

ARLEQUIN.

Mais quand je ne serai plus devant toi, aurai-je le droit de parler?

COLOMBINE.

Tant que tu voudras. Mais en ma présence pas un mot.

ARLEQUIN.

Tu le veux : j'y consens.

COLOMBINE.

Voilà Gilles, silence; et souviens-toi bien des conditions : sans quoi rien de fait.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, COLOMBINE, GILLES.

GILLES.

Air : *A déjeuner ça rapporte.*

Sans avoir besoin d'escorte,
En courant je vous apporte,
Des vers où mon amour,
Sans recherche, ainsi que sans détour,
De l'ardeur qui le transporte
Ne parle pas de main morte.

COLOMBINE.

Le joli début.

GILLES.

Tiens ! comme Arlequin a donc l'air drôle ; on dirait d'une statue (1).

COLOMBINE.

Cela est vrai. J'ai beau lui parler, il ne veut pas me répondre ; monsieur a de l'humeur, il boude.

GILLES.

C'est cependant un... *(geste d'Arlequin.)* un bon enfant.

COLOMBINE.

Lui ! fi ! donc ; un jaloux, une mauvaise tête...

GILLES.

Oh ! c'est bien... *(geste d'Arlequin.)* c'est bien hasardé, Mais bon dieu ! comme il est pâle !

COLOMBILE.

Je le crois malade... Arlequin, qu'avez-vous ?... vous ne ne dites mot... vous paraissez souffrir. Je crois que vous feriez bien de vous retirer. Mon cher Gilles, j'aurais beaucoup de choses à vous dire.

GILLES.

Dites toujours, Mam'selle. Arlequin ne s'en fâchera pas... N'est-ce pas mon ami ?... Voyons donc ; est-ce que tu es muet ?

COLOMBINE.

Oh ! Oui ; je vous en réponds ; muet et très-muet, et je crois même sourd.

(Il faut dans toute cette scène beaucoup de lazzis d'Arlequin.)

GILLES.

Sourd ? Tant mieux. Mais comment cela lui a-t-il donc pris si subitement ? Ah ! je devine c'est la peur que je lui ai faite tantôt. C'est que je l'ai traité.. Ah ! ah !... (*Arlequin fait un geste.*) Bon dieu ! Qelle grimace !

---

(1) Pendant toute cette Scène, Colombine en parlant à Gilles, tourne le dos à Arlequin, qui fait alors des gestes menaçans à son rival, ce qui fait toujours dire à Gilles le contraire de ce qu'il pense.

COLOMBINE.

Je crois que son mal est dans la tête; Arlequin, est-ce là ? C'est peut-être au cœur.

ARLEQUIN, *(en soupirant.)*

Oh !...

GILLES.

Comme il se plaint !... Le pauvre garçon me fait pitié.

COLOMBINE.

Ne nous occupons pas de lui, mon ami, et voyons votre romance.

GILLES.

Mademoiselle, je suis à vos ordres.

COLOMBINE.

J'écoute.

GILLES.

N'oubliez pas qu'elle est faite pour être chantée la nuit.

COLOMBINE.

C'est entendu !

(*Lazzis d'Arlequin qui pendant la Romance se couvre la bouche.*)

GILLES.

Air : *Au fond d'une sombre vallée.*

Tout semblable au mouton qui bèle,
Pour faire venir la brebis,
Mon tendre cœur qui vous appelle
Soupire les jours et les nuits,
Mettez la tête à la fenêtre,
Vous verrez un fidèle amant
Qui, sitôt qu'il vous voit paraître,
Croit voir la Lune au firmament.

COLOMBINE.

C'est très-délicat.

GILLES.

Vous trouvez ? Eh bien ! écoutez celui de mon parrain.

Quoique la nuit soit assez sombre,
Pour ne rien voir en ce moment,
Malgré la noirceur de son ombre,
On connaît toujours son amant.
On dit que loin de la lumière,

L'Amour est cent fois plus adroit ;
Et dans l'asyle du mystère,
Moins il fait clair, mieux il y voit.

COLOMBINE.

Bien, très-bien. Vous êtes un garçon charmant ; et je vois à votre romance que vous m'aimez beaucoup.

GILLES.

Epouvantablement, mademoiselle.

COLOMBINE.

Vous seriez un excellent mari.

GILLES.

Moi ? grand dieu !

Air ; *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Sur un amour à toute épreuve,
De ma part vous pouvez compter.
Ma famille en fournit la preuve,
Qu'on n'a jamais pu contester:
Les sermens sont fort inutiles,
Car de Pékin jusqu'à Paris,
Il n'est, on le sait, que les Gilles,
Qui soient vraiment de bons maris.

COLOMBINE.

Vous ne serez pas fâché que votre femme soit toujours bien parée ?

GILLES.

Au contraire.

COLOMBINE.

Que tout le monde lui fasse la cour ?

GILLES.

J'en serai glorieux.

COLOMBINE.

Qu'on lui dise des douceurs ?

GILLES.

Cela me fera plaisir.

COLOMBINE.

Qu'on lui fasse des cadeaux ?

GILLES.

C'est autant d'épargné.

COLOMBINE.

Entendez-vous ; Arlequin ?... Hem ! vous ne répondez pas ?

GILLES.

Oh! quand il sagit de pareilles matières, les Arlequins sont... (*geste d'Arlequin.*) sont tout oreilles.

COLOMBINE.

Ainsi je serai maîtresse absolue dans la maison?

GILLES.

Oui, mademoiselle.

COLOMBINE.

Je recevrai tous ceux qui me plairont?

GILLES.

A toute heure.

COLOMBINE.

J'irai partout où bon me semblera.

GILLES.

Partout.

COLOMBINE.

Avec où sans vous?

GILLES.

Comme vous voudrez.

COLOMBINE.

Vous êtes un homme précieux, et la femme qui vous épouserait serait certainement heureuse.

GILLES.

Oh! oui, mademoiselle.

COLOMBINE.

J'ai envie d'en faire l'épreuve. N'ai-je pas raison, monsieur Arlequin ?... Eh bien! quoi! vous gardez le silence? vous ne serez donc pas fâché que je prenne Gilles pour mon époux ?... Répondez je vous le permets.

GILLES.

Mademoiselle vous savez le vieux proverbe : Qui ne dit mot....

COLOMBINE.

J'entends. Attendez un instant, Arlequin m'a rendu mon portrait. Je veux le donner à celui que ma tendresse choisit, pour être maître de mon cœur et de ma main.

GILLES.

Allez vîte, mademoiselle. La main, le cœur et le portrait, tout cela me convient à merveille.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, GILLES.

GILLES.

Elle est à moi. Elle est à moi, demain je l'épouse.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas sûr.

GILLES.

Tiens! que c'est drôle! vous avez donc retrouvé la parole?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami, et c'est pour te la faire perdre.

GILLES.

A moi?

ARLEQUIN.

A toi-même.

GILLES.

Ah! ah!

ARLEQUIN.

Ecoute ici.

GILLES.

J'écoute.

ARLEQUIN.

As-tu envie d'être étrillé de la bonne manière?

GILLES.

Du tout.

ARLEQUIN.

En ce cas retiens bien ce que je vais te prescrire.

GILLES.

Qu'est-ce que c'est?

ARLEQUIN.

On vient de s'amuser à mes dépens; il faut que tu me donnes ma revanche.

GILLES.

Je vous remercie. (*Il va pour sortir.*)

ARLEQUIN.

Reste ici. Colombine va sans-doute t'offrir son portrait et sa main.

GILLES.

Et vous voulez que je les refuse ?

ARLEQUIN.

Non.

GILLES.

Il faut donc que je les accepte ?

ARLEQUIN.

Non.

GILLES.

Ah ! ça, mais il me semble pourtant qu'il faut nécessairement faire...

ARLEQUIN.

Ni l'un, ni l'autre.

GILLES.

Que voulez-vous que je dise ?

ARLEQUIN.

Rien.

GILLES.

Comment rien ?

ARLEQUIN.

Oui, j'exige que tu sois muet, absolument muet.

GILLES.

Et si Colombine me parle ?

ARLEQUIN.

Tu ne lui répondras pas.

GILLES.

Ce sera malhonnête.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

GILLES.

J'aime mieux vous céder la place et m'en aller.

ARLEQUIN.

Non pas, si tu bouges si tu dis un mot, si tu fais un geste, tu es un homme mort.

GILLES.

Voyez donc la jolie figure que je vais faire. J'aurai l'air presque aussi nigaud que tu l'avais tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Insolent.

GILLES, (*à part.*)

Ah! si je n'étais pas si poltron.

ARLEQUIN.

Que dis-tu ?

GILLES.

Moi ? rien.

ARLEQUIN.

A la bonne heure.

GILLES.

Si jamais j'ai du courage tu me le payeras.

ARLEQUIN.

Allons ; silence. Voici Colombine.

GILLES.

Je me tais.

SCÈNE XI et dernière.

ARLEQUIN (1). GILLES, COLOMBINE.

COLOMBINE (*entrant, son portrait à main.*)

Air : *Trouver à qui parler.*

Le voici, l'heureux gage,
De mon cœur et de ma foi.
Qui de vous en partage
Veut l'obtenir de moi?
Parlez, j'en fais la loi.
Quoi! si près du bonheur suprême.
Arlequin se tait, Gilles de même.
Il faut donc s'en aller;
fille veut quand elle aime
Trouver à qui parler. (*bis.*)

Comment? pas un mot... Vous voulez peut-être que je vous dise à quel prix je mets le don de ma main. C'est juste. Eh bien !

Air : *du Vaudeville de la clef forée.*

Je veux trouver dans mon époux,
Un tendre amant qui m'obéisse,
Confiant et jamais jaloux,
Qu'il aime jusqu'à mon caprice.
Que me plaire soit son espoir,
Qu'il soit doux, complaisant et tendre ;
Qu'il regarde tout sans rien voir
Ecoute tout sans rien entendre.

(1) Pendant toute cette Scène, les lazzis d'arlequin doivent être très-multipliés, en observant que lorsque Colombine parle à l'un d'eux, celui-là doit rester immobile.

Lequel de vous deux se croit les qualités que j'exige ?.. Répondez, Arlequin... Je vous le permets... Non... Je te l'ordonne.. Non..Tu ne veux pas parler.. Tant pis pour toi... C'est vous, mon cher Gilles, qui avez la préférence... Hem... Comment ?.. Ah ! je devine, c'est un tour d'Arlequin. Il aura épouvanté ce pauvre garçon... C'est égal. Monsieur le jaloux, votre ruse ne vous profitera pas..Parle Gilles, parle; je te l'ordonne... Ne crains rien de lui... Tu seras mon époux..Ah ! ils ne veulent pas parler ni l'un ni l'autre. Vous ne voulez pas parler ? Eh bien ! ni moi non plus.

(*Elle s'avance sur le bord du théâtre et est un moment sans parler.*)

Ma foi ; cela m'est impossible. Il faut que je parle, et que je les fasse parler. Ecoutez celui qui de vous deux aura mon portrait et parlera le premier, obtiendra mon cœur et ma main.

ARLEQUIN.

Ah ! elle est donc à moi ?

COLOMBINE.

Non, monsieur ! car vous avez rompu le silence et vous n'aviez pas mon portrait.... vous savez, quelles étaient nos conditions.

ARLEQUIN.

Je m'en souviens, ma bonne amie ; mais écoute-moi.

Air. : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Envain dans un moment d'humeur,
Ta main a du me le reprendre,
Ce portrait qui fait mon bonheur,
Mais je n'ai pas pu te le rendre.
Si tu l'as cru, c'est une erreur ;
Car de ton image chérie ;
L'original est dans mon cœur,
Tu n'as repris que la copie.

Ainsi vous voyez bien, ma bonne amie, que j'ai toujours votre portrait, que je mérite toujours votre cœur, et que j'ai toujours des droits à votre main.

COLOMBINE.

Tu as raison. Ne songeons qu'au bonheur. Le

cœur, le portrait, la main, tout est à toi, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Gilles, tu peux parler maintenant.

GILLES,

Laissez-moi tranquille. C'était bien la peine de me faire rester ici pour servir de témoin.

ARLEQUIN.

Que veux-tu, mon ami; c'est l'emploi des Gilles.

VAUDEVILLE.

Air : *du vaudeville de l'Opéra comique.*

ARLEQUIN.

Des soupçons de mon cœur jaloux,
Ne crains plus rien, ma bonne amie;
A t'aimer ton heureux époux,
Doit consacrer toute sa vie.
Toujours discret, et chaque jour
Muet pour toi, par confiance,
Ce n'est que pour parler d'amour
Qu'il rompra le silence.

GILLES.

Si parler bien est un talent,
Dont on peut faire un bon usage,
Savoir se taire fort souvent,
A bien aussi son avantage;
De combien de par leurs fameux,
N'a-t'on pas payé l'éloquence,
Dont on aurait aimé bien mieux
Acheter le silence.

COLOMBINE, (*au public.*)

Messieurs, nous touchons au moment,
Où sans appel et sans réplique,
Sur un ouvrage franchement
Votre goût prononce et s'explique.
Ayez pour nous quelque faveur,
Et sans tirer à consequence,
Que l'indulgence à la rigueur
Prescrive le silence.

FIN.

Dupaty, Louis Emmanuel Félicité Charles Mercier

OSSIAN CADET,

OU

LES GUIMBARDES,

PARODIE DES BARDES,

VAUDEVILLE EN TROIS PETITS ACTES

QUI N'EN FONT QU'UN;

PAR MM. DUPATY, CHAZET ET MOREAU.

Représentée pour la première fois, à Paris; sur le Théâtre du Vaudeville, le 11 *Thermidor, an XII.* (Juillet, 1804.)

Prix, 1 fr. 50 c.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, N°. 558, au coin de celle St.-Honoré.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARLEQUIN-OSSIAN, ancien maître d'école.	*M. Laporte.*
NON-CALMO, chef d'une manufacture de Guimbardes.	*M. Lenoble.*
GILLES-BANNAL, son Fils.	*M. Edouard.*
QUIVALA, son premier garçon.	*M. Hyppolite.*
MATAMORE, sergent de Sapeurs Invalide.	*M. Fichet.*
ROSE-MALADE, Fille de Matamore.	*Mlle. Delisle.*
INUTILE, sa Confidente.	*Mlle. Legrand.*
HAGARD, ouvrier de Non-Calmo.	*M. Carle.*

OUVRIERS BASQUES.

JEUNES FILLES DU PAYS BASQUES.

MAITRES D'ÉCOLE, AMIS D'OSSIAN.

La Scène se passe dans un Village du pays Basque.

Nota. Les Acteurs sont en tête de chaque scène, tels qu'ils doivent être placés au Théâtre, le premier tient la droite des Acteurs.

AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur. Il poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

OSSIAN CADET,

OU

LES GUIMBARDES,

PARODIE DES BARDES.

Le Théâtre représente une place de village ; à droite de l'acteur, une maison et un écriteau sur lequel on lit : LE NOTAIRE ANODIN. *Il fait nuit, les Basques sont rangés sur leurs portes, ils jouent de la guimbarde au lever de la toile.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR D'OUVRIERS BASQUES.

UN BASQUE.

Déjà de l'aube matinale
L'éclat nous annonce le jour,
Déjà plus d'un oiseau signale
Ses vœux, son espoir, son amour.
Déjà l'aurore aux doigts de rose
Brille sur l'horison serein !..
Où pour dire en français la chose,
Il est quatre heures du matin.

CHOEUR.

Où pour dire, etc.

(Le jour paroît par dégrés.)

UN AUTRE BASQUE.

Air : *Sur un sopha.*

Basques saisissez vos guimbardes,
Soyez toujours originaux,
Pour différer des anciens Bardes,
Tâchons d'imiter les nouveaux.

CHOEUR.

Pour différer, etc.

SCENE II.

BASQUES, QUIVALA.

QUIVALA, *(arrivant.)*

Maintenant à mon tour.

TOUS.

C'est juste, cher Quivala.

QUIVALA, (*prose en récitatif.*)

« Mes amis vous savez tous ce que je vais vous dire, « mais dut-on dire que je ne sais ce que je dis, je vais « toujous vous le redire!.. »

TOUS.

Nous écoutons.

QUIVALA.

Vous savez donc que mon ami Arlequin, Ossian Cadet, maître d'école de ce village, musicien très-agréable, poëte de campagne.

UN BASQUE.

Oui, on dit qu'il bat la campagne.

QUIVALA.

Il la bat quelquefois, mais c'est égal.

Air : *Du Sorcier.*

Cet habile maître d'école,
Dans ses rêves mélodieux,
Tour-à-tour donne la parole,
Aux zéphirs, aux diables, aux dieux,
En vers, tous les jours il s'escrime
Et jamais poëte chantant
N'en fit tant...
Tant, tant, tant, tant...
Laissant la raison pour la rime,
Si cela dure, il vous fera
Un opéra.

TOUS.

Ça ce pourroit bien.

QUIVALA.

Qu'on citera pour la marche.

UN BASQUE.

Dites donc pour les marches.

QUIVALA.

Mais pour en revenir à Ossian Cadet, vous savez

que le fougueux Non-Calmo jaloux de ses succès, dans le grand, art de jouer de la guimbarde, l'a forcé de s'éloigner avec son ami le sergent Matamore, et s'est fait nommer, à sa place, chef de la manufacture qui fournit tout le pays Basque.

Air ; *De Calpigi.*

Moi d'Arlequin l'ami fidèle,
J'espère lui prouvant mon zèle,
Quelque jour défendre ses droits.

UN BASQUE.

C'est bien d'un ami d'autrefois.

QUIVALA.

Mais à ses vœux le sort s'oppose
Il faut bien faire quelque chose,
Et je sers chez son ennemi.

UN BASQUE.

C'est bien d'un ami d'aujourd'hui.

UN BASQUE.

On ne conçoit pas trop cette conduite-là.

QUIVALA.

C'est égal, nous devons rester fidèles à Ossian.

UN BASQUE, (*récitatif.*)

« Parle, nous quitterons l'instrument pour les armes.

QUIVALA.

« Je vous reconnois bien dans ces momens d'allarmes,
« Des Basques la devise est facile à saisir,
« Et fut dans tous les tems de vaincre ou de courir.

TOUS.

Il a raison.

QUIVALA.

Voilà pourtant où nous en sommes. Je vous le demande, avons-nous sujet d'être gais ?

TOUS.

Non certainement.

QUIVALA.

En ce cas, chantons... Mais voici Gilles-Bannal.

UN BASQUE.

C'est une bête.

QUIVALA.

Son père aussi. Silence devant Non-Calmo.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, NON-CALMO, GILLES-BANNAL.

CHŒURS D'OUVRIERS.

NON-CALMO, *(récitatif.)*

« Que le chant d'himénée avec le jour commence.

QUIVALA.

Ils vont chanter aussi.

GILLES-BANNAL.

Eh! pourquoi pas.

TOUS.

Eh! bien, chantons tous.

CHŒUR.

Air : *Chantons, l'hymen.*

Chantons l'hymen, chantons l'amour.
Chantons la nuit, chantons le jour,
Chantons au départ, au retour,
Chantons ensemble, ou tour à tour.

GILLES-BANNAL.

Chantons dans l'allégresse,
Chantons dans nos discours,
Chantons dans la tristesse,
Enfin chantons toujours.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Chantons, etc.

NON-CALMO.

C'est dignement célébrer la nôce de mon cher fils Gilles-Bannal avec la fille de Matamore.

QUIVALA.

Quoi! vous êtes décidé à donner la fille de Matamore à Gilles-Bannal.

NON-CALMO.

Vous venez de l'entendre, il n'y a qu'un cri là-dessus.

QUIVALA.

Mais songez-y donc.

« Du fameux Ossian, cette fille a les vœux.

GILLES-BANNAL.

J'ose être le rival de l'Ossian fameux.

QUIVALA.

Craignez son retour.

GILLES-BANNAL.

Que nous importe le retour d'Ossian, nous ne le connoissons pas, et quand il arrivera, tout sera fini.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, HAGARD.

HAGARD.

Non, tout ne sera pas fini; car je viens vous anoncer que les maîtres d'écoles des environs arrivent pour faire une demande (*récitatif.*) en son nom!

QUIVALA.

Je propose qu'on les écoute.

NON-CALMO.

Les recevrons nous.

CHOEUR.

(*Ils imitent les grands gestes que l'on fait à l'opéra.*)

Air :

Non, non, non, non.
Si, si, si, si.
Non, non, non, non.
Si, si, si, si.

NON-CALMO, (*à Quivala et à Hagard.*)

Eh! bien, allez les prévenir que je consens à les recevoir.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* HAGARD ET QUIVALA.

GILLES-BANNAL.

Air : *Décacheter sur ma porte.*

Mais je n'y puis rien entendre,
Quoi vous allez les entendre,
Il peut vous en coûter

NON-CALMO.

N'importe, je veux les écoûter,
Mais c'est pour leur faire entendre
Que je ne veux rien entendre.

GILLES-BANNAL.

A la bonne heure.

NON-CALMO.

En les attendant... Allons nous-en ! disposons tout pour la noce, et reprenons nos chants d'allégresses.

CHOEUR.

Chantons l'himen, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

ROSE-MALADE, INUTILE.

ROSE-MALADE.

Viens chère Inutile, recevoir ma confidence sur la place publique.

INUTILE.

L'endroit est bien choisi, mais parlez, chère Rose-Malade.

ROSE-MALADE.

C'est mon nom, je le sais, écoute-moi.

INUTILE.

Je suis là, pour ça.

ROSE-MALADE.

Les Maîtres d'Ecole amis d'Ossian Cadet, viennent me réclamer.

INUTILE.

Oui, mais votre mariage avec Gilles-Bannal n'en est pas moins résolu.

ROSE-MALADE.

Je ne l'épouserai jamais, la gloire des hommes est d'être généreux, la gloire des femmes est d'être fidèles.

INUTILE.

Il y a bien des femmes qui ne sont pas glorieuses.

ROSE-MALADE.

J'ai encore bien des choses à te dire.

INUTILE.

J'écoute.

ROSE-MALADE.

Attends un petit moment.

(*Ritournelle de grand air d'opéra, suivi de l'*AIR: *Ah! que je sens d'impatience.*

Ah! que je sens d'impatience,
Cher Patient de te revoir,
Du supplice de ton absence,
Je me console par l'espoir.
Oui mon âme ravie,
En dépit de l'envie,
Se souvient à jamais,
De tes bienfaits.
Oui grace à cet aimable masque,
Je sais lire, écrire, danser.
Chasser,
Déchasser,
Valser,
Balancer,
Je n'oublierai pas
Ses soins délicats. (*bis.*)

Je n'oublierai pas tout ce qu'il m'a montré, je n'oublirai pas qu'il a guidé mon enfance et dirigé mes premiers essais, sur-tout je n'oublierai pas que...

De basque, de basque,
Il m'a montré le pas.

J'entends du bruit.

INUTILE.

Ce sont les députés d'Ossian Cadet.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN OSSIAN, CHOEUR DE MAITRES D'ECOLE.

CHOEUR DE MAITRES D'ÉCOLES.

Air : *Dépéchons.*

Dépéchons, dépéchons-nous
Ossian sait feindre
Et nous n'avons rien à craindre.
(*bis.*) Dépéchons, dépéchons-nous,
Du fier Non-Calmo nous bravons le courroux.

(*Arlequin-Ossian paroît au milieu du chœur emvelopé dans un menteau.*)

ROSE-MALADE.

Que vois-je Ossian lui-même!

OSSIAN.

Rose-Malade.

ROSE-MALADE.

C'est vous.

OSSIAN.

C'est-moi.

INUTILE.

C'est lui.

ROSE-MALADE.

Ne disons rien.

OSSIAN.

Parlons tous bas.

ROSE-MALADE, (*récitatif.*)

« Non, ce n'est pas une erreur un vrai songe.

OSSIAN, (*récitatif.*)

« Non, de nos sens ce n'est point un mensonge.

INUTILE.

Non-Calmo va bientôt paroître.

ROSE-MALADE.

En ce cas dépéchons nous de causer.

OSSIAN.

Disons nous tout ce que nous avons dans l'esprit.

ROSE-MALADE.

Ce ne sera pas long; restez dans le fond vous autres.

DUO.

Air : *De la Fricassée.*

ROSE-MALADE.

Tendresse !

OSSIAN.

Ivresse !

ROSE-MALADE.

Amour !

OSSIAN.

Beau jour !

ROSE-MALADE.

Mon cœur !

OSSIAN.

Ma flamme !

ROSE-MALADE.

Ma langueur !

OSSIAN.

Et mon âme !

ROSE-MALADE.

Desir !

OSSIAN.

Plaisir!

ROSE-MALADE.

Mourir!

OSSIAN.

Martyr!

ROSE-MALADE.

Chagrin!

OSSIAN.

Destin!

ROSE-MALADE.

Beauté!

OSSIAN.

Félicité!

OSSIAN.

De mon côté le bonheur!

ROSE-MALADE.

Et de mon côté l'honneur!

OSSIAN.

Toi l'honneur!

ROSE-MALADE.

Moi le bonheur!

OSSIAN.

Honneur!

ROSE-MALADE.

Bonheur!

OSSIAN.

Honneur!

ROSE-MALADE.

Bonheur!

ENSEMBLE.

Toujours bonheur!

REPRISE.

Tendresse, etc.

ROSE-MALADE.

C'est assez chanter pour ne rien dire. Généreux maître d'école, mon père?..

OSSIAN.

Respire.

ROSE-MALADE.

Comment se porte-t-il.

OSSIAN.

Tout doucement.

ROSE-MALADE.

Et il m'a laissé là, depuis quinze-ans.

OSSIAN.

Il a des affaires apparament.

ROSE-MALADE.

Il est bien étrange que mon père mais abandonnée ; il ne sait donc pas les suites que celà peut-avoir.

OSSIAN.

Je crois qu'il s'en doute, mais c'est égal, je t'apporte de quoi te divertir.

ROSE-MALADE.

Que m'apporte tu ?

OSSIAN.

Des airs nouveaux.

ROSE-MALADE

Tu-as raison car j'aime la musique.

OSSIAN.

Je le crois bien.

Air : *Des deux Hermites.*

On ne peut jamais trop vanter
Les charmes de la mélodie. (*bis.*)
Aux doux accords de Polymnie,
Pluton ne sut pas résister,
Certain époux unique
Aux enfers poursuivit
La femme qu'il perdit,
Et qui la lui rendit ?
La musique. (*bis.*)

La musique produit chez nous
Des effets de plus d'un espèce (*bis.*)
Elle réveille une maîtresse
Et sait endormir un jaloux.
A maint drame lyrique
Le public se rendra.
Mais quand il dormira,
Qui le réveillera
La musique. (*bis.*)

ROSE-MALADE.

Mais, pour cela il faut qu'elle soit bonne.

OSSIAN.

Comme la mienne oh ! je me suis bien adressé.

Air : *L'amant qui triomphe.*

Si nous avons vu son auteur
Long-tems victime de l'envie,

Loin de l'éteindre, le malheur,
A su ranimer son génie.
C'est par un triomphe éclatant
Qu'il a dissipé les orages,
L'astre du jour est plus brillant
Quand il a percé les nuages.

QUIVALA, (*entrant.*)

Non-Calmo s'avance.

OSSIAN.

Qu'il vienne nous avons fini.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, NON-CALMO, GILLE-BANAL, COEUR D'OUVRIER.

NON-CALMO.

Députés d'Ossian, que demandez-vous.

OSSIAN.

Air : *J'ai du bon tabac.*

Je viens pour avoir la beauté si chère,
Qui pour Ossian à beaucoup d'appas.

NON-CALMO.

Ah! tu crois l'avoir,

OSSIAN.

Monsieur je l'espère,

NON-CALMO.

Ah! tu crois l'avoir, tu ne l'auras pas.

GILLE-BANAL.

Va porter nos refus.

OSSIAN, (*montant un gant.*)

Je ne te les porterai pas mais je t'apporte çà.

NON-CALMO, (*récitatif.*)

« Qu'est-ce que c'est que çà.

OSSIAN, (*jète le gant.*)

Un défi de la part d'Ossian.

NON-CALMO.

Tu as la parole... chante.

OSSIAN.

En ce cas je parle.

——La Guimbarde à causé nos discussions; qu'elle décide du sort de Rose-Malade, et que cette aima-

ble personne soit le prix du concours entre Gilles-Banal et Arlequin-Ossian Cadet.

QUIVALA.

C'est trop juste.

GILLE-BANAL.

Y consentirons-nous.

NON-CALMO.

Oui mon fils, dispute le prix.

GILLE-BANAL.

Oh! je ne crains pas Ossian.

QUIVALA.

Air : *De la vigne à Claudine.*

Pourtant prenez y garde
Redoutez ce héros
Car en fait de Guimbarde
Il n'a pas de rivaux.
GILLES-BANAL.
Ne craignez rien mon père
Quoiqu'il puisse arriver
J'enjouerai de manière
A le faire sauver.

OSSIAN.

C'est ce que nous verrons.

NON-CALMO.

Députés d'Ossian, qu'on le fasse venir.

OSSIAN, (*jettant son manteau.*)

Il est devant-toi.

TOUS.

Devant nous.

OSSIAN.

Devant-vous.

NON-CALMO, (*bas*).

Modérons-nous.

GILLE-BANAL, (*bas*).

Calmons-nous.

NON-CALMO, (*bas*).

Ne disons rien.

GILLE-BANAL, (*bas*).

Faisons lui bonne mine.

NON-CALMO.

Quivala enmenez la fille de Motamore elle restera dans la manufacture jusqu'au moment ou le concours aura décidé de son sort.

ROSE-MALADE.

Oh ! ciel veilles sur Ossian Cadet, car je crains qu'il n'y ait quelque chose la-dessous.

(*Elle sort avec Quivala et Inutile.*)

GILLE-BANAL.

Gardez-là bien.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS *hors* QUIVALA, ROSE-MALADE, INUTILE.

NON-CALMO, (*à Ossian.*)

En attendant le concours je t'invite à dîner.

OSSIAN.

Volontiers car j'ai grand faim je vais venir avec tous mes amis.

NON-CALMO.

Le concours aura lieu dans la prairie du pont de bois, c'est-là que je t'attendrai.

OSSIAN.

Je m'y rendrai. (*Il sort avec les maîtres d'école.*

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS *hors* OSSIAN.

GILLE-BANAL.

Quoi ! vous l'invitez à dîner ?

NON-CALMO, (*récitatif.*)

Le piège est sous ses pas.

GILLE-BANAL.

Expliquez-vous.

Air : *Des bonnes gens.*

En commençant la fête
Par les plus joyeux ébats,
Pour couronner la fête,
Nous en viendrons aux combats.
Le bal finira la fête,
Et l'on voit de tems en tems
Les coups terminer la fête,
La fête des bonnes gens.

GILLE-BANAL.

Bien trouvé.

NON-CALMO.

Je vous instruirai de mon projet venez prendre vos battons à deux bouts.

TOUS.

Prenons-les.

NON-CALMO.

Air : *de Claudine.*

Le garant de notre gloire,
Est le bâton à deux bouts,
On est sûr de la victoire,
En dirigeant bien ses coups.

GILLES-BANNAL.

En fait de coups je soupçonne
Que nous aurons le dessus,
S'il se peut qu'ici j'en donne
Autant que j'en ai reçus. (*bis.*)

NON-CALMO.

N'oubliez pas l'invocation.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air : *O Fontenai.*

Toi qui reçus la valeur en partage,
Dieu des guerriers dirige nos exploits,
Il est permis de manquer de courage,
Quand on se bat pour la première fois.

(*Ils sortent sur l'air allez vous en gens de la nôce.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre change et représente, un lieu sauvage; une planche est placé dans le fond sur des rochers assez elevés et sert de pont.

SCENE PREMIÈRE.

MATAMORE, (*seul sortant des rochers.*)

Air : *J'ai perdu mon âne.*

J'ai perdu ma fille,
Naïve et gentille,
Partout je porte mes pas
Dites moi n'auriez-vous pas,
Rencontré ma fille. (*bis.*)

Personne

Personne ne dit mot. Qu'elle douce émotion j'éprouve en revoyant de loin cette manufacture; elle appartient à un autre, mais c'est égal, je la revois, ça fait toujours plaisir!.. pour m'achever, j'apprends qu'on doit passer, sans mon consentement, le contrat de ma fille devant le notaire Anodin; quand je songe à mon sort celà n'est pas gai.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

J'ai perdu mon bien, mon argent,
J'ai perdu ma manufacture,
J'ai perdu mon honneur, mon rang
On sait que cette perte est dure;
Inquiet rêveur éperdu,
Victime d'un sort trop funeste,
J'ai perdu ce qui m'étoit dû,
Grand dieux puisque j'ai tout perdu...
Ne me prenez pas le reste. (*bis.*)

Mais j'entends quelqu'un!.. moi qui ai la réputation d'être le plus Brave du canton; moi qu'on n'appelle pas pour rien Matamore; montrons qui je suis.... Demi tour, à droite... Allons nous cacher.

(Il rentre dans les rochers.)

SCÈNE II.

ROSE-MALADE, et un GUIDE.

ROSE-MALADE, (*en habit de matelot.*

Vous croyez donc que je suis dans mon chemin et que je n'ai plus rien à craindre.

LE GUIDE.

Venez mademoiselle venez.

ROSE-MALADE.

Air : *Je vois toujours la même chose.*

Pour me sauver plus sûrement
Prenant une route inconnue,
Sous cet heureux déguisement,
Des hommes je veux fuir la vue,
Je les fuis, l'honneur me le dit,
Et je suis la loi, qu'il m'impose,
Mais je porte au moins leur habit,
Pour en conserver quelque chose.

LE GUIDE.

Mais pourquoi vous en aller avant le concours ?

ROSE-MALADE.

Veux-tu que je me repose sur la décision des arbitres que Non-Calmo choisira.

LE GUIDE.

Air : *Une fille est un Oiseau.*

Votre succès est certain,
Ne craignez point d'artifice,
Vous savez que la justice
Porte une balance en main.
ROSE-MALADE.
La peindre ainsi c'est prudence,
Mais moi je crois plus j'y pense,
Que quelquefois sa balance,
Au lieu de peser nos droits,
Sert à voir, quand elle est bonne,
Si dans l'argent qu'on lui donne
Tous les écus sont de poids.

Et c'est pour celà que tu me vois ici.

LE GUIDE.

C'est très-bien mais je ne puis aller plus loin, j'ai l'honneur de vous laisser là.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Mon rôle ici touche à sa fin,
Je vous quitte quoiqu'avec peine.
ROSE-MALADE.
Un Guide du milieu du chemin,
Doit-il laisser les gens qu'il mène !

(*Le Guide sort.*)

SCÈNE III.

ROSE-MALADE, *(seule.)*

Ah ! çà maitenant par où irai-je, donnerai-je à droite !.. donnerai-je à gauche !.. j'ai quelque penchant pour donner à gauche ; comme l'on m'expose pourtant, je ne sais où j'arriverai, mais j'ai dans l'idée qu'il m'arrivera quelque chose. Et bien qu'est

ce que je fais donc là, à causer toute seule au-lieu de m'en aller; on diroit que je veux leur donner le tems de me r'attrapper... Avançons...

(*Elle entre dans le rocher.*)

SCÉNE IV.

ROSE-MALADE, MATAMORE, *(en dehors.)*

MATAMORE.

Arrête.

ROSE-MALADE.

Crains pour toi.

MATAMORE.

Je t'assomme.

ROSE-MALADE.

Avance si tu l'oses.

MATAMORE.

Avance toi-même.

ROSE-MALADE, *(rentrant avec Matamore.)*

Prends donc garde je t'en prie; regarde mes cheveux, tu vois bien que je suis une femme.

(*Elle déroule ses cheveux.*)

MATAMORE.

C'est une femme!

ROSE-MALADE.

C'est égal.

DUO.

Air : *Croyez-vous à la magie.*

ROSE-MALADE.
Veux-tu m'arracher la vie

MATAMORE.
Qui, moi, non

ROSE-MALADE.
Ni moi,

MATAMORE.
Ni moi,

ROSE-MALADE.
Je n'en eu jamais l'envie,

MATAMORE.
Moi, non plus.

ROSE-MALADE.
Ni moi.

MATAMORE.
Ni moi.
ENSEMBLE.
Je vous en donne ma foi. (*bis.*)
MATAMORE.
Voulez-vous encore combattre.
ROSE-MALADE.
Non ma foi.
MATAMORE.
Ni moi.
ENSEMBLE.
Pourquoi nous a-t-on fait battre.
ROSE-MALADE.
Je ne sais.
MATAMORE.
Ni moi.
ROSE-MALADE.
Ni moi.
ENSEMBLE.
Je n'en sais pas plus que toi.

MATAMORE.

Eh! bien voilà ce qui s'appelle un combat singulier.

ROSE-MALADE.

Je te remercie du petit service que tu m'a rendu en ne me tuant pas; mais pourquoi étais-tu là?

MATAMORE.

Je n'en sais rien.

ROSE-MALADE.

Que fait tu?

MATAMORE.

Je l'ignore.

ROSE-MALADE.

Où vas tu?

MATAMORE.

Revoir quelqu'un qui m'est bien chère.

ROSE-MALADE.

Et moi aussi, mon papa.

MATAMORE.

Ton papa, ciel!

ROSE-MALADE.

Oui, mon papa.

MATAMORE.

Qu'il est heureux ! dépêche-toi car il pleure peut-être, il va te revoir; où s'il est aveugle, il t'entendra... Où s'il est sourd, il te touchera, et il dira ! c'est elle !

ROSE-MALADE.

Ne soyez donc pas si sensible, ça me fait mal.

MATAMORE

Ce n'étoit pas mon projet.

ROSE-MALADE.

En ce cas, veux-tu encore me rendre un service ; je crains trop les hommes pour aller toute seule, donne moi le bras pour aller rejoindre mon père Matomore.

MATAMORE, (*reculant.*)

Rose-Malade, ma fille ?

ROSE-MALADE, (*reculant.*)

Dieux !

MATAMORE.

Ciel !

ROSE-MALADE.

Quoi ?

MATAMORE.

Toi?

ROSE-MALADE.

Moi !

MATAMORE.

Viens.

ROSE-MALADE.

Où ?

MATAMORE.

Là !.....(*Elle tombe dans ses bras.*) Depuis quinze ans que je ne l'ai vue, comme elle est grandie. Inspiration du ciel !

Air : *De la piété filiale.*

Tout prêt à frapper mon enfant,
Je retiens ma main criminelle.

ROSE-MALADE.

De la tendresse paternelle,
Vous nous offrez un exemple touchant.
Moi dans ma fureur sans égale,
J'allais aussi frapper papa ;
Mais je m'arrête !..

MATAMORE.

Ah! je reconnais là,
Votre piété filiale.

ROSE-MALADE.

Mais dites-moi donc.....

MATAMORE.

On vient; retirons-nous.

ROSE-MALADE.

Pourquoi vous en aller, ce sont peut-être des amis

MATAMORE.

Ne sommes nous pas malheureux!

Air : *Avec vous sous le même toît.*

Les amis ont un nouveau plan,
Et leur amitié trop légère,
Ressemble à l'ombre du cadran,
Qui suit l'astre qui nous éclaire;
Notre destin qui les conduit,
Nous les donne ou nous les arrache;
On les voit quand le soleil luit,
On ne les voit plus s'il se cache.

ROSE-MALADE.

Vous avez raison, mon père, allons nous-en.

MATAMORE.

Où?

ROSE-MALADE.

Quelque part, ça ne fait rien. (*ils sortent.*)

SCÈNE V.

NON-CALMO, QUIVALA, CHOEUR DE NON-CALMO, CHOEUR DE FEMMES, *portant des tambours de basques.*

NON-CALMO.

Air : *d'Azémia.*

Ecoutez bien, ne dites rien;
Faites preuve d'intelligence,
Que doucement chacun s'avance.
Bientôt j'espère tout ira bien.

TOUS.

Bientôt j'espère tous ira bien.

NON-CALMO.

Air : *De la Monaco.*

Songez à faire.
Adroitement.
Ce que je vous ai dit de faire,
Avec mystère,
Il faut gaiment,
Le conduire au piége en dansant.
Arlequin même nous seconde,
Convenons qu'il est bon enfant,
Il n'est pas comme tout le monde,
Il ne voit pas le dénouement.

CHOEUR, (*en densant et frapant du tambour.*)

(*Reprise.*)

Songeons à faire etc.

NON-CALMO.

Messieurs, il faut de la prudence.

CHOEUR, (*d'homme.s*)

Laissez faire, tout ira bien.

NON-CALMO.

Mesdames il faut du silence.

LES FEMMES.

Sommes-nous donc ici pour rien.

(*Reprise, tous en chœur.*)

Songeons à faire, etc.

NON-CALMO.

J'entends Ossian-Cadet. Que chacun soit à son poste.

OSSIAN, (*en dehors jouant de la Guinbarde.*)

Air : *Et gai, gai.*

Eh ! gai, gai, mes bons amis,
La gaité vous est chère,
Et gai gai mes bons amis,
Bannissez les soucis.

NON-CALMO.

Il rit, c'est la manière,
Qu'il prend pour s'égayer.
Mais rira bien j'espère
Qui rira le dernier.

OSSIAN, (*en dehors.*)

Et gai, gai, mes bons amis.

NON-CALMO. *(et les siens.)*
Eh ! gai, gai, mes bons amis,
Nous le tenons, j'espère,
Eh ! gai, gai, mes bons amis,
Dans le piège il est pris.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN, *et ses maître d'école*; *Arlequin paraît prêt à passer le pont.*

UN BASQUE, (*de l'autre côté du pont.*)
Donnez-vous la peine de passer.

OSSIAN, (*s'arrêtant et mettant le pied sur la planche.*)
Ah ! ça c'est-il solide ?

LE BASQUE.
Très-solide.

OSSIAN.
Ce n'est pas comme le pont de Misantropie ?

NON-CALMO.
Gille-Banal, y passe tous les jours.

OSSIAN, (*passant.*)
En ce cas, c'est le pont aux ânes.

(*Le Basque tire la planche après lui, et laisse les maîtres d'école de l'autre côté.*)

CHOEUR.
Nous le tenons.

OSSIAN.
Eh ! bien qu'est-ce que c'est donc, çà (*à Non-Calmo, récitatif.*) Je me livrais à toi !

Air. : *Quand un tendron.*

Ta conduite, on peut le penser,
N'est pas d'une âme franche.

NON-CALMO.
Pour les empêcher de passer,
J'ai fait ôter la planche.

OSSIAN.
Oh ! oh ! ah ! ah !
Le joli moyen que voilà,
Faut pas être grand sorcier pour ça,
La, la.

CHOEUR.

Oh! oh! ah! ah!

OSSIAN, (*récitatif.*)

Tout se tait, tout frémit et la fête a cessé.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GILLE-BANAL, ROSE-MALADE, ET MATAMORE.

GILLE-BANAL.

Je vous amène Rose-Malade, que j'ai attrappée.

ROSE-MALADE.

Je suis heureuse, pourvu que Ossian soit sauvé.

GILLE-BANAL.

Pas du tout c'est que le voilà.

ROSE-MALADE.

Ah! quel coup.... au moins mon papa est libre.

GILLE-BANAL.

Encore moins le voici.

ROSE-MALADE.

Coup sur coup.

MATAMORE.

Ah! ma fille, tu sais le refrein de ma chanson.

Air : *Réveillez-vous.*

« On doit compter sur la victoire.
« Quand on combat pour la vertu,
De la vôtre que dois-je croire,
Puis qu'aujourd'hui je suis battu!

ROSE-MALADE.

Ça ne dit rien.

QUIVALA, (*à Non-Calmo.*)

« Il est couché pour toi, le soleil de clémence.

NON-CALMO.

Air : *Ran, tan, plan, tire lire.*

Qu'on se saisise à l'instant.
En plein plan,
Ran, tan, plan, tire, lire,
En plan,
Qu'on se saisisse à l'instant,
Du couple qui me brave,
Sans craindre aucune entrave.
Mettez l'un à la cave,

L'autre au grenier sur-le-champ
En plein, plan, tire, lire,
En plan,
C'est un moyen très-prudent.

QUIVALA.

C'est bien d'un scandinave !

OSSIAN.

Dans un cas aussi grave,
D'amour toujours esclave,
Je veux te prouver vraiment
En plein, plan, tire, lire,
En plan,
Qu'on peut aimer constament,
Même au fond d'une cave.

TOUS.

Qu'on se saisisse à l'instant etc.

On les sépare, ils se rejoignent ce qui fait un débat comique; enfin on les emmène. Tous le monde sort. Le théâtre change, et représente une cave.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente la cave.

SCÈNE PREMIÈRE.

OSSIAN CADET, (*seul.*)

Ils l'ont fait comme ils l'ont dit; me voilà en prison dans la cave : ils ont cru m'attrapper.

Air : *Vaudeville de oui et non.*

Souvent pour nuire on ne fait rien,
De ce qu'on auroit voulu faire,
Ils prennent un mauvais moyen
Que la vengeance leur suggère,
En m'enfermant dans ce manoir,
Sans doute leur raison se trouble,
Ils veulent m'empêcher d'y voir,
Mais en buvant, j'y verrai double.

(*Il fait le tour de la cave.*)

Quelle jolie collection! c'est bien commode pour un homme qui veut voyager sans se déplacer. (*Il tire du vin aux différens tonneaux.*) Quelle est cette province-ci? c'est la Bourgogne. Celle-ci? c'est la Champagne. Oh! la Hongrie! oh! la Martinique; me voilà au cap de Bonne-Espérance.

Air : *Du Ballet des Pierrots.*

Bien des gens à courir la terre,
Se fatiguent et jour nuit,
Je vais plus loin qu'eux, sans rien faire,
En tous lieux le vin me conduit.
Commodément je fais ma ronde,
Et de Bachus, suivant la loi,
Je ne fais pas le tour du monde,
C'est lui qui tourne autour de moi.

(*Après avoir fini de boire.*)

Récitatif.

« Il est un terme à la tempête,
« Il en est au plaisir, ma soif s'appaisera.

Cependant il me manque encore Rose-Malade. Ah! si je pouvais la rejoindre. Ils ont fermé la porte! Au reste, je suis bien ici, je ne crains personne. (*Il entend du bruit.*) Oh! ciel.

SCÈNE II.

OSSIAN, QUIVALA.

OSSIAN.

Air : *Chansonniers mes confrères.*

Quel bruit se fait entendre,
Et dans ces lieux veut-on me surprendre,
A quoi dois-je m'attendre,
Qui vient comme cela,
Quivalà!

QUIVALA, (*en dehors.*)
Quivala.

OSSIAN.
Quivalà.

QUIVALA, (*entrant.*)
Quivala?

OSSIAN, (*lui sautant au col.*)

Ah ! c'est Quivala qui vient ici !..

(*Récitatif.*)

« Quivala, se peut-il, mon ami, libre encore !

QUIVALA.

Oui, c'est une petite gaucherie qu'ils ont faite ; et que dis-tu de celle de m'avoir laissé pénétrer jusqu'ici ?..

OSSIAN.

Ils n'y auront pas pensé; mais pourquoi les maîtres d'école ne sont-ils pas venu me délivrer ?

QUIVALA.

Le tour du bâton leur a été fatal.

OSSIAN.

C'est étonnant ; il réussit à tant d'autres.

QUIVALA.

Rien n'est encore perdu, et s'ils te revoient, çà leur donnera du courage : prends mes habits pour sortir d'ici.

OSSIAN.

Quel dévouement ?

QUIVALA, (*chante*).

« Le plus heureux de tous,
« Crois que c'est Quivala.

Air : *Du vaudeville de Guillaume.*

Ami je veux te conserver la vie,
Et je prétends t'arracher au malheur,
Prends mon habit je t'en supplie,
Et sors de ce lieu plein d'horreur.

OSSIAN.

Je veux, dut-on me reconnoître,
M'envelopper dans ma vertu.

QUIVALA.

Pour bien des gens, vraiment ce seroit être,
Légèrement vêtu.

Prends toujours mon habit.

OSSIAN.

Je ne veux pas.

QUIVALA.

Je sais que le tien va bien à ta taille.

OSSIAN.

Tu es trop honnête ; mais on me reconnoîtroit à la couleur de mon visage.

QUIVALA.

Tu ne veux pas?

OSSIAN.

Non.

QUIVALA.

Tu veux donc voir Matamore assommé?

OSSIAN.

Non.

QUIVALA.

Ta future!....

OSSIAN.

Non.

QUIVALA.

Eh bien, laisse-moi prendre ta place, et va les secourir.

OSSIAN.

Je compromettrois mon ami!

QUIVALA.

Ce que nous disons là est bien beau, c'est dommage que cela ressemble à quelque chose de connu.

OSSIAN.

Pas du tout, cela n'y ressemble pas; les amis d'aprésent ne ressemblent pas plus à Oreste que les auteurs à Racine!

QUIVALA.

Tu ne veux donc pas m'entendre?

OSSIAN.

Non.

QUIVALA.

Eh bien, je ne te dis plus qu'un mot.

OSSIAN.

Lequel?

QUIVALA.

Adieu! (*il sort.*)

OSSIAN.

Bonjour.

SCENE III.

OSSIAN, (*seul.*)

Me voilà donc seul; je n'en suis pas fâché, car le vin que j'ai bu me donne quelque petite envie de

dormir. C'est une très-jolie chose que le sommeil : c'est sur-tout à l'Opéra qu'on voit ça.

Faisons ce qu'on fait à l'Opéra.

(*Il s'endort, l'orchestre joue l'air Dodo.*)

SCENE IV.

OSSIAN, *endormi*, QUIVALA, LES MAITRES D'ECOLE, *plusieurs jeunes filles portant des guirlandes de fleurs.*

QUIVALA.

Je crois qu'il dort, avancez tout doucement.

Air : *Souvent la nuit.*

Toujours le soir quand il sommeille.
Nous voyons la foule accourir,
Ah ! craignons qu'on ne le réveille,
Car il rêve à faire plaisir,
Dans ses rêves tout le seconde,
Et chacun me paroît d'accord,
Que c'est sur-tout lorsqu'il s'endort.
Qu'il sait réveiller tout le monde.

Il choisit assez mal son moment ; mais enfin puisqu'il n'a pas voulu sortir de la cave, et qu'il a trouvé qu'il était mieux de s'endormir sur les dangers de son beau-père et de sa maîtresse. Essayons de le distraire.

OSSIAN, (*rêvant.*)

Ah ! Rose-Malade !....

UN BASQUE.

Je crois qu'il se réveille.

QUIVALA.

Non pas, je crois qu'il rêve.

UN BASQUE.

Ecoutons, nous verrons bien.

OSSIAN, (*rêvant.*)

Je vois.....

QUIVALA.

Qu'est-ce qu'il voit ?

OSSIAN.

Air ; *Du petit Matelot.*

Je vois sur un charmant théâtre,
Décor brillant, jeunes appas,
J'y vois un public idolâtre.

UN BASQUE.

Mais tu vois bien qu'il ne dort pas. (*bis.*)

OSSIAN.

De certain opéra qu'on cite,
Suivant l'intrigue sans effort,
J'y vois une sage conduite.

QUIVALA.

Mon ami tu vois bien qu'il dort. (*bis.*)

OSSIAN.

Même Air.

J'admire un chanteur que l'on vante
De l'entendre on n'est jamais las,
Sa méthode est pure et brillante,

UN BASQUE.

Mais tu vois bien qu'il ne dort pas. (*bis.*)

OSSIAN.

Des choristes, moi, je raffolle,
Ils ne chantent jamais trop fort,
On n'en perd pas une parole.

QUIVALA.

Mon ami tu vois bien qu'il dort. (*bis.*)

Puisqu'il dort, il faut que je lui fasse voir encore quelque chose.

UN BASQUE.

Quoi donc ?

QUIVALA.

Je vais lui faire voir les ombres.

UN BASQUE.

Comment çà ? quelles ombres ?

QUIVALA.

Les ombres chinoises. Voilà ma lanterne, tournons-la de son côté.

(*Il va prendre sa lanterne, que deux Basques ont apportée; il la place en face d'Ossian, et fait passer, sur les couplets suivans, différentes figures.*)

Air : *Lon lan la.*

Dans les airs, voyez-les passer,
Ces nymphes qui sont si légères,
Que lorsqu'on veut les voir danser,
On les voit à peine passer.

Même Air.

Doucement faisons-les passer,
Ces vestales imaginaires,
Dans les airs on les voit danser,
Mais sur terre il faut s'en passer.

(*Pendant ces couplets, les femmes figurent diverses passes autour d'Ossian, en l'entourant de leurs guirlandes.*)

QUIVALA, (*Après les couplets.*)
Maintenant, montrons-lui tous ses parens.

(Air : *Du vaudeville de Pellegrin.*

Montrons lui l'Arlequin gourmand,
L'Arlequin folâtre et sensible,
L'Arlequin balourd et galant.

UN BASQUE.

Les réunir est impossible.

QUIVALA.

Mais je les ai tous sous la main,
Le même portrait les rassemble...
Et je vais lui montrer Carlin,
Pour les lui montrer tous ensemble.

(*Il fait paraître l'ombre de Carlin; Ossian tombe à genoux.*)

Je crois qu'il s'éveille, éloignons-nous.

(*Ils sortent tous.*)

SCENE V.

OSSIAN, (*seul, se réveillant.*)
Arrête, ombre chérie! — Eh bien, je ne vois plus personne! — Mais je crois que je rêvois. — Oui, je rêvois!

Air : *Ça n'ce peut pas.*

A travers le nuage sombre,
Et de la nuit et du sommeil,
J'ai crû pourtant distinguer l'ombre.
D'un acteur qui fut sans pareil,
J'ai vû sur la toile animée,
Ombres chinoises et lutins,
Enfin j'ai crû voir une armée....
De Séraphins! (*bis.*)

Mais j'apperçois Rose-Malade et son père.

SCÈNE VI.

SCÈNE VI.

OSSIAN, ROSE-MALADE, MATAMORE, NON-CALMO. Choeurs.

Ossian.

Te voilà.

Rose-Malade.

Nous voilà.

Matamore.

Et voilà Non-Calmo, notre oppresseur, qui nous amène ici.

Non-Calmo.

Personne ne peut vous secourir, consentez à ce que Gilles épouse Rose-Malade, ou décidez-vous à rester dans la cave.

Ossian.

Le vin est tiré, il faut le boire! Nous restons!

SCÈNE VII.

Les Précédens, HAGARD.

Hagard.

Grande nouvelle : un inconnu s'est mis à la tête des maîtres d'école !

Ossian, (*à Rose-Malade.*)

Un inconnu ; je le connais ; je suis sûr que c'est Quivala.

Hagard, (*à Non-Calmo.*)

Ils combattent les manufacturiers : ton fils a déjà reçus plus de cinquante férules.

Non-Calmo.

Ah ! mon pauvre Gilles, je vais à son secours.

(*Il sort avec Hagard.*)

Ossian.

Qu'on me rende mes armes, et si je m'en mêle, on verra ce que je sais faire.

Rose-Malade.

Dieux protégez Ossian et Matamore.

(*On entend une fanfare de guimbardes.*

OSSIAN, *récitatif.*

« Le son de la guimbarde annonce la victoire.

ROSE-MALADE, (*de même.*)

« Nous serions délivrés ; oh ! ciel puis-je le croire.

SCÈNE VIII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, QUIVALA *masqué*, CHOEUR, *d'hommes et de femmes.*

UN BASQUE.

Amis, vous êtes libres, et voilà votre libérateur.

ROSE-MALADE.

Pourquoi donc se cache-t-il ?

OSSIAN, (*démasquant Quivala.*)

C'est à Quivala que nous devons çà.

QUIVALA, (*chante.*)

« Le plus heureux de tous, crois que c'est Quivala.

OSSIAN.

Tu ne te souviens pas de me l'avoir déjà dit, mais c'est égal remercie-moi de ton bonheur, et si jamais je me trouve dans quelque danger je t'enverrai chercher.

QUIVALA.

Mes amis finissons comme nous avons commencés, chantons ?...

VAUDEVILLE.

Air : *Du Ballet des Pierrots.*

QUIVALA.

Le plus heureux en toutes choses,
Est celui qui vient le premier,
Le premier venu prend les roses,
Et l'épine reste au dernier.
Il en est ainsi chez Thalie,
Trop tard, hélas ! nous sommes nés,
Il faut glaner toute la vie,
La moisson fut pour nos aînés.

MATAMORE.

L'hymen de l'amour est le frère,
Mais l'amour naquit le premier,
Et dans les jardins de Cythère,
L'hymen ne vient que le dernier,

Tous deux ont part à l'héritage,
Mais l'hymen, souvent chagriné,
N'a que les fruits pour son partage;
Les fleurs sont toujours pour l'aîné.

ROSE-MALADE.

Nous savons tous que la nature;
Donne encore un frère à l'amour,
C'est l'amour-propre, et l'on assure,
Qu'avant l'autre, il reçut le jour.
A perdre en naissant, la lumière,
Le jeune amour fut condamné,
Aussi le voit-on sur la terre,
Souvent conduit par son aîné.

ARLEQUIN, (*au public.*)

Par un Public juste et sévère,
Ossian s'est vu couronné,
Moi sans vouloir blesser mon frère,
Sur ses erreurs j'ai badiné.
Malgré sa critique légère,
Le cadet seroit fortuné,
S'il pouvoit messieurs pour vous plaire,
Avoir le talent de L'AINÉ.

FIN.

FOLIE ET RAISON,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. SEWRIN ET CHAZET.

Représentée, pour la première fois, à Paris sur le théâtre du Vaudeville, le 28 vendémiaire an XIII, 1er de l'empire.

Prix : 1 franc 20 centimes.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 18.

AN XIII. — 1804.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DEPRÉVAL.	M. VERTPRÉ.
FIERVILLE.	M. JULIEN.
ELISE.	Mme BELMONT.

La scène est dans un salon commun à plusieurs appartemens : on voit deux portes latérales à gauche de l'acteur, et une à droite.

AVIS.

Tous les exemplaires non signés de l'Éditeur seront réputés contrefaits.

FOLIE ET RAISON,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

SCÈNE PREMIÈRE.

FIERVILLE ET ÉLISE *entrant par le fond.*

ÉLISE.

Daignerez-vous enfin m'expliquer vos projets?

FIERVILLE.

Ils dépendent de vous; ils sont sûrs du succès.

ÉLISE.

De moi? Vous m'étonnez... Voyons, que puis-je faire?

FIERVILLE.

Il faut de Deprével changer le caractère.

ÉLISE.

L'entreprise est hardie : entre nous, votre ami
Dans son plan de retraite est trop bien affermi.
Je connais dès long-tems sa manière de vivre;
A ses goûts isolés par calcul il se livre.

Je sais qu'il a des mœurs, qu'il est sensible et bon.
Il n'a qu'un grand défaut.

FIERVILLE.

Lequel?

ÉLISE.

Trop de raison.

FIERVILLE.

an : *Du partage de la richesse.* (De Fanchon.)

Oui, son erreur m'est démontrée.
D'être sage il a tout le tems :
D'une raison prématurée
Faut-il ennuyer son printems?
Non; tant que la jeunesse dure
Il faut en goûter la douceur :
Dans le monde et dans la nature
Le fruit ne vient qu'après la fleur.

ÉLISE.

La raison trop austère à mes projets s'oppose.

FIERVILLE.

Mais la lui faire perdre est pour vous peu de chose.

ÉLISE.

Vous croyez qu'aisément je puis le corriger?
Devenir son mentor?... J'y vois trop de danger.

FIERVILLE.

Par pitié pour lui-même opérez ce prodige :
Vous êtes libre, veuve, et son état l'exige :
Arrachez Depréval à son austère humeur.
Malgré lui j'ai surpris le secret de son cœur;

Il vous aime...

ÉLISE.

Vraiment? malgré mon caractère?
Mon humeur cependant à la sienne est contraire.

FIERVILLE.

Un obstacle si grand ne l'a point arrêté:
Puisqu'il vous aime encor malgré votre gaîté,
Jugez de son ardeur!... Mais il n'ose rien dire.

ÉLISE.

Quoi! timide à ce point!

FIERVILLE.

Je sais qu'il vous inspire
Quelque intérêt...

ÉLISE.

Celui que l'on doit au malheur

FIERVILLE.

Sans doute... un autre encor.

ÉLISE.

Oui, plus doux pour mon cœur.

Air de l'Opéra comique.

De ma mère on blessait les droits
Jadis; il a pris sa défense :
Un pareil procédé, je crois,
Mérite ma reconnaissance.
Je veux, ramenant dans son cœur
Un doux sentiment qu'il regrette,
Le rendre au bonheur,
Payer ma dette.

FIERVILLE.

Hé bien ! à sa raison opposons la folie,
L'enjouement... vous ferez le bonheur de sa vie.
Mais j'y pense, vraiment, c'est assez beau, je croi,
De vous parler pour lui, pouvant parler pour moi.
Son bonheur me décide à risquer cette épreuve;
C'est de mes sentimens lui donner une preuve.
Je l'entends : de l'adresse, et prouvons-lui, d'accord,
Que portée à l'excès la raison est un tort.
(Elise sort.)

SCÈNE II.

FIERVILLE ET DEPRÉVAL.

FIERVILLE.

Tu sors ?...

DEPRÉVAL, *un livre sous le bras.*

Dans ces lambris dont je suis entouré
Mon esprit inquiet se trouve resserré :
Ils bornent à la fois l'espérance et la vue.

FIERVILLE.

Tu regrettes des champs la sauvage étendue,
Les ruisseaux et les bois, les détours des vallons.
Je crois entendre ici le chantre des saisons.

DEPRÉVAL.

Mais oui, je l'avouerai, Saint-Lambert est mon maître.

FIERVILLE.

Ah ! tu veux soupirer à l'ombrage d'un hêtre,

Et, nouvel Alcindor... Veux-tu me croire?

DEPRÉVAL.

Hé bien?

FIERVILLE.

Il faut te marier.

DEPRÉVAL.

Quel conseil est le tien!

FIERVILLE.

On n'est jamais heureux lorsque le cœur est vide.

DEPRÉVAL.

Ainsi, dès ce moment, sans qu'aucun but me guide,
Sans un solide choix et sans réflexion,
Me montant à propos l'imagination,
Je devrais, abordant brusquement une femme,
Lui dire: je voudrais vous épouser, madame?

FIERVILLE.

Ho! ho! fi donc! sers-toi du style accoutumé;
A t'entendre on croirait que tu n'es pas formé.

DEPRÉVAL.

On l'est tant à Paris, que je ne le suis guères.

FIERVILLE.

Ecoute d'un ami les conseils salutaires:
On rencontre une femme, elle a de grands yeux bleux,
Cheveux blonds, teint de lis, air un peu langoureux,
Bouche où le desir naît, et qu'un sourire entr'ouvre;
Dès le premier coup d'œil tout cela se découvre:
Tu t'y connais d'ailleurs. Cette beauté me plait,
Se dit-on à soi-même, et voici ce qu'on fait:
Observateur adroit, on est toujours en garde;
Sans entendre, sans voir on écoute, on regarde;

On rencontre ses yeux, on impute au hasard
Ce bonheur imprévu qu'on fait naître avec art.
On glisse quelques mots; la parole s'engage;
Une rougeur timide embellit son visage;
On apprend sa demeure, on écrit un billet,
Deux, trois, dix, s'il le faut... On envoie un bouquet:
Le sexe aime les fleurs, il aime le spectacle;
Le spectacle surtout; c'est là qu'on fait miracle.
Pendant que le cher père, ou la grand'maman,
Sur les bords de leur loge appuyés lourdement,
Semblent extasiés d'un grand coup de théâtre...
C'est ce qu'un jour je fis: on donnait Cléopâtre,
En province, à Lyon... ma foi je ne sais où:
L'amant de sa maîtresse a pressé le genou,
Il a serré sa main; elle a serré la sienne;
Leurs yeux se sont cherchés, se sont trouvés sans peine.
La pièce va son train... Le papa fond en pleurs;
La grand'mère sanglotte... O momens enchanteurs!
L'amoureux fortuné, l'innocente ravie,
Tous deux font le serment de s'aimer pour la vie.
On parle au père, on dit sa fortune, son nom,
Beaucoup de mais, de si, de car, de oui, de non;
C'est l'usage... Bientôt il accorde la fille:
Tout s'arrange; l'on fait assembler la famille;
On s'épouse, on s'adore, on a de beaux enfans,
Et voilà bien de quoi passer gaîment le tems.

DEPRÉVAL, *riant.*

Mais tu ne m'as jamais paru si raisonnable.

FIERVILLE.

Oh! je n'eus pas toujours un langage semblable.

Air de Tarare.

J'ai mené fort joyeuse vie:
Toujours au gré de mon envie
Errant de plaisirs en plaisirs,
J'ai fort bien rempli mes loisirs; (*Bis.*)
Dans le bonheur et l'allégresse
J'ai passé des jours pleins d'ivresse,
Et j'ai tant ri, qu'à mon trépas
Mes héritiers ne riront pas. (*Bis.*)

DEPRÉVAL.

Mais tu veux donc enfin, mon cher, te corriger?

FIERVILLE.

Oui, c'en est fait, d'honneur, oui, je veux me ranger.

DEPRÉVAL.

Te ranger?...

FIERVILLE.

Oui, sur moi je donne trop à mordre,
Et je suis quelquefois honteux de ce désordre.
C'est un triste destin que celui d'un garçon!

DEPRÉVAL.

As-tu quelque personne...

FIERVILLE.

Oui.

DEPRÉVILLE.

Me dis-tu son nom?

FIERVILLE.

Rien de caché pour toi, pas même mes folies.
Nous avons près de nous deux veuves fort jolies...

DEPRÉVAL, *avec une indifférence affectée.*

De l'une quelquefois j'ai rencontré les pas.

FIERVILLE.

Quelquefois?.... Dis souvent, tu ne mentiras pas.

Elle se nomme Elise.

DEPRÉVAL.

Elle est riche.

FIERVILLE.

Elle est belle.

DEPRÉVAL.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.* (Des Hasards de la Guerre.)

Mais on n'en peut espérer rien ;
Car de sang froid cette coquette
Reçoit nos cœurs comme son bien,
Et notre amour comme une dette :
Elle aime et rejette nos vœux ;
Rien ne l'émeut, rien ne l'enflamme.
L'Amour promet tout dans ses yeux ;
Mais il ne tient rien dans son ame.

FIERVILLE.

Va, son moment n'est pas venu,
Mais bientôt il viendra sans doute,
Et vers un pays inconnu
Son cœur lui montrera la route.
Elle doit tomber à son tour
Dans les pièges qu'elle veut tendre :
Quand une Grâce fuit l'Amour
C'est toujours pour se laisser prendre.

DEPRÉVAL.

L'autre veuve s'appelle ?

FIERVILLE.

Ernestine.

DEPRÉVAL.

Et laquelle
Veux-tu choisir ?

FIERVILLE.

Paix donc ; je ne dirai plus rien
Si tu parles toujours. N'es-tu pas mon doyen ?
Je te cède le pas ; c'est noble, j'imagine :
Choisis sans différer d'Elise ou d'Ernestine.

DEPRÉVAL.

Tu deviens fou.

FIERVILLE, *avec force.*

Très-sage, et toi de mes avis
Tu devrais à l'instant reconnaître le prix.

DEPRÉVAL.

Je pourrais me prêter à ton projet bizarre !

FIERVILLE.

Hésiter quand je veux son bonheur ! le barbare !
Mais de quoi me mêlé-je ? en effet j'avais tort.
Adieu ; je t'abandonne à ton malheureux sort.

DEPRÉVAL.

Si l'une me repousse examine quels blâmes.....

FIERVILLE.

Bon ! sous le même toit vit-on jamais deux femmes
Avoir les mêmes goûts, la même opinion ?
L'autre t'acceptera par contradiction.

DEPRÉVAL.

Charmante perspective.

FIERVILLE.

Agis donc à ta guise.
J'entends du bruit ; on vient.

DEPRÉVAL.

C'est sûrement Elise.

FIERVILLE.

Minois délicieux.

DEPRÉVAL.

Coquette.

FIERVILLE.

Elle a vingt ans.
Le veuvage l'ennuie, et malgré ses sermens
Il faudra que l'hymen l'enchaîne pour la vie.
De cet autre côté demeure son amie ;

Caractère opposé, beaucoup plus de raison;
Mêmes attraits pourtant, le même âge, dit-on.

DEPRÉVAL.

Elise me plaît mieux.

FIERVILLE.

Je le crois. Du courage;
D'un amour... villageois... emprunte le langage :
Puisque tu sais par cœur ton Roucher, ton Gessner,
Avec feu cite-lui quelque passage en l'air;
Le murmure des eaux, l'ombrage, la verdure,
Le chant du rossignol, le printems, la nature,
Enfin tout ce qui peut être à propos cité
Pour t'assurer un fonds de sensibilité.
(Sérieusement.)
Venez me dire après quel succès est le vôtre,
Pour que je me dispose à l'attaque de l'autre.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DEPRÉVAL.

Qu'il est extravagant ! Quoi ! m'enflammer ainsi
Sans être sûr qu'Elise aura... Mais la voici.

SCÈNE IV.

DEPRÉVAL, ELISE *en joli négligé, parlant à sa femme de chambre, censée dans son appartement.*

ÉLISE.

Point de bal pour ce soir, entendez-vous, Lisette;
Je ne changerai point aujourd'hui de toilette.

DEPRÉVAL, *à part.*

Ses traits n'ont pas encor si bien frappé mes yeux :
Ce simple négligé lui sied on ne peut mieux.

ÉLISE, *de même.*

Vous aurez soin de dire à mon maître de danse
Que je ne prendrai pas ma leçon.

DEPRÉVAL, *à part.*

Je balance.....

(Elise laisse tomber un gant; Deprével le ramasse et le lui rend.)

Le hasard me seconde à propos; quel bonheur!
(Haut.)
Madame, voulez-vous me permettre.....

ÉLISE.

Monsieur,
Je vous rends grâce. Mais depuis quand, je vous prie,
Vous sentez-vous enclin à la galanterie ?
Monsieur le philosophe a-t-il changé d'humeur ?
On vous voit rarement, et toujours froid, rêveur...

DEPRÉVAL.

Ah! je ne sais que trop combien je suis blâmable!
J'aime à vivre isolé...

ÉLISE.

Vous n'êtes point aimable...

DEPRÉVAL.

Air de Dorilas.

Aimable est un titre vulgaire;
Mais ce mot, si fort en honneur,
Peint mieux un esprit fait pour plaire
Que les qualités d'un bon cœur:
Des êtres faux et méprisables
Possèdent le don de charmer,
Et bien souvent les gens les plus aimables
Sont ceux qu'il ne faut pas aimer.

ÉLISE.

D'accord; mais je croyais qu'une femme à vingt ans
Qui possède, dit-on, des grâces... des talens...

Si près de vous...

DEPRÉVAL.

J'ai tort.

ÉLISE.

Au fait je vous pardonne:
Je déteste la gêne, et ne contrains personne.
Quelques chagrins sans doute ont troublé votre cœur;
Chacun a ses secrets, chacun a son humeur;
Vous êtes aujourd'hui rêveur, triste, maussade,
Insupportable : hé bien ! c'est l'état d'un malade.
Avec raison toujours on espère du mieux:
Peut-être que demain vous serez amoureux.

DEPRÉVAL.

Amoureux !

ÉLISE.

Oui.

DEPRÉVAL.

Demain!

ÉLISE.

Ce discours vous étonne?
Si vous manquez d'usage aimez; l'amour en donne.
Vous avez lu, je pense, un très-joli roman...

DEPRÉVAL.

J'en lis fort peu, madame.

ÉLISE.

Où le fier Soliman
Répand l'effroi, la mort sur tout ce qui respire:
Roxelane paraît, et gouverne l'empire.
Vous citerai-je encor le cruel Coradin?
Il était sombre, altier, et comme vous chagrin.
L'amour parle à son cœur; ô puissance divine!
Le tyran s'humilie aux genoux d'Euphrosine.
Hé bien, monsieur, voilà de l'érudition.

DEPRÉVAL, *embarrassé.*

Sans recourir, madame, à cette fiction

Vous pourriez rencontrer près de vous, ici même...
Pardon, j'en ai trop dit.

ÉLISE, *à part.*

Le plaisant stratagême!

DEPRÉVAL.

Comment?

ÉLISE.

Voulez-vous plaire? alors peignez vos feux;
Car aimer, après tout, n'est pas un crime affreux.

DEPRÉVAL.

Chacun a sa façon et d'aimer et de plaire.

ÉLISE.

Ne nous effrayons point: quelle est votre manière?

DEPRÉVAL.

La mienne?

ÉLISE.

Oui.

DEPRÉVAL.

Vous voulez...

ÉLISE.

Oui.

DEPRÉVAL.

Mais qu'exigez-vous?
Madame, vous allez tourner en ridicule
Le penchant de mon cœur sensible et trop crédule,
Rire malignement de ma sincérité.
Ennemi du fracas, je vous aurais vanté
L'accord de deux époux remplis de confiance,
Le plaisir de passer une douce existence
Loin d'un monde pervers, loin des fous, des méchans;
Je vous aurais encor peint le bonheur des champs...

ÉLISE, *riant.*

Ha! ha! ha!...

DEPRÉVAL.

Vous riez.

ÉLISE.

Ces paisibles retraites,
Ce bonheur, où sont-ils? Dans l'esprit des poëtes.
Tenez, je gagerais que vous faites des vers:
L'imagination...

DEPRÉVAL.

Gouverne l'univers.
Avec elle on est tout, roi, pasteur, pauvre, riche;
C'est un sol qui jamais ne peut rester en friche:
Elle épure nos goûts, elle adoucit nos mœurs,
Et nous mène aux vertus par un chemin de fleurs.
Ah! que n'ai-je en effet le talent poétique!
Je ferais de mon siècle un tableau satirique.

AIR: *Une fille est un oiseau.*

Le désordre de nos mœurs
A mis la sagesse en fuite;
Le vice entraine à sa suite
Le goût, la morale en pleurs;
Dans le monde, au lieu de graces,
Je ne vois que des grimaces;
Au lieu de fonds des surfaces,
Mensonge au lieu de vertu:
Tout se corrompt, tout s'altère,
Tout périt, tout dégénère;
Enfin le siècle est perdu.

ÉLISE.

Même air.

Ce courroux est déplacé:
Regardez le ridicule,
Hidre plaisant qui circule,
Meurt, renaît, blesse, est blessé.
Grâce aux décrets de la mode
L'hymen est un nœud commode:
Du plaisir on suit le code,
On est parjure gaîment;
Sous des fleurs l'ennui se cache,
Tout amuse, rien n'attache;
Enfin le siècle est charmant.

DEPRÉVAL.

Ah ! malgré le vernis de vos tableaux flattés
Que je voudrais pouvoir vivre loin des cités !

ÉLISE.

Je baille à la campagne, et m'amuse à la ville.

DEPRÉVAL.

Vous ignorez le prix d'un romantique asile ;
Vous n'aimez pas les bois, les ruisseaux, les forêts.

ÉLISE.

Au théâtre laissez ces rustiques portraits.

Air du vaudeville de Oui et Non.

Aujourd'hui les couplets nouveaux
Ne sont que de vieilles idylles,
Où l'on nous parle des oiseaux,
Des ruisseaux, des coteaux fertiles :
En faisant siffler les oiseaux
On fait siffler la salle entière,
Et le murmure des ruisseaux
Mérite bien ceux du parterre.

DEPRÉVAL, *à part.*

Lui parler plus long-tems deviendrait inutile.
Elise, je le vois, convient mieux à Fierville ;
Tous deux de la raison méconnaissent le prix.

ÉLISE.

Hé bien ! de ce discours vous paraissez surpris ?
J'attaque ouvertement votre philosophie,
Et crains de m'enterrer au printems de la vie ;
C'est un crime à vos yeux... Allons, point de courroux :
Moi, j'espère, on fera quelque chose de vous.

DEPRÉVAL.

Vous partez ?

ÉLISE.

Il le faut.

DEPRÉVAL.

Oserais-je, madame...

ÉLISE.

Non, ne vous gênez point; rêvez à votre flamme,
Préparez-vous à fuir un séjour trop bruyant.
Restez, de grâce. Adieu; ma voiture m'attend.

(Elle sort.)

DEPRÉVAL, *seul.*

O femmes, j'en conviens, on ne vous conçoit guères!

SCÈNE V.

DEPRÉVAL, FIERVILLE, ÉLISE.

FIERVILLE.

Hé bien, mon cher ami, comment vont nos affaires? Elise...

DEPRÉVAL, *froidement.*

Elle est charmante.

FIERVILLE.

Ah! j'en étais certain.

DEPRÉVAL, *confidemment.*

Avec elle tu peux te marier demain.

ÉLISE, *à part, dans le fond.*

Fort bien.

FIERVILLE.

Tu ris?

DEPRÉVAL.

Elise est d'une extravagance!...

FIERVILLE.

As-tu de Saint-Lambert emprunté l'éloquence?

DEPRÉVAL.

Je n'ai pu seulement en citer quatre vers.

FIERVILLE.

Je te l'ai toujours dit, ce siècle est trop pervers.
Pour être plus heureux attendons-en un autre.

ÉLISE, *à part.*

Notre raison, je crois, messieurs, vaut bien la vôtre.

DEPRÉVAL.

TRIO.

AIR : *Je regardais Madelinette.* (Du Poète satirique.)

Explique qui voudra des femmes
Le cœur vain et capricieux.

ÉLISE, *dans le fond.*

Bientôt, malgré vos épigrammes,
Messieurs, vous l'expliquerez mieux.

DEPRÉVAL.

Elles sont vaines, indiscrettes,
Sans vouloir jamais avoir tort.

FIERVILLE.

Moi j'aime encor mieux les coquettes.

DEPRÉVAL.

Prends Elise; c'est un trésor.

FIERVILLE.

TOUS ENSEMBLE.

Oui, sa légèreté le pique;
Mais ce n'est pas un grand malheur:
Lorsque sa bouche la critique
L'amour est au fond de son cœur.

DEPRÉVAL.

Oui, sa légèreté me pique;
Mais, je le vois pour mon malheur,
Lorsque ma bouche la critique
L'amour est au fond de mon cœur.

ÉLISE.

Oui, ma légèreté le pique;
Mais je confondrai mon censeur;
Et pour désarmer la critique
Je veux aller droit à son cœur.

FIERVILLE.

Ernestine a bien plus de grace;
Mieux qu'Elise elle te convient.

ÉLISE, *entre par la porte de l'appartement d'Ernestine.*

D'Ernestine je prends la place:
A ce projet mon cœur se tient.

TOUS.

Oui, {sa / ma} légèreté {le / me} pique, etc.

(*Comme ci-dessus.*)

SCÈNE VI.

FIERVILLE, DEPRÉVAL.

FIERVILLE.

Elise est trop coquette ; et, loin de t'affliger,
Il faut près d'Ernestine au plutôt te venger.

DEPRÉVAL.

Mais songe donc quel rôle...

FIERVILLE.

Il est fait pour te plaire.
Tu me remerciras d'avoir su te distraire.
Cette Ernestine, au reste, a du bien, des appas,
Un cœur... J'ai dans l'esprit que tu réussiras.
Parce que tu n'as pu séduire une coquette
Toute entière adonnée au soin de sa toilette,
Préférant ses concerts aux rustiques pipeaux,
Et le bruit de la ville au calme des hameaux,
Te voilà consterné ! Je te plains, pauvre tête !
C'est à moi qu'appartient une telle conquête ;
C'est à moi de la vaincre : ici même, à ma voix,
Cette fière beauté...

DEPRÉVAL.

Te dictera des lois.

FIERVILLE.

Eh non ! de réussir je suis certain d'avance ;
Pour garant du succès j'ai mon expérience.

Air de la Cavatine, du Bouffe et le Tailleur.

Lorsqu'on suit d'une belle
Les lois,
On perd souvent près d'elle
Six mois.
Mais moi, quand je veux faire
Ma cour,
Il ne me faut pour plaire
Qu'un jour.

Flattons d'une coquette
Le goût;
Que notre amour se prête
A tout:
Voyant rire la belle,
Rions;
Devant nous pleure-t-elle,
Pleurons.

L'Amour qui par caprice
Séduit,
Aussitôt par malice
S'enfuit;
On en voit disparaître
L'autel.
Tu vois qu'un dieu peut-être
Mortel.

DEPRÉVAL.

Raison de plus, vraiment, pour douter du succès.

FIERVILLE.

Eh non, mon cher, tout doit seconder mes projets:
Tu verras, hardiment ici je le répète,
Même avant le combat ma victoire est complète.
La rebelle est à moi; je vole sur ses pas...
Pour m'annoncer, au fait, j'ai ce que tu n'as pas;
Le jargon, le maintien, le bon goût et la mise,
Un air de suffisance et presque de franchise.
Mon ami, que veux-tu, c'est un malheur bien grand!
Le mérite aujourd'hui perce-t-il autrement?
(Fausse sortie.)
A propos... Ernestine aime assez la musique,
Et d'être musicienne on dit qu'elle se pique:
Dans mon absence ici file quelques doux sons,
Ce que tu sais de mieux.

DEPRÉVAL.

Il perd la tête.

FIERVILLE.

Allons,
Un air bien gai, bien neuf... *ô ma tendre Annette;*
Tout ce qu'il te plaira... Je cours à ma défaite,

A mon triomphe. Adieu

(Il sort en courant.)

SCÈNE VII.

DEPRÉVAL, *seul.*

Fierville ! l'étourdi !
Croire que... Mais lui-même il est assez hardi
Pour suivre le projet, le plan qu'il imagine.
Je me garderai, moi, d'aller chez Ernestine.
M'exposer davantage aux mépris, aux refus !
Non, mon cher, tes efforts deviennent superflus,
Je n'irai point... Hé bien ! seul à présent... que faire ?
De la musique... eh oui ! cet endroit doit me plaire...
Mais qu'entends-je ?...

(On entend le son d'une harpe dans l'appartement d'Ernestine, à droite.)

Une harpe !... Ah ! j'y suis ; sûrement
La plaintive Ernestine entretient son tourment.
D'être musicienne on dit qu'elle se pique ;
J'écoute.

ÉLISE, *chez Ernestine.*

Air de la romance de Dominique (avec accompagnement de harpe.)

Indifférens, dans un repos frivole
Pourquoi passer des jours trop précieux ?
Songez-y bien, le Tems fuit, l'Amour vole ;
Il faut profiter de tous deux.

DEPRÉVAL.

Elle a vraiment du goût pour la musique.

ÉLISE, *de même.*

Si la raison veut que le cœur immole
A ses leçons le desir d'être heureux,
Bonheur nous dit : Le Tems fuit, l'Amour vole ;
Il faut profiter de tous deux.

DEPRÉVAL.

Les accens de sa voix sont doux, harmonieux...
Mais Elise, je crois, doit chanter encor mieux.

DEPRÉVAL.

On se tait.

SCÈNE VIII.

DEPRÉVAL, ELISE *déguisée, et avec un voile qui lui cache une légère partie de la figure.*

ÉLISE, *s'avançant à pas lents, d'un air mélancolique, et ralentissant sa voix.*

Je ne puis me livrer à l'étude.

DEPRÉVAL.

Que vois-je ?

ÉLISE.

Rien ne peut charmer ma solitude.

DEPRÉVAL, *à part.*

C'est sans doute Ernestine... éloignons-nous.

ÉLISE.

Hélas !

Et vous aussi, monsieur, vous évitez mes pas !

DEPRÉVAL, *embarrassé.*

Madame... j'ignorais... pardonnez, je vous prie...

ÉLISE.

Peut-être vous craignez que ma mélancolie...
Dès mes plus jeunes ans j'ai connu le malheur !

DEPRÉVAL.

Vous méritiez sans doute un destin plus flatteur.
Mais moi-même avec vous j'ai cela de semblable ;
Depuis plus de dix ans la tristesse m'accable,
Les chagrins ont flétri le printems de mes jours.
Hélas ! sans l'amitié qui vient à mon secours....

ÉLISE.

Vous avez un ami ?... Vous êtes moins à plaindre.
Mon ame à ce bonheur ne peut encore atteindre.

DEPRÉVAL.

Vous m'étonnez. Elise...

ÉLISE.

A le cœur trop léger ;
Jamais elle ne sait avec moi s'affliger.
Sa gaité double encor le fardeau de mes peines.

DEPRÉVAL, *avec un air d'intérêt.*

Je saurai vos douleurs, vous connaîtrez les miennes :
Mon indiscrétion ne saurait vous fâcher ;
Deux êtres malheureux doivent se rapprocher.
Parlez, madame : hé bien, vous disiez donc qu'Elise...

ÉLISE, *comme un peu piquée.*

Toujours Elise !

DEPRÉVAL.

Hélas ! j'avouerai ma surprise ;
Avec tant de beauté posséder un cœur froid,
Vous me désespérez.

ÉLISE, *un peu piquée.*

Ce dépit se conçoit.

DEPRÉVAL, *s'animant.*

Je ne la soupçonnais que frivole, étourdie,
Volage, comme l'est une femme jolie :
Mais joindre à ces défauts l'insensibilité,
Vice affreux, poison lent, fléau de la beauté,
Etre tout à la fois séduisante et légère,
Quand on pourrait aimer ne s'occuper qu'à plaire !
Mais pardon si je cède à ce dépit jaloux,
Lorsque je ne devrais vous parler que de vous.

ÉLISE.

Moi, loin de vous blâmer, je respecte et j'admire
Les tendres sentimens qu'Elise vous inspire.
Elle a mille défauts, convenez-en d'ailleurs.

DEPRÉVAL, *un peu étonné.*

Des défauts !... Nous parlions, je crois, de vos malheurs.

ÉLISE.

C'est qu'Elise paraît... je me trompe peut-être...
Vous occuper un peu... vous devez la connaître.

DEPRÉVAL.

Elle aime le grand monde, et ma simplicité
Ne s'accorderait guère avec sa volonté :
Elle fuit le repos ; je cherche la retraite :
Elle n'a point mon cœur, *(Souriant.)* et je n'ai point sa tête :
Ses charmes, son esprit sont d'abord séduisans ;
Mais sa frivolité gâte tant d'ornemens.
Je ne blâmerai point, en censeur trop austère,
Cet enjouement heureux, ce brillant caractère,
Cette aimable gaîté, ces riens, ces légers traits,
Qui semblent ajouter encore à ses attraits ;
Car enfin ces présens sont faits pour la jeunesse.
Mais, hélas ! doivent-ils exclure la tendresse ?
Et faut-il sèchement donner tout à l'esprit ?
La dissipation un moment nous séduit...
Pensez-vous qu'au bonheur elle seule suffise ?

ÉLISE, *émue.*

Je pense... c'est ainsi que doit penser Elise.

DEPRÉVAL, *enchanté.*

Ah ! vous me ravissez ! *(A part.)* C'est la première fois
Qu'une femme se range à mon avis, je crois.
Que ne peut-elle ici, madame, vous entendre !
Peut-être à vos conseils elle saurait se rendre ;
Je n'aurais pas perdu tout espoir d'être heureux.

ÉLISE, *finement, et le saluant.*

Mes malheurs ont touché votre cœur généreux :
L'intérêt qu'on inspire adoucit la souffrance...
Monsieur, comptez au moins sur ma reconnaissance.

(Elle rentre chez Ernestine.)

SCÈNE IX.

DEPRÉVAL, FIERVILLE.

FIERVILLE, *en courant.*

Mon ami!

DEPRÉVAL.

Quel effroi!

FIERVILLE.

Ce n'est point de l'effroi;
C'est le plaisir, l'ivresse.

DEPRÉVAL.

Hé bien?

FIERVILLE.

Ecoute-moi.

DEPRÉVAL.

J'écoute.

FIERVILLE.

Cette Elise...

DEPRÉVAL.

Elise! tu l'as vue!

FIERVILLE.

Non, non.

DEPRÉVAL.

Achève.

FIERVILLE.

O Dieu, que mon ame est émue!
Je dois te l'avouer, mon ami, j'étais loin
De m'attendre à ce dont je viens d'être témoin!
Cette femme légère... Elise... c'est un ange!
J'en suis fou; mon ami, je l'adore...

DEPRÉVAL.

Qu'entends-je !

FIERVILLE.

La vérité ; tu vas l'apprendre à tes dépens.
Il faut pour les juger bien connaître les gens !
J'arrivais, occupé d'un plan que je t'apporte ;
Un vieillard, quatre enfans entouraient notre porte :
Je crus voir quelques-uns de ces infortunés
Sollicitant toujours, et toujours dédaignés,
Indigens malheureux dont cette ville abonde ;
Mais je sortis bientôt de mon erreur profonde !
La joie et le bonheur éclataient dans leurs yeux.
Je veux entrer enfin, passer au milieu d'eux :
On m'arrête ; on me dit : Vous allez chez Elise ?
Pareille question excite ma surprise ;
Je cherche à pénétrer leurs motifs... Ah, monsieur !
« Ajoute le vieillard, vous avez un bon cœur ;
« Il ne tiendrait qu'à vous de nous rendre service :
« Nous voulons admirer, voir notre bienfaitrice,
« Tomber à ses genoux, ne fût-ce qu'un moment. »
Tu juges encor plus de mon étonnement.

DEPRÉVAL, *impatient.*

Le mien redouble aussi, je brûle de t'entendre.

FIERVILLE.

J'interroge, je veux tout savoir, tout apprendre ;
Alors le plus âgé des enfans me répond,
D'une voix qu'un soupir quelquefois interrompt :
« Notre père manquait depuis cinq mois d'ouvrage,
« Lorsque, pour achever d'abattre son courage,
« Un créancier avide et sourd à la raison,
« Sans égard, sans pitié, le fit mettre en prison.
« Depuis cinq mois, hélas ! privés de ce bon père,
« Nous allions expirer de tourmens, de misère,
« Une femme, ou plutôt une divinité...
« Elle en avait l'éclat, les traits et la bonté,

« Dans notre humble réduit une femme pénètre.
« Déjà nous sourions en la voyant paraître;
« Sa voix compatissante appaise nos douleurs.
« Mes enfans, nous dit-elle, il faut sécher vos pleurs;
« Un hasard heureux vient de m'apprendre vos peines :
« Courez vers votre père, allez briser ses chaines;
« Que cet or, finissant aujourd'hui tous ses maux,
« Le rende à votre amour, le rende à ses travaux.
« Elle fait... mais le ciel à nos vœux est propice;
« Nous connaissons enfin notre libératrice,
« Et nous accourons tous, publiant ses bienfaits
« Pour la rendre témoin des heureux qu'elle a faits.

DEPRÉVAL, *ému.*

Ce récit contre moi lui donne encor des armes...
Et les vertus d'Elise embellissent ses charmes...
Insensé que je suis! et j'accusais son cœur!
Fierville, cher ami, tu me rends au bonheur.

FIERVILLE.

Et moi donc quel plaisir vient enivrer mon ame!
Car enfin cette Elise... elle sera ma femme!

DEPRÉVAL.

Elle sera la mienne, ou j'en perdrai le jour :
Ce trait a décidé pour jamais mon amour.

FIERVILLE.

Hen? lequel de nous deux à présent déraisonne?
Entendons-nous, mon cher.

DEPRÉVAL.

Ce changement t'étonne?

FIERVILLE.

Si j'en crois ton aveu tu m'as cédé sa main :
« Avec elle tu peux te marier demain. »
— Ce sont tes propres mots.

DEPRÉVAL.

J'eus tort, et je l'avoue.

FIERVILLE, *feignant l'air piqué.*

D'un ami ce n'est pas ainsi que l'on se joue!

DEPRÉVAL.

Je ne voyais en elle alors que ses attraits.

FIERVILLE.

Mais sur ton refus moi je me suis mis en frais:
Me voilà sur les rangs, et j'ai l'espoir de plaire;
Car nous nous ressemblons presque de caractère.
Elle aime la gaîté; moi j'aime les plaisirs:
Nous aurons à peu près tous les mêmes desirs.
Elle ne dit jamais que la ville l'ennuie;
Moi je trouve à Paris la campagne jolie:
Elle fait en secret une bonne action;
Moi je me suis montré dans quelque occasion.
Par le plus doux lien enchaînés l'un à l'autre,
Quel ménage pourra se comparer au nôtre!

DEPRÉVAL, *ne pouvant plus se contenir.*

Nous la disputerons.

FIERVILLE, *à part.*

Bon. *(Haut.)* Sérieusement?

DEPRÉVAL.

Très-sérieusement.

FIERVILLE, *à part.*

Profitons du moment
Pour l'arracher enfin à sa misantropie.
(Haut.)
C'est t'écarter beaucoup de ta philosophie.

Réfléchis donc un peu.

DEPRÉVAL.

Je ne réfléchis point

FIERVILLE, *feignant.*

Pour une femme, ô ciel, nous brouiller à ce point!

SCÈNE X.

LES MÊMES, ÉLISE *dans son premier costume.*

DEPRÉVAL.

Tu le veux; il le faut.

ÉLISE *gagne sa porte pour feindre de sortir de chez elle.*

FIERVILLE, *l'apercevant, à part.*

Elise nous écoute;
Ne ménageons plus rien... Un tel parti me conte;
Mais tu n'as pas voulu te rendre à mes raisons.
J'adore Elise; hé bien! nous la disputerons.
(Ils veulent sortir.)

ÉLISE, *les arrêtant.*

Qu'entends-je? Quoi! messieurs...

DEPRÉVAL, *interdit.*

Madame...

ÉLISE, *gaîment.*

Une querelle!

FIERVILLE, *avec tranquillité.*

Madame, nous allons où l'honneur nous appelle.
Ne pouvant tous les deux espérer d'être à vous,
Nous nous battons; l'un meurt, et l'autre est votre époux:

« Des chevaliers français tel est le caractère! »

ÉLISE.

Y pensez-vous, messieurs?

FIERVILLE.

L'idée est singulière,
J'en conviens: mes conseils n'ont pu vaincre un ami;
Il faudra se résoudre à ce dernier parti,
Ou qu'un de nous consente à faire un sacrifice.
Madame, soyez donc notre médiatrice:
Un mot, si vous voulez, peut nous mettre d'accord.
Pour moi sans murmurer je subirai mon sort,
Si votre bouche même à l'instant le prononce.
Depréval en silence attend votre réponse.
Voyez, souffrirez-vous que deux tendres amis
Egarés par l'Amour soient par lui désunis?

ÉLISE, *sérieusement.*

Est-ce à moi de juger, messieurs, votre querelle?

FIERVILLE.

Depréval, allons donc où l'honneur nous appelle.

DEPRÉVAL.

Vous me voyez, madame, humilié, confus...

FIERVILLE, *à Elise.*

Depréval meurt d'amour... *(à part.)* quoiqu'on n'en meure plus.

ÉLISE, *à Depréval.*

Exposez vos raisons, monsieur le philosophe.
On dit que vous m'aimez.

FIERVILLE.

Réponds à l'apostrophe.

DEPRÉVAL, *embarrassé.*

Comment parler?

FIERVILLE.

Surtout garde-toi de mentir.

ÉLISE.

Est-ce une faute enfin dont il faille rougir?

FIERVILLE.

Je ne rougis point moi d'avouer ma tendresse.

DEPRÉVAL.

Je ne dois plus alors vous cacher ma faiblesse.

FIERVILLE, *à part.*

Moi je trouve ce mot fort bien imaginé.

ÉLISE.

A le dire monsieur s'est donc déterminé?

DEPRÉVAL, *à Elise.*

Votre ame généreuse a détruit mon système:
Ce vieillard, ces enfans, dont l'indigence extrême...

ÉLISE.

Comment donc?

FIERVILLE.

Il dit tout.

DEPRÉVAL.

Fierville...

FIERVILLE.

J'ai tout dit.

DEPRÉVAL.

Air du vaudeville de Florian.

Oui, vous avez fixé mon cœur:
Esprit, attraits, grace piquante,
Vous aviez tout; mais par malheur
Vous n'étiez alors que charmante.

La bonté vaut bien la beauté;
C'est elle que mon cœur réclame:
A vos yeux j'aurais résisté;
Comment résister à votre ame?

ÉLISE, *rappelant les paroles de Deprével.*

La dissipation un moment nous séduit:
Pensez-vous qu'au bonheur elle seule suffise?

DEPRÉVAL, *étonné.*

Ernestine...

ÉLISE, *gaiment.*

Monsieur, n'était autre qu'Élise.
Vous pouvez maintenant aspirer à ma main.

FIERVILLE, *en confidence.*

Avec elle tu peux te marier demain.

DEPRÉVAL.

Est-ce un songe?

ÉLISE.

Une fois votre tendre compagne,
Nous passerons l'été pour vous à la campagne,
Et l'hiver à Paris pour moi: par cet accord
Chacun de ses plaisirs pourra jouir encor.

FIERVILLE.

La raison, la folie étaient fort mal ensemble;
Mais quand le nœud d'hymen aujourd'hui les rassemble,
Sur une paix durable on a droit de compter.

DEPRÉVAL.

Oui, leur bonheur sera de ne plus se quitter.

VAUDEVILLE DE LA FIN.

ÉLISE.

Air de Doche.

Heureux qui dans la vie,
Changeant souvent de ton,
Fait penser la Folie,
Et rire la Raison!

DEPRÉVAL.

Raison, ton flambeau qu'on doit craindre
Guide l'homme trop peu d'instans:
Jeune, l'Amour cherche à l'éteindre ;
Vieux, il est éteint par le Tems.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Heureux qui dans la vie,
Changeant souvent de ton,
Fait penser la Folie,
Et rire la Raison!

FIERVILLE.

Lorsque l'on voit femme jolie
De l'Amour on suit la leçon,
Et l'on fait preuve de folie
En ne perdant pas la raison.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Heureux qui dans la vie,
Changeant souvent de ton,
Fait penser la Folie,
Et rire la Raison!

ÉLISE, *au public.*

Le Vaudeville, qui se pique
De fronder nos folles erreurs,
Veut, pour faire aimer la critique,
Gaîment la cacher sous des fleurs.

Daignez, je vous supplie,
Approuvant sa leçon,
Permettre à la Folie,
De vous parler raison.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Daignez, je vous supplie, etc.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

pour paraître le 15 brumaire prochain.

Théophile, vaudeville en un acte, avec un prologue, par MM. J. Pain et D***, 1 fr. 20 centimes.

pour paraître le premier frimaire.

Le Chansonnier du Vaudeville, par MM. Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Després, Dieu-la-Foy, Laujon, Demautort, Philipon-la-Madelaine, Ségur, Armand Gouffé, Maurice Séguier, le Prévost-d'Iray, J. Pain, Chazet, Dupaty, Moreau, Tournay, Thésigny, Longchamp, Jouy, Vieillard, Dubois, Raboteau, Sewrin, Lombard (de Langres) Désaugiers, Ravrio, Bourguignon, Ernest, Fontenille, Georges Duval, etc.

BERTRAND DUGUESCLIN

ET SA SOEUR,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. BARRÉ, RADET ET DESFONTAINES.

Représentée, pour la première fois, à Paris sur le théâtre du Vaudeville, le 6 frimaire an XIII, 1er de l'empire.

Prix : 1 franc 20 centimes.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 18.

AN XIII. — 1804.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BERTRAND DUGUESCLIN.	M. Verprez.
MAUNI, jeune écuyer.	M. Henry.
GOMBAUT, vieux serviteur.	M. Lenoble.
URBAIN, officier de la garde.	M. Saint-Léger.
SYLVAIN, pâtre.	M. Frédéric
FELTON, capitaine anglais.	M. César.
JAKSON, son écuyer.	M. Fichet.
MAD. DUGUESCLIN.	Mme Belmont.
MAD. L'ABBESSE, sœur de Duguesclin.	Mme Dorsan.
CLAIRE, novice.	Mme Desmares.

Villageois, Villageoises, Soldats français.

La scène est dans le château de Duguesclin, près de Pontorson, et l'action se passe au quatorzieme siècle.

AVIS.

Tous les exemplaires non signés de l'Éditeur seront réputés contrefaits.

BERTRAND DUGUESCLIN ET SA SOEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une salle de Château gothique.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GOMBAUT *seul, occupé à nettoyer les armes de Duguesclin. Au lever du rideau il tient sa lance.*

Je ne croyais pas que messire Bertrand Duguesclin, mon maître, nous quitterait si promptement, surtout madame l'abbesse, sa sœur, étant venue passer quelques jours avec lui, comme elle le lui promettait depuis long-tems... Mais la gloire l'appelle... quand il se met en campagne c'est toujours moi qui prépare ses armes, et malgré mes vieux ans je n'ai encore voulu céder cet honneur à personne; il part aujourd'hui, et je ne le ferai pas attendre; voilà déjà sa lance en bon état. (*Prenant l'épée, et la tirant du fourreau.*) Ceci ne me donnera pas grand'peine.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Cette lourde et terrible épée,
Qu'au champ d'honneur il fait briller,
Dans sa main toujours occupée
N'a pas le tems de se rouiller;

Au guerrier le plus formidable
Elle fait rebrousser chemin.
Qui donc la rend si redoutable?
Ah! c'est le bras de Dugueslin.

(Remettant l'épée, il prend le casque.)

Son casque! jamais je ne le touche qu'avec respect.

Même air.

Que de lauriers servent d'ombrage
A ce panache respecté!
Et quelle tête ardente et sage
Couvre ce casque redouté!
Qui peut prévoir tous les obstacles,
Accomplir le plus grand dessein?
Qui peut enfanter des miracles?
C'est la tête de Dugueslin.

(Il prend la cuirasse.)

Et toi, sa brillante cuirasse,
Sans ton secours, seul contre tous,
De l'ennemi qu'il voit en face
Il sait bien repousser les coups:
Mais de la haine et de l'envie
Emousse le fer assassin,
Et des traits de la perfidie
Défends le cœur de Dugueslin.

SCÈNE II.

GOMBAUT, CLAIRE.

CLAIRE.

Gombaut, savez-vous si madame l'abbesse est chez son frère?

GOMBAUT.

Non, aimable Claire : il n'y a dans ce moment chez mon maître que le jeune écuyer de madame.

CLAIRE.

Sire Mauni!

GOMBAUT.

Oui, jolie novice, sire Mauni... Monseigneur se plaît beaucoup à causer avec lui : il prétend que ce jeune homme ne sera pas moins brave qu'il est honnête.

CLAIRE.

Je le crois.

GOMBAUT.

Tout le monde l'aime dans la maison, et vous aussi sans doute?

CLAIRE.

Je l'estime.

GOMBAUT.

Ah, c'est juste; au moment d'entrer au couvent, et d'y prendre le voile, vous ne pouvez qu'estimer un jeune et joli garçon.

CLAIRE.

Il a été élevé dans ce château.

GOMBAUT.

Il y est né... C'est le fils d'un écuyer du père de madame.

CLAIRE.

Ses bonnes qualités ne m'étonnent pas, car on dit que dès sa plus tendre enfance il se faisait remarquer par sa docilité, sa prévenance.

GOMBAUT.

C'est qu'il n'a jamais eu que de bons exemples sous les yeux.

CLAIRE.

Oh! sans doute. Quel homme que messire Dugueslin! quel modèle de grandeur et de générosité!

Même air.

Son bras, sa fortune, sa vie,
Tout appartient à ses amis;
Il n'a d'autre bien, d'autre envie
Que la gloire de son pays.

GOMBAUT.

Hé bien! cet homme de génie,
Célèbre par tant de succès,
S'il est un dieu pour sa patrie,
C'est un démon pour les Anglais.

CLAIRE.

On dit qu'ils en ont bien peur.

GOMBAUT.

Oh! je vous en réponds! Quand une affaire s'échauffe, et qu'ils entendent son cri de guerre : *notre dame Guesclin*, c'est fini, ils sont vaincus.

CLAIRE.

Que d'inquiétudes ces guerres continuelles doivent causer à madame Dugueselin! elle l'aime si tendrement!

GOMBAUT.

Elle n'en est pas moins aimée; mais elle mérite si bien de l'être! On ne peut mieux faire son éloge qu'en disant qu'elle est digne de Dugueselin.

CLAIRE.

Air nouveau.

Ils sont heureux et satisfaits
Dans le lien qui les engage;
Jamais le plus léger nuage
De leurs jours n'obscurcit la paix;
Tout leur sourit, tout les seconde:
Si tel devait être mon sort,
Ah! je sens bien que j'aurais tort
De renoncer au monde.

GOMBAUT.

Mais, entre nous, je ne suis pas bien sûr que vous ayez raison de renoncer au monde, et je le disais hier encore avec sire Mauni.

CLAIRE.

Avec sire Mauni?...

GOMBAUT.

Au reste, la vie religieuse a bien son mérite. D'ailleurs vous êtes la protégée de madame l'abbesse qui vous a permis de l'accompagner dans ce château.

CLAIRE.

Messire Dugueselin et sa femme sont mes bienfaiteurs; je desirais les voir quelques instans avant de prononcer mes derniers vœux.

GOMBAUT.

Malgré les guerres qui désolent la Bretagne, je vous garantis que vous serez bien en sûreté dans votre monastère.

CLAIRE.

C'est l'asile de la tranquillité.

GOMBAUT.

Et puis vous ne connaissez pas madame l'abbesse ; c'est une femme d'esprit, une femme de tête, et qui n'a peur de rien.

CLAIRE.

Oh! oui, elle a du caractère, de la fermeté.

GOMBAUT.

Je vous en réponds, et du courage.

SCÈNE III.

LES MÊMES MAUNI.

MAUNI.

Gombaut, messire Duguesclin a quelques ordres à vous donner; il vous attend.

GOMBAUT.

J'y vais : je vous laisse avec l'aimable novice (*bas*) qui tout à l'heure me disait beaucoup de bien de vous.

MAUNI.

De moi!

GOMBAUT, *bas à Claire.*

N'est-ce pas que ce jeune homme est bien intéressant?

CLAIRE.

Eh! mais....

GOMBAUT, *les regardant tous deux.*

Quel dommage!.... J'entre chez monseigneur. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

CLAIRE, MAUNI.

MAUNI, *à part.*

Je voudrais lui parler, et je n'ose.

CLAIRE, *à part.*

Sa présence m'embarrasse.

MAUNI.

Aimable Claire, monseigneur vient de me dire que bientôt vous alliez prononcer le vœu solemnel qui, pour jamais, doit vous séparer de nous.

CLAIRE.

Eh! quel autre parti pourrais-je prendre dans la position où je me trouve? Fille d'un brave militaire mort les armes à la main, mais sans fortune, je n'ai de ressource que l'asile honorable qui m'est offert par madame l'abbesse.

MAUNI.

AIR :

Ainsi donc, renonçant à plaire,
Dédaignant nos justes regrets,
Vous allez dans un monastère
Porter et voiler tant d'attraits!
Ah! dans la retraite profonde
Qui loin de nous vous retiendra,
Quand vous oublirez tout le monde,
Personne ne vous oublira.

CLAIRE.

J'emporterai de cette maison des souvenirs qui jamais ne s'effaceront.

MAUNI.

Et votre image y sera toujours présente.

CLAIRE.

Je ne mérite pas...

MAUNI.

Ah, Claire! pourquoi la fortune ne m'a-t-elle pas favorisé!

CLAIRE.

Que dites-vous?

MAUNI.

Ne vous offensez pas, et croyez...

CLAIRE, *à part.*

On vient.... éloignons-nous. *(Elle sort..)*

SCÈNE V.

MAUNI, URBAIN, JAKSON, ANGLAIS, GARDES.

URBAIN.

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers.*

Allons, avance, coquin.

JAKSON.

Vous êtes malhonnête.

URBAIN.

Dis-nous quel mauvais dessein
Te roulait dans la tête.

JAKSON.

Je suis honnête homme; il faut
Que l'on me traite comme.

URBAIN.

Voyez un peu s'il a, le maraud,
Les yeux d'un honnête homme!

JAKSON.

Les yeux, ils ne faisaient rien pour la probité.

URBAIN.

Tais-toi, morbleu!

MAUNI.

Doucement; pourquoi le brusquer?

URBAIN.

Et vous pourquoi le défendre?

MAUNI.

Il est sans armes, il est en votre puissance; vous ne devez pas abuser de sa situation pour le maltraiter.

URBAIN.

Oh! je ne suis pas poli, surtout avec ses pareils.

MAUNI.

Quel est cet homme?

JAKSON.

Je étais anglais et loyal... je m'appelais Jakson.

URBAIN.

Oui, c'est un de ceux qui étaient prisonniers dans ce château avec le capitaine Felton.

MAUNI.

Mais en effet...

URBAIN.

Nous l'avons trouvé rôdant près de nos murs, dont il examinait les alentours : c'est un espion.

JAKSON.

Non, du tout, et je vous priais de croire...

URBAIN.

Tu diras cela à monseigneur; tu vas paraître devant lui.

JAKSON, *à part.*

Goddem !... je le croyais parti !

URBAIN.

Sire Mauni, conduisez-moi près de monseigneur.

MAUNI.

Venez.

URBAIN, *aux gardes.*

Vous, restez à cette porte.

(*Il entre chez Dugueselin avec Mauni. Les gardes se tiennent à la porte.*)

SCÈNE VI.

JAKSON, *seul.*

Les projets de sir Felton, mon maître, d'attaquer cet château dans la nuit, ils seront dérangés beaucoup à cause de la présence de cet maudit Dugueselin.

Air de la fanfare de Saint-Cloud.

Puisqu'il n'est pas en campagne,
Goddem ! je le parirais,
Contre la Grande-Bretagne
Il formait des plans secrets:
Cet homme que rien n'arrête,
Si diable dans les combats,
Je crois qu'il avait la tête
Aussi bonne que le bras.

Mais il va venir; je serai bien embarrassé. On voyait aisément que je étais venu pour espionner; que pourrai-je répondre ?.... Ah ! mais... il me venait une idée très-bon... très-bon... Je dirai... Le voici.

SCÈNE VII.

DUGUESCLIN, GOMBAUT, MAUNI, URBAIN, JAKSON.

DUGUESCLIN, *regardant Jakson.*

Oui, je reconnais ce visage-là.

GOMBAUT.

C'est un émissaire de Felton, votre ancien prisonnier, ce rodomont qui, après vous avoir défié si insolemment jusque sous les murs de votre château, voulait, disait-il, s'établir en place, d'où il viendrait souvent manger les chapons de votre basse-cour.

URBAIN.

Allons, parle.

JAKSON.

Monseigneur, je me jetais à vos genoux.

DUGUESCLIN.

Levez-vous et répondez : vous étiez avec le capitaine Felton ?

JAKSON.

Oui, monseigneur; je étais son écuyer.

DUGUESCLIN.

Pourquoi l'avez-vous quitté ?

JAKSON.

Ce n'était pas moi que je l'avais quitté; mais parce que je avais eu le malheur de vanter la bravoure et le courage de monseigneur Duguesclin, il m'avait chassé sans pitié, et sans vouloir me donner de l'argent pour retourner dans le Angleterre; c'est pourquoi je venais demander à vous. (*A part.*) Le mensonge il est très-bien.

URBAIN.

Au lieu d'examiner les murs du château, que n'entrais-tu d'abord.

JAKSON.

Je n'osais pas; je craignais....

URBAIN.

D'être reconnu.... Hein?

DUGUESCLIN.

Air du vaudeville de Oui et Non.

Sans rechercher avec rigueur
L'intention qui vous amène,
Je ne vois que votre malheur,
Et je vous aiderai sans peine.

GOMBAUT.

Avant de l'aider, s'il vous plaît,
Examinez s'il le mérite.

DUGUESCLIN.

Accordons d'abord le bienfait;
Nous examinerons ensuite.

GOMBAUT.

Quand il ne sera plus tems.

DUGUESCLIN.

Que mon trésorier lui donne six écus.

JAKSON, *à part.*

Bon.

GOMBAUT.

Six écus!

URBAIN.

C'est six fois plus qu'il ne vaut.

DUGUESCLIN.

Et qu'on le renvoie.

URBAIN.

Passe pour ce dernier point.

DUGUESCLIN.

Qu'à l'instant tout soit prêt pour mon départ.

JAKSON.

Bon, il partait; le coup il n'était pas manqué.

JAKSON.

Ah! monseigneur, je ne savais comment parler pour dire la reconnaissance...

DUGUESCLIN.

Je vous en tiens quitte.

URBAIN.

Oui, oui... marche.

JAKSON, *à part, en s'en allant.*

Il avait payé pour l'espionnage.... A cette nuit.

(*Il sort avec Urbain, et les gardes qui l'emmènent.*)

SCÈNE VIII.

DUGUESCLIN, MAUNI, GOMBAUT.

MAUNI.

Ah! monseigneur, combien j'admire votre générosité!

DUGUESCLIN.

Tu ne dis rien, Gombaut?

GOMBAUT.

Je vous admire aussi, mais je ne vous approuve pas, non... Faire du bien à ceux qui ne cherchent qu'à nous faire du mal! à nos plus cruels ennemis!

DUGUESCLIN.

Je ne connais d'ennemis que les armes à la main.

MAUNI.

Je crois bien que celui-ci n'oubliera jamais son bienfaiteur : il avait l'air si pénétré !

GOMBAUT.

Oh ! vous, sire Mauui, vous êtes jeune, la confiance est de votre âge ; mais moi je suis vieux, je connais les hommes : celui-ci a une mauvaise figure.

MAUNI.

Mais non.

DUGUESCLIN.

Il déplaît à Gombaut parce qu'il est Anglais.

GOMBAUT.

Hé bien, oui ! je ne les aime pas les Anglais, et vous, monseigneur, j'espère que vous n'êtes pas payé pour les aimer.

DUGUESCLIN.

Non, certes.

GOMBAUT.

Donc vous devez les haïr comme moi.

DUGUESCLIN.

Comme toi ? Non.

Air nouveau (de Wich.)

Je blâme en ce peuple marchand
La soif de l'or qui le tourmente ;
Je blâme son ton arrogant,
Son ambition dévorante :
Je hais ses ministres méchans,
Toujours tout prêts à susciter la guerre ;
Mais pour les torts des gouvernans
Faut-il haïr la nation entière ?

MAUNI.

C'est bien là Duguesclin ! Ennemi généreux autant que redoutable, aucune passion ne le rend injuste.

GOMBAUT.

Voici madame.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MAD. DUGUESCLIN, L'ABBESSE, CLAIRE.

MAD. DUGUESCLIN.

Nous venons, mon ami, vous faire nos adieux, et vous témoigner tous les regrets que nous avons de vous voir partir.

L'ABBESSE.

Madame, l'honneur appelle Duguesclin; l'amour et l'amitié doivent se taire.

DUGUESCLIN.

Je reconnais ma sœur à ce noble langage.

MAD. DUGUESCLIN.

AIR : *Ah ! rendez grâce à la nature.*

Ah ! d'un aussi beau sentiment
Je partage la douce ivresse;
J'aime mon époux tendrement,
Mais je sais l'aimer sans faiblesse.
Je soutiens, comme je le doi,
Ce départ qui me contrarie:
Mon époux avant d'être à moi
Appartenait à sa patrie.

DUGUESCLIN.

J'espérais vous rester quelques jours de plus, mais je suis forcé de marcher au secours du seigneur de Craon que les Anglais tiennent bloqué dans son château de la Roche.

MAUNI.

Je crois que l'expédition ne sera pas longue.

DUGUESCLIN.

J'y ferai mon possible; je marcherai toute la nuit, et j'espère au point du jour être aux prises avec les Anglais.

MAD. DUGUESCIN.

Vous me quittez aujourd'hui, et, malgré mes instances, demain madame l'abbesse veut retourner à son abbaye.

MAUNI, *à part.*

Demain !

DUGUESCLIN.

Sitôt, ma sœur?

L'ABBESSE.

J'en suis fâchée, mais je ne saurais différer davantage.

CLAIRE.

C'est la dernière fois sans doute que j'aurai l'honneur de voir messire Dugueslin; je le prie de recevoir avec bonté les témoignages de ma reconnaissance : je n'oublierai jamais que sans lui, sans ses généreux secours...

DUGUESCLIN.

Pouvais-je abandonner la fille d'un de mes plus braves compagnons d'armes !

CLAIRE.

Ah, monseigneur !...

DUGUESCLIN.

Ce que nous avons fait pour vous jusqu'à ce jour est peu de chose, ma chère enfant; madame Dugueslin et moi nous aurions voulu faire davantage et vous garder près de nous, mais ma sœur nous a fait pressentir votre goût pour la vie religieuse...

L'ABBESSE.

Elle a toutes les vertus qu'il faut avoir pour s'y consacrer, et c'est un ange de plus dans notre monastère.

CLAIRE.

J'y porterai le souvenir des bontés de monseigneur, et le desir ardent de voir toutes ses entreprises couronnées par le succès.

MAD. DUGUESCLIN.

Nous n'avons jamais douté de vos bons sentimens.

MAUNI, *à part.*

Et je la perds sans retour !

CLAIRE.

AIR : *Mon ami, je vous rends justice.*

Pendant ces déplorables guerres
Au ciel, avec humilité,
Je vais adresser mes prières
Pour la cause de l'équité :
Le prier que toujours la gloire
Du bon droit soit le prix certain,
C'est lui demander la victoire
Pour les armes de Duguesclin.

DUGUESCLIN.

Oui, sans doute : honte et malheur à qui soutient une cause injuste ! L'affaire que j'entreprends aujourd'hui ne me retiendra que peu de jours ; mais bientôt une expédition plus importante m'appellera loin de vous.

MAD. DUGUESCLIN.

C'est un nouveau triomphe qui vous est promis.

Air nouveau (de Wich.)

Votre courage, vos talens
Dès long-tems vous ont fait connaître ;
Vous verrez tous les cœurs contens
Partout où vous devez paraître :
Voyagez avec confiance ;
Un héros en tous lieux doit être bien reçu
Quand il est annoncé d'avance
Par la gloire et par la vertu.

MAUNI.

Quelque part que Duguesclin se présente, il est bien sûr de trouver des admirateurs.

DUGUESCLIN.

Ce sont des amis que j'aime à rencontrer.

L'ABBESSE.

Mon frère a raison.

Air nouveau.

Le sage et brave Duguesclin,
Espoir heureux de la patrie,
Doit assurer notre destin
Par sa valeur et son génie.

C'est trop peu qu'il soit estimé,
Et qu'on le vante avec délire ;
Partout il a droit d'être aimé
Celui que partout on admire.

MAD. DUGUESCLIN.

Et comment ne serait-il pas aimé!

GOMBAUT.

Madame, pour savoir ce que vaut mon maître il faut le voir au milieu d'un camp, entouré de guerriers, au moment d'une bataille.

DUGUESCLIN.

Je tâche de la faire gagner à mes soldats.

MAUNI.

Oui, en leur montrant le chemin.

AIR : *Que la guerre soit juste ou non.*

Toujours le premier devant eux,
Réglant, dirigeant leur vaillance,
Quand un poste est bien périlleux
C'est là que Duguesclin s'élance :
Ses braves l'y suivent toujours,
Quoique le danger soit extrême :
Qui peut ne pas risquer ses jours
Quand le chef s'expose lui-même!

DUGUESCLIN.

Et n'est-ce pas mon devoir?

Même air.

Lorsqu'un égal acharnement
Rend le carnage inévitable,
Partout je cherche constamment
L'ennemi le plus redoutable :
Défendre le mien de ses coups
Est au combat ma loi première ;
Sauver un ami m'est plus doux
Que de vaincre une armée entière.

MAUNI.

Ah! monseigneur, quand me sera-t-il permis de vous accompagner, de partager vos périls?

DUGUESCLIN.

Je vous l'ai promis, cela ne tardera pas; vous serez de la grande expédition que je médite.

SCÈNE X.

LES MÊMES, URBAIN, *ensuite* VILLAGEOIS *et* VILLAGEOISES.

URBAIN.

Monseigneur, vos vassaux, instruits de votre départ, réclament l'honneur de vous présenter leurs respects, leurs adieux.

DUGUESCLIN.

Qu'ils entrent; j'ai toujours du plaisir à recevoir les témoignages de leur amitié.

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

AIR : *Que le printems offre de délices!*

Quand Duguesclin se met en campagne,
On peut gaîment lui faire ses adieux;
L'étoile heureuse qui l'accompagne
Est le garant d'un retour glorieux.

DUGUESCLIN.

Mes enfans, je suis très-sensible à votre attachement, je vous quitte avec peine : mais madame Duguesclin vous reste, et je suis tranquille sur votre bonheur.

COMBAUT.

Oh oui, s'adresser à monseigneur ou à madame, on est toujours sûr d'obtenir ce qu'on demande.

MAD. DUGUESCLIN.

Je ne fais pas toujours tout le bien que je voudrais faire.

DUGUESCLIN.

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

A votre cœur donnez l'essor,
Je n'y mettrai jamais d'entrave;
N'oubliez pas que mon trésor
Est le patrimoine des braves.

Si l'un d'eux est fait prisonnier
Epuisez notre bourse entière ;
D'un loyal et vaillant guerrier
La rançon n'est jamais trop chère.

GOMBAUT.

Jugez s'il doit être aimé du soldat!

(On entend un bruit de cor.)

DUGUESCLIN.

Vous entendez le signal... le jour baisse... il faut partir.

GOMBAUT.

Voilà vos écuyers.

(Deux écuyers entrent : l'un prend la lance, et l'autre le bouclier de Duguesclin.)

DUGUESCLIN, *à ses vassaux.*

Allons, mes enfans, point de chagrin, point d'inquiétude.

URBAIN.

Oh ! nous n'en aurons pas.

AIR : *Que le printems offre de délices.*

Quand Duguesclin se met en campagne,
On peut gaiment lui faire ses adieux ;
L'étoile heureuse qui l'accompagne
Est le garant d'un retour glorieux.

CHŒUR.

Quand Duguesclin, etc.

DUGUESCLIN.

Guerre aux Anglais, à leurs perfides trames !
Nous n'avons pas de plus grands ennemis ;
Mais leurs vieillards, leurs enfans et leurs femmes,
Epargnons-les, traitons-les en amis.

CHŒUR.

Quand Duguesclin se met, etc.

(Duguesclin sort entre sa femme et sa sœur : tous le suivent, excepté Mauni qui retient Claire au moment où elle va sortir.

SCÈNE XI.

MAUNI, CLAIRE.

MAUNI.

Un mot, de grâce.

CLAIRE.

Pourquoi me retenir?

MAUNI.

Je n'ai que ce moment pour vous parler.

CLAIRE.

Et qu'avez-vous à me dire?

MAUNI.

C'est donc demain que vous nous quittez pour jamais!

CLAIRE.

Telle est la loi du destin.

MAUNI.

DUO. (*De Doche.*)

Quelle triste et sévère loi!

CLAIRE.

Il faut que je me sacrifie.

MAUNI.

Vous ne songerez plus à moi!

CLAIRE.

Adieu, Mauni; c'est pour la vie!
Au champ d'honneur signalez-vous;
Suivez une noble carrière:
Songez qu'à jamais entre nous
Le ciel élève une barrière.

MAUNI.

Comment pourrai-je loin de vous
Me distinguer dans la carrière!
Et pourquoi faut-il qu'entre nous
Le ciel élève une [illegible]

Au champ d'[illegible]

MAUNI.

Comment pourrai-je, etc.

MAUNI.

J'avais composé pour vous une romance.

CLAIRE.

Pour moi!

MAUNI.

La voilà... c'est l'expression des plus purs sentimens... et mes derniers adieux; daignez-vous l'accepter?

CLAIRE.

Y pensez-vous? dans la retraite où je vais me consacrer à Dieu emporterai-je un pareil souvenir?

MAUNI.

Si du moins vous vouliez l'entendre!...

CLAIRE.

Eh! le puis-je?

MAUNI.

Songez que c'est la dernière fois que les regrets de l'infortuné Mauni parviendront jusqu'à vous.

CLAIRE.

Cessez, de grâce...

MAUNI, *à part.*

Elle l'entendra... ce soir, sous ses fenêtres...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MAD. DUGUESCLIN.

MAD. DUGUESCLIN, *avant de paraître.*

Que chacun se retire, que l'on ferme toutes les portes, et qu'on fasse la ronde accoutumée.

(*A la voix de mad. Dugueslin Mauni se tient à l'écart, tandis que Claire va au-devant de madame.*)

MAD. DUGUESCLIN, *à Claire qui se retirait.*

Restez, Claire. Madame l'abbesse est dans sa chambre; avant de rentrer dans la vôtre causons ensemble un moment.

CLAIRE.

Avec plaisir je vais vous écouter.

MAD. DUGUESCLIN.

Ma sœur vous reçoit dans son couvent, mais ce n'est pas assez; une religieuse peut avoir de petites fantaisies, de petits cadeaux à faire, de petites aumônes à distribuer... pour cela il faut la petite pension, et je me charge de la vôtre.

CLAIRE.

Ah, madame! combien toutes vos bontés ...

MAD. DUGUESCLIN.

Ma chère Claire, avec tant de douceur, tant de sagesse, vous allez être heureuse; ah! oui, parfaitement heureuse!

CLAIRE.

Je l'espère, madame.

MAD. DUGUESCLIN.

Et moi j'en suis sûre....

AIR: *Votre pavillon m'enchante.*

Au gré de votre espérance
Tous vos vœux sont satisfaits:
Du plus doux sommeil, je pense,
Vous goûterez les attraits.

Il est si pur, si frais
Le sommeil de l'innocence!
Il est si pur, si frais,
Que rien n'en trouble la paix.

MAD. DUGUESCLIN et CLAIRE, *ensemble.*

Il est si pur, si frais, etc.

CLAIRE.

Ne me quitte jamais,
Doux sommeil de l'innocence!
Ne me quitte jamais
Dans l'asile de la paix.

(Claire sort en finissant l'air.)

SCÈNE XIII.

MAD. DUGUESCLIN, *seule.*

Avant de me retirer chez moi, et pour ne pas retarder ma sœur qui veut partir au point du jour, voyons si j'ai tout écrit sur la note des secours que j'envoie à Rennes, et dont elle veut bien se charger.... (*Elle parcourt sa note.*) La veuve du brave Baudoin... bon... ce vieillard infirme... Prendre des renseignemens sur la famille dont on m'a peint la triste situation... d'abord un secours d'argent, ensuite de l'emploi au père... c'est cela... Je crois que voilà tout... oui... Combien je me trouve heureuse de pouvoir ainsi répandre quelques bienfaits, et d'être toujours approuvée de celui qui m'en fournit les moyens !

AIR : *Dorilas, conte-moi des femmes.*

Que mon sort est digne d'envie !
Un héros m'a donné sa foi :
Je l'adore et j'en suis chérie ;
Il est heureux auprès de moi. (*Bis.*)
Un jour on lira dans l'histoire :
Vivant pour l'amour et l'honneur,
A ses exploits Duguesclin dut sa gloire,
A sa femme il dut son bonheur. } *Bis.*

SCÈNE XIV.

MAD. DUGUESCLIN, L'ABBESSE.

MAD. DUGUESCLIN.

C'est vous, ma sœur !.. Je vous croyais endormie.

L'ABBESSE, *très-émue.*

Je devrais l'être sans doute.

MAD. DUGUESCLIN.

Quel trouble vous agite !

L'ABBESSE.

Ecoutez-moi.... tout à l'heure une méditation profonde me retenait dans mon oratoire...

MAD. DUGUESCLIN.

Hé bien?

L'ABBESSE.

AIR : *Tout au beau milieu des Ardennes.*

Là, prosternée et recueillie
Dans un pieux et saint ravissement,
Par le ciel je suis avertie
Que nous courons un danger éminent.

MAD. DUGUESCLIN.

Quel grand danger
Peut-il nous présager?

L'ABBESSE.

Je l'ignore, ma sœur.

MAD. DUGUESCLIN.

Pour mon époux, hélas! que j'ai grand' peur!

L'ABBESSE.

Ne craignez rien pour lui... nous sommes seules menacées.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, URBAIN, SYLVAIN, *jeune pâtre.*

SYLVAIN, *avant de paraître.*

Mais puisqu'i' faut que j'li parle tout d'suite.

MAD. DUGUESCLIN.

Quel bruit à l'heure qu'il est!

SYLVAIN, *entrant.*

C'est moi, madame, c'est Sylvain l'enrhumé, le p'tit pâtureau d'vos chèvres.

URBAIN.

Qui absolument a voulu qu'on le laissât entrer, parce qu'il prétend avoir quelque chose de très-pressé à vous dire.

MAD. DUGUESCLIN.

A moi?

SYLVAIN.

Oui, madame... j'ai à vous dire que vous n'êt' pas en sûreté c'te nuit dans vot' château.

MAD. DUGUESCLIN.

Comment?

L'ABBESSE, *à Sylvain.*

Expliquez-vous.

SYLVAIN.

Je v'nais d'voir passer monseigneur tout là bas, là bas, sur son grand cheval, avec ses écuyers, ses hommes d'armes... C'était superbe... même que monseigneur m'a fait comme ça: Adieu, Sylvain, et qu'moi j'li ai répondu...

L'ABBESSE.

Ensuite...

SYLVAIN.

Ensuite, j'men r'venais ben tranquille par le p'tit bois des châtaigniers, quand tout d'un coup, j'ai vu.... Non, j'nai pas vu, à cause qu'il faisait nuit, mais j'ai entendu des voix qui s'parlaient, et ces voix-là c'était des ennemis.

MAD. DUGUESCLIN.

Des ennemis!

L'ABBESSE.

Achève.

SYLVAIN.

Si ben donc qu'une de ces voix disait aux autres : Mes amis, messire Bertrand vient d'partir; son château n'est plus gardé que par quelques soldats; il faut l'attaquer cette nuit même, nous emparer de sa femme et de tout son monde.

MAD. DUGUESCLIN.

Cette nuit même!

SYLVAIN.

C'est bien dit, répond une autre grosse voix; nous sommes en force, l'entreprise est sûre.

MAD. DUGUESCLIN.

Ah, grands dieux!

SYLVAIN.

Et l'attaque doit commencer au coup d' minuit.

L' ABBESSE.

Dans une heure!

MAD. DUGUESCLIN.

Ah, madame! votre inspiration n'était que trop réelle!

L'ABBESSE.

Cet avertissement du ciel est un sûr garant de la protection qu'il nous accorde; il faut en profiter. Urbain, éveillez bien vîte tous les domestiques du château.

URBAIN.

Oui, madame.

MAD. DUGUESCLIN.

Qu'ils s'arment promptement et dans le plus grand silence, pour se joindre à la garde du château. Allez.

SYLVAIN, *sortant avec Urbain.*

Viens m'donner une épée.

L' ABBESSE.

Je reviens dans l'instant. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

MAD. DUGUESCLIN, *seule.*

Quel affreux complot!

AIR : *Hogard, quand ta jeune écolière.*

Sans craindre ni honte, ni blâme,
Au gré d'une lâche fureur,
S'armer la nuit contre une femme
Qu'on sait être sans défenseur!
Ils connaissent bien peu la gloire
Ces guerriers sans foi, sans valeur!
Peut-on tenter une victoire
Dont le prix est le déshonneur! } *Bis.*

SCÈNE XVII.

MAD. DUGUESCLIN, GOMBAUT, URBAIN, SOLDATS *et* DOMESTIQUES, *arrivant successivement, ainsi que madame l'abbesse.*

CHŒUR.

AIR : *Modérez, tempérez vos craintes.*

Quoi, morbleu ! l'Anglais vous menace !
Ah ! malgré sa coupable audace
Ici nous saurons tous
Vous garantir de ses coups.

MAD. DUGUESCLIN.

Même ardeur vous rassemble ;
Mais malgré moi je tremble :
Mon époux aujourd'hui
Ne sera pas votre appui.

UN SECOND GROUPE *arrivant,* GOMBAUT *à leur tête.*

Est-il vrai ! l'Anglais vous menace !
Ah ! malgré sa coupable audace,
Ici nous saurons tous
Vous garantir de ses coups.

MAD. DUGUESCLIN.

Mes amis, je suis bien sûre de votre généreux dévouement.

URBAIN.

Madame, on n'a pas trouvé sire Mauni dans sa chambre.

GOMBAUT.

Il est sans doute au corps de garde.

URBAIN, *secouant la tête.*

Hum !...

MAD. L'ABBESSE, *armée d'une cuirasse, d'un casque, d'un écu et d'une lance aux gens de la maison.*

Suite de l'air.

Qu'à me suivre on s'apprête ;
Je marche à votre tête.

MAD. DUGUESCLIN.

Que dites-vous, ma sœur?

L'ABBESSE.

Dissipez votre frayeur,
En ces lieux soyez sans alarmes;
Je prétends diriger leurs armes:
Si le ciel est pour nous
Nous sommes sûrs de nos coups.

Allons, mes camarades,
Cherchons des embuscades:
Si l'Anglais vient nous voir
Sachons le bien recevoir.

(Les réunissant tous.)

Vous savez quel est de mon frère
Le redoutable cri de guerre:
Notre-Dame-Guesclin
Va conduire votre main.

CHŒUR, *en sortant.*

Nous savons quel est de son frère
Le terrible cri de guerre:
Notre-Dame-Guesclin
Va conduire {notre / votre} main.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Au lever du rideau on voit les soldats et les domestiques du château occupés à boire et chanter; Jakson est debout dans un coin et paraît fort triste.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GOMBAUT, URBAIN, JAKSON, SOLDATS et DOMESTIQUES DU CHATEAU, SYLVAIN.

CHOEUR.

AIR : *Chantons, célébrons ce bon ménage.* (De RICHARD.)

Chantons, buvons;
Le Felton est en déroute;
Chantons, buvons,
Et nargue des fanfarons.

GOMBAUT.

Comme ils ont fait le saut!
En nous donnant l'assaut
Ils espéraient sans doute
Nous prendre en défaut.

URBAIN.

Oui, mais de monseigneur
Ils ont trouvé la sœur;
Et l'abbesse, morbleu!
Leur a fait voir beau jeu!

CHŒUR.

Oh! oui, de monseigneur, etc.

URBAIN.

Avec quelle prudence madame l'abbesse nous a retenus jusqu'au moment où les Anglais ont dressé leurs échelles!

GOMBAUT.

Avec quelle promptitude elle a renversé la première !

URBAIN.

Et ceux qui étaient dessus !

STLVAIN.

Comme i's dégringoliont dans le fossé !

URBAIN, *montrant Jakson.*

Excepté celui-ci que j'ai attrappé à la volée pour l'empêcher de tomber. *(A Jakson.)* Conviens que sans moi tu te serais donné une bonne tape.

JAKSON.

Laissez-moi... c'était bien assez que je me trouvais prisonnier dans cet maudit château, sans que je sois encore le témoin de vos divertissemens.

GOMBAUT.

C'est une petite récompense que nous t'avons ménagée.

SYLVAIN.

Pas vrai que tu t'es bien amusé c'te nuit ?

URBAIN.

C'est donc pour ça que tu venais nous espionner ?

GOMBAUT.

Il ne répond rien.

SYLVAIN.

Il est p'être fâché.

URBAIN.

Ah oui, il est fâché des dix écus qu'il a volés à monseigneur.

JAKSON.

Je ne volais pas.

GOMBAUT.

Non, il ne vole pas ; il prend.

URBAIN.

Ça lui servira à payer sa rançon.

GOMBAUT.

Elle ne sera pas chère, et il faudrait bien de ces somme là pour dédommager monseigneur des soixante et dix mil florins d'or qu'il lui en a coûté quand il a été fait prisonnier.

SYLVAIN.

Soixante et dix mille florins d'or !

URBAIN.

Tout autant. Monseigneur s'était taxé lui-même.

GOMBAUT.

Oui, en disant au prince de Galles qui ne devinait pas comment mon maître pourrait payer une si forte rançon: « Il y a en Bretagne cent chevaliers qui vendront leurs « terres pour m'acquitter, et les femmes de France fileront « assez dans un an pour faire ma somme. D'ailleurs, tel « porte sa bourse à sa ceinture qui ne sait pas que son ar- « gent servira pour ma rançon. »

URBAIN.

Ce sont ses propres paroles.

JAKSON

Le prince il aurait été plus prudent de ne jamais rendre cet Duguesclin à la France.

URBAIN.

Allons, allons, console-toi, et bois un coup.

JAKSON.

Je n'avais pas le soif.

URBAIN.

Tu ments.

SYLVAIN.

I'boira.

GOMBAUT.

Il ne boira pas.

URBAIN.

Il boira, c'est du vin.

JAKSON.

Du vin... Hé bien, oui, je boirai, parce que c'était du vin; mais je boirai... de rage.

URBAIN.

Fi donc!

GOMBAUT.

Ah, dame, il est triste, et dans sa position c'est pardonnable.

URBAIN.

Ah! chez les gens de son pays la tristesse ou la gaîté c'est presque la même chose.

GOMBAUT.

Ce n'est pas comme chez nous:

AIR:

A table le joyeux Français
Cause, chante et vide son verre;
Sans parler ni chanter l'Anglais
Avale son punch et sa bierre.
Or, tous ceux qui boivent gaiment
Sont, on le sait, de bons apôtres:
Et si l'Anglais boit tristement
C'est qu'il songe, tout en buvant,
Au mal qu'il peut faire aux autres.

JAKSON.

Le mal il n'était pas le mal quand nous le faisons pour le bien de le Angleterre.

GOMBAUT.

Voilà la morale de ces messieurs.

URBAIN, *à Jakson.*

tu dois avoir besoin de repos, va te coucher.

SYLVAIN.

, monsieur l'espion; quand vous complot-

GOMBAUT.

Ma foi nous avons fini. (*Tous se lèvent.*)

MAUNI.

Et vous retournez à votre devoir; c'est encore mieux.

GOMBAUT.

Allons, mes amis, chacun à son poste.

URBAIN, *sortant avec les autres, à part.*

Moi je reviendrai bientôt.

SCÈNE III.

MAUNI, *seul.*

Quelle contrariété cette nuit m'a fait éprouver! . . . Sorti de ma chambre sans être aperçu, j'avais traversé la principale cour du château, et j'étais parvenu sous les fenêtres de Claire; j'allais lui chanter la romance qu'elle avait refusé d'accepter. . . . mon malheur ne me l'a pas permis.

Air nouveau de Doche.

Je touchais à l'heureux moment
D'exprimer mon ardeur et soumise et fidelle,
Quand l'ennemi subitement
Vient attaquer l'asile habité par ma belle.
Il fallait défendre ses jours;
Pouvais-je chanter mes amours!

O ma Claire! à mes doux accens
Peut-être que ton ame aurait été sensible;
Peut-être ces purs sentimens
Auraient touché ton cœur jusqu'alors inflexible.
Mais comment chanter mes amours?
Il fallait défendre tes jours!

O ma Claire! ma bien aimée! . . . la voilà cette romance plaintive dont les accens ne parviendront jamais jusqu'à toi!

A l'instant de ne plus te voir,
C'est la dernière fois que tu pouvais m'entendre,
Ma romance était mon espoir.
Ce que je n'osais dire elle allait te l'apprendre:
Mais comment chanter mes amours?
Il fallait défendre tes jours!

SCÈNE IV.

MAUNI, URBAIN.

URBAIN, *au fond du théâtre.*

Voici l'heure que madame m'a indiquée. *(Apercevant Mauni.)* Il est encore ici!

MAUNI, *sans voir Urbain qui se tient à l'écart.*

Je ne trouverai plus une occasion si favorable.

URBAIN, *écoutant, à part.*

Ah! fort bien.... Il regrette l'occasion.

MAUNI, *idem.*

Son départ me pressait. *(Il parcourt sa romance.)*

URBAIN, *idem.*

C'est ça.... il attendait le départ de monseigneur.... Quel papier tient-il là?... comme il le lit avec attention!... c'est sûrement... oh! oui... morbleu!

MAUNI, *haut et serrant précipitamment sa romance.*

Qu'est-ce?...

URBAIN, *à part.*

Comme il cache cet écrit!

MAUNI.

C'est vous, Urbain!

URBAIN.

Oui, c'est moi.

MAUNI.

Avez-vous à me parler?

URBAIN.

Non; c'est à madame qui m'a ordonné d'être ici à neuf heures; elles vont sonner.

MAUNI.

Toujours aussi exact que fidèle.

URBAIN.

Je suis ce que je dois être; tant pis pour ceux qui ne me ressemblent pas.

MAUNI.

Mais monseigneur n'est entouré que de bons et loyaux serviteurs.

URBAIN.

Il y en a d'uns et d'autres.

MAUNI.

En soupçonnez-vous quelqu'un?

URBAIN.

Ah! ah!

MAUNI.

Il faut parler.

URBAIN.

C'est ce que je compte faire.

SCENE V.

URBAIN, MAD. DUGUESCLIN.

MAD. DUGUESCLIN.

Mauni, laissez-nous. (*Mauni sort.*) Hé bien, Urbain, qu'avez-vous à m'apprendre?

URBAIN.

Des choses de la plus grande importance, madame; les Anglais ont des intelligences dans le château.

MAD. DUGUESCLIN.

Les Anglais!

URBAIN.

Et je suis fâché de vous le dire, mais je soupçonne votre écuyer.

MAD. DUGUESCLIN.

Sire Mauni!

URBAIN.

Lui-même.

MAD. DUGUESCLIN.

Prenez garde!

URBAIN.

Madame, je sais ce que je dis.

MAD. DUGUESCLIN.

Mais sur quel indice....

URBAIN.

J'en ai plusieurs... D'abord hier, lorsque monseigneur a interrogé l'espion de Felton, Mauni a pris sa défense; ensuite, cette nuit, lorsque tout le monde était et devait être retiré, on ne l'a pas trouvé dans sa chambre: mais on l'a rencontré près du rempart au moment de l'attaque, et à l'endroit même où les Anglais ont placé leurs premières échelles.

MAD. DUGUESCLIN.

Mais il a vaillamment combattu.

URBAIN.

Sous nos yeux pouvaient-ils faire autrement?

MAD. DUGUESCLIN.

Il est vrai.

URBAIN.

à l'heure, ici même, quand je suis entré, il tenait
dès qu'il m'a vu; mais, à quelques
avant de m'apercevoir, je suis
Anglais.

MAD. DUGUESCLIN.

Est-il possible !... mais non. Quelque fortes que soient ces présomptions, je ne saurais croire que Mauni nous trahisse.

URBAIN.

Madame...

MAD. DUGUESCLIN.

Sa conduite a toujours été irréprochable, son dévouement pour nous ne s'est jamais démenti.

URBAIN.

Eh ! madame, il ne faut qu'un instant : l'or des Anglais en a bien corrompu d'autres !

MAD. DUGUESCLIN.

Vous êtes un brave homme, Urbain ; mais votre attachement pour votre maître vous rend soupçonneux.

URBAIN.

J'en conviens ; mais j'aurais été coupable en gardant le silence ; et mon zèle doit excuser....

MAD. DUGUESCLIN.

Oui, je vous rends justice... Cependant ne parlez à personne de ce que vous m'avez dit... je me charge de découvrir la vérité. Retirez-vous.

(Urbain sort.)

SCÈNE VI.

MAD. DUGUESCLIN, *seule.*

Quels funestes soupçons vient-on m'inspirer !.... Mauni trahirait Duguesclin !... ce jeune homme, élevé près de nous comme l'enfant de la maison, serait capable... Depuis quelque tems je lui trouve l'air soucieux et préoccupé... Se

plaindrait-il de son sort, de mon époux, de moi?... Cela se peut, et cette idée est cruelle!

Air nouveau.

Malgré leurs soins les riches, les puissans
Jamais à tous ne parviennent à plaire :
Comment peut-on faire des mécontens
Lorsque l'on fait tout le bien qu'on peut faire!

SCÈNE VII.

MAD. DUGUESCLIN, L'ABBESSE, LA NOVICE.

L'ABBESSE.

Hé bien, ma sœur, êtes-vous rassurée?

MAD. DUGUESCLIN.

Avec vous, madame, il serait difficile de conserver des inquiétudes; mais j'espère que vous ne m'abandonnerez pas tout de suite.

L'ABBESSE.

Non; cet évènement me décide à prolonger mon séjour dans ce château.

CLAIRE, *à part.*

Nous restons!... Je ne sais pourquoi je me reproche d'en être bien aise.

L'ABBESSE.

Je suis curieuse de voir si le capitaine Felton aura la fantaisie d'y revenir.

MAD. DUGUESCLIN.

Oh non! vous l'avez trop bien reçu. Quoi qu'il en soit, je suis fort aise que vous restiez; j'aurai, je crois, besoin de vos conseils.

L'ABBESSE.

Vous, madame, dont la sagacité, les lumières...

MAD. DUGUESCLIN.

Il est des circonstances tellement délicates, tellement embarrassantes...

L'ABBESSE.

Expliquez-vous, ma sœur.

MAD. DUGUESCLIN.

Je suis vraiment affligée.

CLAIRE.

Vous avez du chagrin, madame?

MAD. DUGUESCLIN.

Oui; on m'inspire des craintes, on me force à douter de la fidélité d'un de mes serviteurs que je croyais le plus zélé.

L'ABBESSE.

Madame, en pareil cas il faut des preuves, et des preuves sans réplique.

MAD. DUGUESCLIN.

Les apparences sont si fortes!

L'ABBESSE.

Et souvent si trompeuses!

MAD. DUGUESCLIN.

Je le voudrais.

L'ABBESSE.

Air du vaudeville des amans sans amour.

Supposons candeur et franchise
A qui nous montre attachement,
Et quelque mal qu'on nous en dise
N'y croyons pas légèrement:
En cédant à la calomnie,
Poison trop souvent employé,
On perd le charme de la vie,
La confiance et l'amitié.

MAD. DUGUESCLIN.

C'est ce que je me suis dit; mais il faut malgré moi...

L'ABBESSE.

Je ne vois autour de vous que des gens dont le dévouement paraît sans bornes, et depuis le vieux Gombaut jusqu'au jeune Mauni...

CLAIRE.

Oh oui! celui-là...

L'ABBESSE.

Il fallait le voir pendant l'attaque du château!

MAD. DUGUESCLIN.

Tout le monde dit qu'il a fait preuve de courage.

L'ABBESSE.

Il est impossible de montrer plus de bravoure.

CLAIRE.

Il a tant d'attachement pour madame et pour monseigneur!

MAD. DUGUESCLIN, *à part.*

Nous devions l'espérer.

AIR : *Heureux qui dans la vie.*

Pour tous deux plein de zèle,
Et fier de cet honneur,
Mauni, brave et fidèle,
Vous porte dans son cœur.

CLAIRE.

Du héros qui lui sert de père
Il mérite bien la faveur.

L'ABBESSE.

Bientôt sur les pas de mon frère
Il signalera sa valeur.

ENSEMBLE.

MAD. DUGUESCLIN, *à part.*

Je croyais à son zèle
Autant qu'à sa candeur;
Il fut toujours fidèle :
A-t-il trahi l'honneur ?

CLAIRE, *à part.*

Ah! bien heureuse celle
Qui touchera son cœur!
Il lui sera fidelle
Comme il l'est à l'honneur.

L'ABBESSE.

Pour tous deux plein de zèle,
Et fier de cet honneur,
Mauni, brave et fidèle,
Vous porte dans son cœur.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GOMBAUT, UN ECUYER.

GOMBAUT, *annonçant.*

Un écuyer de monseigneur.

MAD. DUGUESCLIN.

De mon époux!

L'ABBESSE.

Que vient-il nous annoncer?

L'ÉCUYER.

Le retour de messire Duguesclin.

MAD. DUGUESCLIN, L'ABBESSE, CLAIRE.

Il revient!

L'ÉCUYER.

Il allait, comme vous le savez, faire lever le siège du château de la Roche, lorsqu'un courrier envoyé à sa rencontre l'a informé que les assiégeans avaient été forcés d'abandonner la place.

L'ABBESSE.

Ainsi, le seigneur de Craon délivré, mon frère n'a pas vu l'ennemi.

L'ÉCUYER.

Pardonnez-moi, madame.

MAD. DUGUESCLIN.

mment

L'ÉCUYER.

Air du pas redoublé.

Quoique monseigneur fût content
De cette délivrance,
Il revenait fâché pourtant
Qu'un autre eût pris l'avance:

Mais pour adoucir ses regrets,
Que vous devez comprendre,
Il a rencontré des Anglais
Qui se sont laissé prendre.

(On entend un bruit de cor.)

GOMBAUT.

Voici monseigneur.

MAD. DUGUESCLIN.

Son retour me fait toujours plaisir : mais aujourd'hui sa présence m'est plus nécessaire que jamais.

L'ABBESSE.

Je le conçois, d'après ce que vous venez de me dire.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DUGUESCLIN, MAUNI, URBAIN, FELTON, ÉCUYERS, ANGLAIS *prisonniers.*

DUGUESCLIN.

Mesdames, je ne comptais pas vous revoir sitôt; mais puisqu'un autre a fait ce que j'allais faire...

L'ABBESSE.

Cela est contrariant, n'est-ce pas?

DUGUESCLIN.

J'en conviens; mais nos braves sont si alertes!

AIR :

Faut-il tenter un coup de main,
Gagner un poste d'importance,
Chacun de nos guerriers soudain
De toutes parts court et s'élance;
Tous à la fois sont en chemin
Animés d'une ardeur pareille:
L'un arrive de grand matin,
L'autre était arrivé la veille.

GOMBAUT.

Tant pis pour l'un, tant mieux pour l'autre.

FELTON.

Très-bien! moquez-vous encore... je vous permets...

DUGUESCLIN.

Et votre espion qui m'a fait payer hier le petit service qu'il vous rendait... je ne l'ai pas vu parmi vos gens.

URBAIN.

Il a été pris cette nuit; c'est le prisonnier de madame l'abbesse.

DUGUESCLIN.

J'en suis charmé.... Conduisez sire Felton près de son écuyer; ils seront bien aises de se revoir.

FELTON.

Je me trouvais donc encore prisonnier?

GOMBAUT.

Encore une rançon qu'il va lui en coûter.

DUGUESCLIN.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Pourquoi vous plaindre et vous fâcher?
Votre sort doit peu vous surprendre:
Toujours vous venez me chercher,
Et toujours vous vous laissez prendre.
Vive Dieu! si de guerroyer
Vous conservez cette manière,
Au lieu d'être mon prisonnier
Vous serez mon pensionnaire.

FELTON, *en s'en allant.*

Cet maudit Duguesclin il était le fléau pour le Anglais.

(Urbain va pour conduire Felton et les autres prisonniers anglais avec les autres gardes.)

MAD. DUGUESCLIN.

Demeurez, Urbain. *(A son mari.)* Mon ami, j'ai à vous entretenir sur un objet qui ne souffre aucun retard.

DUGUESCLIN.

Passons dans votre appartement.

MAD. DUGUESCLIN.

Urbain, suivez-nous.

DUGUESCLIN.

Urbain! pourquoi?

MAD. DUGUESCLIN, *à Urbain, entrant avec son mari.*

Venez.

(Urbain les suit.)

SCÈNE X.

L'ABBESSE, CLAIRE, MAUNI.

MAUNI, *bas à Claire.*

Ah, Claire! je n'ai pas pu vous chanter ma romance..... elle est là... sur mon cœur.

CLAIRE, *bas.*

Cessez de m'en parler.

L'ABBESSE.

Savez-vous, mon cher Mauni, que madame Duguesclin croit qu'il y a des traîtres au nombre de ses serviteurs?

MAUNI.

Quoi, madame!...

L'ABBESSE.

Elle en a presque la preuve.

MAUNI.

Ah! que me dites-vous là!

AIR : *Reprenez votre héritage.*

Quel soupçon!
Des ennemis invisibles
Seraient donc
Cachés dans cette maison!
Quel soupçon!
Quoi! des cœurs bons et sensibles
Seraient donc
En butte à la trahison!

L'ABBESSE.

Cherchons le fil de ces trames horribles,
Dans leurs détours suivons ces malheureux.
Leur complot affreux
Doit retomber sur eux.

ENSEMBLE.

Quel soupçon! etc.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DUGUESCLIN, MAD. DUGUESCLIN, URBAIN.

DUGUESCLIN, *en entrant.*

Non, madame, il faut que l'accusation soit publique, et que l'accusé soit présent.... Urbain, faites venir tout le monde.

(Urbain sort.)

DUGUESCLIN, *mettant la main sur son épée.*

AIR : *Lorsque dans ce triste réduit.*

Oui, je le jure par ce fer,
Malheur au traître qui m'offense!
Plus le coupable m'était cher,
Plus il doit craindre ma vengeance.
Mais au moment de prononcer
Dans cette triste circonstance,
A mes côtés je dois placer
Et la Sagesse et la Prudence.

(Il se met entre sa femme et l'abbesse.)

MAD. DUGUESCLIN.

O ciel! que ce moment est pénible!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, URBAIN, GOMBAUT, ÉCUYERS, SOLDATS, DOMESTIQUES DE LA MAISON.

CHOEUR.

AIR : *Reprenez votre héritage.*

Quel soupçon !
Des ennemis invisibles
Seraient donc
Cachés dans cette maison !
Quel soupçon !
Quoi ! des cœurs bons et sensibles
Seraient donc
En butte à la trahison !

DUGUESCLIN.

Mes enfans, un de mes serviteurs, comblé des bienfaits de madame et des miens, est accusé d'intelligence avec les ennemis qui, cette nuit, sont venus attaquer mon château; et ce serviteur c'est Mauni.

TOUS.

Mauni !

MAUNI.

Moi, monseigneur !

DUGUESCLIN.

Oui, c'est vous qu'on accuse.

MAUNI.

L'ai-je bien entendu !.... grands dieux !.... Moi soupçonné de trahison !... contre vous, monseigneur !

CLAIRE.

Ah, mon Dieu !

GOMBAUT.

Ça ne se peut pas.

MAUNI, *tirant son épée avec fureur.*

Air nouveau de Doche.

Nommez-moi mon accusateur,
A l'instant je veux le confondre;
Ou bien, devant vous, monseigneur,
En champ clos je vais lui répondre.
Un méchant veut m'ôter l'honneur;
Qu'il vienne m'arracher la vie:
C'est le fer en main qu'un grand cœur
Sait repousser la calomnie.

URBAIN, *s'avançant.*

J'accepte le défi.

DUGUESCLIN.

Arrêtez. *(A Mauni.)* Jeune homme, l'issue du combat pourrait prouver votre courage ou votre adresse, et non votre innocence; je ne le permettrai pas.

MAUNI.

Ah!... tout mon sang bout dans mes veines.

GOMBAUT.

Je le crois.

DUGUESCLIN.

Cette nuit, au moment où les Anglais croyaient surprendre le château, vous y étiez seul éveillé; on vous a trouvé à l'endroit même de l'attaque.

MAUNI, *à part.*

O ciel!

DUGUESCLIN.

Vous vous troubliez!

MAUNI, *à part.*

Que dire?

DUGUESCLIN.

Tout à l'heure, à cette place même, on vous a vu lisant mystérieusement un papier, que vous vous êtes empressé de cacher.

URBAIN, *montrant l'endroit où Mauni a mis le papier.*

Il l'a caché là.

MAUNI, *à part.*

Ma romance!

CLAIRE, *à part.*

O dieu !

DUGUESCLIN.

Remettez-moi cet écrit.

MAUNI, *à part.*

Quel embarras !

DUGUESCLIN.

Vous balancez.

MAUNI.

Monseigneur !...

DUGUESCLIN.

Je vous ordonne de me faire voir cet écrit.

MAUNI.

Cela m'est impossible.

MAD. DUGUESCLIN et L'ABBESSE.

Il refuse !

DUGUESCLIN.

Songez-vous qu'un pareil refus est la preuve de votre perfidie ?

MAUNI.

Monseigneur, mon sort est entre vos mains ; mais je ne puis...

DUGUESCLIN.

Vous êtes coupable.

CLAIRE, *se jetant aux pieds de Duguesclin.*

Non, monseigneur, il ne l'est pas.

DUGUESCLIN, *la relevant.*

Que faites-vous !

CLAIRE.

Monseigneur, daignez m'entendre.

DUGUESCLIN.

Parlez.

MAD. DUGUESCLIN.

Que veut-elle dire ?

CLAIRE, *à voix basse et avec timidité.*

Monseigneur, le papier qu'il refuse de vous montrer ne regarde que moi.

DUGUESCLIN.

Que vous!

CLAIRE.

Mauni, je vous autorise à satisfaire monseigneur.

MAUNI, *remettant la lettre.*

Vous le voulez... Ah! je respire!

MAD. DUGUESCLIN, *à l'abbesse.*

Je ne comprends pas.

L'ABBESSE.

Ni moi.

DUGUESCLIN, *lisant.*

Mes adieux!... Mes adieux à celle que je ne verrai plus, romance.

(Il regarde Claire qui baisse les yeux, puis il continue de lire sur le devant de la scène.)

Dans un lieu saint et solitaire
Vous allez m'oublier, hélas!
Loin de vous, adorable Claire,
Peine et soucis suivront mes pas!...

Fort bien, je commence à voir...

CLAIRE, *bas à Duguesclin.*

Oui, monseigneur, c'était pour me chanter cette romance que la nuit sous ma fenêtre...

DUGUESCLIN.

Qui donne précisément à l'endroit... Tout est expliqué. *(Tendant la main à Mauni.)* Viens, mon ami.

MAUNI, *se jetant dans les bras de Duguesclin.*

Ah, monseigneur!....

GOMBAUT, *aux soldats.*

AIR:

Dans ses bras monseigneur le presse;
Mauni sans doute est innocent:
A nos yeux ce moment d'ivresse
Détruit tout soupçon offensant.

MAD. DUGUESCLIN, L'ABBESSE, *avec le chœur général.*

Dans ses bras mon { époux / frère } le presse, etc.

URBAIN, *à Mauni.*

Ah! j'aurais dû mieux vous connaître;
Pardon si j'ai pu m'abuser.

MAUNI, *lui prenant la main.*

Ton dévoûment pour notre maître,
Voilà ce qui doit t'excuser.

DUGUESCLIN, *embrassant encore Mauni.*

Bien, mon ami!

CHŒUR.

Dans ses bras, etc.

GOMBAUT, *bas à Urbain.*

Une autre fois prends garde à ce que tu diras.

URBAIN, *bas.*

Est-ce que je pouvais deviner qu'il y avait de l'amour sous eu?

GOMBAUT.

Pardi, je le devinais bien, moi!

L'ABBESSE.

Mais, mon frère, expliquez-vous donc.

DUGUESCLIN.

Madame, Mauni n'a conspiré que contre votre couvent.

L'ABBESSE.

Contre notre couvent!

DUGUESCLIN, *lui remettant la romance.*

Lisez. *(A Claire.)* Ecoutez donc, ma bonne amie, est-ce que par hasard vous n'auriez pas un goût bien prononcé pour l'état monastique?

L'ABBESSE, *remettant la romance à madame Duguesclin.*

Hélas!

CLAIRE.

Monseigneur, mon devoir...

DUGUESCLIN.

J'entends bien; mais votre cœur...

L'ABBESSE.

Ah! mon frère...

FELTON.

Quatre mille écus d'or!

GOMBAUT.

Monseigneur en a bien payé soixante et dix mille.

FELTON.

C'était bien différent.

MAD. DUGUESCLIN.

Très-différent.... vous avez raison.

DUGUESCLIN.

Ainsi, mon cher, quand vous vous ennuirez chez moi, *(Montrant Claire et Mauni.)* voici mes receveurs.

FELTON.

Quatre mille.... c'est égal.... dans *trois jours* je ferai compter la somme.... *(Il s'en va.)*

DUGUESCLIN.

Or ça, mon cher Mauni, voilà qui est *décidé*; marié demain, trois jours pour nos petites fêtes, et le quatrième nous marchons à l'ennemi.

MAUNI.

Et j'espère que monseigneur sera content de moi.

DUGUESCLIN.

Je n'en doute pas.... *(A Claire.)* Je suis fâché de vous l'enlever sitôt, madame, mais je vous le ramènerai : en attendant vous resterez près de madame Dugueslin; elle vous donnera l'exemple de la résignation.

MAD. DUGUESCLIN.

VAUDEVILLE NOUVEAU *(de Doche.)*

Soyez, ô Dugueslin! l'égide de la France;
Volez à de nouveaux succès,
Combattez avec l'assurance
Que le Français
Ne sait jamais
De Mars, la reconnaissance.

L'ABBESSE.

Duguesclin renonce au repos
Pour le donner à tout le monde;
Dans ses innombrables travaux
Il aura gloire sans seconde,
Le ciel doit combler de faveur
Celui que partout on renomme:
De son siècle le plus grand homme
A bien droit aux plus grands honneurs.

CHŒUR.

Soyez, ô Duguesclin! l'égide de la France, etc.

MAD. DUGUESCLIN.

Je vois survivre à tous les tems
Son imposante renommée;
Son nom retentit, je l'entends,
Au milieu d'une grande armée.
Près de la mer un camp français
De son armure se décore,
Et sa terrible épée encore
De loin fait trembler les Anglais.

CHŒUR.

Soyez, ô Duguesclin! l'égide de la France, etc.

A Duguesclin, à nos guerriers
Nous consacrons ce faible ouvrage;
Avec respect à leurs lauriers
Nous joignons notre juste hommage.
Vous, avant de nous faire voir
Si la pièce vous intéresse,
Votre cœur vous dit et vous presse
De chanter avec nous ce soir.

Soldats, soyez toujours l'égide de la France,
Volez à de nouveaux succès.

CHŒUR.

Combattez avec l'assurance
Que le Français
Ne met jamais
De borne à sa reconnaissance.

FIN.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

LA NOUVELLE NOUVEAUTÉ

COMÉDIE ÉPISODIQUE,

EN UN ACTE, EN PROSE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

PAR MM. MOREAU ET LAFORTELLE, A. M.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 26 frimaire an 13 (17 décembre 1804).

Prix : 24 sous.

A PARIS,

Chez M.me MASSON, Libraire, Editeur de pièces de théâtre, rue de l'Echelle, N°. 558, au coin de celle St.-Honoré.

AN XIII. — 1805.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA NOUVEAUTÉ.	Mme. BELMONT.
LE TEMS.	M. FICHET.
MOMUS.	M. HYPPOLITE.
LE VAUDEVILLE.	Mlle MINETTE.
Mme. MERVAL, femme à prétentions.	Mlle. BODIN.
EUGÉNIE, sa fille.	Mlle. BETZI.
FLORVILLE, jeune homme à la mode.	M. JULIEN.
Mme. VERSAC, femme bel-esprit.	Mme. DUCHAUME.
M. BANAL, directeur d'athénée.	M. LENOBLE.
MARIANNE, cuisinière.	Mlle. DELISLE.
Le médecin TANT-PIS.	M. EDOUARD.
Le médecin TANT-MIEUX.	M. CABLE.

Chœur de Personnages qui suivent la Nouveauté.
Chœur du Petit Vaudeville.

La scène est sur les bords du fleuve de l'Ennui.

NOTA. Les Acteurs sont en tête de chaque scène, tels qu'ils doivent être placés au Théâtre, le premier tient la droite des Acteurs.

AVIS.

Il n'y a d'édition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur. Il poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

LA
NOUVELLE NOUVEAUTÉ.

La Scène est sur les bords du fleuve de l'Ennui.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR DE PERSONNAGES assis dans le lointain sur les bords du fleuve de l'Ennui; LE TEMS.

LE CHŒUR.

Air : *De Fontenay.*

Près de ces bords où l'ennui seul préside,
De nos chagrins rien n'interrompt le cours ;
Vieillard trop lent, toi dont la main nous guide,
Nous t'implorons, viens à notre secours.

LE TEMS.

Me voilà, que me demandez-vous?

LES UNS.

Avance!

LES AUTRES.

Recule!

D'AUTRES.

Arrête!

LE TEMS.

AIR : *Aimé de la belle Ninon.*

Pourquoi tant de bruit et d'éclats?
D'honneur, vous me rompez la tête :
L'un veut précipiter mes pas,
Quand l'autre veut que je m'arrête.
Terminez tous ces différends,
Je ne sais plus auquel entendre :
Messieurs, ne tuez pas le Tems,
Car il pourrait bien vous le rendre.

SCENE II.

LE TEMS; MOMUS.

MOMUS.

Bonjour le Tems,

LE TEMS.

C'est toi, Momus; à ton air enjoué, je te reconnais.

MOMUS.

Toi qui changes tout, mon camarade, je te défie de changer ma bonne humeur.

LE TEMS.

Moi! je ne puis que l'augmenter; mais j'attends de toi un service.

MOMUS.

Momus est toujours prêt pour amuser le Temps; mais dis-moi d'abord quels sont ces gens que je vois là bas.

LE TEMS.

Ce sont des personnages qui m'ont tant tourmenté dans le monde, qu'ils m'ont forcé de les amener au fleuve de l'Ennui.

MOMUS.

Et que faisaient-ils dans le monde?

LE TEMS.

Ce qu'ils font encore. Là, c'est un entrepreneur de fêtes qui attend l'été pour rouvrir son jardin; plus loin, une femme qui suit à la lotterie un numéro qui ne sort jamais; ici, c'est un chansonnier qui cherche des traits de couplets dans l'Almanach des Graces. A côté, est un musicien qui n'a pas de bons poèmes à mettre en musique. Voici une demoiselle de 30 ans qui ne trouve pas à se marier; enfin, un gascon qui compte les affiches de spectacles, en attendant qu'on le prie à dîner.

MOMUS.

Et ceux qui dorment?

LE TEMS.

Ceux-là sont des amateurs qui attendent qu'on donne une bonne comédie qui fasse rire pendant cinq actes.

MOMUS.

Ils ont le tems de dormir; mais quel service attends-tu de moi?

LE TEMS.

Qu'au lieu de m'amuser, ce soit ces gens-là que tu amuses et que tu distraies.

MOMUS.

Oh! je craindrais qu'en voulant les guérir, ils ne me communiquassent leur mal; d'ailleurs, j'attends ici quelqu'un.

LE TEMS.

Qui attends-tu?

MOMUS.

Une femme extraordinaire.

AIR: *Vaudeville de l'avare.*

Sans effort elle sait nous plaire,
Au Caprice elle doit le jour;
Elle est coquette, elle est légère,
Et chacun l'adore à son tour.
Pour nous soumettre à sa puissance,
Comme elle change à tout moment,
On goûte, en l'aimant constamment,
Tous les plaisirs de l'inconstance.

En un mot, c'est la Nouveauté.

LE TEMS.

Je la connais; mais il y a long-tems que je ne l'ai vue.

MOMUS.

C'est qu'elle aime à se faire desirer; elle m'a prié de lui trouver un époux, et de son côté, le petit Vaudeville qui commence à grandir, m'a fait part de son amour pour elle... J'ai le dessein de les unir, et c'est aujourd'hui que doit se faire l'entrevue.

LE TEMS.

Le Vaudeville et la Nouveauté; c'est un mariage d'inclination; mais ne pourrais-tu le différer et obtenir d'elle.....

MOMUS.

Chut, je l'entends, la foule se précipite sur ses pas. Range-toi.

LE TEMS.

Retiens-la ici tandis que je vais chercher le Vaudeville.

MOMUS.

Dépêche-toi.

La Nouveauté vient et le fleuve de l'Ennui disparaît.

SCENE III.

MOMUS ; LA NOUVEAUTÉ ; CHŒUR.

CHOEUR.

AIR : *Eh gai, gai, gai, mon officier.*

Eh ! gai, gai, gai, la Nouveauté
En ces lieux nous appelle ;
Pour admirer la Nouveauté,
Nous avons tout quitté.

Tout s'embellit par elle
A nos regards surpris ;
De mainte bagatelle
Elle fait tout le prix.

CHOEUR.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

LA NOUVEAUTE.

Où donc est le petit Vaudeville ? Avant que d'être mon époux, me serait-il infidèle ?

MOMUS.

Le Tems vous le ramènera ; mais, entre nous, belle Nouveauté, si vous vous plaignez déja de son inconstance, n'aura-t-il pas quelque jour le même reproche à vous faire.

LA NOUVEAUTE.

J'en conviens.

AIR : *Nouveau de Doche, ou Enfant chéri des dames.*

D'humeur vive et légère,
Je folâtre toujours ;
Pour charmer et pour plaire,
Je change tous les jours.

Quand par fois la Mode sommeille,
Je viens la réveiller soudain,
Et bien souvent mes arrêts de la veille
N'existent plus le lendemain.
La diversité nous éveille,
Et sans elle l'ennui nous prend. *Bis.*
L'Amour qui me conseille,
Vient me dire à l'oreille
Que le plaisir naquit du changement.
D'humeur, etc.
Fière de ma puissance,
Par-tout j'étends mes droits;
Mais sur-tout dans la France,
Mes désirs sont des lois. *bis.*
Quoiqu'ayant dans la tête
Mille goûts différens,
Par fois je me répète
Au bout de quelque tems. *bis.*
Mais je parais nouvelle à bien des gens;
D'humeur, etc.

MOMUS.

Paix donc, paix donc; voilà plus de monde qu'il n'en faut pour l'entrevue. *A la Nouveauté.* Voulez-vous que je les éloigne?

LA NOUVEAUTÉ.

Non; pour punir le Vaudeville d'être passé rendez-vous, j'écouterai tout le monde, et je te charge Momus, de me les présenter tous avec ordre, et chacun à son tour.

CHOEUR.

AIR: *fragment de la fausse Magie.*

LES FEMMES.

Je parlerai la première.

LES HOMMES.

Non, c'est moi, c'est moi, c'est moi....

MOMUS.

Rangez-vous, qu'on m'obéisse, je suis le maître des cérémonies.

LE CHOEUR *reprend*

Eh! gai, gai, gai, etc.

SCENE IV.

LA NOUVEAUTÉ, MADAME MERVAL, EUGÉNIE.

Mme. MERVAL.

La Nouveauté ! que je suis aise de la rencontrer !

LA NOUVEAUTÉ.

A qui ai-je l'avantage de parler ?

Mme. MERVAL.

A madame Merval, et à mademoiselle Eugénie.

LA NOUVEAUTÉ.

Mademoiselle est fort bien !

Mme. MERVAL.

J'ai recours à vous, madame.

LA NOUVEAUTÉ.

Que puis-je faire.....

Mme. MERVAL.

Tout, madame, (*à sa fille*), éloignez-vous, mademoiselle.

EUGÉNIE.

Oui ma mère.

Mme. MERVAL.

Ma mère, le sais bien que je le suis ; il est inutile que vous me le rapelliez.

LA NOUVEAUTÉ.

Ah ! peut-être, ces choses-là s'oublient quelquefois si vîte.

Mme. MERVAL.

N'est-ce pas vous, madame, qui dispensez le don de plaire ?

LA NOUVEAUTÉ.

AIR : *Vaudeville des Amans sans amour.*

Cet attribut que l'on me donne
N'est pas le plus heureux de tous ;
L'amour-propre l'ambitionne,
Le cœur en desire un plus doux ;
Mais au plaisir je suis semblable
Sur terre comme dans les cieux ;

Et les dieux, si j'étais durable,
M'auraient voulu garder pour eux.

Mme. MERVAL.

Vous pouvez me rendre un service, madame, ma vie a été jusqu'à présent semée de fleurs.... J'ai long-tems fixé les hommages, mais une autre me remplace... ma fille.....

LA NOUVEAUTÉ.

(*A part.*) (*Haut.*)
J'attendais cela. Votre fille vous console.

Mme. MERVAL.

Elle me désole, madame.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous ne l'avez donc pas toujours sous les yeux?

Mme. MERVAL.

Pardonnez-moi, madame; je me suis bien gardée de la mettre dans quelque pensionnat. Ma fille est très-bien élevée.....

LA NOUVEAUTÉ.

Vous êtes son institutrice?

Mme. MERVAL.

Oui madame.....

AIR: *Du partage de la richesse.*

Nous jouons toute la semaine;
Mais la pudeur règle nos jeux:
Aux spectacles où je la mène,
J'ai soin qu'elle baisse les yeux.
Je mêle un air d'économie
Aux atours acquis à grands frais,
Et des leçons de modestie
Au rouge que je lui permets.

LA NOUVEAUTÉ.

Oh! d'après cela, madame, je conçois ses torts; ils sont contenus dans un mot: mademoiselle votre fille éclipse. Par-tout où vous avez la faiblesse [illegible] dans les cercles, dans toutes [illegible] retentit, et l'on se tait [illegible] d'une disgrace aussi [illegible] ce pas, que je vous [illegible] votre fille?

Mme. MERVAL.

Vous m'avez devinée, madame, et c'est là toute mon ambition.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à la Nouveauté ; mais permettez que je dise d'abord un mot en particulier à mademoiselle : (*à Eugénie.*) Approchez, mademoiselle, et parlez sans crainte, formez-vous aussi quelque souhait ?

EUGÉNIE.

Oh! oui, madame, je desire plaire beaucoup, plaire toujours, mais d'abord à ma mère.

AIR : *Vaudeville des visitandines.*

En voyant sa peine cruelle,
Au fond du cœur j'aimerais mieux,
Etre, pour tout autre, moins belle,
Et l'être toujours à ses yeux.
Ma douleur serait moins amère,
Si je perdais tous mes attraits.
Reprends, Nature, tes bienfaits,
Mais rends-moi le cœur de ma mère.

LA NOUVEAUTÉ.

Je ne suis pas tout-à-fait la Nature, mais j'espère opérer ce miracle à moins de frais.

(*Elle fait signe à madame Merval d'approcher.*)

Ecoutez-moi madame, et je vais vous offrir le moyen de fixer toujours les hommages.

Mme. MERVAL.

Que d'obligations !....

LA NOUVEAUTÉ.

Faites succéder aux soins du faste et de la parure, les devoirs d'une tendre mère. Formez le cœur de votre fille à la vertu, développez l'esprit et les talens qu'elle tient de vous ; chacun va vous revoir en elle, et vous ne cesserez point d'être adorée.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Votre esprit se laisse entraîner
Au penchant que le mien devine ;
Femmes, le goût de dominer,
Est le seul goût qui nous domine ;
Quand nos traits cessent d'enchaîner,
Par nos cœurs nous voulons séduire.

Nous ne cessons pas de régner,
Nous n'avons que changé d'empire.
Suivez mon conseil, madame.

AIR : *Tic tic, tac.*

Pour elle que votre cœur,
Abjure sa chimère,
Croyez que le vrai bonheur,
Est celui d'être mère.
Vouloir tout charmer,
Est une erreur extrême,
C'est vouloir n'aimer,
Que pour soi-même.

Mme. MERVAL.

Oui madame, vous m'ouvrez les yeux.

EUGENIE.

Ah ! je retrouve son cœur,
Et la raison l'éclaire ;
Je goûte le vrai bonheur ;
J'ai le cœur de ma mère.

Mme. MERVAL.

Ma fille ! viens sur mon cœur,
J'abjure ma chimère ;
Je sens que le vrai bonheur
Est celui d'être mère.

ENSEMBLE.

LA NOUVEAUTE.

Pour elle aujourd'hui que votre cœur
Abjure enfin une folle erreur,
L'amour tout bas dit à votre cœur
Que l'on goûte ainsi le vrai bonheur.

LA NOUVEAUTE.

Tout suit cet ordre constant ;
Quand la fleur meurt sur sa tige,
C'est vers le bouton naissant
Que le zéphir voltige.

EUGÉNIE.

Ah ! je retrouve son cœur, etc.

Mme. MERVAL.

Ma fille ! viens sur mon cœur, etc.

LA NOUVEAUTE.

Elle aujourd'hui que votre cœur,

ENSEMBLE.

Merval et Eugénie sortent.

SCENE V.

LA NOUVEAUTÉ, LE MÉDECIN TANT-PIS, LE MÉDECIN TANT-MIEUX.

(*Les Médecins entrent, en se querellant.*)

TANT-MIEUX.

La casse et le séné.

TANT-PIS.

La rhubarbe et les aposèmes.

TANT-MIEUX.

Recevez mes remercimens, madame.

TANT-PIS.

Ecoutez mes plaintes.

TANT-MIEUX.

Charmante Nouveauté, je vous félicite d'avoir mis en vogue la promenade du Pont des Arts.

TANT-PIS.

C'est ce dont je vous accuse.

LA NOUVEAUTÉ.

Ces messieurs ne s'accordent pas, ils sont médecins?

TANT-MIEUX.

Oui, madame, et je soutiens que la susdite promenade n'est salutaire ....

TANT-PIS.

Qu'à ceux qui se promènent.

TANT-MIEUX.

Qu'à la médecine.

TANT-PIS.

Alte-là, docteur Tant-Mieux; convenez que la salubrité de l'air, l'atmosphère purifié, la gaité, l'exercice et la rosée ascendante, sont autant de fléaux qui conspirent contre nous, et fortifient les santés les plus délicates .....

TANT-MIEUX.

Réfléchissez, docteur Tant-Pis, que l'évaporation de l'eau, les miasmes impurs, le froid humide, les vapeurs condensées, les bras découverts, et la rosée descendante, versent sur les frêles individus, des germes de rhûmes, de catarres, et de bonnes fièvres capables de nous enrichir dans un an.

TANT-PIS.

Je ne sais où vous prenez toutes ces fièvres les fleurs dont ce pont est garni, répandent une odeur balsamique.

TANT-MIEUX.

Dites que leur parfum attaque les nerfs.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous blâmez le parfum des fleurs; mais que reprochez-vous à l'hortensia qui décore ce pont, et qui fleurit toute l'année.

AIR : *Appelé par le dieu d'Amour.*

Le jasmin nous peint le plaisir,
Et le souci peint la tristesse;
L'iris exprime le desir,
Et le bouton d'or, la richesse.
Conservant long-tems sa fraîcheur,
L'hortensia parut en France,
Et l'Amour choisit cette fleur,
Pour symbole de la constance.

TANT-PIS.

N'était-ce pas assez des promenades de Longchamps et de Coblentz,

TANT-MIEUX.

On n'y avait à craindre, il est vrai, que la poussière et les chevaux.

TANT-PIS.

Rien n'est plus amusant que la médecine, quand il y a beaucoup de malades; mais tout semble conspirer à en diminuer le nombre.

AIR : *Voila bien ces lâches mortels.*

Déja contre notre intérêt,
Grace au secours de la chimie,
On a trouvé plus d'un secret,
Pour prévenir la maladie;
Pauvres enfans de Gallien,
Que je vous plains, chers camarades;
Lorsque chacun se porte bien,
Les médecins sont bien malades.

TANT-MIEUX.

Docteur Tant-Pis, le Pont des Arts nous relèvera.

TANT-PIS.

Il nous tuera, vous dis-je, et l'on devrait, en répa-

ration du tort qu'il nous fait, exiger, avec le droit de passe, le montant d'une visite de médecin?

LA NOUVEAUTÉ.

Eh, messieurs! pourquoi tant se récrier contre cette promenade, quand elle ne servirait qu'à marier les demoiselles du faubourg Saint-Germain, avec les jeunes-gens de la chaussée d'Antin, ne serait-elle pas bien innocente?

TANT-PIS.

Rapprochement impossible, madame; les climats ne sont pas les mêmes, et voilà Paris.

AIR: *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Chaque maison et chaque étage,
Offrent un contraste frappant;
Part-out c'est un nouveau langage,
Par-tout on vit différemment.
Un autre quartier, une autre île,
Nous présente un autre univers,
Et passer l'eau dans cette ville,
C'est presque traverser les mers.

On devrait fermer ce pont-là le soir, il n'a été fait que pour la vue.

LA NOUVEAUTÉ.

En faveur de cette vue, du moins vous devriez lui pardonner. Le muséum qui l'avoisine, renferme des tableaux moins agréables que ceux que ce pont offre en nature.

TANT-MIEUX.

Moi, je demande que les promenades y soient prolongées jusqu'au matin, et qu'à cet effet on y donne des concerts nocturnes tous les jours.

TANT-PIS.

Ce pont est mal situé, et je demande.....

LA NOUVEAUTÉ.

AIR: *Ce mouchoir, belle Raimondé.*

Ah! cessez, je vous conjure,
D'attaquer le Pont des Arts;
Pour admirer sa structure,
On accourt de toutes parts;
Et puisque la foule abonde
Dans cet endroit qui lui plaît,
Ne dérangez pas le monde,
Laissez le pont comme il est.

TANT-MIEUX.

C'est mon avis, et je voudrais qu'on en fît une douzaine comme celui-là.

TANT-PIS.

Ce n'est pas le mien, et je vais faire imprimer une brochure pour le confondre.

TANT-MIEUX.

Et moi, une réponse qui le justifiera.

LA NOUVEAUTE.

Et le public ne lira ni l'une ni l'autre.

Les médecins sortent en se querellant.

SCENE VI.

LA NOUVEAUTÉ, MADAME VERSAC.

Mme. VERSAC.

Ah! madame, que vous êtes rare!

LA NOUVEAUTE.

C'est ce qu'on me reproche tous les jours; apprenez-moi donc qui vous êtes?

Mme. VERSAC.

Madame Versac, pour vous servir. Née dans la classe indigente, mais avec le goût des arts quand on me destinait au commerce, j'appris de bonne heure qu'on ne peut vaincre sa destinée. A quinze ans, j'étudiais l'histoire; à vingt, je composais des romans: j'en ai fait de toutes les sortes; romans de caractère, romans à châteaux forts, romans villageois, sérieux ou badins, allégoriques et moraux. J'ai eu long-tems la vogue; mais l'enthousiasme est paralysé: on me prend mes situations, on m'emprunte mes tableaux, et les critiques m'accablent.

LA NOUVEAUTE.

Que vous reprochent-ils?

Mme. VERSAC.

Des fautes de français, à moi qui sais l'italien, l'anglais et l'allemand.

NOUVEAUTE.

Vous avez des hommes pour rivaux....

Mme. VERSAC.

Ah! madame ne m'en parlez pas : quel scandale de voir des hommes se mêler de littérature! Il ne devrait y avoir que des femmes à l'Institut. Le roman sur-tout devrait être le partage exclusif de notre sexe.

LA NOUVEAUTE.

Ses derniers succès le feraient croire,

AIR : *Vaudeville des vélocifères.*

Sans jamais trouver de rivaux,
Pour nous plaire on sait qu'une femme
Dans le monde prend ses tableaux,
Et prend ses vertus dans son ame.
Dans ses écrits, dans ses romans,
La grâce au goût est réunie,
Et l'on se souviendra long-temps
Des *Souvenirs de Félicie.*

Mme. VERSAC.

On ose me censurer, moi, qui ai consacré ma vie entière à la connaissance du cœur humain! De tous les romans que je fais, je suis l'héroïne, madame. J'ai eu plusieurs adorateurs que j'ai bien tourmentés, uniquement pour avoir des situations neuves et pour augmenter mes productions littéraires. C'est même dans cette vue que je me suis mariée. Aussi me suis-je représentée au naturel dans la *Coquette par vertu*, et mon mari dans le *Crédule par complaisance.*

LA NOUVEAUTE.

On ne pouvait pas vous accuser d'invraisemblance.

SCENE VII.

LES MÊMES, M. BANAL.

BANAL.

Mille pardons, mesdames; je dérange peut-être.

LA NOUVEAUTE.

Point du tout. (*A part.*) Cet homme est très-poli; mais je crois le connaître. (*Haut.*) N'ai-je pas eu le plaisir de vous voir dans un athénée?

BANAL.

Vous voyez en moi le trentième inventeur de ces établissemens.

LA

LA NOUVEAUTÉ.

Vous portez beaucoup d'intérêt.....

BANAL.

A la littérature. C'est ma seule branche de commerce. J'avais, l'année dernière, des fonds à placer; j'hésitai long-tems entre un entrepôt de tabac et un athénée: enfin, je me décidai pour ce dernier par amour pour les arts.

LA NOUVEAUTÉ.

Est-ce que les arts ont du rapport avec l'athénée?

BANAL.

Je les réunis tous, madame. On trouve, chez moi, leçons d'histoire, cours de philosophie et de déclamation, concerts, opérations chimiques, lectures et bals.

LA NOUVEAUTÉ.

Ainsi vous mettez les sciences....

BANAL.

A l'ombre de la danse.

AIR: *J'aime ce mot de gentillesse.*

Par une agréable méthode,
Et pour assurer mes succès,
Chez moi, d'après un nouveau code,
On lit d'abord, on danse après.
La tribune n'occupe guères
Que celui qui vient s'y placer;
Et mes séances littéraires
Sont un prétexte pour danser.

LA NOUVEAUTÉ.

C'est toujours former des artistes.

BANAL.

Tout prospéra d'abord sous vos auspices, charmante Nouveauté. Une caraffe d'eau, quelques livres de sucre, une douzaine de quinquets, trois violons et un prospectus formaient toute ma dépense. Encouragé par l'accueil du public, j'aurais ouvert un athénée dans chaque rue de Paris; mais aux dernières séances, la chance a tourné.

LA NOUVEAUTÉ.

Comment cela?

BANAL.

AIR : *Mon père était pot.*

Des vers sur le feu du soleil
Glacèrent à la ronde ;
Un poème sur le réveil
Endormit tout le monde.
Un chant sur l'éclair
Paraissant peu clair,
Aussitôt chacun tonne :
Prodige étonnant !
Des vers sur l'aimant
N'ont attiré personne.

J'ai besoin de vos conseils et de votre présence pour soutenir mon établissement.

Mme. VERSAC.

J'ai besoin de vos conseils, madame, pour soutenir ma réputation.

BANAL.

Je cherche des abonnés.

Mme. VERSAC.

Et moi, des connaisseurs.

LA NOUVEAUTE.

Le hasard ne pouvait mieux vous servir tous deux. Votre athénée succombe, votre réputation chancelle : c'est en vous unissant que vous pourrez vous soutenir.

Mme. VERSAC.

Comment cela ?

LA NOUVEAUTE.

Ecoutez, madame Versac : au lieu d'effrayer vos lecteurs par des romans en quatre volumes, composez de petites *Nouvelles* ; vous les lirez à l'athénée : tout Paris viendra vous entendre, et vous y compterez autant d'admirateurs que M. Banal comptera d'abonnés.

Mme. VERSAC.

Ce projet me plaît assez.

BANAL.

Il est divin, et ma fortune est faite. Un athénée ne peut pas plus se passer de femmes que de journaux. Venez chez moi, madame.

Mme. VERSAC.

Expliquez-moi, je vous prie, ce que l'on fait à votre athénée.

LA NOUVEAUTÉ.

Cela lui sera facile ; on y fait toujours la même chose.

BANAL.

Ce qu'on fait à l'athénée?

AIR : *De la vaudreuil* (contre-danse).

A l'athénée,
Toute l'année,
Un amateur peut passer la journée ;
La matinée
Est destinée,
Selon son goût,
A lire un peu de tout.
De tous les arts quelle heureuse alliance !
Bal et concert
S'y trouvent de concert ;
Salle de danse,
Cours d'éloquence,
L'un vient penser
Et l'autre vient danser.
Il est ouvert
L'été comme l'hiver.
Outre musique et vers,
Mille agrémens divers
Sans augmenter le prix,
Font, à nos yeux surpris,
De cet endroit vanté,
Un séjour enchanté.
Mais patience,
Le jour avance,
Quand il finit, la séance
Commence :
Quelle affluence !
On fait silence
Pour écouter
Ce qu'on va réciter.
Sur le fauteuil montant avec prudence,
Plein de candeur,
Un jeune auteur
S'avance ;
Dès qu'il commence ;
On sait d'avance
Qu'en descendant

La couronne l'attend.
Si, par instant,
Le censeur mécontent
Par des traits insultans,
Blâme nos passe-tems,
Faut-il le craindre tant?
Tout le monde l'entend,
Et chacun est pourtant
Fort content...
En sortant.

A l'athénée,
Toute l'année,
Un amateur peut passer la journée.
A l'athénée,
Toute l'année,
On peut danser, réfléchir
Ou dormir.

Mme. VERSAC.

C'est un parti pris, je vais à l'athénée, et puisqu'on y distribue des couronnes.....

BANAL.

Ah! madame! elles sont toutes retennes pour la première séance; mais à l'avenir.....

LA NOUVEAUTÉ.

A l'avenir, la renommée portera votre nom aussi loin que celui de l'athénée.

BANAL.

Mille remercimens, madame.

Mme. VÉRSAC.

A l'honneur de vous revoir.

Ils sortent ensemble.

SCENE VIII.

LA NOUVEAUTÉ, MARIANNE.

MARIANNE.

Vot' servante, madame; n'est-ce pas vous qui êtes la Nouveauté?

LA NOUVEAUTÉ.

Oui mon enfant.

MARIANNE.

Là ! Je n' nous sommes pas trompée, et je vous reconnaissons ben, quoique je n' vous ayons jamais vue. Vous avez un certain air..... Oh ! .... mais je ne devrions pas vous faire de complimens, car je sommes furieusement en colère contre vous.

LA NOUVEAUTÉ.

En colère, toi ! ta figure respire la bonne humeur.

MARIANNE.

J' sommes douce comme un mouton, bonne comme le pain ; mais je n' cachons jamais ce que j'avons sur le cœur.

LA NOUVEAUTÉ.

Quel motif as-tu de te plaindre ?

MARIANNE.

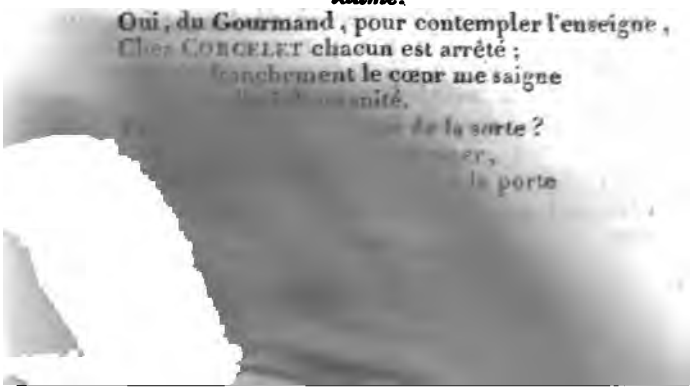
Vous saurez donc, madame, que j' sommes cuisinière d'un fameux gourmand. Et là, je n' manquons pas d'ouvrage ; tout s'y fait à table : c'est comme ailleurs. Veut-on entreprendre un commerce, marier sa fille, obtenir une place, éviter de se battre ? vite un dîner. Veut-on gagner l'éloge d'un journaliste, faire aller une actrice aux nues, faire que celle-ci débute, que celle-là n'avance pas, qu'une autre se retire ? encore un dîner. Enfin, intrigues, amour, mariage, brouillerie, raccommodemens, affaires, plaisirs, débuts, chute ou succès, tout se fait à table. Si bien donc que le gourmand que je sers, se plaint du nouveau tour que vous lui avez joué en faisant mettre son portrait en dehors d'un magasin de comestibles.

LA NOUVEAUTÉ.

Ah ! ah ! au palais du tribunat ?

MARIANNE.

AIR : *Nouveau de Doche*, ou *vaudeville de M. Guillaume.*



LA NOUVEAUTÉ.

On l'a mis là pour faire signe aux autres ; mais sachons le sujet de ta plainte.

MARIANNE.

M'y v'là. N'est-ce pas vous, madame, qui inventez tous les jours des mets nouveaux?

LA NOUVEAUTE.

Mais oui.

MARIANNE.

Eh ben ! figurez-vous qu'un jour où c'que not'maître avait du monde, il m'a commandé des *plauts* pour son dîner. Moi, j'nons jamais su ce qu'il voulait me dire avec ses *plauts*; si ben que son monde a été obligé de s'en passer.

LA NOUVEAUTÉ.

On désigne, par ce nom, du riz à la provençale.

MARIANNE.

Comment, madame, des *plauts* sont du riz à la provençale? mais il y a dix ans que j'faisons des *plauts* sans le savoir. Dame aussi, v'là ce que c'est.

AIR: *Une fille est un oiseau.*

On invente, tous les jours,
Des mots de nouvelle espèce ;
Mais si l'on change sans cesse,
Je nous tromperons toujours.
Changer ainsi n'est pas sage :
Il vaudrait bien mieux, je gage,
Qu'un traiteur du haut parage,
Par quelque bon trait d'esprit,
Pour les estomacs peu fermes,
Au lieu d'inventer des termes,
Inventât de l'appétit.

LA NOUVEAUTE.

Elle a raison, et si je continue à changer ainsi, on sera bientôt obligé de r'apprendre la langue française.

MARIANNE.

Oh ! mais, c'n'est pas encore là le plus important. Est-il possible, madame, que vous n'ayez pas encore décidé si l'on soupera ou si l'on ne soupera pas?

LA NOUVEAUTE.

En effet, je n'ai pas prononcé. Je tiens toujours aux déjeûners prolongés et aux dîners à sept heures du soir.

MARIANNE.

Ah! c'est ça qui fut cause d'une ben drôle d'histoire, allez. L'autre jour, à c't'heure-là, un monsieur s'excusa de n'pouvoir dîner au quartier d'Antin, parce qu'il venait d'souper au Marais.

LA NOUVEAUTE.

Cela ne me surprend pas.

AIR: *Que d'établissemens nouveaux!* (de l'Opéra-Comique)

Au Marais, le fait est certain,
Chacun se lève avec l'aurore;
A midi, le quartier d'Antin
Paisiblement sommeille encore.
Ces deux quartiers, sans contredit,
Ne nous offrent rien de semblable.
Au Marais on se met au lit,
Quand ici l'on se met à table.

MARIANNE.

Enfin, madame la Nouveauté, décidez donc, je vous en prie; car not'maître ne sait plus comment traiter ses amis.

LA NOUVEAUTE.

Ecoute, mon enfant.

AIR: *Vaudeville de la Fille en lotterie.*

Chez ton maître, friand cité
Dont on vante la gourmandise,
Pour trancher la difficulté,
Que la table soit toujours mise.

MARIANNE.

Pardine, vous avez raison.

C'est un moyen sûr d'être aimé:
Les gourmands le chériront, certe;
Car leur cœur n'est jamais fermé
Pour ceux qui tiennent table ouverte.

En vous remerciant, madame.

SCENE IX.

LA NOUVEAUTÉ, FLORVILLE.

FLORVILLE.

Eh bien! où donc est-elle? Ah! d'honneur, enchanté de vous rencontrer, belle Nouveauté; nous sommes d'anciennes connaissances.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin musard.*

Mon inconstance naturelle
Cède au pouvoir de sa beauté ;
A Vénus même peu fidèle,
Je le suis à la Nouveauté.
Je règle mes goûts sur son code,
Et soumis à ses douces lois,
Moi, je la suis comme la mode ;

LA NOUVEAUTE.

Vous la devancez quelquefois.

FLORVILLE.

C'est naturel ; homme du monde, artiste, bel-esprit, excellent danseur, musicien charmant, on est fait pour donner le ton.

AIR : *Dans nos bals, c'est la méthode.*

C'est en vain que l'on me fronde ;
A Paris, on le sait bien,
Ressembler à tout le monde,
C'est ne ressembler à rien.
Pour obtenir la couronne,
Il faut savoir inventer ;
Quand nous n'imitons personne,
Chacun veut nous imiter.

LA NOUVEAUTE.

Quel nouveau motif vous amène ?

FLORVILLE.

Vous voyez en moi un envoyé.....

LA NOUVEAUTE.

Des élégans du jour.

FLORVILLE.

Précisément. J'ai mille choses à vous dire.

LA NOUVEAUTE.

Des complimens.

FLORVILLE.

Et des reproches. Savez-vous bien que depuis six mois vous nous négligez ? Comment ! nos élégantes portent une robe deux fois, et un frac est encore de mode au bout d'un mois ? Vous vous perdez d'honneur. Réveillez-vous, ma chère Nouveauté, ou je ne réponds pas que vos plus vifs adorateurs ne deviennent bientôt vos plus cruels ennemis.

LA

LA NOUVEAUTÉ.

Vous m'y faites songer ; en effet, je recherchais, l'autre jour, dans mes archives.....

FLORVILLE.

Le Journal des modes. Il n'a qu'un défaut, c'est qu'il les annonce quand elles viennent de finir.

LA NOUVEAUTÉ.

Et j'ai trouvé tout au plus quinze variations par mois.

FLORVILLE.

Je vous le disais bien, quinze variations par mois ; vous voyez vous-même si j'ai tort de me plaindre. Je conçois qu'occupée comme vous l'êtes de mille objets divers, de spectacles.....

LA NOUVEAUTÉ.

C'est ce qui m'occupe le moins.

FLORVILLE.

Je conçois, dis-je, que vous ne pensiez pas à tout. C'est pourquoi, je viens récapituler avec vous ce que nous pourrions imaginer. D'abord, la danse, qu'en faisons-nous ?

LA NOUVEAUTÉ.

Toujours la base de l'éducation.

AIR : *Chaque nuit mon ame abusée.*

Les enfans, désormais en France,
Obtiendront des succès brillans ;
Car chez eux les traités de danse
Ont remplacé les rudimens.
Pour leur souplesse on les admire ;
Ces messieurs, on doit le penser,
Pourront bien ne pas savoir lire ;
Mais comme ils sauront bien danser !

FLORVILLE.

Adorable. Vous avez lu, j'espère, mes lettres sur le langage des pieds ?

LA NOUVEAUTÉ.

Vous aviez perdu la tête.

FLORVILLE.

Les pieds n'ont peut-être pas leur langage ? Demandez à nos danseurs.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant*

Duport est l'aigle qui fend l'air,
Miller est l'oiseau du bocage ;
Duport est semblable à l'éclair,
Miller au papillon volage.

Du goût délicat aujourd'hui
Tous deux sont un parfait modèle ;
» L'amour voltige comme lui,
» Et les Graces dansent comme elle. »

mais je les surpasserai dans le pas de l'*Hortensia* et dans la *danse Cosmopolite*.

LA NOUVEAUTÉ.

On m'en a déja parlé plusieurs fois. Je m'en occupe pour cet hiver.

FLORVILLE.

A propos, les promenades ! Comment remplacerons-nous *Bagatelle* ?

LA NOUVEAUTÉ.

Bagatelle ! Nous le remplacerons facilement dans ce moment-ci, n'avons-nous pas le salon ? Vous l'avez vu ?

FLORVILLE.

Superficiellement. Moi, j'y regarde les femmes beaucoup plus que les tableaux.

LA NOUVEAUTÉ.

Il est pourtant bien cette année.

AIR : *Morgué, ton père est bien sauvage.*

Au salon vraiment fait pour plaire
La critique, il faut l'avouer,
Est souvent contrainte à se taire,
Et le bon goût trouve à louer.
Ne mets donc plus, censeur frivole,
La peinture au rang des métiers ;
Les élèves de notre école
Ne sont plus des écoliers.

FLORVILLE.

En effet il m'a fallu admirer les tableaux de *François premier* et de l'*hospice de Jaffa* que visite le vainqueur de l'Egypte. Quel tableau !

AIR : *Cacher la femme sous des roses.*

Par un hommage légitime,
Le public, dans l'enchantement,
Admire une action sublime
Et contemple un tableau frappant.
Le spectateur surpris s'arrête,
Et charmé par des traits si beaux,
De l'artiste ombragea la tête
Avec les lauriers du héros.

Mais dites-moi, je vous prie, avez-vous réfléchi sur la proposition du tailleur peintre ?

LA NOUVEAUTÉ.

Ah! ah! Ce tailleur qui ne prend plus de mesures! Il me plaît assez.

FLORVILLE.

C'est un homme charmant. Il saisit votre ensemble, il dessine votre costume; ses garçons le découpent, et vous êtes fait à peindre avec ses habits. Je vous le recommande.

AIR: *Menuet d'Exaudet.*

D'un tailleur,
En honneur,
Le mérite
Ne peut être trop cité,
Déja dans la Cité
Tout le monde le cite.
Que Damis
Soit bien mis,
Damis brille;
Si son habit est commun,
Dieu sait comme chacun
L'habille!
Au tuteur d'une coquette,
Donnant un air de conquête;
Au vieillard,
L'air gaillard
D'un jeune homme,
Un habit fait, parmi nous,
Qu'on vous fuit ou qu'on vous
Renomme.
Tel acteur,
Tel chanteur,
Que l'on raille,
Est souvent trouvé parfait,
Du moment qu'on lui fait
Un habit à sa taille
Or, d'après
Ses succès
A la ville,
De cent artistes connus
Le tailleur est le plus
Utile.

LA NOUV

J'aurai soin du vôtre.

FLOR

Ah çà! je vous en prie, p

vérité, tout semble nous abandonner; on ne voit plus la *Femme invisible;* on n'éprouve plus rien aux *expériences de Robertson;* il ne tombe plus de pierres de la lune; on a fait le tour du monde dans les *Panoramas;* le *Ventriloque* ne fait plus de bruit; on ne se bat plus pour les débutantes; en un mot, l'uniformité nous gagne, et l'ennui nous prendra bientôt si vous n'y mettez ordre.

LA NOUVEAUTÉ.

Rassurez-vous; je sais que l'hiver est le tems où l'on me desire le plus, et je prépare du nouveau pour cette année.

AIR: *Du petit Matelot.*

On verra des beautés coquettes
Jalouses de se marier;
Des jeunes gens payer leurs dettes....

FLORVILLE.

En effet;

On n'en a pas vu l'an dernier.

LA NOUVEAUTÉ.

On donnera des tragédies
Qui feront rire un mois entier,
Et de fort tristes comédies....

FLORVILLE.

Gardez-vous en bien!

Ce serait comme l'an dernier.

Enfin, arrangez tout cela pour le mieux; je vous quitte et je cours vaquer à mes occupations.

LA NOUVEAUTÉ.

Je croyais que la vôtre était de n'en point avoir.

FLORVILLE.

Quelle erreur! vous allez en juger.

AIR: *De la Trenitz* (contredanse

A mon lever,
Quand je vois arriver
Huissiers
Et créanciers,
J'appelle mes laquais,
Jockeys,
Et sans délais,
Je fais,
Sans le payer,
Prier
Le créancier
De prendre l'escalier.

Je songe à ma toilette ;
Aussitôt qu'elle est faite,
Mon bockey me jette
Près du *Caffé Hardi* ;
J'y lis mainte gazette,
Chacune se répette,
Et puis à la fourchette
Je déjeûne à midi.
Mais bientôt je cours
Au Petit Cours
Où l'on m'appelle.
Mon fougueux cheval
De la course attend le signal,
Pour gagner le prix
Aux yeux surpris
Vers *Bagatelle*
M'élançant,
Gaiment,
Je pars et j'arrive à l'instant.
Dans un sallon,
Plus tard donnant le ton,
Certain
Festin
Divin
Vient appaiser enfin
Ma faim.
De mes chevaux
Je parle à tout propos ;
On rit :
A mon esprit
Tout le monde applaudit.
Vient l'heure du spectacle ;
C'est là que, sans obstacle,
Comme un nouvel oracle,
Je dicte mes arrêts.
C'est assez mon usage,
Je blâme ou j'encourage,
Et je fais, d'un ouvrage,
La chute ou le succès.
Mais déja du bal
J'entends le signal
Qui m'attire.
J'arrive, on sourit,
Philis rougit,
Chloé soupire,

Et de toutes parts
Sur moi je fixe les regards.
Un pas brillant
Fait trouver mon talent
Charmant.
Je passe au jeu ;
Mais j'y reste fort peu,
Fort peu.
Je rentre enfin,
Bien las le lendemain
Matin.
Nul n'est, ma foi,
Plus occupé que moi.
Au revoir, charmante Nouveauté.

SCENE X et dernière.

LA NOUVEAUTÉ ; LE VAUDEVILLE, amené par LE TEMS ; MOMUS ; CHŒUR de personnages qui suivent le Vaudeville.

LE VAUDEVILLE (*dans le lointain*).

AIR : *Vaudeville des Amours d'été.*

Au bruit de mon tambourin
Qui vous marque la cadence,
Amis ! qu'un joyeux refrain
Mette tout le monde en train.
Pour faire fuir le chagrin,
Il suffit de ma présence ;
On sait qu'un joyeux refrain
Trompe l'ennui du chemin.

(*Les deux derniers vers en chœur.*)

LA NOUVEAUTÉ.

Le Vaudeville !

LE VAUDEVILLE.

De tout côté
Je cherchais la Nouveauté ;
De sa beauté
Tout mortel est enchanté,
Que je serais flatté
Si cette belle
Infidèle
Fixant pour moi ses goûts,
Me prenait pour époux.

(*Les deux derniers vers en chœur.*)

LA NOUVEAUTÉ.

AIR : *Du Curé de Pompone.*

C'est venir tard au rendez-vous.

LE VAUDEVILLE.

Mon excuse est facile ;
Avant de me rendre chez vous,
J'ai parcouru la ville.
On m'a demandé des couplets,
Et j'en ai faits
Par mille.

LA NOUVEAUTÉ.

Oh ! c'est bien là le fait,
En effet,
Du petit Vaudeville.

LE VAUDEVILLE.

Même air.

J'ai fait grand nombre d'impromptus
Pour un amateur stérile ;
J'ai fronde des auteurs diffus
Le goût peu difficile ;
J'ai chansonné tous les abus....

LA NOUVEAUTÉ.

Ah ! dans ce champ fertile,
Glaner est bien le fait,
En effet,
Du petit Vaudeville.

LE VAUDEVILLE.

Même air.

J'ai fait l'éloge du talent
De maint artiste habile,
Et j'ai vanté l'homme opulent
Qui sait se rendre utile ;
J'ai chanté, sur le ton galant,
Les dames de la ville....

LA NOUVEAUTÉ.

Oh ! c'est bien là le fait,
En effet ;
Du petit Vaudeville.

(*Les trois derniers vers en chœur.*)

Petit volage !

MOMUS.

Je réponds de son amour.

LE VAUDEVILLE.

AIR : *J'erre par-tout dans mes voyages.*

Ah! qu'un doux hymen nous engage!
Bannissez tout soupçon jaloux;
Si je porte ailleurs mon hommage,
Mon cœur restera près de vous.
Quand on aime à changer de belle,
C'est par goût pour la nouveauté.
On ne peut vous être fidèle
Qu'à force d'infidélité.

LE TEMS.

Pardonnez-lui, c'est le droit des vainqueurs.

MOMUS.

Par conséquent celui des femmes.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous le voulez tous?

AIR : *Vous savez ce qu'il faut qu'on fasse.*

Contre un amant léger, volage,
Je devrais me mettre en courroux,
Pour lui faire, suivant l'usage,
Expier mes soupçons jaloux.
Mais je veux tous paraître bonne,
Et l'amour seul est écouté;
Je suis jalouse, et je pardonne,
Ah! je suis bien la Nouveauté.

MOMUS.

AIR : *De la Mélomanie.*

Formez, formez les nœuds les plus doux.

LE CHŒUR. LE VAUDEVIL. et LA NOUVEAUT.

Formez, formez, etc. | Formons, formons, etc.

MOMUS.

AIR : *Vaudeville de l'abbé Pellegrin.*

Comme l'hymen est un état
Qui touche la chose publique,
Il faut procéder au contrat
Qui rendra le vôtre authentique:
Or, écoutez, crainte d'abus,
Le traité constant qui vous lie:
Il est rédigé par Momus,
Et paraphé par la Folie.

AIR : *Elle m'apporte en mariage* (de Scarron.)

Le Vaudeville en mariage,
Apporte son esprit malin,
Quelques refrains fort en usage,
Ses pipeaux et son tambourin;

a Nouveauté, pour toute rente,
onne une moisson abondante
e ridicule, de talent;
ront valoir leur fortune modeste,
ourvu qu'un public indulgent
Daigne faire le reste.

AIR : *Vaudeville de Lasthénie.*

s ordonnons que, tous les mois,
sse un fruit de cette alliance,
plusieurs pères à la fois
-il recevoir la naissance.
ces enfans de bonne humeur
parrain ser[a] le caprice,
sprit sera l'instituteur,
gaîté sera la nourrice.

LE TEMS.

donc votre époux !

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

vous flattez pas cependant
il connaisse enfin la constance;
craignez qu'un jour l'inconstant
courre après la circonstance.

LA NOUVEAUTE.

piqu'en l'épousant aujourd'hui,
ui permets d'être infidèle;
circonstance est son appui,
'il veut qu'on courre après lui,
ut qu'il courre après elle.

LE VAUDEVILLE.

ison.

UDEVILLE FINAL.

AIR : *Nouveau de Doche.*

a Nouveauté, pour plaire,
A toujours mille appas;
Et par toute la terre,
Elle est dans ses états.
lus d'un ouvrage éphémère,
trouve un air de vétusté;
is on goûte encor chez Molière
charme de la Nouveauté.

TOUS.

La Nouveauté, pour plaire, etc.

LE TEMS.

J'aperçois, dans beaucoup de choses,
De nouvelles antiquités ;
Mais dans bien des métamorphoses,
Ah ! que de vieilles nouveautés !

TOUS.

La Nouveauté, pour plaire ; etc.

MOMUS.

On traite l'hymen de folie ;
Mais du célibat dégoûté,
Assez souvent on se marie
Par amour pour la nouveauté.

TOUS.

La Nouveauté, pour plaire, etc.

LE VAUDEVILLE.

La délicatesse en affaire,
En amour la sincérité,
Chez l'amant heureux le mystère,
Pour nous, c'est de la nouveauté.

TOUS.

La Nouveauté, pour plaire, etc.

LA NOUVEAUTE au Public.

Ce que la Mode fait éclore
Par vous fut toujours adopté ;
Ah ! puissiez-vous trouver encore
Des charmes à la Nouveauté !

Sous sa forme nouvelle,
Fixant les inconstans,
A son gré puisse-t-elle
Vous plaire encor long-tems.

TOUS.

Sous sa forme nouvelle, etc.

FIN.

B
1804
Bonsoir

MOMIE,

OPERA BURLESQUE,

PARODIE D'IPHIGÉNIE,

OPERA.

Bonsoir Mlle

MOMIE,

OPERA BURLESQUE,

PARODIE D'IPHIGENIE,

OPERA,

EN TROIS ACTES, EN PROSE

ET EN VAUDEVILLES.

Jean Etienne

Par M. DESPREAUX, Penſionnaire du ROI.

Repreſentée devant leurs MAJESTÉS, à Choiſy en Août 1778.

DE L'IMPRIMERIE

De P. R. C. BALLARD, ſeul Imprimeur de la Muſique du ROI, des Menus Plaiſirs de SA MAJESTÉ, & de Monſeigneur & Madame la Comteſſe D'ARTOIS.

Par exprès Commandement de SA MAJESTÉ.

NAGES

N S.

EMIER.

ÉRUVIENS.

URS.

ION, LAVAL, f. LEGER,
, ABRAHAM, GIGUET,
HENE, SIMONET, LEBEL,

IENNES.

MOISELLES.

UISIEUX, ELISE, AUGUSTE.

SECOND.

UR CHINOIS.

DAUBERY.

EUSE CHI

HE

PERSONNAGES

DANSANS.

ACTE PREMIER.

GUERRIERS PÉRUVIENS.

LES SIEURS.

LE BRETON, LEDOUX, DOSSION, LAVAL, f. LEGER, TRUPTI, FABRE, PETIT, ABRAHAM, GIGUET, GUILLET, DUCEL, DUCHENE, SIMONET, LEBEL, CASTER, MÉON.

PÉRUVIENNES.

LES DEMOISELLES.

GODEAU, CRÉPEAU, PUISIEUX, ELISE, AUGUSTE.

ACTE SECOND.

DANSEUR CHINOIS.

Le Sr. DAUBERVAL.

DANSEUSE CHINOISE.

La Dlle. HEINEL.

PIROUETTEURS.

Les Srs. VESTRIS f. FABRE.

SAUTEURS.

Les Srs. MARCADET, ABRAHAM, LEDOUX.

GLADIATEURS ET CUISINIERS.

Les Srs. DOSSION, LAVAL, f. DUCHENE, GUILLET.

MENEUR D'OURS.

Le Sr. SIMONET.

OURS ET LUTEURS.

Les Srs. LEBRETON, LEBEL.

PORTEURS DE PRÉSENS.

Les Srs. PETIT, DUCEL, CASTER.

GARDES.

Les Srs. LEGER, TRUPTI, GIGUET, MÉON.

FILLES DU FAUXBOURG.

Les Dlles. DORIVAL, CÉCILE, COULON, GIBASSIER, REINE.

ACTE TROISIEME.

GRANDS PRÊTRES.

Les Srs. FABRE, PETIT.

ENFANS, *pour le ſacrifice.*

Le Sr. DOSSION f., la Dlle. POUPONNE, le Sr. CONDÉ.

SUIVANTES DE MOMIE EN DEUIL.

Les Dlles. DESBROSSES, ELISE, COULON, GIBASSIER.

PÉRUVIENNES.

Les Srs. GARDEL l., DAUBERVAL.

CRÉOLES.

Les Dlles. CÉCILE ET DORIVAL.

GUERRIERS PÉRUVIENS.

Les Srs. LEDOUX, LEGER, DOSSION, LAVAL f., TRUPTI; GUILLET, GIGUET, CASTER.

ACTEURS.

RODOMONT, *Roi du Pérou.* Le Sr. Roſiere.

PIÉGRIÉCHE, *Reine.* La Dlle. Gontier.

MOMIE, *Fille de Rodomont.* La Dlle. Guimard.

AGILE, *Amant de Momie, Roi du Méxique.* Le Sr. Dugazon.

ESTOC, *ami d'Agile.* Le Sr. Deſeſſarts.

CACHE-CACHE, *grand Prêtre de la Lune.* Le Sr. Gardel J.

COCASSE, *Confident de Rodomont.* Le Sr. Deſpreaux.

LA LUNE. Le Sr. Deſeſſarts.

PÉRUVIENNE. La Dlle. Desbroſſes.

FILLES DU FAUXBOURG. Les Dlles. Dorival & Cécille.

(La ſcene ſe paſſe au Pérou.)

MOMIE,

OPERA BURLESQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Place Publique

SCÈNE PREMIERE.

RODOMONT, *ſeul.*

Air : *Pour fléchir une None auſtère.*

Vous avez beau dire & beau faire,
Non barbare déité
C'eſt trop de cruauté ;
Non, c'eſt une impiété,
Que j'aille, pour vous ſatisfaire
Aſſaſſiner mon enfant.
Mais [illegible] ſang.

Je me ſens en train de parler, je vais vous ſatisfaire, mais de grace, ne faites pas tant de bruit.

RÉCITATIF, *en ſe tâtant le poulx.*

Ha, ha, mon ſang circule avec plus de douceur,
Quelle tranquilité, quel charme inconcevable,
Il s'irrite, il s'enflamme, ah! ciel! quelle fureur;
Je me ſens poſſédé, Déeſſe redoutable,
Je vous entend mugir
Je vais vous obéir.

Air: *De la Fanfare de St. Cloud.*

Tu veux que ma main tremblante
S'arme du ſacré couteau,
Que d'une fille charmante
Je devienne le boureau;
Il te faut ce ſacrifice,
Cela ſeul peut t'appaiſer,
Moi qui ſuis à ton ſervice
Je ne peux te refuſer.

Air: *Vous allez voir ce que vous allez voir.*

O, ô vous allez voir ce que vous allez voir,
O vous allez ſavoir ce que l'on va ſavoir,
O vous allez vouloir & puis ne plus vouloir,
O pere au déſeſpoir, peuple trop plein d'eſpoir,
O vous allez déchoir & puis vous émouvoir.

Je ſuis ſûr que vous n'aurez pas le cœur de l'égorger.

CHŒUR.

Air : *Margoton ma mie.*

Quel eſt la victime,
Dites nous ſon nom ;
Nous n'entendons ni raiſon,
Ni raiſon, ni raiſon, ni raiſon, ni rime,
Nous n'entendons point raiſon,
Allons ſans façon
Dites-nous ſon nom.

CACHE-CACHE.

Ne vous embarraſſez de rien, je vous réponds qu'avant la fin du jour elle ſera expédiée.

Avec le CHŒUR.

O vous allez voir, &c.

(*Les Péruviens s'en vont.*)

SCENE III.

CACHE-CACHE, RODOMONT.

CACHE-CACHE.

Vous voyez qu'ils n'entendent pas raiſon, vous ſavez que la Lune a juré qu'une ſéchereſſe éternelle déſoleroit ce pays; vous ſavez qu'on ne peut l'appaiſer que par le ſang de votre fille, craignez la Lune & le Soleil.

RODOMONT.

Ah! laiſſez-moi tranquile avec vos planettes.

CACHE-CACHE.

Comment vous rebiſez! prenez garde à vous, vous en feriez la dupe, je vous conſeille d'obéir à leurs fantaiſies.

RODOMONT.

Air: *Dans ce doux aſyle*, de Caſtor & Pollux.

Il eſt impoſſible
Que les Dieux ordonnent des forfaits,
Ce ſeroit horrible,
Non je ne le croirai jamais,

Vous déraisonnez.
Ou badinez.
Il faudroit que je fus fou
D'aller couper le cou....
Allez, vous êtes fou.
Non, non.

Air: *Pierre Bagnolet.*

C'eſt trop inhumain, vous avez beau dire,
Je n'obéirai jamais à vos Dieux.

CACHE-CACHE.

Vous ne pouvez plus vous en dédire,
Pour vous j'ai donné parole aux Cieux.

RODOMONT.

J'ai changé d'avis, vous avez beau dire,
Je n'obéirai jamais à vos Dieux.

CACHE-CACHE.

Mais vous riſquez de perdre l'Empire,
Il ne faut pas s'obſtiner contr'eux.

RODOMONT.

Je ne le veux pas, vous avez beau dire,
Je n'obéirai jamais à vos Dieux.

CACHE-CACHE.

Vous avez donné votre parole d'honneur.

RODOMONT.

Je ſais fort bien ce que j'ai dit, tenez, nous allons faire un arrangement, ſi ma fille vient juſqu'ici, je ne demande pas mieux qu'on l'égorge, mais...

CACHE-CACHE.

Vous voulez rompre les chiens avec vos détours; vous croyez donc que la Lune n'y voit pas; toutes vos précautions ſeront inutiles ſi elle veut que Momie expire. Ecoutez, la voilà.

CHŒUR DE PÉRUVIENS, *qui traverſent le Théâtre.*

Air : *Baſtien & Baſtienne.*

Voilà Piégriéche & ſa fille,
On dit qu'elle eſt bien gentille;
Voilà Piégriéche & ſa fille,
Courons voir tous ſes appas.

RODOMONT.

Grand Dieu quel embarras,
Je frémis ma pauvre fille;
Grand Dieu quel embarras
Pour la ſauver du trépas.

CACHE-CACHE.

Air : *Marche des Boſtangis.*

Vous faites le hautain
Vous ſecouez la tête,

Apprenez, Monſieur le mutin,
Que la foudre s'apprête
Et va peut-être d'un coup bref,
Ecraſer votre chef.
Vu que vous êtes roi,
Vous vous mocquez de moi
Et vous bravez ma loi;
Bientôt au bruit de la tempête,
Rempli d'effroi,
Pour calmer mon courroux
Vous voudrez filer doux,
Devant moi vous ferez la bête
A deux genoux.

SCENE IV.

MOMIE ET PIÉGRIÉCHE, *arrivent dans un char traîné par des animaux.*

(Pendant le CHŒUR ci-deſſous.)

Air : *Menuet du Roi de Pruſſe.*

RODOMONT, *en s'en allant avec Cache-cache.*

Je ne ſais que devenir,
Ma fille me fait frémir ;
Pour la ſauver du trépas,
Dieu quel embarras !

CACHE-CACHE, *à part.*

Il ne ſait que devenir,
Sa fille le fait frémir ;
Pour la conduire au trépas,
Ne le quittons pas.

CHŒUR DE PEUPLE.

Même air que ci-deſſus.

Que d'attraits ! que de beauté !
C'eſt une Divinité,
Voyez ſon nez ſon menton,
Et ſon pied mignon :
Ah ! grands Dieux !
Qu'elle a de beaux yeux !
Les beaux bras !
Ah ! qu'elle a d'appas ?
On ſe dit en la voyant,
La charmante enfant !

PIÉGRIÉCHE

Air ; *Reçois dans ton galletas.*

Que j'aime cette rumeur
Qu'on fait pour te rendre hommage !
Ma chere enfant, que c'eſt flateur !
On n'entend rien, c'eſt bien dommage.
Ma chere enfant, que c'eſt flatteur
De s'entendre chanter en chœur ! (*bis*)

Attendez-moi dans cette rue, ma fille ; faites bonne mine à tout le monde ; votre pere n'eſt pas bien matinal, je vais voir s'il eſt levé. (*Elle ſort. On reprend avec le Chœur.*)

Que d'attraits, &c.

SCÈNE V.

PÉRUVIENS, PÉRUVIENNES, MOMIE.

UNE PÉRUVIENNE.

Air : *Cantique de Saint Roch.*

Jadis devant Pâris le beau jeune homme,
On vit du Ciel deſcendre trois Beautés ;
Junon, Minerve & Vénus étoient comme
Vous penſez bien ſont trois Divinités :
Par votre geſte,
Vorre air modeſte,
En vérité
Vous l'auriez emporté.

II.

Junon avoit la beauté romaneſque ;
Mais ſon air froid, ma foi, ne tentoit pas:
Minerve avoit la taille giganteſque,
Vénus montroit un peu trop ſes appas ;
Votre tournure,
Votre encolure,
Vaut cent fois mieux
Que ces Dames des Cieux.

III.

A qui peut-on marier cette belle ;
Eſt-il quelqu'un qui puiſſe la valoir!

Agile ſeul me paroît digne d'elle,
C'eſt un garçon qui donne de l'eſpoir;
Rien de ſi leſte,
Rien de ſi preſte,
Il eſt parfait,
Grand, fort, ferme & bien fait.

MOMIE.

Air : *Sentir avec ardeur.*

Je m'enuie en ces lieux
Ces chants & ces danſes
Ne flattent point mes yeux;
Ces ſauts, ces cadences,
Ces réjouiſſances,
Tout m'ennuie en ces lieux,
Ces chants & ces danſes
Me ſortent par les yeux.

Majeur.

Agile ne viendra-t-il pas?
Hélas! Hélas!
Quel embarras!
Je ſens mon ame inquiette,
Et malgré moi je répette,
Hélas! hélas!
Il ne vient pas!

Mineur.

Je m'enuie en ces lieux,
Ces chants & ces danſes
Me ſortent par les yeux.

SCENE VI.

PIÉGRIECHE, MOMIE

PIÉGRIÉCHE.

PSIT.... (*Au Peuple.*) (*A ſa fille.*) Allez.... Il faut retourner chez nous ma fille.

MOMIE.

Partir ſans voir mon amoureux !

PIÉGRIÉCHE.

Vous devez le mépriſer, c'eſt un freluquet, un coureur qui s'eſt épris pour une autre que vous, Rodomont votre pere, pour nous éviter la peine de venir juſqu'ici, avoit envoyé un commiſſionnaire au devant de nous; comme nous nous ſommes perdues en chemin, il ne nous a pas trouvé, mais je viens de le rencontrer qui revenoit, je ſais ce qui en eſt.

MOMIE, *pleurante.*

Ho ! ha ! ho ! il me hait.

PIÉGRIÉCHE.

Air : *De la chaſſe de Zaïde.*

Mon enfant,
Il faut haïr cet inconſtant,
Partir dans le moment
Sans attendre un inſtant ;

Mépriſer un impertinent,
Mon enfant :
Il faut hair cet inconſtant,
Partir dans le moment
Sans attendre un inſtant,
Mépriſant
L'inſolent,
Et dorénavant
Ne pas croire aux ſermens
Des amans :
Il faut vous armer en ce jour
Pour chaſſer l'Amour
Qui vous a fait un ſi vilain tour,
Le mépriſer
Et le chaſſer,
Le déteſter
Dorénavant,
Ne pas croire aux ſermens
Des amans.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

MOMIE, *ſeule.*

Air : *Y a coup de pieds y a coup de poings.*

GRANDS Dieux ! l'ai-je bien entendu !
Ciel ! quel malheur innattendu !
Je ne ſais ſi je dois le croire ;
D'où lui viendroit ce vertigo ,
Il me prend donc pour un zéro ?
Non , c'eſt un quiproquo ; (*bis*
On a voulu faire une hiſtoire.

Air : *La bonne avanture.*

Au lieu d'un amant conſtant ,
Je trouve un parjure ;
Au lieu d'un beau compliment
Il me fait injure ;
Au lieu de me marier ,
Au nez l'on va me crier ,
La belle avanture au gué !
La belle avanture.

SCÈNE VIII.

AGILE, MOMIE.

AGILE.

Air : *Noel ſuiſſe.*

AH, Ciel! quelle vue!
Momie en ces lieux!
Ai je la berlue,
En croirai-je mes yeux?

MOMIE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi;
Mais calmez votre effroi,
Je ne prétends pas
Faire d'embarras,
J'attends ma voiture.

AGILE.

D'où vient ce murmure?

MOMIE.

D'une autre figure
Vous faites grand cas,
Cela, je vous jure,
Ne me touche pas.

AGILE.

Air : *Or dites nous Marie.*

De cette calomnie
Daignez nommer l'auteur ;

MOMIE.

Aprés m'avoir trahie
Vous faites le mocqueur ;
A votre bonne amie
Allez faire la cour.

AGILE.

Pour d'autres que Momie
Je ne ſens point d'amour.

Ah ! c'eſt trop fort : que vous ſoyez capricieuſe, cela ne m'étonne pas ; mais m'accuſer d'inconſtance moi ! c'eſt vous qui voulez changer.

MOMIE.

Air : *Si jamais je prends un époux.*

Pouvez-vous douter de mon cœur ?
Hélas ! vous ſavez s'il vous aime ?
De vous voir il fait ſon bonheur :
Le votre hélas ! n'eſt pas de même.

AGILE.

Vous tâchez de donner une bonne tournure à cela, mais le fait eſt que vous me déteſtez.

Air : *Le gros Lucas.*

Cruelle ! d'où vous vient cet air ?
Vous faites la grimace ;
Il faut que vous ſoyez de fer,
Ou de marbre, ou de glace,
Et pour jouer l'amour jaloux,
Vous m'accuſez de froid pour vous ;
C'eſt vous, c'eſt vous, c'eſt vous,
Qui ne ſentez rien de cela,
Là, là,
Oh, oh, oh, ah, ah, ah,
Regardez comme la voilà,
Là, là,
Oh, oh, oh, ah, ah, ah,
C'eſt un vrai rocher que cela,
Là, là,
Oh, oh, oh, ah, ah, ah,
Eſt-ce une femme que voilà,
Là, là,
Oh, oh, oh, ah, ah, ah,
C'eſt de la neige que cela,
Là, là,

MOMIE, *l'interrompant.*

Ma colere, mon dépit, ma rage, ma jalouſie, mes regards, ma tête évaporée, mon déraiſonnement, tout vous fait voir que je ne demande pas mieux que de vous croire.

DUO.

AGILE.

Air : *Le long d'un bois Colin paſſoit.*

J'aimerois mieux perdre le jour
Que d'être infidele à l'Amour,
Oui, oui perdre le jour,
Non ſans vous je n'ai point de bonheur.

AGILE.

Oui, vous ſerez de mon cœur
toujours maitreſſe ;
Je ne connois rien de plus
doux
Pour deux amans que l'A-
mour bleſſe,
Que de dire ſans ceſſe,
Que de dire ſans ceſſe,
Je n'aimerai que vous.

MOMIE.

Vous regnerez dans mon
cœur
J'en fais promeſſe ;
Je ne connois rien de plus
doux
Pour deux amans que l'A-
mour bleſſe,
Que de dire ſans ceſſe,
Que de dire ſans ceſſe,
Je n'aimerai que vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente un Jardin.

SCENE PREMIERE.

MOMIE ET SES FEMMES DE CHAMBRE.

CHŒUR DE FEMMES.

Air : *Des Pendus.*

Pourquoi vous mettre au déſeſpoir
Serrez ſerrez votre mouchoir,
Ne pleurez plus Mademoiſelle,
Votre amant n'eſt point infidele,
Ce ſoir il ſoupera chez vous ;
Demain il ſera votre époux.

MOMIE.

Je n'en crois rien, on lui a dit que mon pere le ſoupçonnoit d'infidélité pour mes appas, Agile eſt allé lui parler, ils ont la tête près du bonnet cela finira mal.

UNE FEMME DE CHAMBRE.

Air : *L'Amour caché dans un buiſſon.*

J'ai vu l'autre jour ſur les toits,
Le chat le plus farouche ;
Vint une chatte en tapinois,
Tout auſſitôt l'amour le touche,
Ce Dieu ſéduit Bergers & Rois,
L'éléphant & la mouche.

CHŒUR.

Air : *Des pendus.*

Pourquoi vous mettre au déſeſpoir,
Serrez, &c.

MOMIE.

Air : *Jardinier ne vois-tu pas.*

A mes ſoupçons vainement
Vous donnez la déroute.

UNE FEMME DE CHAMBRE.

Agile vous aime tant,
Qu'il reviendra dans l'inſtant.

MOMIE.

J'en doute, j'en doute, j'en doute.

Air : *C'eſt la Fille à Simonette.*

Mon cœur eſt une balance,
Pleine de crainte & d'eſpoir,
Plus la crainte a de puiſſance,
Moins l'eſpoir a de pouvoir,
Amour remet l'équilibre
Dans ce cœur trop amoureux,
S'il pouvoit devenir libre,
Il en ſeroit plus heureux.

ÈNE II.

IE, MOMIE.

let diſoit Babet,

CHE.

chère enfant
inconſtant.
ent,

enfin,

ut plein.

SCENE III.

AGILE, MOMIE, PIÉGRIÉCHE, ET CHŒUR

AGILE ET MOMIE.

Je n'ai plus de chagrin
Je vois ce que j'aime.

AGILE.

Air : *Pour voir un peu comment çà ſ'ra.*

J'amène un divertiſſement,
Qui je crois pourra vous ſurprendre,
Et malgré tout l'empreſſement,
Que je ſens d'être époux & gendre,
Aſſoyez vous toutes deux là
Pour voir un peu comment çà ſ'ra.
Taritata... allez.

(*Marche & combats d'Ours, différens exercices de Sauteurs, Pirouetteurs, Danſeurs, &c.*)

AGILE, *diſtribue les prix.*

Air : *Le tems paſſe.*

Toi qui tourne, tourne, tourne,
Comme un toton tourneur ſçavant ;
Je te donne un moulin à vent.

Air : *Pour la Baronne.*

Qu'on ſe prépare
A montrer ſon agilité, } (*Bis.*)
Je donnerai je vous déclare,
Pour prix de la légéreté
Cet oiſeau rare.

CHŒUR DE FILLES.

Air : *Il étoit une Fille, une fille d'honneur.*

Les filles de la ville;
Et celles du fauxbourg,
Viennent pour vous faire la Cour.
C'eſt par l'ordre d'Agile,
Que nous venons ainſi,
Danſer, chanter ici.

RITQURNELLE.

Ah le charmant époux,
Il eſt bien fait pour vous.

Air : *Toujours, il eſt toujours le même.*

Voyez cet air il eſt fait tout de même,
Et l'on croiroit qu'il eſt de l'Opera,
Il vous enchantera,
Sa reſſemblance extrême,
Au lieu de vous fâcher
Ne peut que vous flatter,
Il eſt charmant, il eſt fait tout de même.

(*On danſe.*)

AGILE, *prenant la main à ſes gens.*

Air : *J'aime le mot pour rire.*

Chacun s'amuſe à ſa façon,
La mienne eſt de danſer en rond,
Allons qu'on ſe démène,
Mes amis donnez moi la main ;
Et reprenez tous ce refrein,
Chantons danſons
Danſons chantons } (*Bis pour le Chœur.*)
Célébrons notre Reine.

II.

On ne ſçauroit trop la fêter,
On ne ſçauroit trop répéter,
L'aimable Souveraine ;
Il faut, il faut la réjouir,
Et ſi cela lui fait plaiſir,
Chantons danſons
Danſons chantons } *Bis pour le Chœur.*
Amuſons notre Reine.

III.

Elle poſſéde eſprit bonté,
C'eſt l'image de la beauté,
L'aimable Souveraine !
Je ſuis comblé de ſes bienfaits,
Mes chers amis, mes ſeuls ſouhaits,
C'eſt de pouvoir,
C'eſt de ſçavoir,
Célébrer notre Reine.

CHŒUR.

Chantons, &c.

IV.

J'oſe eſpérer que ſa bonté,
Pardonne ſi j'ai mal chanté.

Car je n'ai point d'haleine,
Mon cœur penſe bien ce qu'il dit,
Mais je voudrois qu'avec eſprit,
Il ſçut chanter,
Il ſçut fêter,
Une auſſi grande Reine.

CHŒUR.

Chantons, &c.

CHŒUR, *en canon.*

Air : *Si tu veux charmante Brune.*

AGILE ET MOMIE.

Que nos cœurs ſe réjouiſſent,
Que les échos retentiſſent
Des doux ſons
De nos chanſons.

PIÉGRIÉCHE & *Chœur.*

Que vos cœurs ſe réjouiſſent,
Que les échos retentiſſent
Des doux ſons
De nos chanſons.

AGILE.

Je crois, Mademoiſelle, qu'il ſeroit malhonnête de faire attendre plus longtems Monſieur votre pere, partons.

SCÈNE IV.

COCASSE, *en courant, & les Acteurs précédens.*

COCASSE.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Dut-on me pendre, en vérité
Vous n'irez pas de ce côté.
O ciel ! ô honte ! ô crime !

PIÉGRIÉCHE.

Hé bien.

COCASSE.

Oui, voilà la victime.

PIÉGRIÉCHE.

Je n'y comprends rien.

COCASSE.

Air : *V'la c'que c'eſt q'd'aller au bois.*

Votre époux attend cet agneau
Là bas tout près du château.
Cache-cache tient un couteau
D'une taille énorme :
Je vous en informe :
Arrangez-vous de votre mieux.

MOMIE, PIÉGRIÉCHE et AGILE.

Ah ! grands Dieux ! grands Dieux ! grands Dieux !

COCASSE.

Méme Air.

Rodomont, pour cacher ſon jeu ;
Dit : c'eſt contre mon aveu.
Cache-Cache lui dit : morbleu !
Vous l'avez promiſe ;
Et puis il éguiſe
Le couteau pour qu'il coupe mieux.

CHŒUR.

Ah ! grands Dieux ! grands Dieux ! grands Dieux !

CHŒUR DE PEUPLES.

Air : *Menuet.*

Non, non, non, non, non, non, &c.

PIÉGRIÉCHE.

Air : *Tendre baiſer ſur bouche.*

Pour l'égorger, ſon pere la demande,
Et ſes amis n'ont pas le moindre cœur.
Mon cher Monſieur ! je vous la recommande :
Soyez ſon Dieu, ſon ami, ſon vengeur.

II.

MOMIE.

Non, non, Monſieur, n'écoutez pas ma mere.

AGILE.

Je veux, je veux prévenir ce deſſein.

MOMIE.

Mais c'eſt mon pere, à ſes yeux je ſuis chere.

AGILE.

Et le cruel veut vous percer le ſein !

III.

PIÉGRIÉCHE.

Dans vos regards je vois qu'elle eſt votre âme;
Vous défendrez les jours de mon enfant:
Elle ſera votre petite femme,
Et vous ſon Dieu, ſon mari, ſon amant.

IV.

MOMIE.

Mais, mais, Monſieur...

AGILE.

Je n'écoute perſonne.

MOMIE.

Sur moi plutôt laiſſez choir votre main.

PIÉGRIÉCHE, *à Agile.*

Allez toujours, ma fille déraiſonne.

AGILE.

Je veux punir ce perfide aſſaſſin.

CANON A TROIS.

Air : *La femme entre deux draps.*

PIÉGRIÉCHE.	MOMIE.	AGILE.
Ô ciel ! écoute-moi.	O ciel ! écoute-moi.	O ciel ! amène-moi
Je n'eſpere qu'en toi.	Diſſipe mon effroi.	Cet inhumain ſans foi.
Ciel ! ſauve-nous	Ciel ! ſauve-nous	Que par mes coups,
De ton courroux.	De ton courroux.	Deſſus deſſous,
Ô Dieu ! je n'eſpere qu'en vous.	O Dieu ! je n'eſpere qu'en vous.	Je le terraſſe à mes genoux.

Mais quel plaiſir
De voir ſouffrir?
Ne peut-on point
vous attendrir?
Quoi! rien ne pourra vous fléchir,
Que de la voir mourir.

Mais quel plaiſir
De voir ſouffrir?
Ne peut-on point
vous attendrir?
Ne puis-je autrement vous fléchir?
Qu'ai-je fait pour mourir?

Qu'il ſuccombe ſous
mon bâton,
Et qu'il me demande
pardon
D'avoir oſé me faire
affront,
Et fait rougir
Mon front.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE V.

AGILE, ESTOC.

AGILE.

ESTOC, ſuis-moi.

ESTOC.

De grâce, poſſédez-vous : ſi vous allez vous battre avec ſon pere, vous la ferez crever de chagrin.

AGILE.

Qui moi?

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Cours au devant d'elle, cours;
Cours, cours ventre à terre;
Dis que je ſaurai toujours
Reſpecter ſon pere.
Cours au devant d'elle, cours
Ventre à terre, cours, cours.

(*Eſtoc ſort.*)

SCÈNE VI.

AGILE, RODOMONT.

AGILE.

JUSTEMENT le voilà ; tâchons de nous poſſéder.
(*RODOMONT parle tout bas.*)

RÉCITATIF OBLIGÉ.

AGILE.

Je ſais votre projet horrible ;
Ce ſacrifice eſt incompréhenſible.
O ciel ! eſt-il poſſible
Que vous ſoyez ſi peu ſenſible ?
Non, rien n'eſt plus terrible,
Et c'eſt inexpreſſible,
Bourreau dont le cœur inflexible...

RODOMONT

Oubliez-vous que je ſuis reſpectable ?
Ceſſez ce ton déraiſonnable ;
Il m'eſt inſupportable,
Il eſt inconcevable
Que vous faſſiez le redoutable,
Petit mirmidon mépriſable.

AGILE.

Vous faites le cauſtique ;
Tremblez : ſi je m'explique
D'un ſeul geſte énergique,
Votre ton ironique
Deviendroit pathétique.

RODOMONT.

RODOMONT.

Air : *Ino met le Domino.*

Ne faites point le taquin,
Ni le mutin ;
Je punis les méchans,
Les insolens.
Je suis bon, je suis doux ;
Mais taisez-vous :
Craignez de me mettre en courroux.

AGILE.

Je suis de mauvaise humeur
Et j'ai du cœur.
Ne croyez pas ; Monsieur,
Me faire peur ;
Malgré tous vos discours,
Et vos détours,
Je défendrai ses jours.

RODOMONT.

Allons paix ;
Tous ces caquets
Pourroient bien me mettre en colere.

AGILE.

Non, morbleu,
Non, ventrebleu ;
Non, je ne veux pas me taire.

RODOMONT.

Vous faites le raisonneur,
Le tapageur ?
Paix, paix, petit bréteur.

AGILE.

Taiſez-vous, vieux radoteur,
Redoutez ma fureur.

RODOMONT.

Ne faites point le taquin, &c.

AGILE.

Air : *Je ne veux pas rire.*

Avant que de percer ſon ſein,
Vous taterez de cette main ;
Ce ſeul mot doit vous ſuffire.

RODOMONT.

Mais, mais vous voulez donc rire ?

AGILE, *pleurant.*

Non, non, je ne veux pas rire, moi ;
Non, non, je ne veux pas rire.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VII

RODOMONT, *ſeul.*

Air : *Ça fait toujours plaiſir.*

Ha, ha, tu me menace ;
Tu fais le fanfaron ;
Ton inſolente audace
Va lui porter guignon.
Taho, mes gens... ne venez pas.

Air : *Eſt-il donc vrai, Lucile.*

Sacrifier ma fille,
Cette charmante enfant ;
Ma fille ſi gentille
Et qui promettoit tant.
La voix de la nature
Doit parler à mon cœur.
Mais ſouffrir une injure
Par un petit breteur !

Air : *Pour me plaire il faut qu'un Amant.*

Que plutôt crevent mes enfans,
Femme, amis, parens ;
Et toute la nature ;
Que plutôt crevent mes enfans.

Air : *Dans ma cabane obſcure.*

Non, je veux qu'elle vive ;
Non, qu'on tranche ſes jours.
L'affreuſe perſpective,
Les inſolens diſcours,

Dieux ! quelle alternative !
Ma honte ou ſon trépas !
Je ſuis ſur le qui vive ;
Je veux je ne veux pas.

Air : *Petite, vos talons ſont bas.*

Je ſuis imbécile :
Pour des jours proſcrits
Faudroit-il, d'Agile ;
Souffrir les mépris ?
Non, non, que ma fille
Dans l'inſtant ſoit...

Air : *Des Folies d'Eſpagne.*

Ma fille, hélas ! on couperoit ta nuque,
Et ton beau ſang rougiroit tes habits.
Ciel ! mes cheveux dreſſent ſous ma perruque.
Quel trouble affreux obſcurcit mes eſprits.

Air : *Des Pendus.*

Ah ! je tremble & je meurs d'effroi,
Cerbere s'élance après moi.
(*Un chien aboye.*)
On m'annonce au Tenare, on ſiffle.
(*Sifflet.*)
Odeur de ſouffre je reniffle :
J'apperçois mes futurs tourmens
Et j'entends des miaulemens.
(*Des chats miaulent.*)

II.

Des chats & des chauve-ſouris,
Quels hurlemens ! quel train ! quels cris !
Des fourches, des dents & des griffes ;
Les diables ont l'air d'eſcogriffes ;

Je vois allumer du charbon
Pour me cuire dans un chaudron.

Air : *Si le Roi m'vouloit donner.*

Mais cruelles Déïtés
Ce n'eſt pas ma faute.
Eſt-ce ainſi que vous traitez
Votre nouvel hôte ?
Je ſuivois l'ordre des cieux,
Il faut vous en prendre aux Dieux.
Si c'eſt la faute des Dieux,
Ce n'eſt pas ma faute.

RODOMONT, *parle bas à Cocaſſe.*

Avec ma garde, Cocaſſe. . . . . .
. . . . . allez.

Air : *Un jour que j'avois mal chanté.*

Pardonne-moi, ma chere enfant,
Tu vois que je ſuis repentant,
Pardonne-moi, ma chere ;
J'allois ordonner ton trepas.
Hélas ! qu'allois-je faire ? hélas !
Hélas ! qu'allois-je faire ?

II.

L'on m'avoit dit, l'on m'aſſuroit
Que la Lune le demandoit,
Et c'étoit pour lui plaire.
Je me mettois dans de beaux draps.
Helas ! qu'allois-je faire ? hélas !
Hélas ! qu'allois-je faire ?

MOMIE,

Air : *Ça n'durera pas toujours.*

Toi, Lune ſanguinaire,
Qui compte ſes repas,
Pour faire bonne chere ;
Oh ! tu ne l'auras pas.
Non, tu ne l'auras pas. (4 *fois.*)

(*Il s'en va.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente un appartement.

SCENE PREMIERE.

MOMIE, FEMMES, COCASSE.

CHŒUR DE POPULACE *qu'on ne voit pas.*

Air : *Landorleti, landorleta.*

Donnez nous la victime
Nous le voulons; (*Bis.*)
Donnez-nous la victime
Et nous l'égorgerons.

MOMIE.

Monſieur Cocaſſe, on frappe à la porte, voyez qui eſt-ce.

COCASSE.

Allons, Princeſſe.

MOMIE.

Vous, Meſdemoiſelles, allez chez ma mere, vous lui ſouhaiterez bien le bonſoir de ma part & lui direz que je ne compte pas la voir de ſitôt.

(*Les femmes ſortent.*)

SCENE II.

AGILE, MOMIE.

AGILE.

Air : *Du Rémouleur.*

Je viens ma Princeſſe
Pour vous enlever,
Un peu de viteſſe
Il faut s'eſquiver,
Dans cette canaille
Mon bras fera jour,
D'eſtoc & de taille
Juſques au Fauxbourg,
Hign, hign, hign, pan, pan, pan,
Dans cette canaille
Je vous ferai jour.

MOMIE.

Air : *Sur le ſoir en cachette.*

Il faut que chacun meure,
Les jeunes & les vieux,

C'eſt un mauvais quart d'heure,
Mais c'eſt l'ordre des Dieux.
De notre belle flamme
Malgré qu'ils ſoient jaloux,
Je veux en rendant l'âme,
Encor penſer à Vous.

AGILE.

Vous dites que vous m'aimez & vous voulez mourir.

MOMIE.

Partez, volez à la victoire, un peu de gloire fait aiſément oublier les amours, adieu.

(*En lui donnant un ſouvenir.*)

Air : *Juſques dans la moindre choſe.*

Conſervez dans votre poche
Le ſouvenir que voilà,
Quelle maudite anicroche!
Qui s'attendoit à cela?
Il faut, contre mon envie,
Vous quitter, ne vous plus voir;
Les Dieux demandent ma vie,
Je leur porte, adieu, bonſoir.

AGILE.

Air : *Frere Andouillard.*

Quoi! vous, mourir!
Non, cela ne peut prendre;
Je veux vous défendre
Et même périr

Afin de vous ſervir,
Tel qu'un Lion, ou tel qu'une Lione,
Qui ne craint perſonne,
Et pour ſes petits
Brave tous les périls.

Air : *Pour héritage.*

Avec ma hache
Je ſerai ſans quartier,
Et Cache-Cache
Périra le premier ;
Sur ce balourd,
Pour venger mon injure
Oui, l'on m'entendra, je vous jure,
Frapper comme un ſourd.

II.

Si votre pere
Veut mettre le holà,
Dans ma colere,
Il paſſera par-là,
Oui, ſous mes coups,
S'il vient, par aventure,
S'il reçoit une égratignure,
N'accuſez que vous.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE III.

MOMIE, CHŒUR *qu'on ne voit pas.*

MOMIE.

ECOUTEZ donc, écoutez donc.

CHŒUR.

Air: *Landorleti, Landorleta.*

Donnez-nous la victime,
Nous le voulons, (*Bis.*)
Donnez-nous la victime,
Et nous l'égorgerons.

SCÈNE IV.

PIÉGRIÉCHE, MOMIE ET FEMMES.

PIÉGRIÉCHE.

BARBARES, monstres, tyrans, lions, bourreaux, tigres, loups cervier, léopards, que ne venez-vous l'égorger dans mes bras! ah! ma pauvre petite.

MOMIE.

Maman.

PIÉGRIÉCHE.

Ma Momie.

MOMIE.

Puiſqu'il faut que je meure, n'allez point vous expoſer dans la foule, on abimerai votre robe.

PIÉGRIÉCHE.

Et que m'importe, mes habits, ſi l'on te tue, je renonce à toute parure, car je veux te ſuivre.

MOMIE.

Air: *Printemps dans le boccage.*

Vivez pour mon petit frere
Il eſt gentil & doux,
Il eſt à la liziere,
Il a beſoin de vous.
De ma mort, hélas,
N'allez pas accuſer mon pere,
Pour ma mort, hélas,
Maman ne le querellez pas.
Vivez, &c.

CHŒUR.

Air: *Landorleti, landorleta.*

Donnez-nous la victime,
Nous le voulons, (*Bis.*)
Donnez-nous la victime,
Et nous l'égorgerons.

MOMIE.

Je fais attendre tout le monde, ſi je reſte ici cela ne finira pas, d'ailleurs on ne peut rien faire ſans moi, adieu ma chere maman, au plaiſir.

PIÉGRIÈCHE.

Cruelle, tu veux que.... ſi.... ah.... oui.... non, ta mere... j'expire... ô ciel... ah! ah! ah!

(*Elle ſe trouve mal.*)

MOMIE, *donnant un flacon aux femmes.*

Quand vous jugerez à peu près que ce ſera fini, vous lui ferez reniffler cet *alkerlif volatile fluore.* Adieu, Meſdemoiſelles.

SCENE V.

PIÉGRIÉCHE ET SES FEMMES.

PIÉGRIÉCHE, *appellant ſa fille.*

MOMIE, Momie, venez ici, Je ne veux pas que vous alliez courir-là. (*Aux femmes qui l'arrêtent.*) Ah! vous m'empêchez de paſſer, c'eſt bon, c'eſt bon, je m'en reſſouviendrai. Aye, aye, voilà la colique qui me prend, donnez-moi un fauteuil ou un tabouret. (*Elle s'aſſied.*)

Air : *Qu'un Conquerant,*

Par quel hazard vois-je d'ici la place ;
Ah ! que de monde, ah ! que de populace ;
Dieux, quel plaiſir peut-on prendre à cela ;
Mais on demande qu'eſt-ce,
Chacun ſe preſſe,
Ah ! la voilà.

II.

Je vois l'autel & le Prêtre imbécile,
Les bras croiſés, ſon pere eſt d'un tranquile ;
Son grand air froid me fait bouillir le ſang ;
Grands Dieux, eſt-il poſſible
D'être inſenſible
Pour ſon enfant.

III.

Ainſi qu'à moi, malheureux, c'eſt ta fille ;
Empêche donc qu'on ne la deshabille,
Le Prêtre frappe, il lui perce le flanc,
La fille de ton maître,
Barbare, traître,
C'eſt mon enfant.

IV.

Arrête, arrête, arrête, parricide,
Tu prends ſon cœur, & d'un regard avide ;
Tu fais ſemblant de voir, tu ne vois rien ;
(*A ſes femmes.*)
Tenez-moi, car je tombe ;
Ah ! je ſuccombe,
Tenez-moi bien.

Air : *Branle de Metz.*

Jupiter par un orage
Montre quel eſt ton pouvoir,

Fais naître un affreux nuage;
Sur ces gens-là fais pleuvoir;
Soleil, ne fais plus ta ronde
Et retourne à reculons,
Cache toi, que tout le monde,
De la tête & des talons
Soient mouillés, qu'on ſe morfonde,
Qu'on ne marche qu'à tâtons.

Air: *Pour le ſacrifice.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah.

PIÉGRIÉCHE.

Quelle triſte chanſon ſe fait entendre, elle me glace l'ame; ah! ma fille, je vole à ton ſecours.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VI.

Le Théâtre repréſente les champs, un autel au milieu.

(*Marche de Prêtres, de populace, de Soldats, chantans tous à l'uniſſon l'air ci-deſſus.*)

(*Momie eſt conduite à l'autel pour être ſacrifiée.*)

Ah! ah! ah! &c.

CANON.

Air: *Ma chemiſe.*

LUNE, ô Lune, le beau tems nous ennuie,
Tu veux du ſang, nous voulons de la pluie.

SCÈNE VII.

AGILE *en entrant arrache Momie de l'autel.*

Air: *Du Tambourin vif.*

GARE, de-là, gare inhumain,
Je protége ſa vie,
Oſe l'arracher de ma main,
Cruel, je t'en défie.

CHŒUR.

Il faut, il faut nous la rendre,
Tâchons de la prendre,
Tâchons de la prendre. } *Bis.*

SCÈNE VIII.

PIÉGRIÉCHE, AGILE, CACHE-CACHE, CHŒUR.

PIÉGRIÉCHE.

Même air.

Ah! je te vois, ah! je te tiens!
Ah! ma fille! Ah! Momie!
Extermine tous ces vauriens
Agile, je t'en prie.

CHŒUR.

Il faut, il faut nous la rendre,
Ou nous allons la prendre. (*Bis.*)

CACHE-CACHE.

Votre emportement ſera vain,
La Lune veut ſa vie;
Croyez-moi, ceſſez tout ce train,
Et rendez-nous Momie.

CHŒUR.

faut, il faut nous la rendre,
Ou nous allons la prendre,
Ou nous allons la prendre.
Il faut, &c.

AGILE, PIÉGRIÉCHE.

Non je ne veux pas la rendre
Eſſayez de la prendre,
Eſſayez de la prendre.
Non, &c.

SCENE IX, & *derniere.*

Les Acteurs précédens, LA LUNE *deſcend du Ciel.*

LA LUNE.

Air : *Caron t'appelle, de l'Opéra d'Alceſte.*

Je ſuis la Lune, entends ma voix.

Air : *J'étois malade d'Amour.*

La docilité de l'enfant,
La vertu de la mere,
La violence de l'amant,
La croyance du pere,
Ont appaiſé mon reſſentiment ;
Je n'ai plus de colere.

Je ſuis la Lune, &c.

(*La Lune remonte.*)

AGILE, MOMIE, PIÉGRIÉCHE, RODOMONT.

Air : *Le briquet frappe la pierre.*

Vous n'avez plus de rancune,
Ah ! que nous ſommes heureux !
Vous nous rendez tous joyeux.
Adieu Madame la Lune ;
Vous allez ſans doute aux Cieux,
Pour ſouper avec les Dieux ? (*Bis.*)
Vous n'avez plus de colere

Et plus de reſſentimens;
Cent mille remercimens.
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! le charmant caractere !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Tout cela n'étoit qu'un jeu ;
Adieu donc, Madame, adieu,
Adieu, adieu, adieu, adieu. (*Bis.*)

AGILE, *avec le* CHŒUR.

Air : *C'étoit le ſoir, il faiſoit noir.*

AGILE.

Le chant guérit de la triſteſſe.

CHŒUR.

Chantons, chantons.

AGILE.

La danſe annonce l'allegreſſe.

CHŒUR.

Danſons, danſons.

AGILE.

Cette hiſtoire étoit trop tragique.

CHŒUR.

Chantons, chantons.

AGILE.

Et pour la rendre plus comique,